This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

T

19. d. 17

J

Digitized by Google

2006 4/6

Digitized by Google

Digitized by Google

GALERIE

DE PORTRAITS.

Première Série.

Digitized by Google

Corbeil, imprimerie de CRETÉ.

Digitized by Google

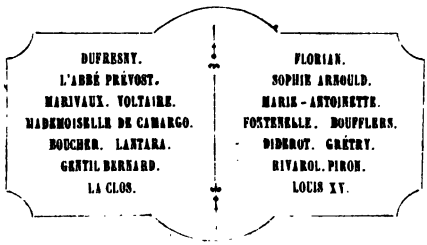
GALERIE
DE PORTRAITS
DU XVIIIe SIÈCLE,

PAR

ARSÈNE HOUSSAYE.

QUATRIÈME ÉDITION REVUE ET CORRIGÉE.

PREMIÈRE SÉRIE.



PARIS
CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
17, RUE DE LILLE, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

M DCCC XLVIII

Digitized by Google

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1 - DEC. 1932
OF OXFORD

Digitized by Google

Un sage de l'antiquité a représenté la raison humaine sous la forme d'une aventurière en haillons qui s'appuie le soir sur des ruines. Ne pourrait-on pas représenter ainsi la philosophie du dix-huitième siècle? Elle a pénétré dans le temple, elle y a inscrit son nom, mais le temple n'est plus qu'une ruine majestueuse. Au dix-huitième siècle, l'esprit tue le cœur, la raison tue la poésie. Après le règne de Pascal qui cherchait Dieu et la vie future, c'est le règne de Voltaire, qui fuyait Dieu et n'étudiait que la vie humaine. Le cœur ne bat plus, l'esprit dévore tout. Le dix-septième siècle était esclave du Ciel; le dix-huitième siècle se proclame libre et brise les chaînes d'or qui joignaient le Ciel à la terre. Esclave, il traînait la volupté de la souffrance; libre, il tend les bras et ne trouve que le vide. Pascal voyait un abîme sous ses pieds, mais il voyait le Ciel au delà de l'abîme. Voltaire ne voyait pas l'abîme, mais ne voyait pas le Ciel; le cilice rapprochait Pascal de la vie éternelle, les joies du monde éloignaient Voltaire des joies du Ciel.

La raison humaine, qu'elle soit représentée par Pascal ou par Voltaire, soit qu'elle prie ou qu'elle raille, soit qu'elle s'incline ou lève la tête, n'est pas la raison souveraine. Un penseur moderne l'a dit en peu de mots: « Le dix-neuvième siècle ne peut être condamné à sacrifier la philosophie à la religion, ni la religion à la philosophie; le Ciel à la terrre ni la terre au Ciel; l'homme à Dieu ni Dieu à l'homme. » Dieu et l'homme, le Ciel et la terre pourraient s'entendre; ils s'entendent même malgré tous les systèmes qui font du bruit; mais la religion du dix-septième siècle et la philosophie du dix-huitième, qui, à cette heure, sont encore à la tribune plus ardentes que jamais, ne se rapprocheront pas: Dieu n'est ni d'un côté ni de l'autre; Dieu est partout, hormis

Digitized by Google

dans le cœur que comprime la foi, hormis dans le cœur que dévore l'esprit.

Mais ce n'est pas ici le lieu d'échafauder une doctrine sur le sable mouvant du rêve. Si la vie humaine est le rêve de Dieu, comme on l'a dit, Dieu, on pourrait le dire aussi, est le rêve des hommes. Tous les esprits qu'il a daigné éblouir de sa lumière ont cherché à le suivre dans son œuvre éternelle. J'ai voulu seulement, au début de ce livre, indiquer à quel point de vue j'avais contemplé le dix-huitième siècle sous sa figure sérieuse. Le dix-huitième siècle a enfanté la révolution; la révolution a créé un nouveau monde sur les ruines de l'ancien ; nous sommes sortis de là, plus libres encore que nos pères les encyclopédistes. Avec la liberté, marchons. La terre est à nous, mais la lumière du monde est à Dieu.

Ce qui frappe surtout dans le dix-huitième siècle ce sont les contrastes : le gai rayon qui a éclairé une cour de francs voluptueux n'ayant plus ni foi ni loi éclaire bientôt un peuple armé des vertus antiques combattant le monde entier avec son audace plutôt qu'avec ses armes. Siècle étrange ! chaque année il vous surprend par ses grandeurs et ses misères, par sa force et sa lâcheté, par sa philosophie et son fanatisme. Là, c'est une mascarade champêtre de Versailles ou un bal masqué du Palais-Royal. Ici, Louis XIV et Louis XV à leur triste lit de mort, Marat à la tribune, Marie-Antoinette à la guillotine. Dufresny dépense des millions à faire fleurir des roses à côté de Fontenelle qui garde son esprit et ses écus. Piron, que Rembrandt eût aimé à peindre, regarde, par la fenêtre d'un cabaret, Marivaux en carrosse qui va demander son portrait à La Tour. L'abbé Prévost passe avec sa chère Manon, la plus vraie passion du siècle, devant Gentil-Bernard qui voltige d'amourettes en amourettes. Voltaire rit de tout pendant que Jean-Jacques pleure de tout. Diderot bâtit son temple avec les bras d'Hercule, Boufflers se moque de l'architecte avec sa reine de Golconde. Boucher perd le sentiment par la peinture et Grétry le retrouve par la musique. Le roi Louis XV chante des petits vers en regard du poëte Bernis qui gouverne la France. Marie-Antoinette joue la comédie à Trianon pendant qu'à Paris mademoiselle Clairon joue à la royauté.

Jusqu'ici les historiens n'ont guère vu que des rois et des héros dans l'histoire d'une nation; les poëtes et les peintres qui tiennent au cœur du pays, qui en sont presque toujours la gloire et la joie,

Digitized by Google

ont été négligés comme des herbes stériles et des fleurs sans parfum. L'histoire est une comédie où tout le monde joue un rôle ; si l'historien oublie un seul acteur la comédie est manquée. Oublier les représentants de l'art n'est-ce pas supprimer les scènes où le soleil rayonne, où la rose s'épanouit, où la nature chante son hymne d'amour ? On me reprochera sans doute d'avoir étudié avec la même sollicitude la vie et l'œuvre du philosophe, du poëte et du peintre ; jusqu'à présent les critiques ont étudié plus sérieusement l'œuvre que la vie ; il faut avouer cependant que l'histoire des passions de tout homme poétiquement doué est encore une étude digne de la curiosité intelligente. N'y a-t-il pas souvent plus de poésie à recueillir dans le cœur qui bat que dans le livre rimé ?

Je me suis livré avec passion à cette étude de l'homme dans le poëte. J'ai recherché la vérité partout où elle se trouve, moins dans les livres que dans les journaux et les pamphlets, moins dans les pamphlets et les journaux que dans les lettres imprimées et autographes. J'ai mis en œuvre un autre genre d'étude : chaque fois que j'ai rencontré dans le monde un homme ou une femme du dix-huitième siècle, j'ai tenté de lire à livre ouvert dans ses souvenirs. Ainsi j'ai mis la main sur le cœur de ce siècle ; j'ai ranimé des morts illustres. A force de vivre familièrement avec eux, je les ai vus rêver ou me sourire ; ils m'ont parlé comme à un vieil ami.

Il existe aujourd'hui en France et en Allemagne un art nouveau qui s'appelle la critique. La critique du siècle dernier était une vieille fille tracassière qui médisait du cœur sans avoir aimé ; elle ne créait donc pas ; elle se contentait d'analyser, grammaire en main ; elle ne voyait pas plus loin que le livre ouvert sous ses yeux. Aujourd'hui la critique est devenue créatrice elle-même ; elle se passionne pour le culte des idées ; elle les remue, elle les sème. Le livre qu'elle analyse n'est plus pour elle qu'un point de départ ; car son domaine est partout : philosophie, art, science, poésie, elle a l'infini pour horizon. Autrefois la critique n'était qu'un procès-verbal des beautés et des défauts d'une œuvre, maintenant la critique est une œuvre elle-même. Elle est grande et généreuse, il y a tel livre devenu célèbre parce qu'elle s'est plu à y trouver des idées et des symboles qui n'y sont pas. En France les *Revues* ont été le berceau de cette critique ; elle y a grandi sous des mains fortes et patientes ; devenue la sauvegarde de l'esprit français, on

Digitized by Google

peut dire d'elle : La critique, fille des littératures anciennes, est la mère des littératures à venir.

Ce livre a été écrit dans les *Revues* *, peu à peu, de loin en loin; je n'avais pour guide que l'ardeur ou la fantaisie du moment, me passionnant tantôt pour une figure sévère, tantôt pour une physionomie riante, mais avec l'idée d'achever un jour la galerie. On verra que je n'avais de parti pris ni pour ni contre les écoles littéraires ou philosophiques, qui ont fait du bruit en France.

J'ai de bonne heure aimé le dix-huitième siècle. Que de fois ne me suis-je pas figuré avoir assisté aux aventures galantes de la Régence, aux débats littéraires du café Procope, aux bergeries de Versailles, au carnaval de l'esprit et de l'amour, au bruit éclatant de l'Encyclopédie, à cette tragédie héroïque de la Révolution française dont il n'est resté qu'un acteur pour baisser le rideau ! On m'a accusé d'un amour trop vif pour le dix-huitième siècle. On avait abusé des Grecs et des Romains, du moyen âge et de la Renaissance, du génie anglais et du génie allemand ; le dix-huitième siècle était inconnu ou plutôt méconnu. Je me suis passionné pour cet âge d'or de l'esprit. La poésie était là comme elle est partout. Mais les amours littéraires passent comme les autres ; l'esprit va de conquêtes en conquêtes, ne gardant comme le cœur que des souvenirs aimés. La révolution française a ouvert à la pensée des horizons nouveaux, et, tout en m'efforçant d'être un peintre fidèle, j'ai toujours cherché à parler des hommes du dix-huitième siècle avec le sentiment et les idées de mon siècle.

* *La Revue de Paris* (1838-1844), *l'Artiste* (1840-1848), *La Revue des Deux-Mondes* (1842-1843). Quelques portraits ont paru dans *le Constitutionnel* (1844-1848).

Digitized by Google

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

LES POËTES ET LES PHILOSOPHES.

I

DUFRESNY.

Dufresny est la préface enjouée du XVIIIe siècle. Entrons donc avec un sourire dans cette galerie de portraits tour à tour charmants et sévères, qui représentent dans toutes leurs nuances et dans tous leurs contrastes, les idées, les passions, les caractères du siècle de Voltaire et de madame de Pompadour.

Dufresny est un poëte en action comme je les aime et comme vous les aimez sans doute; un poëte qui va droit son chemin dans le pays idéal du poëte; qui ne s'arrête pas aux séductions trompeuses de ce monde; mais qui cueille en passant dans la vie tout ce que le sage y doit cueillir, la poésie et l'amour; qui s'assied souvent sous le pampre, pour y rêver plutôt que pour y égrener la grappe.

Ce poëte, toujours amoureux, malgré ses deux fem-

Digitized by Google

mes et ses maîtresses sans nombre; toujours pauvre malgré le million que lui donna Louis XIV; toujours chantant, même dans la mauvaise fortune, descendait, en ligne plus ou moins droite, d'un pauvre diable de prince de Navarre, souvent amoureux, longtemps pauvre, toujours chantant, de Henri IV, en un mot; on a vu des poëtes venir de plus mauvaise maison. Il était le portrait de son bisaïeul et en même temps de sa bisaïeule, la belle jardinière d'Anet, « la plus fraîche rose de mon parterre, » disait Henri IV.

Le génie des arts berça l'enfance de Dufresny : il vint au monde à Paris, en 1648, à l'heure des barricades du cardinal de Retz; il grandit pendant les guerres civiles, nationales, religieuses; mais il demeura loin du bruit et de la fumée, passant les tendres années de sa jeunesse à maudire les livres et les maîtres d'école, à rêver au beau soleil comme à la belle étoile. Un jour, ne voulant plus entendre parler du grec ni du latin, il s'enfuit du collége, se garde bien de rentrer au logis de sa grand'-mère et se met à battre la campagne de l'esprit et des pieds. Il avait quinze à seize ans. A cet âge adorable, nos pieds sont des pieds de gazelle, notre esprit est l'oiseau voyageur qui cherche toujours le printemps. En route et bon voyage! Dieu veille sur toi, enfant. Le chemin où tu marches avec ta précieuse insouciance, n'est-il pas le beau chemin? Tous les chemins vont à Rome, dit le proverbe, ce qui veut dire : tous les chemins mènent à quelque chose.

Sur le soir, Dufresny, *ayant grand'faim et soif non moindre,* vit avec un doux pressentiment se dessiner peu à peu en face de lui, au fond de la vallée, sur les verts bocages, les flèches aiguës d'un château, le petit château de Nangis. « Voilà mon gîte, » dit-il avec un

Digitized by Google

laisser-aller comique. Il avança un peu plus vite, dédaignant les grains rouges du sorbier, les prunelles bleues de la haie, les grappes de mûres parfumées, l'eau claire des fontaines, *toute l'hôtellerie champêtre,* comme il le disait plus tard. Un peu avant le coucher du soleil, il arriva devant une grille légère s'ouvrant sur un petit parc clair-semé d'ormoie, de charmille et de chênaie. D'un côté de la grille, s'élevait une poterne à demi ensevelie sous le lierre et l'herbe grimpante, qui offrait, dans une niche encadrée d'ornements grossiers, des débris de sculpture gothique. A travers les arbres du parc, on voyait se dessiner sur la verdure déjà jaunissante une des façades du château. Bien loin d'être un désert, ce château semblait le théâtre de la joie et du bruit ; il y avait de belles dames penchées aux fenêtres; les accents du violon se perdaient dans les rumeurs du soir. Notre poëte vagabond ne pouvait en croire ses yeux ni ses oreilles. C'était un enchantement infini. Là-bas, à ce balcon sculpté, une femme qui souriait ; ici, sur ces arbres un rayon du soleil : le sourire du ciel et le sourire du monde ; là-bas de beaux oisifs grands seigneurs se délassant de la chasse sur le terroir de l'amour; ici le pâtre qui reprenait le refrain d'une chanson de paysanne : « Quel concert et quel tableau! c'est une école en plein vent! s'écria Dufresny. A la bonne heure, c'est ici qu'il faut étudier. En attendant j'ai faim. » Et il se mit à songer tristement qu'il n'était sans doute pour rien dans cette fête du monde et de la nature; qu'un pauvre enfant comme lui n'avait pas encore pris sa place au soleil ; enfin qu'il pourrait bien pour cette nuit prochaine se coucher sans souper. Et encore où dormir si ce n'était à la belle étoile? La gaieté de Dufresny s'évanouit avec le dernier rayon du soleil; il leva les yeux

Digitized by Google

à demi sur une Vierge renversée dans la niche de la poterne, il tomba agenouillé et se mit à prier avec dévotion la sainte mère de Dieu.

Il fut surpris dans sa prière par la voix de deux amoureux du château qui se promenaient tendrement dans la solitude un peu obscurcie du petit parc. Il tourna la tête comme par distraction. « Que fais-tu là, mon enfant? lui demanda l'amant, qui venait de l'entrevoir. — Ma foi, monsieur, dit l'écolier sans trop bégayer, je prie Dieu qu'il me donne à souper; n'est-ce pas, madame, que Dieu a entendu ma prière? — Il est joli comme un amour avec ses cheveux bouclés, dit la dame. Il faut le recueillir au château. Voyons, monsieur de Nangis, ouvrez la grille, je vous aiderai. »

Le marquis de Nangis obéit en souriant. A peine la grille fut-elle entr'ouverte, que Dufresny passa comme un oiseau et se jeta aux pieds de la dame. On le conduisit au château, tout droit dans le salon, où les femmes folâtraient, où les hommes papillonnaient, où les vieux et les vieilles jouaient à l'hombre. « Je vous amène un enfant prodigue, ma tante, dit le marquis, un joli écolier qui veut faire son chemin tout seul. — Et qui en attendant, ajouta la belle protectrice de Dufresny, fait l'école buissonnière. — D'où vient-il donc, cet aimable vagabond? demanda la maîtresse du château, la vieille madame de La Roche-Aymon. — Je viens de Paris, répondit Dufresny en s'avançant timidement. — Où vas-tu? — Je ne sais pas. — Ta famille? — Le roi de France est mon cousin. — En vérité! dit le marquis en éclatant de rire. — Oui, reprit Dufresny; bien mieux, on dit que nous nous ressemblons un peu. On pourrait se ressembler de plus loin, car je descends de Henri IV par la grâce de Dieu et de ma grand'mère la

Digitized by Google

belle jardinière d'Anet. — Ah çà! ce jeune fou se moque. — Il a bien de l'esprit, c'est un joli aventurier. — Il faut faire sa fortune. — Je le présenterai à la cour; le roi verra d'un bon œil ce nouveau prince du sang. — A la cour! s'écria Dufresny; j'en connais bien le chemin, mais ce n'est pas là un pays amusant; mon grand-père y est mort d'ennui. — Son grand-père à la cour! que diable allait-il faire là? — Comme tant d'autres : pas grand'chose de bon, j'imagine. A propos, je me souviens qu'une âme charitable a parlé de faire ma fortune: c'est bien trouvé; mais si j'avais à souper... »

Tout le monde fut charmé de cet air sans façon de Dufresny. « En vérité! disait l'un, il a les allures d'un franc gentilhomme. — Par ma foi! disait l'autre, il tranche à merveille du grand seigneur. » On servit le souper; Dufresny fut admis au bout de la table, entre un pédant de province et un jeune abbé sans abbaye. Quoique si mal placé, il eut des saillies sans nombre, il fut le vrai roi du souper. Mais après souper, sa fortune changea de face tout d'un coup : il y avait au château plus de monde que de coutume; il ne restait pas un seul grabat pour Son Altesse Royale monseigneur Dufresny. Une fille de chambre, qui s'intéressait à lui, le conduisit dans un grenier à foin, regrettant bien tout bas de ne pouvoir mieux faire pour un si charmant écolier. Il oublia ses titres à la couronne de France et s'endormit comme un bienheureux.

Le lendemain, il se leva avec le soleil; il descendit de ses appartements et se promena dans le parc avec une grande nonchalance. Le marquis de Nangis, qui allait partir pour la chasse, vint à passer auprès de lui. « Monseigneur, dit le poëte, votre parc n'a pas le sens commun, ou plutôt votre parc est trop raisonnable.

Digitized by Google

Ces sentiers tracés au cordeau sont ennuyeux à périr, ces bosquets taillés et retaillés font pitié à voir; tout cela est tiré à quatre épingles comme une vertu de province. J'en suis fâché pour votre bon goût. Croyez-moi, c'est le génie des jardins qui m'inspire. D'ailleurs, bon chien chasse de race; mes ancêtres étaient les meilleurs jardiniers de France et de Navarre. Eh bien! si vous m'en croyez, vous jetterez un beau pêle-mêle dans votre parterre et dans votre parc; vous creuserez un étang ici sous vos pieds, vous abattrez une charmille là-bas; j'aime bien ces rochers que vous prenez tant de soucis à enterrer, ce pan de mur en ruine que votre imbécile de jardinier va sans doute relever et badigeonner. En un mot, monseigneur, la nature sait bien ce qu'elle fait; elle a des caprices charmants, des fantaisies de fée : laissez un peu faire la nature. »

Voilà donc Dufresny accueilli au château comme un enfant gâté; le voilà sans souci de l'avenir comme du passé, s'abandonnant à la liberté verdoyante de la jeunesse, jouant avec les chiens comme avec les chasseurs, avec les marmitons du château comme avec les belles dames, donnant à peine un regret à sa pauvre grand'mère qui priait pour lui. Mais la belle compagnie que la chasse et les vendages avaient réunie au château fut bientôt sur le point de se disperser dans les plus riches hôtels de Paris. Que deviendra le poëte vagabond qui n'avait pas d'hôtel? Le marquis de Nangis le prit en pitié, il le conduisit tout droit à la cour, il demanda une audience au jeune roi. « Sire, vous voyez à vos pieds un illustre rejeton de la *belle jardinière* d'Anet. — Je comprends, dit Louis XIV; si notre seigneur Jésus-Christ nous a laissé des frères sans nombre, notre aïeul Henri IV nous a laissé beaucoup de petits cousins.

Digitized by Google

Celui-ci m'a l'air gentil et enjoué; qu'il soit le bienvenu; sait-il quelque chose? — Comment, sire, c'est un enfant de génie; il chante comme un oiseau, il écrit comme un tabellion, il a les meilleures idées sur les jardins, sans parler du grec et du latin, où il a mordu à belles dents. Mais, cela ne me regarde plus. — S'il chante si bien, dit le roi, je le nomme valet de ma garde-robe, il m'amusera mieux que ce vieil imbécile de Desnoyers, qui ne sait plus que déchanter. — Il aura toute la gentillesse d'une dame d'atour, ajouta le marquis. » Jusque-là Dufresny s'était tenu un peu à l'écart; Louis XIV lui fit signe d'avancer devant son fauteuil. « Ton nom? lui demanda-t-il. — Charles Rivière, disent les uns; Charles Dufresny, disent les autres; moi, pour accommoder les uns et les autres, je me nomme, s'il plaît à Votre Majesté, Rivière ou Dufresny. — Quel est le nom de ta famille? — L'un ou l'autre, sire, mais qu'importe! Qui oserait en ce monde dire avec assurance: Je sais d'où je viens, je sais où je vais. Il y a longtemps que la vanité des hommes travaille en généalogie; c'est une espèce de perspective dont la beauté consiste à voir une longue galerie de figures. Elles sont plus faiblement colorées et moins nettement dessinées à mesure qu'elles s'éloignent. Aussi le point de vue presque toujours vague et flottant permet-il d'imaginer dans le lointain des figures qu'on ne découvrirait pas même avec des yeux de lynx. Ceux qui veulent faire voir dans leur race plus loin que le point de vue, croient découvrir dans les brouillards des ancêtres bien formés, comme si Michel-Ange lui-même les eût dessinés, mais on ne les y voit que comme on voit dans les nues des hommes, des chevaux, des spectres. — A merveille, dit Louis XIV; voilà une belle

Digitized by Google

leçon de blason qui désolerait bien des gens qui m'obsèdent de leurs vains titres. — Ainsi, poursuivit Dufresny, il ne tiendrait qu'à moi de voir dans le lointain brouillard des figures couronnées, mais ce n'est pas la peine. Ce qu'il y a de plus sûr, c'est que je descends en droite ligne du bon Dieu : j'ai cela de commun avec beaucoup d'autres qui chercheront mieux si cela les amuse.»

Louis XIV se mordit un peu les lèvres ; il avait de bonne foi mis pour un instant l'orgueil et la majesté de côté ; mais ces deux perles de la couronne, comme disait Benserade, reparurent tout d'un coup malgré lui. En effet, comment ne pas s'irriter à ces paroles audacieuses d'un pauvre poëte de seize ans, quand on s'appelle Louis XIV ? Quand on est roi de France par la grâce de Dieu, comment laisser passer sans colère cette vérité hardie ? Louis XIV n'éclata point, il se contenta d'une petite remontrance, après quoi il installa le poëte dans son palais. « Voilà mon affaire, dit Dufresny, du soleil, un jardin, de beaux habits, de bons soupers et rien à faire ! Dieu soit loué ! et vive le roi ! »

Ce train de vie dura trois ans. Le charmant poëte s'épanouissait comme une rose ; ce n'étaient que brises matinales, rosées odorantes, rayons amoureux. Le roi, ce n'était pas Louis XIV, c'était Dufresny. Mais la guerre venant à éclater, il fallut aller à la guerre. Louis XIV était si bien accoutumé à voir à toute heure et à chaque pas la figure enjouée de Dufresny, qu'il lui ordonna de partir à sa suite pour la Flandre. Cette campagne ne fut qu'un beau voyage. Pour la première fois, le roi de France avait entraîné sur ses pas toutes les fêtes de son palais ; de plus la victoire était de la partie. « Décidément, disait Dufresny après la prise de Tournay, le métier du roi n'est pas si mauvais. » Les

Digitized by Google

courtisans ne voyaient pas sans dépit le laisser-aller de Dufresny, mais ils n'osaient se plaindre, en songeant que c'était *un enfant de bonne famille.*

Au siége de Lille, Dufresny suivit le roi à la tranchée ; lui-même lui avait mis le pot en tête et la cuirasse au dos. Après la prise de Lille, il y eut un splendide souper. On fit venir Dufresny au dessert, on lui ordonna de chanter quelque hymne de victoire. En garçon d'esprit, Dufresny entendit mieux la chanson. Il s'agissait bien alors, en effet, de la prise de Lille ! Il y avait déjà, depuis cette action, trop de bouteilles vidées et trop de regards noyés. Dufresny s'inclina gracieusement vers le roi et chanta sa jolie chanson des vendanges sur un air composé par lui. Voici la première strophe :

Dans la vigne à la Claudine
Les vendangeurs y vont ;
On voit bien à la mine
Ceux qui vendangeront.
Aux vendangeurs qui brillent,
On y donne le pas ;
Les autres y grappillent,
Mais n'y vendangent pas.

Il y eut des applaudissements pour la chanson, pour la musique et pour le chanteur. Plus d'un jeune seigneur, plus d'un héros de la veille envia le gai triomphe de Dufresny ; car, à la tranchée, il n'y avait que le roi pour applaudir à l'héroïsme ; mais au souper, il y avait, outre le roi, de jolies femmes qui accordaient au poëte leur plus doux regard. « Quel est donc ce beau garçon ? demanda une de ces dames à Vauban. — Ce beau garçon, madame, c'est le fou du roi, répondit le grave soldat. » Louis XIV, ayant entendu

Digitized by Google

cette réponse, daigna se tourner vers Dufresny : « Vauban l'a dit; souviens-t'en toujours, Charlot, tu es le fou du roi. Un fou, ce n'est pas trop pour tant de sages. » Tout le monde s'inclina, hormis Turenne, qui, dans son imagination, faisait déjà la conquête de la Flandre.

Le roi revint à Paris, où l'attendaient des fêtes et des bénédictions. La cour passa l'hiver à Saint-Germain, dans des plaisirs sans cesse renaissants. Un soir, à l'heure du spectacle, le roi, un peu fatigué de la musique, de la danse, des comédiens et des maîtresses, demanda où était Dufresny. On le chercha partout; enfin le roi lui-même le découvrit sur le théâtre, jouant le mieux du monde un coquin de valet dans une comédie de Molière.

Dufresny retourna à la guerre à la fin de mars : il assista à la conquête de la Hollande ; il passa le Rhin à la suite du roi, *sans se mouiller les pieds;* enfin, il mena la vie errante d'un soldat, n'ayant d'autres armes que sa gaieté et son esprit. Tout poëte qu'il était, il regardait fort bien le danger en face. Au passage du Rhin, ou plutôt après le passage, il reçut un coup d'épée à la main.

Quand Boileau vint présenter au roi *le Passage du Rhin*, Dufresny se trouvait dans la salle d'audience. Boileau parti, il lut lui-même ce beau mensonge poétique : « Je n'en reviens pas, disait-il en s'interrompant à chaque vers : M. Despréaux s'imagine donc que nous avons passé l'enfer, ou plutôt le Styx ? — Allez, allez, lui dit le roi avec un peu de dépit, il n'y a que les poëtes qui sachent bien écrire l'histoire des rois. »

Cependant Dufresny n'était pas un poëte né pour la cour. « Cultiver des roses, tracer des sentiers, planter des charmilles, c'est écrire des sonnets, des chansons

Digitized by Google

et des poëmes, disait-il souvent ; si un laboureur écrit en prose sur le livre de la nature, un jardinier écrit en vers. » Les jardins anglais nous viennent, non pas des Anglais, mais de Dufresny. En architecture et en jardinage, c'était un maître excellent. Au XVIIIe siècle, rien n'était plus commun que d'entendre dire d'un jardin pittoresque et d'une jolie habitation : C'est une campagne à la Dufresny. Aux alentours de Paris, les plus aimables solitudes avaient été construites ou embellies sur ses conseils. Il n'a tenu à rien que Versailles ne devînt un jardin *capricieux* : Louis XIV demanda des dessins à Dufresny ; le poëte imagina des jardins magnifiques, où tous les promeneurs se fussent égarés. Les Chinois n'ont rien trouvé de si grandiose et de si poétiquement sauvage. Le roi, craignant de jeter trop d'argent dans l'œuvre de Dufresny, mit de côté les dessins, sans oublier l'auteur, qui fut nommé contrôleur des jardins.

Dufresny avait trente ans quand il se maria. On ne sait presque rien de sa première femme : c'était, suivant Voisenon, une bourgeoise assez riche qui avait séduit le poëte par un grand jardin au faubourg Saint-Antoine. Grâce au mariage, il allait cultiver un jardin à son gré. « Eh bien, que dis-tu du mariage, mon pauvre Charlot ? lui demanda le roi un mois après les noces. — Hélas ! sire, le pays du mariage a cela de particulier que les étrangers ont envie de l'habiter, tandis que les habitants naturels en voudraient être exilés ; ou plutôt, c'est une communauté où il n'y a plus rien de bon en commun au bout de huit jours. — Ce qui ne sera pas commun dans ta maison, ce sera l'argent ; je t'ai donné ces années passées plus de cent mille écus ; en vérité, tu jettes l'argent par les fenêtres. — Je n'ai

Digitized by Google

pas le temps d'ouvrir la fenêtre. Il en coûte cher, sire, pour vivre à la cour. — Coquin! je voudrais bien savoir ce que tu payes ici, pour ta table et ton logement! — Hélas! sire, il m'arrive si souvent de découcher et de souper ailleurs! — Ah! voilà donc le secret! Ainsi, tu demeures au palais quand tu n'as rien de plus amusant à faire dans Paris; tu n'es qu'un ingrat. — Je le sais bien, sire : aussi, je supplie Votre Majesté de vouloir bien me mettre à la porte. Un poëte doit borner un peu son horizon; d'ailleurs, grâce à ma femme, je ne suis plus tous les jours en belle humeur. — Mais, qui est-ce qui me fera rire de bon cœur? interrompit le roi d'un air pensif. — Cette réflexion, sire, me rappelle un joli conte arabe que je vais vous dire, si vous le permettez. — Voyons, répondit le roi, je t'écoute; mais, hâte-toi, car on m'attend.

LES CORNEILLES.

« Le calife Arrhoun avait deux médecins, un pour son corps, l'autre pour son esprit; c'était un esprit malade de mélancolie; aussi le second médecin était un philosophe qui dépensait son temps à faire fleurir la gaieté autour du calife. Un jour qu'ils se promenaient ensemble dans les jardins du palais, le calife s'écria : O Arrhoun! Arrhoun! tu attristes tes amis par ta mélancolie, comme cet arbre touffu attriste, en les ombrageant, les arbres d'alentour. — Et, se tournant vers le philosophe : Je te promets une bague pour chaque fois que tu me feras rire. — Aussitôt le philosophe se met à raconter de comiques et burlesques histoires de veuve, mais il racontait en vain. Déjà il désespérait de lui comme du calife, quand une nuée

Digitized by Google

de corneilles vint se poser sur le grand arbre touffu. — Hier, reprit le philosophe, ces corneilles firent beaucoup de peine à un poëte distrait qui, voyant cette nuée de tristes oiseaux noircir les fleurs et les fruits d'un si bel arbre, s'irrita au point qu'il oublia que cette tige est grosse comme une tour : dans son premier mouvement, il voulut secouer l'arbre centenaire comme un arbrisseau. Le récit que je vous en fais n'est pas risible ; mais, en voyant la chose en original, je ne pus jamais m'empêcher de rire. — Si je l'avais vue, je crois que j'aurais ri comme toi, dit le calife. — Eh bien ! reprit le philosophe d'un air triomphant, vous deviez donc rire en me voyant tout en colère essayer, par des secousses de plaisanteries, de chasser de votre tête les noires corneilles, c'est-à-dire les soucis et les chagrins. — Tu as gagné la bague : la voilà ! s'écria le calife. »

« Et moi, sire, dit Dufresny après un silence, ai-je gagné la porte ? — Oui, répondit tristement le roi, va-t'en ; mais, quand tu n'auras plus d'argent, souviens-toi de moi ; j'espère par là te voir encore assez souvent. Adieu ! je t'aime malgré tes vices ! Ils ont beau dire, tu es un charmant poëte ; les autres ne sont que des pédants, hormis Molière, pourtant, qui te vaut presque. Adieu ! mon brave Charlot ; je regrette bien de n'avoir rien à te donner aujourd'hui, car tu m'as appris un bien joli conte : l'arbre touffu où se reposent les noires corneilles, c'est le roi, hélas ! Voyons, que puis-je te donner ? — Ah ! sire, n'est-ce point assez pour aujourd'hui de me donner la clef des champs ? » Là-dessus, Dufresny s'inclina, baisa la main du roi et sortit sans détour. Cette philosophie d'un rêveur qui, pour la liberté, fuyait de si bon cœur la soie et l'or, les joies et les fêtes de la plus belle cour du monde, fit-elle

Digitized by Google

réfléchir Louis XIV? Envia-t-il un peu cet humble poëte qui n'avait pas sur le front une éternelle couronne de soucis et d'inquiétude?

Une fois installé dans la maison de sa femme, Dufresny se dépêcha de se ruiner par ses prodigalités de grand seigneur. Il ne perdit pas grand temps à cette œuvre. Il débuta avec les maçons et les jardiniers; il fit bâtir une maison, ou plutôt un palais; il réalisa les jardins enchanteurs de ses rêves; après quoi il donna des soupers splendides où le monde à la mode était convié, mais surtout le monde du théâtre. Visé rapporte qu'il rencontra un soir plus de cinquante comédiennes aux soupers de Dufresny. Sa femme, qui n'entendait rien à toutes ces prodigalités, voulut en vain retenir son argent à deux mains; elle se vengea du moins des folies de Dufresny, comme se vengent les femmes, avec un écolier en droit. Elle n'était pas belle, le galant était beau, et, selon Voisenon, c'est de Dufresny que nous vient ce joli mot : *Vous n'y étiez pas obligé, monsieur.*

Elle mourut on ne sait comment ni pourquoi. Le chagrin du mari s'exhala dans une chanson bachique. Un notaire vint pour l'inventaire. « Vous n'avez rien à faire ici, lui dit Dufresny. — Mais, monsieur, à la dissolution de la communauté de biens qui... — Dites la communauté de mal; cela ne produit rien de bon, si ce n'est des dettes; est-ce donc la peine d'inventorier mes dettes? — Mais, monsieur, vos deux enfants? — Cela regarde Dieu. Leur grand'mère, qui n'a rien à faire, m'a promis de les élever auprès d'elle; ainsi... — Mais enfin, monsieur, la justice a ses droits, un petit inventaire... » Dufresny prit son chapeau et s'enfuit au plus vite; il ne reparut jamais en cette maison.

Digitized by Google

Ce même jour il alla à Saint-Germain et parvint à voir le roi. « Eh bien ! Dufresny, où en sont tes jardins? — Ah ! sire, les chemins n'en sont pas toujours semés de roses ; j'ai mangé mon blé en herbe. Ma femme est morte, j'ai abandonné ma maison au notaire ; je n'ai plus rien, pas même ma gaieté. Mais ce qui m'attriste surtout, c'est que tout à l'heure, à la porte du château, j'ai rudoyé un pauvre qui me demandait l'aumône. — Voyons, dit Louis XIV, tu as dû trouver quelque chose de drôle. » Dufresny mit sa main sur son front, en homme qui cherche à se souvenir. « Le pauvre diable, reprit-il, me disait en me poursuivant : *Pauvreté n'est pas vice*. C'est bien pis, lui ai-je répondu. — Je compatis toujours à ta misère, vieil enfant prodigue, dit le roi tristement ; allons, parle. — Je ne demande à Votre Majesté qu'un petit coin de terre à la lisière du parc de Vincennes ; il y a là de quoi faire un magnifique jardin à ma façon. — Un jardin ! tu es fou. Est-ce pour y promener ta pauvreté ? — Avec un jardin je ne serai jamais pauvre ; c'est mon trône, sire, c'est là que je trouve du pampre vert ou des roses pour ma couronne. — Ta volonté soit faite, dit le roi ; reviens après-demain, nous aurons signé. »

Dufresny alla se coucher le soir où il plut à Dieu. Le lendemain, il se présenta chez Regnard, qui avait été de ses soupers. Regnard songeait à réparer les brèches de sa fortune par le théâtre ; il confia son dessein à Dufresny, qui voulut y être de moitié. Mais, le surlendemain, notre poëte ayant reçu de Louis XIV une bourse de cent louis, le don d'un demi-arpent à la lisière du bois de Vincennes, le privilége d'une manufacture de glaces, il abandonna le théâtre jusqu'à nouvel ordre de sa mauvaise fortune. Comme on était en-

Digitized by Google

core dans la belle saison, il se hâta de semer ses cent louis dans son jardin. Pour de si belles semailles, il récolta à peine quelques bouffées odorantes.

L'hiver venu, il fut bien près de retourner à son ami Regnard. Le privilége de la nouvelle manufacture de glaces n'était rien moins qu'une fortune viagère, mais cette fortune était lente à venir, car les premières dépenses dépassaient les revenus. Dufresny s'en alla trouver les entrepreneurs, leur parla de son dégoût pour les affaires et leur offrit son privilége pour 12,000 livres, c'est-à-dire moyennant de quoi passer l'hiver selon sa coutume. Le privilége valait 100,000 livres; aussi les entrepreneurs s'empressèrent d'offrir 6,000 livres à Dufresny. Pour un poëte qui vit au jour le jour comme l'insouciante cigale, un peu d'argent comptant, c'est la fortune : Dufresny signa la rétrocession du privilége. Il rencontra Regnard le même jour. « Eh bien ! lui dit le voyageur, je ne vous ai pas revu ; d'où venez-vous donc ? Tout Paris vous appelle. — J'ai habité mon jardin durant toute la belle saison, en compagnie de mes roses et de mes marjolaines, de mes groseilles et de mes raisins. — Et nos comédies ? — Je n'y ai plus pensé, mais j'ai imaginé des belvédères de verdure qui sont de vrais paradis terrestres. — Grâce à Dieu, voilà l'hiver qui revient avec sa perruque à frimas, les jardins ne sont plus de saison, vous allez, bon gré, mal gré, faire des comédies avec moi pour le Théâtre-Italien. — Comme il vous plaira. Je vais de ce pas payer un coquin qui m'a logé tant bien que mal cet été à Vincennes, après quoi je reviens mettre mon esprit à vos ordres. — Vous payez donc vos dettes ? — Les petites seulement ; pour les grandes, je me contente d'en payer l'intérêt aux pauvres. »

Digitized by Google

Le soir même, Dufresny vint habiter un hôtel garni dans le voisinage de Regnard. C'étaient deux gais philosophes acceptant avec amour les belles heures de la vie tombées du sein de Dieu, sans souci du passé comme de l'avenir, étreignant le présent de toutes leurs forces, saisissant avec ardeur toutes les joies de la journée : le rayon de soleil, la maîtresse qui vient sans façon, la bouteille ensablée, la gaieté des amis, la chanson du souper ; pour les gens de bonne volonté, comme Regnard et Dufresny, il y a mille joies en un jour. Nos deux philosophes avaient bien étudié le monde, l'un dans les voyages aventureux, l'autre à la cour : ils savaient à fond toutes les faiblesses du cœur, tous les ridicules de l'esprit. Regnard, plus battu par l'adversité, avait la pensée plus hardie ; Dufresny, plus ébloui par les splendeurs de la vie, avait plus de feu dans l'esprit ; le premier dessinait à grands traits comme un cadet de Molière ; le second ajoutait au dessin mille fantaisies brillantes. « Regnard est un laboureur, moi je ne suis qu'un jardinier, » disait Dufresny. C'était là une image aussi vraie qu'ingénieuse. Il débuta avec Regnard par *les Chinois*. Après déjeuner, Regnard prenait la plume et *traçait le sillon ;* Dufresny n'était là que pour ses saillies bouffonnes. Chaque saillie lui rapportait à peu près une pistole. Il était mieux payé par Louis XIV, mais Louis XIV n'entendait pas toujours la saillie. Ces deux comédies furent bientôt jouées par les bouffons italiens avec un succès d'éclats de rire. Les deux poëtes firent ensuite, toujours après déjeuner et de la même façon, *la Foire de Saint-Germain* et *les Momies d'Égypte*. Regnard avait fini par payer Dufresny au comptant, *donnant donnant*. Cette façon de payer aiguisait l'esprit de Du-

Digitized by Google

fresny : de nos jours, on compte des Dufresny par douzaines, moins l'esprit.

A la fin, le poëte, voyant Regnard s'enrichir, tandis que lui-même épuisait ses ressources, retourna à ses jardins. Les hirondelles étaient revenues; encore une fois il cultiva ses roses bien-aimées sans s'inquiéter de la moisson. Cette saison-là son jardin de Vincennes fut un petit chef-d'œuvre de l'art et de la nature; mais, un beau soir qu'il s'enivrait tout seul dans le parfum de la verdure, il s'avisa de penser qu'il n'avait plus de quoi souper; à l'instant, une pierre de la grande muraille en ruine du parc tomba à ses pieds : « Voyez, dit-il, cette pierre tombant de l'autre côté eût écrasé un passant. » Et, dans son zèle pour l'humanité, il appelle un manœuvre et lui ordonne d'abattre sans délai trois ou quatre pans de murs en ruine. En moins de quelques jours, il vendit vingt charretées de belles pierres à ses voisins. Si on l'eût laissé faire, il eût abattu tous les murs du parc, mais le gouverneur enfin averti le pria de ne pas donner suite à son zèle pour l'humanité.

J'avais oublié de vous dire que Dufresny avait, parmi ses mauvaises passions, la passion du jeu. Il trouva dans son esprit un beau matin, sans y penser, une vraie comédie qui s'était faite toute seule, grâce au souvenir de quelques scènes où il avait été acteur. Quoiqu'il en voulût à Regnard, il alla dans sa première ardeur lui raconter sa comédie, scène par scène et mot à mot. Regnard fit semblant de ne pas comprendre, il pria son ancien ami d'écrire la pièce et de lui en confier le manuscrit; Dufresny suivit ce conseil. Regnard promit d'indiquer les défauts; mais il avait bien autre chose à faire, disait-il. Et six mois durant il promena Du-

Digitized by Google

fresny dans l'attente, répondant aux plaintes du pauvre poëte par un bon déjeuner. Enfin Regnard rendit le manuscrit enjolivé d'un grand nombre de croix. « Vous prenez donc ma comédie pour un cimetière? » dit Dufresny. Il se remit au travail; cette fois, il se passionna pour son œuvre; mais hélas! l'heure fatale a sonné, la bonne étoile a pâli. Il a beau faire : la fortune est volage; il a fatigué longtemps la fortune, elle a fui pour toujours, ne laissant sur ses traces qu'une poussière d'or; c'est en vain qu'il la poursuivra de ses cris et de ses larmes, le malheur seul lui répondra; c'est en vain qu'il tendra vers elle avec repentir sa main défaillante, une main sèche et glaciale viendra s'appuyer sur sa main, la main de la misère. Il présenta *le Chevalier joueur* à la comédie française; sa pièce fut le jour même mise à l'étude. La nuit, le poëte n'en dormit pas, les plus belles espérances flottaient sur son pauvre lit d'hôtel garni : il voyait déjà, non pas comme tant d'autres, s'élever des châteaux en Espagne; il voyait refleurir tous ses jardins, les oasis de sa vie! Mais, quelques semaines après, toutes ses roses s'effeuillèrent. Vers huit heures du soir, en passant devant la comédie française, il rencontre Gacon qui lui demande s'il vient voir *le Joueur* de Regnard. « *Le Joueur* de Regnard! s'écrie Dufresny. — Oui, reprend Gacon; on le joue à l'instant. » Un trait de lumière traverse l'imagination de Dufresny, il entre au théâtre tout indigné, il assiste avec la fièvre au plus lamentable des spectacles : il voit représenter *le Joueur* qu'il a créé, tout le monde applaudit, on salue le nom de l'auteur avec enthousiasme, et ce nom c'est celui de Regnard. « Après tout, dit le pauvre Dufresny quand sa colère fut un peu apaisée, les idées sont à tout le monde;

Digitized by Google

Regnard a fait comme Molière, qui prenait son bien où il le trouvait : j'avais écrit ma pièce au courant de la plume, il a mis ma prose en vers ; voilà comme on fait un chef-d'œuvre. »

Cette aventure fut un scandale ; Dufresny accusa tout haut Regnard ; les comédiens, pour tenir en suspens la curiosité parisienne, avertirent qu'ils joueraient bientôt *le Joueur* de Dufresny. Ils jouèrent cette comédie au bout de deux mois ; Regnard y est accusé de larcin dans le prologue, ce qui n'empêcha pas la pièce de tomber. Voyant cela, les spectateurs donnèrent raison à Regnard, qui, pour accabler le malheureux Dufresny, refit une préface où son ancien ami n'est plus qu'un plagiaire sans feu ni lieu. Parmi les mille épigrammes lancées contre les deux poëtes, on remarqua surtout celle de Gacon. Cet aiguiseur de pointes dit que Regnard et Dufresny trouvèrent ensemble l'idée du *Joueur*, qu'ainsi :

Chacun vola son compagnon,
Mais que Regnard eut l'avantage
D'avoir été le bon larron.

De prime abord, Dufresny fut le plus accusé, mais peu à peu la vérité fut reconnue par tous les hommes de bonne foi. « Il faut en croire Dufresny, a dit un critique, Dufresny plagiaire n'eût pas osé produire sa comédie sur le même théâtre où les applaudissements de celle de Regnard retentissaient encore, sa comédie escortée de mille préventions fâcheuses et privée de ce brillant prestige de la versification dont sa rivale était embellie ; mais Dufresny, véritable père du *Joueur*, amoureux de la forme que sa pièce avait reçue de ses

Digitized by Google

mains en naissant, courroucé contre son infidèle ami, se fiant plus à son bon droit qu'il ne convient dans une cause où c'est le plaisir qui juge, Dufresny a dû agir ainsi qu'il a fait, c'est-à-dire avec toute l'imprudence et tout le malheur de la bonne foi. » La meilleure raison en faveur de Dufresny, c'est que Regnard lui avait acheté, pour cent écus, la jolie comédie *Attendez-moi sous l'orme*. Mais ici c'était un marché fait, Dufresny ne réclama pas plus que s'il eût vendu un vieil habit.

Il reprit clopin-clopant le chemin de la Comédie-Italienne ; il s'associa à Biancoletti, le fils du fameux Dominique. Ils firent ensemble les *Contes de ma mère l'Oie*, bouffonnerie qui donna du pain, rien de plus, à notre pauvre poëte. Louis XIV avait fini par s'indigner de la façon de vivre de Dufresny ; il ne répondait plus que de loin en loin à ses suppliques, disant à qui voulait l'entendre : « Je ne suis pas assez puissant pour enrichir Dufresny. » Ainsi abandonné du roi, sans famille et sans asile, c'était grand' pitié de le voir traîner sa gaieté dans le plus lamentable équipage. Où étaient les fines dentelles de sa jabotière, ses bijoux étincelants, les boucles d'or de ses souliers, les plumes de son feutre ? Qu'était devenu enfin tout cet attirail d'un homme à la mode, qui avait semé plus d'un million ? Il n'était pas vieux encore, mais déjà, malgré sa coquetterie native, il lui fallait se résigner à un piteux accoutrement. Il fut bientôt si râpé et si déchiqueté, qu'un jour au grand soleil, s'étant présenté au Louvre pour voir le roi, il fut repoussé par la garde.

Ce fut vers ce temps-là sans doute que, voyant Louis XIV passer en carrosse et saluer la foule, il jeta son feutre sous les pieds des chevaux et tendit les bras en désespéré. Les chevaux s'arrêtèrent ; mais quel coup

Digitized by Google

de mauvaise fortune! Le roi n'avait vu qu'un mendiant en Dufresny : Louis XIV venait de jeter un écu de six livres par la portière! Le pauvre poëte s'enfuit à toutes jambes, comme pour échapper à sa honte; il s'en alla on ne sait où, pleurer de colère et de douleur. Certes, si le suicide eût été à l'ordre du jour, Dufresny se fût pendu; car comment rester en si mauvais chemin, quand la vie n'a plus que des pierres à semer sous vos pieds, quand on peut ouvrir si soudainement la porte de l'autre monde! Mais dans ce temps-là on se laissait vivre tant qu'il plaisait à Dieu; on traversait patiemment tous les mauvais passages; à défaut d'héroïsme dans la souffrance, on y mettait un peu de cette vieille philosophie qui était alors le génie de la nation. Ainsi, ne plaignez pas trop Dufresny. Celui-là est à plaindre qui, ayant épuisé toutes les faveurs de la fortune, n'a plus à endosser que la livrée de la misère vers le déclin de sa jeunesse, alors que l'imagination n'est plus qu'un champ dépouillé, à peine animé çà et là par la chute d'une feuille et le cri sinistre d'un oiseau qui s'enfuit. Mais, je vous le dis, ne plaignez pas Dufresny; il se réfugiera dans le passé, ou bien il s'amusera du présent comme d'une comédie à mille scènes diverses. D'ailleurs, la mauvaise fortune a beau faire, elle ne peut lui ravir son coin de jardin à Vincennes : revienne le printemps et les roses refleuriront. Vous croyez peut-être que Dufresny va pleurer sur lui-même aussi longtemps qu'un élégiaque? Détrompez-vous. Il a pleuré de bon cœur, mais, même en pleurant, il n'a pu s'empêcher de sourire. « Mon pauvre chapeau perdu! voilà tout ce que j'ai gagné à cette équipée. J'aurais dû ramasser l'écu de six livres et dire à Louis XIV en me faisant reconnaître : Que voulez-vous que Dufresny

Digitized by Google

fasse de cela? Le roi eût repris son aumône, je n'aurais plus rien sur le cœur. »

Dufresny rentra à l'hôtel en songeant qu'une femme, la première venue, serait un trésor dans sa misère. Avec une femme, il serait sûr d'avoir un gîte et du pain sans inquiétude; il avait des jours d'ennui, une femme saurait le distraire. Une lettre de Biancoletti vint dissiper ce rêve bizarre : Biancoletti lui demandait un peu d'esprit pour mettre le dernier mot à une pièce de sa façon. Il tailla sa plume et répondit à la lettre. Il n'avait pas écrit trois lignes, qu'une femme entra dans sa chambre sans préambule. « Hélas! dit-il, autrefois on prenait la peine de faire antichambre; voilà le désagrément de n'être plus grand seigneur, mais surtout de n'avoir plus d'antichambre. » Cette femme, qui avait entendu cette réflexion de Dufresny, lui dit avec beaucoup de laisser-aller : « J'ai traversé tout votre appartement sans rencontrer un seul valet, sans quoi on m'eût annoncée. » Dufresny, ayant reconnu la voix se tourna avec un sourire assez gai : « Ah! c'est vous, Angélique; j'en suis bien aise, car j'attends mes manchettes avec impatience. — C'est bel et bon, monsieur Dufresny, mais vous n'avez pas de manchettes au blanchissage depuis longtemps. »

Cette femme était la blanchisseuse de Dufresny, une grande fille assez avenante et assez fraîche, fort coquettement attifée. « Savez-vous, Angélique, reprit le poëte en continuant sa lettre, que vous êtes une fort belle fille? — C'est possible, monsieur Dufresny, mais aujourd'hui je ne me paye pas de cette monnaie-là. Vous me devez, sans faire des comptes d'apothicaire, quatre-vingts livres depuis assez longtemps; je vous prie de penser à moi, car je vais me marier. — Com-

Digitized by Google

ment! vous allez vous marier! s'écria Dufresny en se levant tout d'un coup. — Pourquoi donc pas, s'il vous plaît? Est-ce que nous ne sommes pas en âge? »

Dufresny était devenu pensif. « Et avec qui et avec quoi? — Avec un valet de chambre du duc d'Harcourt et avec douze cents livres qui me viennent de ma famille. — Diable! le malotru n'est pas à plaindre; un beau mariage, ma foi! Est-ce qu'il y a déjà quelque chose de fait? — Pour qui me prenez-vous, monsieur Dufresny! — Pour une belle fille qui ne demande qu'à être une belle femme. — Cela est bel et bon, monsieur Dufresny; mais, avec tous vos beaux mots, vous me faites perdre du temps. Voyons, un peu de bonne volonté : réglons notre petit compte. — J'ai horreur des chiffres. Tenez, pour en finir, je vous épouse et nous sommes quitte à quitte. — Vous voulez rire? Un gentilhomme... Si je vous prenais au mot? — C'est ce que je demande. Mais que va dire l'autre? — N'en parlons plus. — Vous êtes bien sûre qu'il n'a pas pris d'à-compte sur vos douze cents livres, ni sur vous-même? — Il aurait été bien venu! Il n'y a qu'avec vous qu'on donne des à-compte. — Eh bien! embrassons-nous et allons déjeuner au prochain cabaret. La belle femme que je vais avoir! Dites-moi, avez-vous un peu d'argent sur vous? — Savez-vous que vous me faites bien de l'honneur? Un homme de votre rang et de votre esprit épouser une pauvre fille incapable de faire la duchesse! — C'est vous qui allez être dupe; regardez-y à deux fois, voyez où j'en suis venu avec tout mon esprit et mes quarante-cinq ans. » Angélique l'embrassa en pleurant. « Demain, reprit-elle avec une charmante naïveté, je vous ferai beau comme je vous ai vu autrefois. Mais, avant tout, il faudrait venir me demander en

Digitized by Google

mariage à ma tante Durand : c'est pour la forme ; ce n'est pas loin, quai des Tournelles ; une bonne femme ! d'ailleurs, c'est là que j'ai placé mon argent. — Allons-y tout de suite, il ne faut rien remettre au lendemain. Si vous voulez m'en croire, nous irons ensuite faire une petite prière à l'église Notre-Dame et tout sera dit. — C'est donc de cette manière que vous voulez m'épouser ? Dieu merci, cela ne fait plus mon compte. — Oh ! je veux bien vous épouser de toutes les façons, s'il le faut ; j'en passerai même par le contrat de mariage ; mais ce sont bien des détours superflus. »

A trois semaines de là le mariage se fit, un peu à l'ombre. Voilà comment Dufresny épousa sa blanchisseuse. Rien de plus naturel et de plus raisonnable que ce mariage qui fut presque un scandale. Mais qu'importaient à Dufresny les vaines satires du monde : il avait une femme jeune, belle, et qui l'aimait : aussi disait-il de ceux qui le prenaient en pitié : *les jaloux !* Le Sage raconte ainsi cette aventure singulière dans le xe chapitre du *Diable boiteux*. Le diable montre à Cléophas les gens qu'il faudrait mettre dans la maison des fous : « J'y veux envoyer aussi, dit-il, un vieux garçon *de bonne famille*, lequel n'a pas plutôt un ducat qu'il le dépense, et qui, ne pouvant se passer d'espèces, est capable de tout pour en avoir. Il y a quinze jours que sa blanchisseuse, à qui il devait trente pistoles, vint les lui demander en disant qu'elle en avait besoin pour se marier à un valet de chambre qui la recherchait. « Tu as donc d'autre argent, lui dit-il ; car où diable est le valet de chambre qui voudra devenir ton mari pour trente pistoles ?—Eh ! mais, répondit-elle, j'ai encore, outre cela, deux cents ducats.—Deux cents ducats ! répliqua-t-il avec émotion ; malepeste ! tu n'as

Digitized by Google

qu'à me les donner à moi, je t'épouse, et nous voilà quitte à quitte. Il fut pris au mot, et sa blanchisseuse est devenue sa femme. » La nouvelle de ce mariage s'était bien vite répandue, grâce à un mot de l'abbé Pellegrin, qui avait assisté le poëte à la célébration. Dufresny, quelques jours après, lui reprochait chez Visé de ne jamais porter que du linge sale; l'abbé piqué répondit avec amertume que tout le monde n'était pas assez heureux pour épouser sa blanchisseuse.

Pour l'amour de sa femme, Dufresny se remit au travail avec ardeur; il fit coup sur coup une douzaine de bouffonneries pour les Italiens, et trois ou quatre comédies pour le Théâtre-Français. La moisson fut bonne les premières années, mais, par malheur, dès qu'il se vit riche pour une saison, il déposa la plume et reprit l'arrosoir; il retourna à son fatal jardin de Vincennes; il n'en revint qu'au bout de ses dernières ressources. Il n'avait plus grand feu pour le théâtre, qui ne l'avait payé qu'en menue monnaie; il commençait à désespérer de son esprit, quand Louis XIV se souvint encore de lui. Le privilége de la manufacture des glaces était expiré; en signant le renouvellement de ce privilége, le roi voulut que les entrepreneurs servissent à Dufresny une pension viagère de trois mille livres. Un matin donc, le poëte reçut le titre de cette pension; mais attendre six mois pour toucher le premier semestre! Six mois pour Dufresny! c'est la fin du monde. Les entrepreneurs sont accommodants; il retourne les voir. Je vivrai cinquante ans, leur dit-il, mais, pour cinq années payées d'avance, je vous donne quittance définitive. On débat longtemps, les entrepreneurs parlent beaucoup des chances de mort; enfin, après deux contrats qui garantissent les entrepreneurs,

Digitized by Google

Dufresny revient tout en sueur avec dix mille livres en or. Il les éparpille sur une table avec la joie d'un enfant, il embrasse sa femme qui pleurait de misère et qui pleure de plaisir.

Le lendemain il habilla sa femme des pieds à la tête, il acheta pour lui cinquante paires de manchettes, il loua trois appartements à la fois pour dérouter les fâcheux qui l'obsédaient, enfin, il reprit à grands pas le chemin de sa ruine, en dépit de sa femme qui le retenait des deux mains; en moins d'un an, il retomba dans une profonde misère. La fortune lui revint encore. A la mort de Visé, il adressa un placet à Louis XIV pour le privilége du *Mercure*.

Plaise au roi par brevet vouloir autoriser
Le privilége ancien que j'ai de l'amuser.

Il obtint le brevet; voici comment il entra en matière :

Mercure vole à tire-d'ailes
Pour m'apporter du bout de l'univers
Des jeux galants et des nouvelles,
Du vrai, du faux, de la prose et des vers.
J'en fais le choix en invoquant Minerve;
Mais pour entrer en verve
Je l'invoque en vain.
Je n'attends ce feu divin
Que du dieu du vin.

Après cette préface, il fit des contes de l'école de Le Sage et de la critique assez faible; pourtant, il écrivit un parallèle très-curieux et très-original d'Homère et de Rabelais. Après tout, c'était plutôt un poëte qu'un journaliste, il était incapable d'avoir de l'esprit et de la

Digitized by Google

raison à heure fixe, s'abandonnant trop à la folle du logis. Avec lui, le *Mercure* courait grand risque de ne paraître que toutes les six semaines. Dans les premiers temps, grâce à la sollicitude de sa femme, tout allait pour le mieux ; mais, sa femme étant morte la seconde année, il se fatigua du journal, et, suivant sa coutume, il en vendit le privilége. La mort de sa femme vint, comme il l'a dit, amener l'hiver dans l'automne de sa vie ; il regretta jusqu'à la mort certaines heures de tristesse amoureuse passées à côté de sa chère, fraîche et douce Angélique.

De 1715 à 1719, Dufresny vécut on ne sait où ni comment ; on pense qu'il passa son temps dans les alentours de Paris, à la suite de quelque seigneur, dirigeant des maçons et des jardiniers ; peut-être a-t-il vécu dans le silence, avec le faible revenu du privilége du *Mercure,* pleurant sa femme et cultivant ses roses de Vincennes. Ce qui est certain, c'est qu'au temps du système de Law, il se trouva dans une telle détresse, qu'il présenta au duc d'Orléans cet étrange placet : « Pour votre gloire, monseigneur, il faut laisser Dufresny dans son extrême pauvreté, afin qu'il reste du moins un seul homme dans une situation qui fasse souvenir que tout le royaume était aussi pauvre que Dufresny avant que vous y eussiez mis la main. » Le régent écrivit *néant* au bas de la requête, et donna ordre à Law de compter deux cent mille livres à Dufresny ; il savait que le poëte était un peu de la famille. Dufresny se hâta de dépenser cette somme ; il fit bâtir une belle maison dans le faubourg Saint-Antoine, qu'il nomma *la maison de Pline.* Pour la première fois de sa vie, il dépensa bien à propos son argent, car les deux cent mille livres étaient en billets. Six mois plus tard,

Digitized by Google

il eut subi la banqueroute de Law; mais Dufresny n'était pas si malavisé de garder des billets en portefeuille.

Il mourut en 1724, à soixante-quinze ans, sans secousses, en homme qui n'a plus rien à faire ici-bas. Sur ses derniers jours, il avait revu ses enfants qui étaient des dévots outrés; pour leur complaire, il brûla lui-même un grand manuscrit renfermant quatre comédies, la suite des *Amusements comiques et sérieux*, des contes, des chansons et des mémoires. Dieu pardonne à ses enfants! car Dufresny a mis en cendre bien de l'esprit et de la gaieté. Il mourut dans l'automne, en bon poëte et en bon chrétien; de son lit il voyait son jardin : son dernier regard a passé sur ses fleurs qui se fanaient et s'est perdu dans le ciel avec son âme.

J'ai vu son portrait par Coypel. C'est un homme de soixante ans, encore vert et encore coquet. Sa tête charmante est perdue dans une forêt de cheveux; il sourit avec finesse et avec bonhomie, le plus joli sourire du monde. Sa chère Angélique, la blanchisseuse, n'a pas oublié la jabotière ni les manchettes. Sa main est ornée d'un diamant, et, ce qui vaut mieux, d'une belle plume impatiente dont le bec est loin d'être émoussé. Dufresny a pour armes les attributs de la Science. Et en effet cet homme, qui n'avait jamais lu, n'était-ce point un savant aimable, un savant en action? Il avait étudié l'amour dans son cœur, la grandeur à la cour, la guerre sur le champ de bataille, l'architecture en faisant bâtir, la nature dans son jardin, la poésie et la musique en chantant. Aussi la Science de Dufresny ne s'appuie pas sur des livres, elle penche sa tête rêveuse et semble se souvenir.

Digitized by Google

Les œuvres de Dufresny forment sept volumes, sans y comprendre son théâtre bouffon, qui est semé de traits comiques. Ses contes, qui sont ceux d'un philosophe, sont écrits avec trop de laisser-aller. Dufresny pensait plutôt qu'il n'écrivait. Ses comédies, toujours originales, sont un peu l'image de sa vie; point de logique dans l'intrigue, de l'esprit de bon aloi, de la satire légère, un désordre charmant, tout cela va au hasard, comme dans la vraie comédie humaine. Aussi, sur l'horizon restreint du théâtre, où il faut tant d'art pour grouper les scènes avec harmonie autour de l'idée, les comédies débridées de Dufresny ne furent pas toujours bien accueillies; plus d'une jolie scène amenait un sourire, plus d'un mot charmant se redisait de bouche en bouche; mais souvent c'était là tout le succès. *Les Amusements sérieux et comiques*, voilà l'œuvre de Dufresny; c'est là qu'il se montre original tout à sa fantaisie. Chaque page de ce petit volume renferme quelque bon trait de philosophie humaine. C'est le livre d'un penseur qui s'exprime en homme d'esprit. On l'écoute gaiement dans cette satire qui n'est sérieuse que par sa moquerie. « J'ai donné aux idées qui me sont venues le nom d'*Amusements;* ils seront sérieux ou comiques, selon l'humeur où je me suis trouvé en les écrivant, et selon l'humeur où vous serez en les lisant. » On sait que cette satire est un voyage à travers Paris. Dufresny part pour ce pays toujours inconnu avec un Siamois « dont les idées bizarres et figurées » viennent à chaque pas contraster avec les siennes ou éveiller sa verve. Ainsi aux Tuileries, le Siamois s'écrie à la vue des charmantes promeneuses : « De ma vie je n'ai vu une si belle volière; oh! la charmante espèce d'oiseau! — Ce sont, dit Dufresny sur le même ton,

Digitized by Google

des oiseaux amusants qui changent de plumage deux ou trois fois par jour. Volages d'inclination, faibles de nature, forts en ramage, ils ne voient le jour qu'au soleil couchant, marchant toujours élevés à un pied de terre, touchant les nues de leurs superbes huppes. En un mot, la plupart des femmes sont des paons dans les promenades, des pies-grièches dans la vie domestique, des colombes en tête-à-tête. Mais il y a diverses nations parmi ces promeneuses : la nation policée des femmes du monde, sauvage des provinciales, libre des coquettes, indomptable des fidèles, docile des infidèles, errante des bohémiennes. » Il poursuit ainsi : « Nous avons à Paris deux sortes de promenades : dans les unes on va pour voir et pour être vu ; dans les autres, pour ne voir ni n'être vu de personne. Les dames qui ont l'inclination solitaire cherchent volontiers les routes écartées du bois de Boulogne, où elles se servent mutuellement de guide pour s'égarer. » Montesquieu a trouvé dans ce livre non-seulement l'idée mais souvent encore les idées des *Lettres persanes*. Dufresny s'était contenté d'un voyage rapide, Montesquieu a suivi avec la lenteur de la réflexion les traces du poëte.

Un peu moins de cette paresse qui fait le charme des belles heures de la vie, un peu moins de poésie en action, et Dufresny, si heureusement doué, marquait au nombre des grands poëtes. Au moins il est de ceux que la renommée n'ose placer dans les rangs inférieurs; c'est une figure à part, ni grande ni petite, charmante et voilà tout. Avec moins de ressources certaines, avec plus de patience et plus d'étude, bien des écrivains secondaires semblent l'avoir dépassé. Montesquieu, qui a commencé son œuvre avec une œuvre de Dufresny,

Digitized by Google

avait-il la nature exquise de ce poëte? Chez Montesquieu tout était patience; c'était le génie de la réflexion. Ce ne fut qu'âgé de trente-deux ans, que riche, noble, répandu dans le beau monde, il hasarda son premier livre; le succès facile des *Lettres persanes* conduisit tout droit l'auteur à l'Académie, à l'heure où Dufresny mourait oublié.

Tout en cultivant ses roses, Dufresny chantait, improvisant paroles et musique; mais en vrai poëte qui hait les livres, il ne recueillait ni la musique ni les paroles : paroles et musique passaient avec le vent. De toutes ses chansons, il n'est venu jusqu'à nous qu'un écho recueilli au hasard. Il y a dans sa philosophie chantante un tour d'esprit tout gaulois, comme dans *les Lendemains, les Cloches* et *la Chanson des Vendanges.*

On réimprime toujours les mêmes livres; on ne les lit guère; on ne les lit pas : les chefs-d'œuvre d'une nation sont dans tous les esprits; on les sait avant de les lire; un livre célèbre, c'est une tradition qui se répand de bouche en bouche, c'est un musée dont tous les peintres ont détaché un tableau. Je sais par cœur toute la *Nouvelle Héloïse :* à peine si j'en ai lu vingt pages un jour d'étude ou de paresse. Les livres à réimprimer sont les livres inconnus, qui sont des livres charmants. Quel volume plein d'attrait on trouverait à faire avec les sept volumes de Dufresny : deux comédies, deux contes, quatre chansons, *les Amusements sérieux et comiques.* Et ainsi composé, ce livre serait un des plus aimables de la littérature française.

J'ai voulu, en bon historiographe, entendre de la musique de Dufresny; un violoncelliste m'a chanté, avec beaucoup de dédain, quelques-uns de ces vieux

Digitized by Google

airs naïfs et simples. C'est à peu près la musique de Jean-Jacques, c'est la même douceur languissante. Bonne musique à chanter dans un vallon solitaire; mais à Paris, c'est de la musique trop *silencieuse*.

Dufresny est plutôt poëte par sa vie que par ses œuvres. C'est le voyageur qui n'a pas eu le temps d'écrire son aventure du dans l'imbroglio cause de son aventure du soir. Çà et là cependant, quand il rencontre une riante échappée, il jette au passage quelques traits charmants du cœur et de l'esprit. Mais le plus souvent, quand son voyage aventureux lui laisse une heure de repos, il se cache dans son jardin et cultive ses roses : c'était la seule œuvre qu'il daignât reconnaître. Que de fleurs d'éloquence et de poésie célébrées en leur temps n'ont eu ni l'éclat, ni le parfum, ni la durée des roses du poëte Dufresny !

Digitized by Google

II.

FONTENELLE.

Le 7 février 1755, il y eut un très-curieux spectacle en l'hôtel d'Helvétius. Madame Helvétius, qui n'était pas philosophe, grâce à ses beaux yeux, inaugurait les fêtes du carnaval par un bal magnifique où était convié tout ce qui brillait à Paris par l'esprit, la beauté, la grâce. C'était un monde charmant, mauvais catholique, mais bon chrétien, péchant au grand jour, mais faisant l'aumône à l'ombre, riant déjà des titres de noblesse comme des titres de l'Église, appelant Richelieu *le grand duc des ruelles*, et Voisenon *l'archevêque de la comédie italienne*.

Le 7 février 1755 au bal de madame Helvétius, le spectacle curieux, ce n'était pas le scandale des amours de Grimm et de madame d'Épinay à l'ombre de Jean-Jacques Rousseau, c'était l'entrechat d'un vieux poëte qui ouvrait le bal avec mademoiselle Helvétius. Ce vieux poëte, surnommé le vieux berger, s'appelait M. de Fontenelle ; il avait plus de quatre-vingt-dix-huit ans. Pour sa danseuse, mademoiselle Helvétius, elle n'avait qu'un an et demi.

Ce soir-là il se fit un peu attendre. « Tant pis, nous attendrons, dit madame Helvétius. — C'est de la coquetterie, dit madame d'Épinay. — Je suis bien sûr,

Digitized by Google

dit Montcrif, qu'il va venir paré de toutes les fanfreluches de la frivolité. — Le style, c'est l'homme, dit M. de Buffon en tirant ses manchettes; vous voyez bien que j'avais raison d'écrire cela. — Vous êtes méchant, monsieur de Buffon, dit avec une moue charmante madame d'Angeville. Puisqu'on a tant fait que de surnommer M. de Fontenelle le vieux berger, c'est qu'il y a eu en lui un peu de simple et de naïf. — S'il en était ainsi, madame, dit Duclos sans trop de galanterie, il eût conservé son vrai nom qui est Le Bouvier; à la bonne heure au moins, avec un nom comme celui-là, on fait de bonnes et franches églogues qui respirent l'herbe des prairies; mais quand on s'appelle Fontenelle, on n'est plus qu'une petite fontaine qui coule sur la pierre avec un petit murmure monotone; c'est encore une églogue si vous voulez, mais quelle églogue! Tout cela soit dit sans faire tort à l'esprit de M. de Fontenelle. »

Montcrif, disciple de Fontenelle, reprit la parole. « Par ma foi, dit-il, je crois que M. Duclos entend l'églogue comme le vieil abbé Delarue qui conduisait naïvement, dans une stance, les vaches à l'abreuvoir. — Et pourquoi pas? s'écria Duclos. Le grand mal, en vérité, d'appeler les choses par leur nom. »

Madame Helvétius s'empressa d'apaiser les critiques. « Monsieur Duclos, on vous demande à la cheminée. Pour vous, monsieur de Montcrif, racontez-nous donc votre duel avec le poëte aux coups de bâton. Tout le monde en parle. Madame de La Rochefoucault serait bien charmée d'avoir une bonne édition de cette petite histoire. — Je remercie madame de La Rochefoucault; je lui dirai d'autant plus volontiers cette histoire que c'est le poëte aux coups de bâton qui y joue le

Digitized by Google

plus beau rôle. J'avais écrit sur les chats dans mes jours de loisir. C'était l'apologie des chats et en même temps celle des femmes. Peut-être m'étais-je trompé, mais j'avais écrit de bonne foi. Le poëte Roy m'avait surnommé pour ce méfait l'historiographe des chats. Le mot eut du succès dans le monde : je voulus me venger. Comme il n'y a qu'une arme contre Roy, le bâton, je pris un bâton ; j'allai à sa rencontre, et, tout en lui rappelant sa satire, je levai le bâton avec colère. Savez-vous ce qu'il me dit, le pauvre diable, à moi, l'historiographe des chats ? Il me dit d'un air moitié malin, moitié piteux : *Patte de velours, minette, patte de velours*. Vous pensez bien que le bâton me tomba des mains. Mais, en vérité, j'aurais dû plutôt vous redire le dernier bon mot de M. de Fontenelle qui est plus à l'ordre du jour. — Cela ne se raconte pas tout haut, dit madame Helvétius avec un charmant sourire. — Qui vous l'a donc raconté ? dit méchamment madame d'Épinay. — Allez ! allez ! cria Duclos ; il n'y a que les bourgeoises et les danseuses qui s'offensent d'un peu de gaieté.— Eh bien, reprit Montcrif, la semaine passée, M. de Fontenelle alla voir dans la matinée une très-jolie femme qui a pris pour *confesseur* l'abbé de Bernis. La dame vint trouver Fontenelle dans son déshabillé : — Vous voyez, lui dit-elle qu'on se lève pour vous. — Oui, répondit Fontenelle, mais vous vous couchez pour un autre. — N'allez pas plus loin, monsieur de Montcrif, on devine le reste, » dit madame de La Rochefoucault un peu trop tard.

Or, pendant qu'on l'attendait ainsi dans les salons d'Helvétius, Fontenelle enjolivait de son mieux sa personne et son esprit. « Ninon, disait-il à une de ses nièces, la plus jeune des demoiselles de Marcilly, qui

Digitized by Google

était de temps en temps sa dame d'atour, que dites-vous de ma figure à cette heure? Voyons, je ne dirai pas la main sur le cœur, mais la main sur les yeux, est-ce que je n'ai plus de grâce dans le sourire ni de feu dans le regard? On n'a pas toujours quatre-vingts ans, Ninon; je commence à vieillir un peu vite; enfin il faut s'attendre à tout, même à la mort. — Mais, mon oncle, répondait mademoiselle de Marcilly, les amours sont encore tapis dans les boucles de votre perruque. Croyez-m'en, vous ferez une conquête ce soir, vous aurez à coup sûr plus de succès que moi, si nous dansons le menuet en même temps. — Mes manchettes sont-elles à ton gré, Ninon? — Oui, mon oncle; elles étaient destinées à monseigneur l'archevêque, vous savez, par madame de Froidmont. »

Tout en devisant avec sa nièce, Fontenelle remettait en jeu dans sa mémoire toutes les ressources de son esprit. Ce vieil esprit qui n'en pouvait plus était encore paré de clinquant. C'était, sur la foi de Rollin et de Duclos, un triste spectacle que cet esprit sans feu ni lieu qui avait l'air de sortir d'un tombeau pour la vingtième fois, ce vieil esprit grelottant qui cherchait dans sa vanité le bruit et la lumière. Même dans les beaux jours de Fontenelle, cet esprit n'avait pas séduit tout le monde; bien des gens, ne trouvant là ni profondeur, ni vérité, rien de naturel, rien de prime-autier, s'étaient détachés du troupeau; au moins alors le poëte sauvait son honneur à force de grâce et de jeunesse. Mais après quatre-vingts ans, traîner partout un attirail suranné de petit-maître, vouloir répandre des roses de ses lèvres fanées, faire le gentil et le damoiseau, ce n'était plus que le bel esprit tombé en enfance.

Digitized by Google

Enfin Fontenelle se mit en route dans le carrosse de madame de Forgeville, en compagnie des deux demoiselles de Marcilly. Pendant la course, il répéta sa leçon comme un enfant. « Voyons, se dit-il en lui-même, il faut que je fasse ce soir argent de tout. Le *chut* mémorable n'est guère connu que depuis quatre à cinq ans, je puis encore y revenir. J'ai aussi depuis peu (il n'y avait guère que vingt ans) un beau paradoxe à mon service : *Si j'avais les mains pleines de vérités, je me garderais bien de les ouvrir.* Cela fait toujours son effet. Sans oublier mes gentillesses sur les femmes et mes grâces de langage. Il n'y a plus de temps à perdre. »

Comme Montcrif venait d'être interrompu par madame de La Rochefoucault, la porte du grand salon s'ouvrit à deux battants. Le voilà! c'est M. de Fontenelle, s'écria-t-on de tous côtés. Madame Helvétius s'élança à sa rencontre. Il s'inclina avec grâce encore, il lui saisit la main et l'éleva galamment à ses lèvres centenaires. « Monsieur de Fontenelle, savez-vous bien qu'on vous attendait pour ouvrir la danse? — C'est parce que je le savais que je suis venu tard, passez-moi cette petite coquetterie : les poëtes sont des femmes, ce dont je n'ai garde de me plaindre. Et puis, il faut tout dire, j'ai un domestique qui me sert aussi mal que si j'en avais vingt. » On fit asseoir Fontenelle auprès de madame de Froidmont qui avait quatre-vingt-quinze ans. « Ah! mon pauvre vieux berger, lui dit-elle en hochant la tête et en bégayant un peu, comme nous voilà vieux! — *Chut!* la mort nous oublie, » dit Fontenelle en mettant les doigts sur la bouche et en s'assurant que tous les yeux étaient ouverts sur lui. Ce mot eut encore un grand succès, tout le monde

Digitized by Google

applaudit. « J'ai trompé la nature, je suis un peu Normand de ce côté-là. » Quand Fontenelle eut recueilli tous les jolis sourires qui s'élançaient vers ses cheveux blancs de tant de lèvres printanières, il demanda à sa voisine de quoi il était question à son arrivée. « Je suis un peu sourd et je n'y vois pas trop ; mes gros équipages vont en avant ; mais, pour être au courant de la conversation, je n'ai besoin que de connaître le titre du chapitre. » Helvétius lui répondit que les poëtes, d'une part, et les philosophes, de l'autre, avaient pendant une heure agité cette idée de savoir s'il fallait la science pour le bonheur de l'humanité. « Ah ! monsieur le philosophe, vous avez prêché la science ; mais ne vous en déplaise, vous vous êtes trompé. A quoi bon la lumière des falots de la science, pour aboutir droit à la nuit éternelle ? »

Mademoiselle Helvétius qui marchait à peine lui fut amenée à cet instant, il lui baisa le front. « Voilà, reprit-il, ma danseuse qui s'ennuie ; voyons, mes jambes, un peu de gaieté, s'il vous plaît, en avant ! » Il se leva et conduisit sa danseuse par la main jusqu'au milieu du salon. Alors, comme par enchantement, de gracieux groupes se formèrent autour de lui. D'abord il fut ébloui par les robes, les regards, les bouquets, les sourires, par tout l'attirail du luxe et de la beauté ; il sentit ses jambes flageoler ; il pensa un instant que son âme allait abandonner son corps pendant ce dernier entrechat ; mais il se remit bientôt, et, dès que les musiciens eurent débuté par un air de Rameau, il s'élança à ses risques et périls, tenant toujours la main de sa danseuse. Tout le monde regarda ardemment ce spectacle singulier de la vieillesse et de l'enfance, emportées dans le même tourbillon. Après la première

Digitized by Google

figure, il fallut contraindre Fontenelle à se reposer. « Allons, lui dit madame d'Épinay, Dieu soit loué! vous vous êtes tiré là d'un pas difficile. — C'est l'avant-dernier, dit Fontenelle en se rasseyant. Pour le dernier, je ferai bien un peu la grimace; mais au moins, après celui-là, je me reposerai longtemps. — Il y a, reprit madame d'Épinay, un vieux proverbe qui dit que ce n'est que le premier pas qui coûte. — Ce proverbe-là n'a pas le sens commun; le pas qui coûte le plus c'est le dernier. Le premier pas! ah! madame, que n'avons-nous pu le faire ensemble? Encore si je n'avais que quatre-vingts ans... »

Fontenelle continua ainsi pendant plus d'une heure. Madame d'Épinay qui ne dansait pas alors, ayant ses raisons pour cela, écoutait avec curiosité les aimables divagations du vieux poëte. Elle n'était pas la seule; madame de La Rochefoucault, madame de Forgeville, quelques autres encore, vinrent se grouper autour de lui. Cependant, à l'autre coin du salon, Duclos, Grimm, Collé et Diderot se disaient avec un peu d'amertume certains chapitres de l'histoire de Fontenelle.

L'histoire de Fontenelle sera bientôt racontée. Il a vécu cent ans, mais en vérité était-ce bien la peine de faire le tour d'un siècle? Ce poëte sans poésie, cette femme savante, cet homme sans âme, ce philosophe de ruelle, ce Fontenelle, enfin, aurait certes pu mourir un demi-siècle plus tôt, sans nous faire rien perdre, à nous ni à lui-même, hormis un peu de bruit et de fumée. A quatre-vingt-dix-huit ans il disait avec orgueil : Je n'ai jamais ri ni pleuré. Plaignons, plaignons cet orgueilleux, parce qu'il n'a jamais ri et parce qu'il n'a jamais pleuré.

Il vint au monde à Rouen, au beau milieu du XVIIe siè-

Digitized by Google

cle. « En vérité, disait-il plus tard, je n'avais pas l'air d'y venir pour longtemps ; j'étais si faible, que la lumière faillit à me tuer. » Sa mère, Marthe Corneille, était sœur des célèbres Pierre et Thomas Corneille. Voilà d'où vient que Fontenelle se fit poëte. Son père, François Le Bouvier, avocat sans gloire, s'entendait assez bien en belles-lettres ; c'était un esprit sec, un cœur triste, une âme épineuse. Sa mère avait, par contraste, de la douceur et de l'enjouement. Quoique bonne catholique, elle pardonnait à ses frères leurs chefs-d'œuvre profanes. Le jeune Bernard fit ses premières études au collége des jésuites, dans sa ville natale. Il marcha d'abord à grands pas dans le pays de la science. Ainsi, à treize ans, il fit pour les prix des Palinods un poëme latin sur l'*Annonciation*, jugé digne d'être imprimé, sinon couronné ; mais, à partir de là, il se ralentit un peu. En philosophie, il s'arrêta court, tout rebuté par les épines de la logique scolastique. Ses camarades espéraient avoir enfin leur revanche. « Or, disait-il longtemps après, je ne pouvais réussir sitôt en philosophie, par cela même que j'étais philosophe. Mais comme de très-bonne heure je ne me fâchais de rien, je pris alors mon parti de ne rien entendre à la logique ; je finis par y entendre quelque chose ; bientôt je vis que ce n'était pas la peine d'y rien entendre. »

Après une étude ardente de la physique, il fit son droit et fut reçu avocat. Une bonne cause lui vint. Il prit la défense d'un pauvre diable accusé peut-être mal à propos. Après quelques explications, les juges allaient absoudre ; mais Fontenelle, ne voulant pas perdre le fruit de sa plaidoirie, où il était beaucoup question des Grecs et des Romains, demanda la parole pour achever la réparation. Il plaida en avocat bel esprit. « Il fit

Digitized by Google

si bien, en un mot, dit l'abbé Desfontaines dans son journal, que les traits qu'il aiguisa devinrent des armes contre l'accusé. » Après la plaidoirie, les juges, fatigués de tant de clinquant et démêlant quelque faux-fuyant, poursuivirent leur office avec rigueur : le pauvre diable fut condamné, grâce à l'avocat, qui ne trouva plus personne à défendre.

Thomas Corneille, dans un voyage à Paris, y conduisit Fontenelle. Thomas rédigeait alors avec Visé *le Mercure galant*. Ce journal fut ouvert au nouveau venu qui y répandit les primevères de son imagination, primevères sans fraîcheur et sans parfum. Ce fut là qu'il recueillit ses premiers succès. Ainsi, l'année d'après, comme il était retourné à Rouen, Visé écrivait dans le *Mercure* l'apologie de la jeune muse normande, en se plaignant de son trop long séjour loin de Paris. Fontenelle y revint après avoir obtenu un accessit de l'Académie française. A peine de retour, il fit sur le *scenario* de son oncle Thomas les vers de deux opéras qui firent quelque bruit, *Psyché* et *Bellérophon*. Ces opéras furent suivis d'une tragédie, *Asper*, qui serait oubliée sans l'épigramme de Racine sur l'origine des sifflets. Il abandonna le théâtre avec un peu de dépit. C'était un journaliste, rien de plus ; il se mit donc à faire du journal au volume. Dès qu'on eut les yeux tournés sur lui, Fontenelle s'agita de toutes les forces de son esprit dans le triste but d'être sans cesse en spectacle. La vanité fut sa seule compagne, son seul amour, sa seule joie. Ne pouvant être un homme de génie et sachant bien que sa mémoire ne lui survivrait guère, il saisit la célébrité à pleines mains, il lutta avec son esprit jusqu'à la mort. « S'il fait tant de façons pour mourir, disait en riant Duclos, c'est qu'il sait trop qu'une fois

Digitized by Google

dans l'autre monde, il n'aurait plus rien à débattre avec celui-ci. »

Il retourna encore à Rouen pour écrire dans la solitude et le silence la *Pluralité des Mondes*. La marquise de la Mésengère habitait alors son château de Rouen ; Fontenelle y fut accueilli en poëte; il passait dans le parc toutes les belles après-midi. Çà et là, il se promenait avec la marquise qui pleurait sur les souvenirs d'un amour fatal. A force de se promener avec elle et de la voir pleurer, il s'imagina qu'il en devenait amoureux. Ne sachant comment débuter avec elle, conseillé par l'esprit et non par le cœur, il imita les bergers : il grava des vers passionnés sur l'écorce des hêtres. Ces vers gravés par Fontenelle, on les voyait encore au milieu du XVIIIe siècle, s'il en faut croire l'abbé Trublet.

Lycidas est si tendre et Climène est si belle !
Qu'adviendra-t-il ? hélas ! . . . . . .
Amour, fais-lui la guerre à ce cœur de rocher.
Amour, cruel Amour ! . . . . . .

Quand Fontenelle eut écrit ces vers blancs, il se tourna vers les fenêtres de madame de la Mésengère. « Un jour, dit-il en lui-même, j'y mettrai la rime, s'il plaît à ses beaux yeux. » On ne lui en laissa ni le plaisir, ni la peine : le lendemain, une main railleuse, la main de la marquise sans doute, fit rimer ce quatrain :

Lycidas est si tendre et Climène est si belle !
Qu'adviendra-t-il ? hélas ! *la Climène est rebelle.*
Amour, fais-lui la guerre à ce cœur de rocher.
Amour, cruel Amour ! *où vas-tu te nicher ?*

En voyant ces rimes terribles, Fontenelle ne se tint

Digitized by Google

pas pour battu; il écrivit à la marquise une épître glaciale, pleine de carquois et de flèches. Madame de la Mésengère n'en fut pas atteinte, elle plaçait mieux son cœur; seulement, pour s'amuser, elle fit semblant de s'attendrir un peu. Le poëte, augurant bien de quelques regards charitables, eut encore recours à l'écorce des hêtres.

Vous qui rimez si bien, bergère au cœur de marbre,
Qui d'un si doux regard m'avez tant réjoui,
Demain avec Phébé viendrez-vous sous cet arbre?

Le lendemain Fontenelle courut sous le hêtre. O bonheur! ô délices! la rime y est; c'est dire assez que la bergère au cœur de marbre a tracé *oui* sous les trois vers. Vous devinez si Fontenelle se trouva au rendez-vous. A la nuit tombante, il vit une ombre dans le massif de hêtres; il avança en chancelant, il tendit la main, il tomba à genoux. « Ah! madame la marquise, vous me voyez mourant d'amour à vos pieds. — Monsieur Fontenelle, j'en suis bien fâchée; mais il y a un malentendu, je ne suis pas madame la marquise. » Fontenelle fut très-alerte pour se relever. « Je le sais bien, dit-il tout troublé; ce n'était qu'un jeu; mais qui êtes-vous donc? — Thérèse, rien de plus. — Diable, dit Fontenelle, au lieu de la maîtresse c'est la suivante. C'est bien vous qui avez écrit un mot sur l'écorce du hêtre? — Pardine, il n'y a que moi dans la maison qui aie été bergère... Mais cela ne vous oblige à rien, monsieur Fontenelle. »

Il fit semblant d'être amoureux de la Champmêlé, non parce qu'elle était belle, non par amour, mais par vanité : « M. Racine, lui dit-elle un jour, m'a dit tant

Digitized by Google

de mal de vous que j'ai fini par vous aimer ; d'ailleurs votre esprit universel parlait pour vous à merveille. Venez donc me voir. » Fontenelle n'y alla qu'une fois. Au lieu de la Champmêlé, ce fut Champmêlé qu'il rencontra. « Ma femme n'y est pas, lui dit le comédien. Elle répète son rôle avec cet animal de La Fontaine, qui fait la moitié de mes pièces. » Fontenelle s'en alla comme il était venu.

Il n'eut pas un grand nombre de maîtresses. Mademoiselle Bernard, la muse tragique, fut la plus connue et la moins volage ; mais quels tristes amoureux c'étaient là ! Arrivait-il chez elle, vite à l'œuvre, c'est-à-dire à une scène de tragédie ; au lieu d'un baiser ce n'était qu'une rime.

Fontenelle n'eut jamais l'idée de se marier ; il se souciait bien de la sollicitude amoureuse et dévouée de l'épouse, des petits enfants qui égayent si bien le cœur, des joies calmes du coin du feu. Il n'avait d'amour que pour lui, il a vécu avec lui. Vivre si longtemps en pareille compagnie ! il fût mort d'ennui sans la vanité. L'abbé Trublet, toujours apologiste de Fontenelle, termine ainsi son éloge : « Ce qui ne contribua pas peu au bonheur de M. Fontenelle, c'est qu'il n'a pas été marié. » Qu'en saviez-vous sur ce chapitre du mariage, monsieur l'abbé ?

Delille l'a dit : Même dans l'amitié, Fontenelle mettait *son cœur en garde*. Il eut pourtant un grand nombre d'amis, entre autres, le duc d'Orléans, La Motte, Marivaux, Montcrif, madame de Tencin, madame de Lambert, madame de Staal. Le régent aimait l'esprit de Fontenelle comme on aime un petit animal curieux qui vous amuse par des tours de force et de gentillesse. Il lui dit un jour : « Monsieur de Fontenelle, voulez-vous

Digitized by Google

habiter le Palais-Royal? Un homme qui a fait la *Pluralité des Mondes* doit loger dans un palais. — Prince, le sage tient peu de place et n'en change pas; mais pourtant je viendrai demain habiter le Palais-Royal avec armes et bagages, c'est-à-dire avec mes pantoufles et mon bonnet de nuit. » Il habita longtemps le Palais-Royal. Comme il ne voyait guère le régent, ce prince lui dit un jour : « En vous offrant mon toit, j'espérais vous voir au moins une fois l'an. » Fontenelle présenta ainsi au régent ses *Éléments de la géométrie de l'infini*. « C'est un livre qui ne peut être entendu que par sept ou huit géomètres de l'Europe, et je ne suis pas de ces huit-là. » Fontenelle avait la vanité des maîtres d'école; il était fier de son titre d'académicien, mais il n'eut jamais d'ardeur pour l'ambition. Grâce au duc d'Orléans, il aurait pu s'élever dans la fortune politique; mais il se tint coi dans ses académies. Le cardinal Dubois, son ami, venait dans sa grandeur lui demander des consolations. Aussi disait-il : « Je sais bien que monseigneur le régent aurait pu faire de moi quelque grand épouvantail politique; mais bien lui en a pris de me laisser au coin de mon feu, car là je n'ai jamais eu l'idée d'aller chercher des consolations chez le cardinal Dubois. »

Cependant, comme il voulait faire briller partout sa philosophie, il en mit un peu dans la politique. Il imagina une république qui n'était pas tout à fait celle de Platon; république curieuse où « les femmes pourront répudier leurs maris sans en pouvoir être répudiées; mais elles seront un an après sans se pouvoir remarier. Point d'orateurs dans tout l'État que de certains orateurs *entretenus* par le public et destinés à *entretenir* le peuple de la bonté de son gouvernement. On érigera

Digitized by Google

des statues aux grands hommes, en quelque espèce que ce soit, *même aux belles femmes*. On pourra même, pour une plus grande ressemblance, conserver toutes leurs figures en cire dans un palais magnifique *fait exprès*. On ferait le procès à ces statues ou figures pour les choses qui ne mériteraient pas d'attirer des peines corporelles aux personnes. » Vous voyez par là que Fontenelle avait de bonnes raisons pour rester coi dans ses académies. Avec de pareilles idées politiques, il eût joué un bien joli rôle dans la comédie de la régence.

Après avoir publié la *Pluralité des Mondes*, il entra armé de pied en cap dans la petite guerre des anciens et des modernes; il se fit le champion des modernes; aussi Boileau, qui n'aimait la satire que dans ses mains, se déclara pour toujours l'ennemi de Fontenelle; et si ce nom ne se trouve pas aujourd'hui entre Cassagne et Colletet, c'est parce qu'alors Boileau ne faisait plus de satires. Boileau ne s'en vengea pas moins; dès que Fontenelle se présenta à l'Académie, le vieux satirique se mit en campagne pour le repousser. Partout après la visite de Fontenelle c'était la visite de Boileau : Fontenelle fut repoussé cinq fois. En homme d'esprit, il fit un *Discours sur la patience* qu'il envoya à l'Académie. On ne refusa pas plus longtemps un poëte qui prenait si bien son parti : le patient fut accueilli peu de temps après.

Cependant son esprit courait, avec un succès de plus en plus bruyant, la cour, la ville et la province. Tout provincial venant à Paris avec un peu de grammaire dans la tête voulait avant tout voir Fontenelle; il s'en retournait disant à tout propos : « J'ai vu l'Opéra et M. de Fontenelle. M. de Fontenelle! quel génie! Il disait il n'y a pas quatre ans à la duchesse du Maine, qui

Digitized by Google

lui demandait quelle différence il y avait entre elle et une pendule : *Madame la duchesse, la pendule marque les heures, et Votre Altesse les fait oublier.* Et puis, l'an passé, il disait à madame de Tencin : *Ma chère dame, votre raison est comme ma montre, elle avance toujours.* » Aussi, c'était un engouement sans bornes pour Fontenelle, au point qu'il dînait à peine en son logis une fois par semaine. Il payait sa bienvenue par un mot préparé à l'avance; souvent le même mot lui revenait vingt fois en aide. Dieu sait que de mines de caillette avant et après sa victoire : jamais femme, jamais coquette, jamais comédienne ne fit tant de façons pour dire je vous aime. La Bruyère, qui voyait clair en plein midi, à l'encontre de bien des beaux esprits du temps, trace ainsi l'esquisse de Fontenelle : « Cydias est bel esprit, c'est sa profession. En société, après avoir incliné le front, relevé sa manchette, étendu la main et ouvert les doigts, il débite gravement ses pensées quintessenciées et ses raisonnements sophistiques. Fade discoureur, il n'a pas mis plutôt le pied dans une assemblée, qu'il cherche quelques femmes auprès de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit ou de sa philosophie : car, soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vue ni le vrai, ni le faux, ni le raisonnable, ni le ridicule; il évite uniquement de donner dans le sens des autres. Cydias s'égale à Lucien et à Sénèque, mais ce n'est qu'un composé du pédant et du précieux, fait pour être admiré de la bourgeoisie et de la province. »

Pour décourager la critique, Fontenelle avait déclaré qu'il brûlerait sans les lire toutes les gazettes qui s'en prendraient à ses livres; comme il était d'ailleurs très-répandu dans le monde, comme il avait un pied par-

Digitized by Google

tout, comme il savait tendre la main à propos, nul ne lui fut amer, hormis Rousseau et La Bruyère. Tout le monde chanta ses louanges : *le Mercure galant* et *la Gazette de France*, Bayle et Voltaire, les femmes savantes du Pérou et les poëtes de Stockholm, en prose et en vers, même en vers latins. Et quels vers! et quelles louanges! C'est Platon, c'est Orphée, c'est plus qu'un homme, c'est un demi-dieu. Écoutez Crébillon le tragique :

> Poëte que la Grèce
> Eût placé dès l'enfance au rang des demi-dieux.

Écoutez aussi M. de Nivernois : « Tous les temples du génie consacrent son culte. Semblable à ces chefs-d'œuvre d'architecture qui rassemblent les trésors de tous les ordres, il a recueilli les palmes de l'universalité. » Vous voyez que M. de Nivernois n'était obligé à rien par la rime. Ce n'est plus la langue des dieux; mais Fontenelle n'eût pas dédaigné cette prose. Et celle-ci : « Les livres de M. Fontenelle sont émaillés de belles pensées. C'est mieux qu'une prairie, c'est le majestueux spectacle du ciel, dont l'azur est relevé *avec agrément* par l'or étincelant des étoiles. » Ainsi parlait l'abbé Trublet. Que pensez-vous de cet *agrément?* Fontenelle eût trouvé cela de son goût. Jusqu'à Voltaire qui a dit :

> L'ignorant l'entendit, le savant l'admira.

Mais Voltaire, sans doute pour imiter Fontenelle, termine sa tirade par une pointe :

> Né pour tous les talents, il fit un opéra.

Jusqu'à Rigaud qui nous a laissé un portrait de Fonte-

Digitized by Google

nelle, embelli par je ne sais quel charmant sourire qui est presque un sourire de femme qui a aimé.

Quel triste concert d'incroyables louanges! Pourquoi ces mauvais vers et cette mauvaise prose? Pourquoi ces temples, cet encens, ce culte qui est une profanation de la poésie? Cherchons un peu les titres de Fontenelle. Son meilleur titre, n'est-ce pas d'avoir vécu cent ans? La postérité a beau faire, un poëte qui vit un siècle va plus loin qu'un autre.

Il a débuté dans le *Mercure* par les lettres galantes du chevalier d'Her—, où il a tenté de mettre en jeu tout son esprit. Ainsi je relis la lettre à *Mademoiselle de V— sur un cheveu blanc qu'elle avait.* Après bien des tournures fatigantes, il s'écrie : « Ne sauriez-vous, mademoiselle, avoir un peu de passion, sans blanchir aussitôt? L'amour est fait pour mettre un nouveau brillant dans vos yeux, pour peindre vos joues d'un nouvel incarnat, mais non pas pour répandre des neiges sur votre tête. Son devoir est de vous embellir! ce serait grand'pitié qu'il vous vieillît, lui qui rajeunit tout le monde. Arrachez de votre tête ce cheveu blanc, et en même temps arrachez-en la racine qui est dans votre cœur. » J'ai copié le plus joli alinéa. Toutes les lettres sont sur ce ton d'antichambre et de province.

Presque en même temps Fontenelle écrivait la *Pluralité des Mondes,* prenant pour guide Descartes en ses chimériques tourbillons. C'est là qu'il brille dans tout le jeu de son esprit. Il voulait donner le fruit sous la fleur, la philosophie sous l'image des grâces, la vérité sous l'écharpe ondoyante du mensonge. « Je suis le premier, » disait-il sans façon. Il comptait sans La Fontaine. Mais pouvait-il songer à La Fontaine, celui qui écrivait : « Le naïf est une nuance du bas. » Pour la

Digitized by Google

Pluralité des Mondes, le seul livre de Fontenelle qui soit venu jusqu'à nous, je reproduis le jugement de Voltaire : « Ce livre, fondé sur des chimères, ne peut devenir classique; la philosophie est surtout la vérité; la vérité ne doit pas se cacher sous les faux ornements. »

On peut découvrir chez l'auteur de la *Pluralité des Mondes* une certaine hardiesse, une tournure brillante, de la grâce sinon du naturel, du sens commun sinon de la profondeur. Mais il faut le dire, ce n'est pas avec la galanterie qu'on s'en va à la recherche des mondes inconnus; la rêverie serait une meilleure compagne de voyage : pour la rêverie, l'horizon s'agrandirait à chaque pas, le ciel serait bien un peu nuageux, quelquefois embrumé, mais la poésie est souvent dans le nuage et le soleil qui déchire la brume apparaît avec plus de splendeur, tandis que, pour la galanterie, l'horizon, quelque beau qu'il soit, se restreint tout d'un coup. Ainsi on trouve dans les *Mondes* de Fontenelle *un grand amas de matières célestes où le soleil est cramponné. — L'aurore est une grâce que la nature nous donne par-dessus le marché. — De tout l'équipage céleste, il n'est resté à la terre que la lune qui a l'air d'y tenir beaucoup.* Tout cela est fort joli, mais surtout pour des écoliers rieurs qui apprennent la géographie, ou pour des femmes qui écoutent en regardant les chinoiseries de leur éventail. La galanterie était la fleur des muses il y a cent cinquante ans; la rêverie, la passion des poëtes d'aujourd'hui, n'était alors, suivant Fontenelle, que *la montagne où la rime prend sa source.* Cette montagne a d'autres sources, s'il faut en croire Gœthe, Byron, Hugo et tant d'autres de notre temps qui eussent révélé un nouveau monde à Fontenelle.

Digitized by Google

ne amère critique de la *Pluralité des Mondes* serait dire que ce livre est écrit pour les femmes de la re espèce, pour les femmes savantes. Au temps de Fontenelle, les marquises de l'hôtel de Rambouillet se dispersaient çà et là dans tous les salons, ayant sur les lèvres, non pas un sourire, mais, hélas! un trait de bel esprit. Fontenelle, qui avait été à cette école, Fontenelle, trop faible pour vivre avec les hommes, dressa bientôt sa tente du côté des femmes; comme il n'avait pas d'amour, il rechercha l'hymen de l'esprit, il s'unit aux femmes savantes. Voilà le secret de cette sécheresse de cœur, le secret de cet esprit sans âme.

Avant de se former avec les femmes savantes, il s'était pris d'un beau caprice pour Voiture, d'Urfé et mademoiselle de Scudéri; il avait promené son esprit le long du fleuve de Tendre, avec les bergères du Lignon, écrivant à la première venue, dans *le Mercure galant,* à la manière de Voiture : cette fâcheuse aurore poétique a répandu ses lueurs trompeuses sur toute sa vie; il n'a jamais pu se défendre de certains retours malencontreux vers sa jeunesse. Il en était loin déjà quand il décrivit, dans *le Mercure,* l'*Empire de la Poésie.* Cette divagation est encore de la fameuse école; ainsi Fontenelle débute par ceci : « Cet empire est divisé en Haute et Basse-Poésie, comme le sont la plupart de nos provinces. La capitale de cet empire s'appelle le Poëme-Épique; on trouve toujours à la sortie des gens qui s'entre-tuent, au lieu que, quand on passe par le Roman, qui est le faubourg du Poëme-Épique, on ne va jamais jusqu'au bout sans rencontrer des gens dans la joie et qui se préparent à se marier. La Basse-Poésie tient beaucoup des Pays-Bas; ce ne sont que marécages : le Burlesque en est la capitale. Deux ri-

Digitized by Google

vières arrosent le pays, l'une est la rivière de la Rime qui prend sa source au pied des montagnes de la Rêverie. Ces montagnes ont des pointes élevées qu'on appelle les Pointes-des-Pensées-Sublimes. Plusieurs y arrivent à force d'efforts surnaturels, mais on en voit tomber une infinité qui sont longtemps à se relever. L'autre rivière est celle de la Raison. Ces deux rivières sont assez éloignées l'une de l'autre. Il n'y a qu'un bout de la rivière de la Rime qui réponde à la rivière de la Raison. De là vient que plusieurs villages situés sur la Rime, comme le Virelai, la Ballade, le Chant-Royal, ne peuvent avoir aucun commerce avec la Raison. Il y a dans le pays de la Poésie une forêt très-obscure où les rayons du soleil n'entrent jamais ; c'est la forêt du Galimatias où se perd la rivière de la Raison. »

M. de Fontenelle n'avait-il point un peu passé par cette forêt-là ?

L'*Histoire des Oracles* n'est que le sommaire agréable du livre immense de Van-Dale ; Fontenelle recueillit sans se plaindre toute la gloire du savant étranger. L'*Histoire de l'Académie des Sciences* est un journal brillant, varié, lumineux ; mais pourtant, là comme ailleurs, Fontenelle n'est critique et savant qu'à demi ; cette histoire est un journal, en un mot, rien de plus. Est-ce bien la peine d'indiquer un amas de pauvres écrits ensevelis au berceau, comme l'*Histoire du Théâtre-Français*, le *Parallèle de Corneille et de Racine*, où il dit : « Les caractères de Racine ont quelque chose de bas à force d'être naturels ; » les discours *sur la Poésie*, où la poésie n'est pour rien, *sur le Bonheur* (que pouvait-il dire sur ce chapitre, cet homme sans joie et sans larmes ?), sur *la Raison humaine* où il déraisonne froidement ? Est-ce bien la peine de remettre en lumière

Digitized by Google

ces pastorales endimanchées, ces églogues qui s'épanouissent loin du soleil, loin des montagnes, loin de la nature, sur un tapis des Gobelins, devant un paravent, sous l'éclat des candélabres ; ces chansons qu'on s'est bien gardé de chanter, ces tragédies en prose et en vers qu'on s'est bien gardé de jouer, ces lettres sans abandon qu'on s'est bien gardé de lire?

Fontenelle a passé pour un poëte plein d'esprit, de grâce et de philosophie. A cela on peut répondre par ses vers :

Arcas et Palémon, tous deux d'un âge égal, — l'un pour l'autre tous deux concurrents redoutables, — se répondant tous deux par des chansons semblables, — formaient un combat pastoral : — ce n'était point la méprisable gloire — ou du chant, ou des vers, qui piquait leur esprit.

Voilà de quelle façon M. de Fontenelle mettait en scène ses bergers. Pas un mot du pays, ni du ciel, ni du troupeau. Sont-ils dans la prairie ou sur le sentier, à l'ombre des hêtres ou au bord de la fontaine ; qu'importe ! M. de Fontenelle ne descend pas à ces petits tableaux prosaïques ; il ne prend pas la peine de nous peindre ses bergers; mais, en revanche, l'ingénieux poëte n'oublie pas de nous avertir dans un style admirable qu'ils sont *tous deux d'un âge égal*. Il va plus loin ; connaissant l'oubli de tout lecteur pour le nombre, il répète trois fois avec un art infini qu'ils sont deux, ni plus ni moins. Que dites-vous de ces *concurrents redoutables* qui *forment un combat pastoral* à grands coups de *chansons semblables*, et de cette méprisable gloire qui ne *piquait* pas leur esprit? A la bonne heure ! voilà enfin un poëte qui ne parle point

Digitized by Google

comme les autres. Ne vous étonnez pas qu'après de pareils chefs-d'œuvre, M. de Fontenelle ait écrit un discours sur l'églogue, en chef d'école, où il dit, entre autres choses heureuses, que Théocrite est grossier et ridicule; que Virgile, « trop rustique, » n'est qu'un copiste de Théocrite. Mais j'oubliais de vous apprendre comment parlent les bergers de Fontenelle :

TIRCIS. Où vas-tu, Lycidas?

LYCIDAS. Je traverse la plaine, et vais même monter la colline prochaine.

TIRCIS. La course est assez longue.

LYCIDAS. Ah! s'il était besoin, pour le sujet qui me mène, j'irais encor plus loin.

TIRCIS. Il est aisé de t'entendre; toujours de l'amour?

LYCIDAS. Toujours. Que faire sans les amours!

TIRCIS. Tu connais Lygdamis?

LYCIDAS. Qui ne le connait pas? C'est lui qui de Climène adore les appas.

TIRCIS. Lui-même.

LYCIDAS. Quel berger! Il est du caractère dont un amant m'eût plu si j'eusse été bergère.

Vous croyez que je cite de la prose, c'est possible; pourtant, s'il faut s'en rapporter à M. de Fontenelle, c'est une églogue en vers.

Ce ne sont pas là des bergers naïfs, mais de sots bergers comme on n'en trouverait pas en Champagne. S'il vous arrivait, dans un petit voyage agreste en Normandie, le pays de Fontenelle, de rencontrer dans l'ombre du sentier quelque jeune berger distrait, écoutant les roucoulements du ramier plutôt que les cris de ses chiens, faites-lui dire ce qu'il a dans le cœur :

Digitized by Google

il ne répondra pas comme Lycidas : *Que faire sans les amours ? C'est moi qui de Climène adore les appas ;* il vous dira à peu près ceci : « J'aime Élisabeth, une belle fille, qui arrose là-bas de la salade dans le petit jardin de son père ; voyez-vous sa jolie tête qui s'élève au-dessus de la haie ? Ah ! si sa mère y voyait moins clair ! Mais elle n'empêchera point Élisabeth de passer tout à l'heure sur ce chemin, car c'est le chemin de traverse qui conduit à leur pré ; par un si beau soleil, elle ira retourner le foin avec la fourche de noisetier que j'ai coupée pour elle dans ce petit bois. A son passage, je l'arrêterai pour lui dire que je l'aime et pour glisser dans son corsage un beau bouquet de violettes que j'ai baisé mille fois. Elle attachera le soir mon bouquet au-dessus de son lit, à côté du rameau de Pâques, et, même en dormant, elle pensera à moi. »

Tout berger amoureux parle moins mal que ceux de Fontenelle, parce qu'il est amoureux et qu'il n'est point savant.

Il n'y a pas, vous le voyez, de pire poëte en France que Fontenelle. Comme critique, il ne brille pas au premier rang : je ne lui veux faire la guerre qu'avec ses paroles ; écoutez-le donc : « Les Latins l'emportent sur les Grecs, Virgile sur Homère, Horace sur Pindare. Il ne faut qu'avoir patience ; il est aisé de prévoir qu'après une longue suite de siècles on ne fera aucun scrupule de nous préférer hautement aux Grecs et aux Latins. Je ne crois pas que *Théagène et Chariclée*, *Clitophon et Leucippe* soient jamais comparés à *Cyrus* et à l'*Astrée*. Il y a même des espèces nouvelles comme les lettres galantes, les contes, les opéras, dont chacune nous a fourni un auteur excellent auquel l'antiquité n'a rien à opposer et qu'apparemment la postérité ne

Digitized by Google

surpassera pas. N'y eût-il que les chansons, espèce qui pourra bien périr, et à laquelle on ne fait pas grande attention, nous en avons une prodigieuse quantité, toutes pleines de feu et d'esprit ; et je maintiens que, si Anacréon les avait lues, il les aurait plus chantées que la plupart des siennes. Nous voyons aujourd'hui, par un grand nombre d'ouvrages de poésie, que la versification peut avoir autant de noblesse, mais en même temps plus de justesse et d'exactitude qu'elle n'en eut jamais. »

Par ces quelques lignes, vous pouvez juger du style et de la profondeur de Fontenelle : c'est là son style grave, sa raison sévère. C'est à faire regretter son style de ruelle et son savant badinage ; ces périodes d'un contour si prétentieux, qui finissent presque toujours par une mauvaise métaphore ou par un trait de bel esprit ; ces pointes si péniblement aiguisées qui ont fait dire à Rollin : « La fin de chaque alinéa dans Fontenelle est un poste dont les pointes semblent avoir ordre de s'emparer. »

Quand Fontenelle pense, c'est Pascal bel esprit, c'est La Rochefaucault à Quimper-Corentin et quelquefois même au château de la Palisse. Le plus fanatique disciple de Fontenelle, l'abbé Trublet, celui-là même *qui compilait, compilait, compilait* suivant Voltaire, cet esprit subalterne, suivant La Bruyère, qui n'était que le registre ou le magasin des œuvres d'autrui, a extrait des volumes de Fontenelle un gros livre de pensées sous ce titre : *L'Esprit de M. de Fontenelle.* Le pauvre abbé, entre autres belles choses, a dit dans la préface : « Ce livre est presque double des *Maximes* de la Rochefoucault, il est à peu de chose près égal aux *Pensées* de Pascal et aux *Caractères* de La Bruyère ;

Digitized by Google

cependant ces trois ouvrages, fondus ensemble, seraient encore fort éloignés du mérite de celui-ci. »

Or, que restera-t-il donc de cet homme d'esprit qui a passé sous le soleil sans voir le ciel, près des femmes sans ouvrir son cœur, sur la colline sans mordre à la grappe jaunissante ; de ce prosateur qui a perdu quatre-vingts ans à entortiller de clinquant les vérités les plus vulgaires, à cultiver des fleurettes sans parfum, à s'éblouir par ces feux d'artifice du style qui ne laissent que l'ombre à leur suite, à peser, comme a dit Voltaire, une pointe et une épigramme dans des balances de toile d'araignée ; de ce poëte sans âme, sans grandeur comme sans simplicité, qui n'a babillé que pour les femmes savantes de son temps, qui a fait de la Vénus de Médicis une poupée bien enjolivée de paillettes ; de ce penseur qui n'a presque rien dit ; de cet esprit un peu provincial dont le plus beau trait est depuis longtemps oublié ; de ce critique un peu normand qui trouvait Homère confus, Théocrite grossier, Virgile trop rustique, Boileau pauvre d'esprit, Racine commun, La Fontaine trivial, Molière de mauvais goût ; qui jugeait que les modernes (grâce sans doute à M. de Fontenelle) dépassaient les anciens ? Ce qui restera de lui, Piron l'a dit ; Piron, tant dédaigné, mais qui était un autre homme que celui-là. Écoutez donc Piron : « Voiture a engendré Fontenelle, Fontenelle a engendré Montcrif, et Montcrif n'engendrera rien du tout. » Oui, Fontenelle est mort avec Montcrif. Priez Dieu pour le repos de ses œuvres. Cependant il y a une œuvre de Fontenelle qui échappera à l'oubli, cette œuvre c'est une pensée, la pensée d'un philosophe : « Si j'avais les mains pleines de vérités, je me garderais bien de les ouvrir. »

Digitized by Google

On échappe à son cœur, a dit la marquise de Lambert, c'était l'avis de tout le monde, même des femmes savantes; mais plus tard, Condorcet, par un zèle aveugle, est venu faire l'apologie du cœur de Fontenelle. Malgré cette apologie, il est de notoriété littéraire que Fontenelle a manqué par le cœur; c'est triste à dire, mais on doit le dire. Il faut rendre justice à tout le monde. Je n'accuse pas Fontenelle, mais je lui dis comme madame de Tencin: « Ah! que je vous plains, car ce n'est pas un cœur que vous avez là dans la poitrine, c'est de la cervelle comme dans la tête. » Voulez-vous des preuves, écoutez Collé, qui raconte dans son journal qu'un neveu du grand Corneille, un cousin de Fontenelle, allait mendier en vain à la porte du poëte presque centenaire, qui amassait pensions sur pensions, revenus sur revenus. Je passe sous silence l'histoire trop connue des asperges et vingt autres aussi tristes à raconter; mais pour vous édifier sur ce chapitre, écoutez Fontenelle lui-même : « Dans l'âge des amours, ma maîtresse me quitte et prend un autre amant. Je viens chez elle tout furieux, je l'accable de reproches; elle m'écoute et me répond en riant: « Quand je vous pris, c'était le plaisir que je cherchais; j'en trouve plus avec un autre. — Ma foi, dis-je, vous avez raison. » Écoutez encore Fontenelle : « Je n'eus jamais sérieusement le désir d'aimer ni d'être aimé; » ou encore : « Je n'ai, Dieu merci (Dieu merci! Dieu est bien placé là) senti ni l'amour ni les autres passions humaines; mais je les connaissais toutes, et c'est pour cela que je m'en suis défendu. » Enfin, vous le savez déjà, Fontenelle disait en mourant : « Depuis près d'un siècle, je n'ai jamais ri ni pleuré. » Un dernier trait encore. Il avait fini par s'accoutumer à la table de ma-

Digitized by Google

dame de Tencin; il y dînait presque tous les jours. On lui dit qu'elle était morte. « Eh bien, répondit-il avec sa douceur ordinaire, j'irai dîner chez la Geoffrin. »

Il a paisiblement passé sa vie loin de toute passion, dans les *mignonneries*, comme il le disait, de quelques femmes qui n'avaient pas grand'chose à faire ici-bas. Cet homme, qui n'aimait que lui-même, ne pouvait cependant vivre dans la solitude; il n'a jamais rien connu des joies de la liberté. A toute heure il lui fallait une louange; esclave de sa vanité, pour sa vanité il se faisait l'esclave du premier venu. Le toit qui l'a abrité dans ce monde n'a jamais été que le toit de l'hospitalité; ainsi il a passé ses jours çà et là, chez Thomas Corneille, chez M. Le Haguais, au Palais-Royal, chez M. d'Aube (vous savez, ce M. d'Aube célébré par Rulhières). En revanche, il dînait toujours en ville, chez madame de Tencin, chez madame d'Épinay, chez madame de Lambert, chez madame d'Argenton, enfin partout hormis chez lui. Cette façon de vivre ne laissait pas que d'être économique. Aussi, quoique poëte sans patrimoine, il mourut avec 35,000 livres de revenu (il était de toutes les académies payantes), sans parler de 75,000 livres en espèces sonnantes que, vers quatre-vingt-dix-sept ans, il avait cachées dans sa paillasse sans doute pour se reposer dans l'autre monde. Qu'on dise encore que tous les poëtes sont imprévoyants; mais Fontenelle n'était pas un poëte. Or, je le répète, pendant qu'il cachait ainsi son argent, son cousin, le neveu du grand Corneille, le neveu de sa mère, allait mendier à la porte voisine. Et d'ailleurs n'y avait-il pas vingt autres infortunes à soulager alors dans la grande famille des gens de lettres d'où il était sorti si riche et si glorieux? Malfilâtre allait

Digitized by Google

mourir de faim ! Et tant d'autres misères cachées que l'œil de la charité découvre toujours, tant d'autres âmes qui brisaient leurs ailes au coin d'une borne ou contre les solives du grenier ! Oh ! monsieur de Fontenelle, on vous pardonnerait bien de la prose et bien des vers pour quelque charité faite à deux mains. On ne dirait pas : C'est un mauvais poëte, si l'on pouvait vous appliquer ces paroles de l'Écriture : « Il a passé sur la terre comme la rosée bienfaisante. »

Il mourut dans l'hiver de 1757, en assez bon chrétien, sans peur, sans regrets, sans bruit et sans secousses. En voyant passer son corbillard, Piron s'écria : « Voilà la première fois que M. de Fontenelle sort de chez lui pour ne pas aller dîner en ville. » N'était-ce pas là une digne oraison funèbre !

Pour être juste et pour tempérer un peu cette critique franche et rude, je veux enregistrer ici cette autre oraison funèbre. Le lendemain de la mort de Fontenelle, dans un souper de belle compagnie, une grande dame ayant dit quelque chose de très-fin qui ne fut pas entendu, s'écria : « Ah ! Fontenelle, où donc es-tu ? »

Digitized by Google

III.

MARIVAUX.

Le XVIIe et le XVIIIe siècle se rattachent par la guerre des anciens et des modernes. On peut remarquer de 1675 à 1725, non pas une révolution littéraire, mais une révolte sérieuse qui inquiéta un peu les esprits façonnés au beau langage et aux saines doctrines. On sait toute l'histoire de la guerre des anciens et des modernes ; mais a-t-on sérieusement étudié les physionomies distinctes de ceux qui s'étaient révoltés contre les anciens? D'ailleurs, en dehors du champ de bataille où s'escrimaient Perrault, Fontenelle, La Motte et Marivaux, quelques autres esprits cherchaient de nouvelles sources ; ainsi, Crébillon le tragique, l'abbé Prévost, Piron lui-même, presque tous ceux qui tenaient bien la plume. On se croyait déjà à une renaissance littéraire. On pourrait faire un curieux parallèle entre ce temps-là et le nôtre. Déjà, en 1700, tous les écrivains faisaient une poétique à la taille de leur talent comme aujourd'hui.

Quand Marivaux débuta, la guerre maintes fois allumée avait enfin lassé les combattants. Boileau d'ailleurs était mort, La Motte ne protestait plus contre la poésie que par ses tragédies en prose ou par ses odes. Cependant les esprits du temps suivaient un peu les hérésies

Digitized by Google

de Fontenelle et de La Motte. Ainsi, Duclos, Montesquieu, d'autres moins célèbres, manquant du sens poétique, déclaraient que la poésie n'était qu'un jeu d'écoliers. Cette hérésie traversa tout le XVIIIe siècle. « C'est beau comme de la belle prose, » disait plus tard Buffon, en écoutant des vers. Buffon avait raison : au XVIIIe siècle, la prose de Jean-Jacques Rousseau avait détrôné la poésie de Jean-Baptiste Rousseau.

Marivaux puisa sa haine contre la poésie dans la compagnie de Fontenelle et de La Motte, qui voyaient avec quelque espoir encore un jeune esprit se risquer avec témérité en pareille lutte. Fontenelle souriait en prenant les armes ; La Motte, toujours raisonnable même en ses erreurs, combattait avec mesure ; Marivaux, plus jeune et plus déterminé, se jeta étourdiment du premier coup contre Homère, qu'il appela *le divin* par dérision. Il faut dire pourtant que, n'osant le combattre face à face, il commença par le travestir. Il ne se borna pas à cette action sacrilége, il osa tout haut condamner Molière. C'était d'ailleurs la tactique des chefs de révolte ; on a vu comment Fontenelle estimait peu Racine ; La Motte n'aimait guère La Fontaine : on faisait la guerre en faveur des modernes qui s'appelaient Fontenelle, La Motte et Marivaux, mais non pas en faveur de Molière, La Fontaine et Racine. Comme toujours, on faisait la guerre pour soi et non pour les autres.

Fontenelle, La Motte et Marivaux qui, grâce à leurs paradoxes plutôt qu'à leur talent, ont tenu beaucoup de place dans la première moitié du XVIIIe siècle, ne seront pas oubliés dans l'histoire littéraire. Marivaux, le moins savant des trois, peut surtout défier l'oubli : d'abord, par son esprit, ensuite par son style, ou plu-

Digitized by Google

tôt par sa manière d'écrire. Fontenelle, il est vrai, pourrait revendiquer un peu de ce jargon qui brille, qui séduit et qui fatigue. Comme Marivaux, il allait par quatre chemins pour traduire sa pensée. Mais, dans le mauvais langage de Fontenelle, le cœur ne dit jamais un mot; dans le gazouillement de Marivaux, le cœur a des accents qui viennent vous prouver que la nature est encore là. Ainsi, n'est-ce pas le cœur qui parle, le cœur seul, quand Marianne abandonnée voit passer une foule d'inconnus dont elle envie le plus malheureux? « Hélas! s'écrie-t-elle, quelqu'un les attend. »

Le bel esprit a bien nui à ces deux hommes : il a borné leur horizon, il les a restreints dans un autre hôtel de Rambouillet où l'on proscrivait tout ce qui était naïf et simple, où l'on attifait la grâce de parures trop mondaines. En un mot, ils ont eu le défaut d'avoir trop d'esprit, ou plutôt d'aimer trop l'esprit.

Marivaux est né en 1688, à Paris, où il est mort, âgé de soixante-quinze ans. Il vécut pauvre et fit du bien. Un mendiant, jeune encore, lui tendit la main au coin d'une rue : — Pourquoi ne travailles-tu pas? — Hélas! monsieur, si vous saviez combien je suis paresseux! — Touché de cet aveu naïf, il donna au mendiant de quoi continuer sa manière de vivre, disant que pour être assez bon, il fallait l'être trop. Ceci me rappelle le beau mot d'Helvétius, mot qui honore l'écrivain comme le philosophe : Dans une dispute, Marivaux s'emporta vivement contre Helvétius dont il recevait une pension. Helvétius ne se défendit pas; il se contenta de dire quand Marivaux fut parti : « Comme je lui aurais répondu, si je ne lui avais pas l'obligation d'avoir accepté mes bienfaits! »

Marivaux passa sa vie au théâtre, au café, dans le

Digitized by Google

monde, toujours distrait par des romans, des comédies et des passions. Il allait d'un sujet à un autre avec une inconstance toute féminine. Ainsi il n'a jamais voulu finir *Marianne* et le *Paysan parvenu*, disant que c'était de l'histoire ancienne. Nous sommes tous ainsi : le beau roman, la bonne comédie, c'est le roman, c'est la comédie à faire. Que de grands poëtes dans la rêverie, qui ne sont plus que des barbouilleurs de papier la plume à la main! Pour Marivaux, l'amour était comme le roman ou la comédie ; il ébauchait chaque jour un nouveau sentiment ; il n'allait jamais assez loin pour signer l'œuvre ; ainsi, à peine épris de mademoiselle Lecouvreur, il devenait amoureux de mademoiselle Sylvia, qu'il oubliait le lendemain pour mademoiselle Sallé.

J'oubliais, — il l'avait oublié lui-même, — Marivaux se maria à trente ans. Sa femme était la fille d'un procureur de Sens mort presque sans fortune. Il se fit un intérieur très-calme, très-silencieux, traversé par l'étude laborieuse et l'amour inquiet. Marivaux n'a jamais trouvé le secret d'être heureux, dans sa déplorable habitude d'étudier à la loupe les atomes de la passion. Sa femme avait tous les charmes du cœur, de la simplicité et de la grâce ; elle l'aimait avec une tendresse touchante : elle était la vie, le sourire, la joie de sa maison ; il n'était pas riche, mais elle était contente de peu. Elle lui donna bientôt une fille qui devait égayer encore ce doux intérieur. Il avait le bonheur sous la main ; mais l'ingrat ne s'en aperçut qu'à la mort de sa femme, dix-huit mois après son mariage. Pendant ces dix-huit mois, il avait perdu son temps à chercher la philosophie du bonheur.

Quand sa fille eut dix-huit ans, il la mit au couvent,

Digitized by Google

disant qu'il n'avait pas de dot à lui donner. La liberté, quand on est jolie, n'est-ce pas une dot de reine? Mademoiselle de Marivaux ne porta pas à Dieu son premier amour ; mais peut-être un jour vous raconterai-je cette triste histoire.

Marivaux arriva tard à l'Académie. Il s'est trompé, dit la critique du temps, c'est à l'Académie des sciences qu'il devait aller, comme inventeur d'un idiome nouveau, et non à l'Académie française dont il ignorait la langue. Marivaux n'a jamais répondu aux satires ni aux épigrammes : beaucoup critiqué en tout temps, il se contentait de dire comme le taureau au ciron : *Eh! l'ami, qui te savait là?*

Après plus de vingt succès à la comédie française et à la comédie italienne, il se trouva aussi pauvre qu'au point du départ. Le théâtre, il y a cent ans, n'était pas une mine d'or pour les poëtes. Cependant, la vieillesse venait. Avec cette habitude de donner des deux mains, sa position inquiétait ses amis. Il tomba malade. Fontenelle, qui aurait pu être, s'il avait eu le cœur de Marivaux, le banquier de la littérature, apporta un matin cent louis au malade. Marivaux prit cette somme les larmes aux yeux ; mais il la remit aussitôt à Fontenelle. « Je sais, lui dit-il, tout le prix de votre amitié ; j'y répondrai comme je dois et comme vous le méritez; je regarde ces cent louis comme reçus; je m'en suis servi, et je vous les rends avec reconnaissance. »

Marivaux a brillé comme une jolie femme ; il n'a eu de bon que son printemps; l'automne a été triste, l'hiver a été sombre et désolé. On l'avait oublié en France ; Grimm n'avait pas attendu sa mort pour dire : « Le souffle vigoureux de la philosophie a renversé depuis longtemps toutes ces gloires légères étayées sur

Digitized by Google

des roseaux. » L'Angleterre a trop vengé Marivaux de cette inconstance oublieuse des Français. Marivaux a été longtemps admiré et pris pour modèle chez les Anglais. Son *Spectateur* y a fait fortune ; ses romans y ont inspiré Richardson et Fielding.

Voltaire a dit de Marivaux : « C'est un homme qui sait tous les sentiers du cœur humain, mais qui n'en connaît pas la grande route. » Ce joli mot est un éloge de beaucoup de prix. Ne passe pas qui veut par les sentiers dans ce pays perdu où la souveraine raison elle-même ne peut aller en droite ligne. Dans la poétique qu'il a faite à son usage, Marivaux démontre avec quelle subtilité il a suivi une route si tortueuse. « Chez les comiques, jusqu'ici l'amour est en querelle avec ce qui l'environne, et finit par être heureux malgré les opposants ; chez moi, il n'est en querelle qu'avec lui seul, et finit par être heureux malgré lui. Il apprendra dans mes pièces à se défier encore plus des tours qu'il se joue que des piéges qui lui sont tendus par des mains étrangères. » Là-dessus on l'a accusé de ne toucher qu'une corde du cœur. « Vous ne savez faire que des surprises de l'amour. » Il réplique aussitôt et soutient qu'on ne saurait être plus varié que lui. « Dans mes pièces, c'est tantôt un amour ignoré des deux amants, tantôt un amour qu'ils sentent et qu'ils veulent se cacher l'un à l'autre ; tantôt un amour timide, qui n'ose se déclarer ; tantôt enfin un amour incertain et comme indécis, un amour à demi né, pour ainsi dire, dont ils se doutent sans être bien sûrs, et qu'ils épient au dedans d'eux-mêmes avant de lui laisser prendre l'essor. Où est en tout cela cette ressemblance qu'on ne cesse de m'objecter ? » Quoi qu'il en dise, c'est toujours l'amour qui se cache, c'est toujours une surprise

Digitized by Google

de l'amour. Ces traits délicats, ces tours exquis, ces nuances insensibles se perdaient un peu dans le théâtre, au point de vue des spectateurs. Aux premières représentations, le public avait grand'peine à se laisser prendre ; mais peu à peu, sachant par ouï-dire qu'il y avait beaucoup d'esprit dans ces jolis tableaux, il finissait par comprendre et par applaudir.

Marivaux, original dans sa vie comme dans ses œuvres, fit représenter ses premières comédies sans vouloir être connu même des acteurs. Un ami discret arrangeait tout. Pour lui, il allait aux représentations pour son argent, comme le premier venu, se permettant de s'ennuyer sans façon et de le dire tout haut. Un jour la célèbre Sylvia, de la comédie italienne, désespérée de ne pouvoir exprimer toutes les délicates nuances de son rôle dans la *Surprise de l'Amour*, disait tout haut qu'elle donnerait tout au monde pour connaître l'auteur de cette pièce. Le procureur de Marivaux, tout discret qu'il fût, l'emmena de vive force chez mademoiselle Sylvia. Il le présenta comme un ami qui passait. La comédienne était à sa toilette ; Marivaux demanda la permission de l'admirer chez elle comme il l'admirait sur la scène. Tout en festonnant le madrigal, Marivaux prend une brochure ouverte sur une console. « C'est la *Surprise de l'Amour*, dit mademoiselle Sylvia ; c'est une comédie charmante ; mais j'en veux à l'auteur, un homme vain, qui ne veut pas se faire connaître. Nous jouerions cent fois mieux sa pièce, s'il avait daigné nous la lire lui-même. » Marivaux se mit alors à lire le rôle de Sylvia. Elle l'écouta en actrice passionnée pour son art. « C'est un trait de lumière, dit-elle ; depuis deux ans que je joue cette comédie, je ne savais pas encore mon rôle. Vous êtes

Digitized by Google

le diable ou l'auteur de la pièce. » Marivaux ne se cacha pas plus longtemps. « Je veux bien, dit-il, avouer mes fautes, mais je vais vous dire les vôtres : vous avez le tort de montrer de l'esprit dans votre rôle. Vous flattez votre vanité ; mais c'est un contre-sens. Il faut que les comédiens ne paraissent jamais sentir la valeur de ce qu'ils disent, la nature ne s'étudie pas avant de parler. Il faut bien laisser quelque chose à faire à l'esprit du spectateur. — Eh ! mon Dieu, dit mademoiselle Sylvia, gardez-vous de supposer au spectateur une intelligence qu'il n'a pas ; nous lui ferions un honneur dangereux pour nous et peu flatteur pour lui qui n'en saurait rien. — Eh bien, vous avez sans doute raison ; continuez de mal jouer pour être applaudie, et, sans nous en vanter, pensons tous deux comme cet orateur qui, se voyant applaudi par la multitude, demanda s'il avait dit quelque sottise. »

Dans ses romans, Marivaux s'abandonnait bien davantage à tous les gracieux travers de sa plume de colibri, disant qu'il savait distinguer l'esprit qui n'est bon qu'à être dit d'avec celui qui n'est bon qu'à être lu. La métaphysique du cœur est plus supportable dans un roman que dans une comédie. Marivaux voulait qu'un roman fît sentir et penser ; il a eu tort de croire que le lecteur ne pouvait se dispenser des réflexions de l'auteur. Les amants qui parlent le plus ne sont-ils pas ceux qui s'entendent le moins ?

Marivaux n'aimait que trois hommes dans la littérature française, la seule qu'il reconnut : Montaigne, Corneille et Dufresny. « Ceux-là, disait-il, ne doivent rien à personne. » On voit qu'avant tout l'originalité était sa pierre de touche. « J'aime mieux être humblement assis sur le dernier banc de la petite troupe des

Digitized by Google

auteurs originaux, qu'orgueilleusement placé à la première ligne dans le nombreux bétail des singes littéraires. » On l'a comparé à Dufresny ; mais Dufresny lui est supérieur. L'originalité de Dufresny est dans les idées ; celle de Marivaux qui a peu d'idées, n'est guère que dans la manière de dire ce qu'il pense ; Dufresny est naïf dans son esprit ; Marivaux n'est souvent que précieux.

Un horticulteur du temps fit un jour la critique de Fontenelle, en donnant le nom de ce prétendu poëte à la renoncule panachée. En effet, les phrases de Fontenelle sont saupoudrées d'épigrammes, de concetti, de madrigaux. Pour Marivaux, s'il me fallait faire la critique de ses œuvres, n'y parviendrais-je pas en racontant cette petite histoire ?

A vingt ans, Marivaux tomba ardemment épris d'une jeune fille de la bourgeoisie. Elle était jolie par la grâce, par le sourire, par la jeunesse. — Elle avait la beauté du diable dans tout son éclat. — Quoiqu'elle n'eût pas vingt ans, elle savait déjà toutes les malices de la coquetterie ; cependant, comme la jeunesse a des priviléges sans nombre, cette jeune fille était quelquefois naïve et simple jusque dans sa grâce recherchée. De plus en plus amoureux, Marivaux demanda sa main. Comme elle avait vingt ans et que Marivaux était galamment équipé, elle donna sa parole, croyant donner son cœur. A la veille du mariage, Marivaux vient chez sa fiancée pour admirer encore sa jolie figure. Elle était seule dans sa chambre ; il entre à pas de loup pour la surprendre par un baiser ; mais à peine est-il entré qu'il oublie cette *surprise de l'amour*. La belle était gravement occupée à étudier les jeux de sa physionomie : elle inclinait la tête, elle levait les yeux, elle souriait ou

Digitized by Google

soupirait, « elle prenait toutes les attitudes des trois Grâces. » Jamais coquette ne demanda une meilleure leçon à son miroir. Offensé de toutes ses mines, Marivaux prit son chapeau et sortit sans mot dire, résolu de ne plus épouser la coquette. Cependant n'avait-il pas vu l'image vivante et fidèle de sa Muse?

Marivaux, malgré sa bonté, n'eut guère d'amis : il était d'un commerce épineux comme une femme coquette. Il voyait de la malice dans les phrases les plus naturelles. Voilà où l'avait conduit sa funeste habitude d'avoir de l'esprit à chaque pas et à chaque mot. Ce qui peut sembler étrange, c'est qu'il se croyait l'homme du monde le plus simple, sinon le plus naïf; il parlait comme il écrivait; et à la longue, il s'imaginait écrire comme on parle, quand on sait parler. Il se croyait si loin de tout artifice, qu'il ne pouvait pardonner aux autres de ne pas être naturels. Un homme lui avait écrit dans son style. « Voilà, dit-il, un homme charmant et sans recherche. » Il va pour le voir. On le prie d'attendre. Il aperçoit — par hasard — sur le pupitre de cet homme le brouillon de la lettre qui l'avait séduit et qu'il croyait écrite au courant de la plume. « Voilà, dit-il, des brouillons qui lui font grand tort; il fera désormais des minutes de ses lettres pour qui il voudra, mais il ne recevra plus des miennes. » Il s'en alla et ne revint pas.

A l'âge où l'amour fauche son regain, il se consola des tristesses de la vie avec une femme dévouée qui se résigna de bonne grâce au rôle de garde-malade. Il mourut en philosophe chrétien, se moquant des esprits forts : « Ils ont beau faire pour s'étourdir sur l'autre monde, ils finiront par être sauvés malgré eux. »

D'Alembert remarque tristement, car cette remar-

Digitized by Google

que date de sa vieillesse, que Marivaux ne prenait pas la vieillesse comme les faux sages, pour l'âge de la raison. Il sentait que la vieillesse n'est guère que la préface de la mort. « C'est, disait-il, un combat où l'on est vaincu sur chaque champ de bataille. » D'Alembert, en pleine académie, termina ainsi l'éloge de Marivaux : « Il fut assez heureux pour trouver un *objet d'attachement,* qui, sans avoir les vivacités de l'amour, remplit ses dernières années de douceur et de paix. C'est surtout lorsque le temps des passions est fini pour nous, que nous avons besoin de la société d'une femme complaisante et douce, qui partage nos chagrins, qui calme ou tempère nos douleurs, qui supporte nos défauts. Heureux qui peut trouver une telle amie ! plus heureux qui peut la conserver et n'a pas le malheur de lui survivre ! » D'Alembert venait de perdre mademoiselle de Lespinasse.

Marivaux mourut en même temps que Louis Racine. Bachaumont fait ainsi l'oraison funèbre de celui-ci : « Nous avons perdu M. Louis Racine qui était depuis longtemps abruti par le vin et par la dévotion. » Pour oraison funèbre de Marivaux, un ami publia un volume sous ce titre : *Esprit de M. de Marivaux*. Ce volume est curieux à feuilleter depuis l'avant-propos jusqu'à l'approbation du censeur qui est du style de Marivaux. « J'ai lu par ordre un manuscrit ayant pour titre *Esprit de Marivaux :* j'ai *cru* y retrouver la finesse des pensées et la délicatesse des tournures qui étaient propres à cet auteur, et *j'estime* qu'on en peut permettre l'impression. »

Ce dernier mot n'achève-t-il pas le portrait de cet homme charmant et bizarre? On lui demandait : « Qu'est-ce que l'âme? — Il faudra le demander à

Digitized by Google

Fontenelle, » répondit-il ; mais se reprenant aussitôt : « Il a trop d'esprit pour en savoir là-dessus plus que moi. » Mallebranche avait fini par dire à peu près la même chose, las d'avoir marché toute sa vie aux bords des abîmes de la philosophie. Ce mot de Marivaux, n'est-ce pas là pourtant de l'esprit au delà de l'esprit? C'est un tort où Marivaux tombait toujours. Il a dit qu'une belle femme devait cacher la moitié de sa beauté. Pourquoi n'a-t-il pas caché la moitié de son esprit?

Digitized by Google

IV

PIRON.

I

La figure que je réveille n'est pas une muse mignarde mollement couchée sur un sofa, dans un boudoir parfumé, dont la fenêtre n'est jamais ouverte au soleil, aux brises matinales, aux rumeurs de la nature. Non, celle-ci n'est pas une petite marquise qui babille dans un jargon précieux avec un abbé ou un mousquetaire, qui perd sa grâce à force de grâce, son cœur à force d'esprit, son âme Dieu sait comment. C'est une vraie muse bourguignonne, fille de belle venue, simple et sans art, qui rit aux éclats, mais qui ne sait pas sourire, qui a le cœur sur la main et la saillie sur les lèvres, quand le verre n'y est plus, car elle aime un peu le cabaret. Celle-là n'a pas été élevée au couvent ; c'est une muse vagabonde qui a jeté trop vite sa candeur aux orties; elle a passé sa jeunesse comme une fille de mauvais lieu, aiguisant l'épigramme dans les fumées du vin, répandant la gaieté sur les théâtres en plein vent, poussant un soir l'ivresse et la folie jusqu'à profaner l'amour, ce sourire du ciel arrosé d'une larme de Dieu, dans un chant indigne d'un poëte, indigne d'un

Digitized by Google

homme, indigne d'un Bourguignon ivre. Mais patience, au déclin de cette jeunesse verte et touffue comme la forêt des mauvaises passions, toutes les secousses du démon vont s'apaiser ; la folle gaieté devient aimable, les cheveux flottants sont renoués, la jupe descend un peu plus bas. C'est toujours une bonne fille en belle humeur, ayant plus que jamais le mot pour rire, mais elle a changé de théâtre. Au revoir, Tabarin ; salut, salut, Molière ! Ce n'est plus *Arlequin*, c'est la *Métromanie*. La poésie lui a pardonné ; mais le ciel a été outragé, il faut une expiation, il faut bien des larmes pour effacer cette encre maudite et fatale qui a servi pour ce chef-d'œuvre de profanation, il faut bien des prières pour étouffer l'écho de cette horrible chanson. Patience, voilà le diable qui devient vieux ; cette muse qui a si mal chanté dans sa jeunesse, va s'éteindre bientôt en psalmodiant des psaumes. Saint Augustin, qui avait la science du cœur, a dit, dans sa sagesse : *Le cœur nous vient de Dieu, le cœur retourne à Dieu.* Mais si Dieu a pardonné à Piron repentant, l'Académie française ne lui a pas encore pardonné, non pas tout à fait pour la même chanson.

Ainsi, avant d'arriver aux doux pastels de Delatour, je vais étudier quelque franc portrait de Rigault. Piron a vécu en dehors de ce joli monde persifleur qui jouait avec des roses et dormait dans la soie. Si les abbés et les marquis rencontraient le poëte bourguignon, ce n'était guère qu'au théâtre ou au café Procope, peu ou point dans les salons. Piron était pauvre ; de plus il avait contre lui son esprit. On fuyait ses bons mots à toutes jambes, presque toujours clopin-clopant.

Au XVIIe siècle, il y avait à Dijon, parmi les échevins, un apothicaire qui avait dans sa boutique de l'es-

Digitized by Google

prit, de la verve et de la gaieté. Lui demandait-on une tisane, il donnait une chanson à boire ; voulait-on une médecine, il offrait une harangue en patois bourguignon. Aussi cet apothicaire de nouvelle façon guérissait tous ses malades, si bien qu'il mourut pauvre, ne laissant à ses descendants qu'un recueil édifiant de poëmes, de chansons et de noëls : cet héritage fut celui d'Alexis Piron.

Alexis Piron, fils d'Aimé Piron, vint au monde en 1689, dans la même saison que Montesquieu, un peu avant Voltaire, au milieu de l'été. Son père, qui célébrait tous les événements mémorables, n'eut garde de passer celui-là sous silence. Piron fut chanté à son berceau ni plus ni moins qu'un fils de roi. C'était de bon augure. A douze ans, Piron répondait déjà à la chanson, il passait toutes ses heures de loisir à agencer, à scander, à ourler de rimes, comme il l'a dit, des syllabes françaises. Un de ses camarades un peu plus âgé, s'étant enrôlé dans les dragons, lui dit, le jour de l'adieu : « Je reviendrai Achille. — Tu me retrouveras Homère, » lui répondit Piron. Plus tard, en rappelant ce mot, le poëte, devenu aveugle, s'écrie : « Le pauvre Achille m'aurait retrouvé aveugle comme Homère s'il n'était mort aux Invalides. » Ses études furent sévères, peu à peu l'ardeur de rimer s'éteignit dans sa jeune imagination ; à seize ans, il riait d'Apollon et des Muses en garçon qui a déjà perdu cette précieuse candeur qu'il faut pour l'amour et la poésie. Au sortir du collége, il se mit à l'étude du droit ; mais, à peine dans le grimoire, la muse du plaisir et de la folle gaieté vint distraire son esprit. Dieu vous préserve de savoir jamais quelles furent les premières inspirations de cette muse. Il n'y a point assez d'indignation pour flétrir cette mauvaise œuvre qui

Digitized by Google

a poursuivi Piron jusqu'au tombeau comme une mégère impitoyable. Piron venait d'être reçu avocat; mais comment défendre les autres après cela? Craignant l'éclat de sa fatale chanson, qui faisait un peu froncer le sourcil aux magistrats de Dijon, il s'exila à la suite d'un financier en voyage. Cet homme lui avait offert 200 livres par an pour copier des vers. « Je veux bien, si les vers sont beaux. — Si les vers sont beaux ! s'était écrié le financier ; je le crois bien, ils sont de moi. » Piron se résigna. Dès le premier jour, les choses se passèrent mal. « Vous ne m'aviez pas dit, monsieur, de quelle taille étaient vos vers, je n'en ai jamais vu d'aussi longs. — Vous êtes un pédant. » Piron se contenta de remettre çà et là un vers sur ses pieds avec un peu de rime et de raison, mais sans mot dire. Le financier poëte ne se plaignit pas trop; mais par malheur ce vieux fou avait dans sa suite une arrière-cousine assez coquette et assez jolie qui ne demandait qu'à verdoyer et à fleurir. Piron débuta avec elle par un petit conte anacréontique. L'arrière-cousine se souciait bien de vers ! Au lieu d'attacher le conte galant sous son corsage, elle le jeta dans la cheminée d'une hôtellerie, et, à l'heure du départ, grâce à un valet officieux qui ne savait pas lire, les vers de l'amoureux furent remis au financier. Piron ne jugea pas à propos d'aller plus loin : il abandonna gaiement la fortune et l'amour, il reprit le chemin du toit paternel, en compagnie de son ami Sarrazin, devenu célèbre depuis au Théâtre-Français. Sarrazin venait de jouer la comédie dans une troupe vagabonde. Le voyage fut charmant. S'il faut en croire le docteur Procope, le poëte et le comédien, se trouvant sans ressources dans un cabaret d'une petite ville bourguignonne,

Digitized by Google

imaginèrent de jouer à deux une tragédie en cinq actes. O profanation! ils tombèrent d'accord sur *Andromaque*. Cette tragédie fut donc annoncée avec toutes les fanfares de l'endroit. Le grand jour arrive. Le théâtre, qui était préparé dans une salle de danse, s'emplit en moins d'une heure. « Nous jouons gros jeu, dit Piron. N'allons pas perdre la carte. » La toile se lève. Le comédien s'incline devant les spectateurs : « Messieurs, les comédiens s'habillent; en attendant, nous allons vous jouer un tour de notre métier; c'est une petite comédie de notre imaginative. » Aussitôt dit, voilà une fille de cabaret qui vient servir un souper des plus copieux; nos deux aventuriers se mettent à table, tout en lutinant la fille du cabaret, qui s'assied à côté d'eux. Ils commencent une dissertation à perte de vue sur l'amour et sur les femmes, sur les folies et sur les vanités humaines, le tout arrosé d'un vin généreux. D'abord les Bourguignons ne savent comment prendre cela; mais bientôt, voyant les gaillards en si bon appétit et en si belle soif, ils se dérident, un rire homérique éclate dans la salle, la gaieté s'empare de tout le monde. Le comédien et le poëte redoublent de verve et de saillies, sans parler des rasades : il n'est pas jusqu'à la fille du cabaret qui ne les inspire par ses naïvetés. Enfin le triomphe fut magnifique, jamais Bourguignons n'avaient pris une si bonne leçon de philosophie. Tout le monde s'en alla content, les deux professeurs passèrent la nuit sous la table pour parachever la leçon.

De retour à Dijon, notre gai aventurier s'abandonna au plaisir avec une fatale indolence, disant comme Tibulle : « C'est là que je suis bon chef et bon soldat.» A la vérité, il n'avait rien à faire. Il attendait la for-

Digitized by Google

tune sans trop de souci; mais la fortune s'éloignait plus que jamais du seuil de l'apothicaire. Par désœuvrement, Piron entra en l'étude d'un procureur, où il aiguisa des épigrammes contre tous les Dijonnais un peu célèbres. Son père lui-même n'était pas épargné; le pauvre apothicaire était représenté, besicles sur le nez, armé de pied en cap, à l'heure du combat, en face d'Apollon qui lui tournait le dos. Ce fut vers ce temps-là que Piron s'associa à la compagnie d'arquebusiers de Beaune. Au XVIIIe siècle, messieurs de Beaune n'étaient pas tout à fait des gens d'esprit. Piron trouva là un mauvais terroir, sinon pour Bacchus, du moins pour Apollon. C'était un champ fertile à l'épigramme; mais là il fallait pour se faire entendre une épigramme de belle taille. Piron fait habiller un âne en arquebusier et le conduit bras dessus bras dessous sur le lieu de l'exercice. « Voilà, dit-il, quelqu'un de la bande que j'ai rencontré sur mon chemin. » L'âne se met à braire; les arquebusiers se regardent avec dépit, en gens qui ont laissé surprendre leur secret. Le soir, tous les arquebusiers, moins l'âne, vont à la comédie. Comme les comédiens parlaient un peu bas, les spectateurs se mettent à crier : Plus haut! plus haut! on n'entend pas. « Ce n'est pourtant pas faute d'oreilles, » s'écrie Piron. L'auditoire indigné se jette sur le poëte, qui s'esquive avec toutes les peines du monde en disant : « Je serais seul, que je les bâterais tous. » Très-sérieusement, vingt épées rouillées furent tirées contre lui. Le lendemain, en retournant à Dijon, il fauchait avec ardeur, du bout de son bâton, tous les chardons éparpillés sur les bords du chemin. Des habitants de Beaune le rencontrèrent s'escrimant ainsi. « Que faites-vous donc là?— Parbleu,

Digitized by Google

je suis en guerre avec les Beaunois; je leur coupe les vivres. » La guerre dura longtemps; elle fut célèbre comme la bataille de Fontenoy. A l'heure qu'il est, messieurs de Beaune n'entendent pas encore plaisanterie là-dessus.

II

Cependant la gaieté de Piron s'en allait peu à peu avec sa jeunesse. Son étoile n'était pas brillante jusque-là. A trente ans passés, il se trouvait sans ressources, sans espérances, ne sachant que faire. L'oisiveté, si douce et si légère au printemps de la vie quand on se promène sur la verdure ou sur les roses effeuillées, quand on trouve à cueillir un bouquet d'aubépines dans tous les sentiers, quand Margot ou Jeanne passe à propos sur le chemin, l'oisiveté devient une chaîne pénible à l'heure de la moisson. Le pauvre Piron voyait avec un peu de dépit mûrir ces beaux épis qu'il ne pouvait faucher. Il se mit à regretter tout le beau temps perdu, et, dans cette noble ardeur pour le travail qu'il alluma dans son cœur avec bonne foi, il partit pour Paris, l'oasis de ses rêves de poëte. Hélas! à Paris il trouva le désert. « Voilà donc ma nacelle, au milieu d'une mer inconnue, le jouet des vents, des flots et des écueils. Elle faisait eau de tous côtés; je me noyais, quand la poésie, bien ou mal à propos, me vint en aide. Ce fut ma dernière planche, mais je ne sais quelle planche ce fut là. » Il savait bien que c'était une planche de salut. Seulement avant de toucher la terre ferme, la planche fit bien du chemin sur les vagues agitées.

Digitized by Google

Le voilà donc à Paris, n'ayant pour tout bagage que son esprit. J'oubliais, il s'était chargé de lettres de recommandation; mais, comme il disait, ce n'était pas là des billets payables à vue. Rebuté dès la première, il fit des autres un beau feu de colère. Comme une de ces lettres ne voulait pas brûler, il en augura quelque chose de bon. Il la porta donc à son adresse, c'est-à-dire au chevalier de Belle-Isle. Le chevalier cherchait des copistes pour transcrire des mémoires sans fin; il ne daigna pas se faire présenter Piron. « Qu'il me présente son écriture et non sa personne. » Il fut admis, dit un critique, grâce à sa belle écriture, à copier cet ennuyeux fatras pour quarante sous par jour, dans un galetas à peine lambrissé, vis-à-vis d'un soldat aux gardes françaises. Au bout de six mois d'un travail opiniâtre, il n'avait encore rien touché de son modique honoraire. Il imagina d'attacher au collier d'un chien favori du chevalier une supplique en vers. A la seconde tentative, on le paya dédaigneusement sans avoir l'air de penser que les vers fussent de lui. Il n'était pas jusqu'au secrétaire du chevalier qui ne le traitât du haut de sa grandeur; mais bientôt le pauvre poëte fut vengé : ce secrétaire vint un soir lire, dans le galetas où Piron copiait, une tragédie de sa façon, à trois ou quatre amis de sa force. Piron écouta dans son coin. A la fin de la pièce, après les grands coups d'encensoir des trois ou quatre amis, Piron prit la parole sans la demander, et, en homme d'esprit et de raison, il fit la critique de toutes les scènes. L'auteur emmena ses amis sans mot dire; mais, revenant bientôt seul dans le galetas, il tendit la main à Piron et lui dit d'une voix émue : « Monsieur, je vous remercie de m'avoir ouvert les yeux ; après ce que vous avez dit,

Digitized by Google

je n'avais qu'une chose à faire, c'était de brûler ma tragédie. Je viens à vous les mains pures. » Il est encore aujourd'hui des critiques de bon sens et de bonne foi, mais est-il encore des auteurs qui jettent leurs pièces au feu ?

Ce galant homme se mit en campagne pour ouvrir carrière à l'esprit de Piron. Lesage et Fuselier n'étaient plus très-gais à l'Opéra-Comique, leur verve vieillissait un peu, on commençait à se plaindre d'entendre toujours la même chanson. Piron survint là à propos ; il prit d'une main hardie le sceptre de la folle gaieté. Ses premières farces ne furent cependant pas très-heureuses. « Alors, disait-il à quatre-vingts ans, après un aimable retour dans le passé, alors je faisais toutes les nuits des opéras-comiques qui tombaient tous les jours. » Mais survint un arrêt rendu à la requête des comédiens français qui réduisait l'Opéra-Comique à un seul acteur parlant. Comment se tirer de là gaiement ? Piron s'en tira par un chef-d'œuvre d'esprit, de satire et de philosophie — d'opéra-comique. Ce chef-d'œuvre, *Arlequin Deucalion,* lui fut payé six cents livres. Deucalion, échappé seul au déluge, allait à merveille à une pièce où un seul homme devait parler. Piron introduisit parmi ses acteurs Polichinelle et le perroquet ; ceux-là pouvaient parler en dépit de l'arrêt qui n'avait pas pensé à eux. Ensuite le poëte mit en scène Pyrrha, Apollon, l'Amour, les Muses, Pégase, qui jouent bien leur rôle et expriment leurs pensées par des airs, des chansons, des attributs. Ainsi Pégase, comment ne pas le reconnaître à ses oreilles d'âne et à ses ailes de dindon ? Ce monologue eut un succès inouï ; il s'y trouve des scènes de vraie comédie, je ne sais quel franc ressouvenir du *Médecin malgré lui* et du

Digitized by Google

Bourgeois Gentilhomme. Les rieurs furent du côté de Piron contre les comédiens français, qui ne trouvèrent pas de meilleure vengeance que de demander une pièce au poëte. Crébillon le tragique fut leur ambassadeur. Mais le succès enivre et trouble l'esprit ; Piron, se croyant appelé aux hautes destinées du théâtre, se mit à faire péniblement une comédie larmoyante : *les Fils ingrats.* Le croiriez-vous! cette gaieté de mauvais aloi qui s'en va côtoyant la tragédie, c'est Piron qui nous l'a léguée; car Nivelle est venu après Piron.

La comédie n'eut qu'un demi-succès. Piron retomba du haut de ses illusions et se retrouva dans son grenier, pauvre comme de coutume. La poésie ne va visiter le poëte dans un grenier qu'aux beaux jours de la jeunesse : or Piron avait trente-cinq ans. Et pas d'argent dans la bourse et pas d'amour au cœur. Quelque menue monnaie par-ci, quelque amourette en plein vent par-là. Le pauvre poëte a toujours eu à se plaindre de la fortune et de l'amour : la fortune lui venait sous la forme de l'aumône, l'amour sous l'habit de quelque comédienne sans feu ni lieu qui avait mis son âme de côté sous les oripeaux du théâtre. Une seule fois Piron a eu le cœur en jeu ; ce fut pour mademoiselle Chéré, qui était encore une femme quoique comédienne. Piron soupira six semaines durant ; il fit presque une élégie, il écrivit une jolie épître : la cruelle finit par s'attendrir ; au bout de six semaines donc, l'heure du berger sonna pour Piron. Le voilà qui s'achemine avec des battements de cœur vers le logis de la belle. Lui qui soupait si bien, il ne songeait pas à souper ce soir-là. Il sonne, on ouvre et on le conduit dans un boudoir qui l'éblouit. A peine entré, il

Digitized by Google

voit apparaître la belle Chéré dans un charmant déshabillé : « C'est vous, Bimbin, je ne vous attendais pas sitôt. — Je sais bien qu'il n'est pas onze heures; mais, que voulez-vous? mes jambes ont voulu aller aussi vite que mon cœur. Ah! méchante fille, laissez-moi donc baiser ces petites mains friponnes. Mais vous êtes inquiète? — Oui, le chevalier devait venir à dix heures. Il m'a envoyé ce matin vingt-cinq louis; il est en bon chemin de se ruiner pour moi, je le prends en pitié. Or, il ne vous aime pas, car il sait que j'ai un faible pour les faiseurs de vers. S'il vient, parlez-moi devant lui de quelque maîtresse anonyme, ayez l'air de ne pas vous soucier de moi; il s'en ira content, sans nous avoir trop longtemps ennuyés. On sonne, n'est-ce pas? c'est lui. Finissez donc, Bimbin; amusez-vous plutôt à tisonner le feu. » Le chevalier, qui était un gentilhomme poitevin, arriva bientôt en pirouettant et en fredonnant un air d'opéra. A la vue de Piron nonchalamment renversé sur une bergère, il fronça le sourcil et fit résonner son épée : « Monsieur, dit-il en s'animant, vous n'êtes pas ici, j'imagine, pour l'amour de Dieu; mais je ne suis pas tout à fait un niais. J'ai donné aujourd'hui vingt-cinq louis à madame; vous allez m'en donner autant ou vous en aller. — Vous perdez la tête, lui dit aussitôt la comédienne; vingt-cinq louis! vous ne savez donc pas que c'est un poëte? » Piron, la seule fois en sa vie, ne trouva rien à repartir. « Ce garçon est très-raisonnable, se dit-il en lui-même. Ici il paraît qu'on en a pour son argent; moi, qui n'ai ni sou ni maille, je m'en vais. » Il prit son chapeau et sortit.

Une autre fois Piron aima presque mademoiselle Lecouvreur, mais ce fut encore de l'amour perdu. Au

Digitized by Google

moins, grâce à cette fantaisie, il nous reste une jolie épître :

A MADEMOISELLE LECOUVREUR,

Qui jouait le rôle d'Angélique dans ma comédie de l'ECOLE DES PÈRES.

Un émule de Praxitèle,
Et de son siècle le Coustou,
Fit une Vénus, mais si belle,
Si belle, qu'il en devint fou.
« Vénus, s'écriait-il sans cesse,
Ta gloire animait mon ciseau !
Sers donc maintenant ma tendresse,
Anime cet objet si beau ! »
Vénus entendit sa prière :
La pierre en effet respira.
Dès ce moment le statuaire
N'aima plus, il idolâtra.
Bientôt il fut aimé lui-même ;
Et ce que mille extravagants
Envîraient comme un bien suprême,
A coup sûr il en eut les gants.
Bergers, gravez bien sur les arbres
Ce que je viens de vous narrer ;
L'Amour peut attendrir les marbres :
C'est le sens qu'il en faut tirer.
. . . . . .
Belle Lecouvreur, à ma fable
Souffrez une autre allusion.
Mon Angélique est ma statue,
Et vous venez de l'animer ;
Ma fable est la vérité nue
Pour peu que vous veuillez m'aimer.

Mais la belle Lecouvreur ne voulut pas.

Piron se consolait de l'amour et de la fortune avec tous les joyeux apôtres du conte galant et de la chanson gaillarde qui ont fondé cette célèbre académie du

Digitized by Google

rire, le Caveau. Piron n'était pas le plus mauvais convive; c'était l'esprit en personne. Grimm a dit de lui : « C'était une machine à saillies, à traits, à épigrammes. En l'examinant de près, on voyait que ses traits s'entre-choquaient dans sa tête, partaient comme une fusée, et se poussaient pêle-mêle sur ses lèvres par douzaine. Dans le combat à coups de langue, c'était l'athlète le plus fort qui eût jamais existé. Il avait la repartie plus terrible toujours que l'attaque. Voilà pourquoi M. de Voltaire craignait comme le feu la rencontre de Piron. »

Je passerai sous silence les épigrammes de Piron contre Voltaire : Piron a été mieux inspiré; seulement je ne veux pas oublier cette petite scène au château du marquis de Mimeure. Le marquis aimait Piron, la marquise aimait Voltaire; voilà pourquoi nos deux poëtes se rencontraient quelquefois sur le même seuil. Un matin Piron trouve Voltaire seul à la cheminée du salon, nonchalamment étendu dans un grand fauteuil, les jambes de çà, de là, les pieds posés sur les chenets. Piron s'incline cinq ou six fois pour annoncer qu'il lui faut sa place au feu ; Voltaire répond par un léger salut. Piron saisit bravement un fauteuil et le roule devant l'âtre. Voltaire tire sa montre, Piron sa tabatière; l'un prend les pincettes, l'autre du tabac; celui-là se mouche, celui-ci éternue. Voltaire, ennuyé, se met à bâiller de toutes ses forces; Piron, égayé, se met à rire; Voltaire saisit dans la basque de son habit une croûte de pain et la broie sous ses dents avec un bruit incroyable; Piron, sans perdre de temps, se remet à l'œuvre; il trouve dans les basques de son habit un flacon de vin, il le boit lentement avec un glouglou des plus bachiques. Cette fois, M. de Vol-

Digitized by Google

taire s'offense : « Monsieur, dit-il à Piron d'un ton sec et avec un air de grand seigneur, j'entends raillerie comme un autre ; mais votre plaisanterie, si c'en est une, passe les bornes. — Monsieur, c'est si peu une plaisanterie que mon flacon est vide. — Monsieur, reprend Voltaire, je sors d'une maladie qui m'a laissé un besoin continuel de manger, et je mange. — Mangez, monsieur, mangez, réplique Piron ; c'est à merveille. Pour moi, je sors de la Bourgogne avec un besoin continuel de boire, et je bois. »

Je ne puis oublier non plus ce mot que Voltaire a eu trop longtemps à cœur : ceci est de l'histoire littéraire. Voltaire lisait *Sémiramis* dans un cercle. Piron était parmi les auditeurs; il y avait dans la tragédie passablement de vers de Corneille et de Racine; chaque fois qu'il en passait un par la bouche de Voltaire, Piron faisait une très-humble révérence avec le plus grand sérieux. A la fin Voltaire, impatienté et voyant un sourire moqueur sur toutes les lèvres, demanda à Piron la raison de ses révérences. Aussitôt le poëte bourguignon répondit, sans avoir l'air de s'en préoccuper : « Allez toujours, monsieur, ne faites pas attention; c'est que j'ai coutume de saluer les gens de ma connaissance. » *Sémiramis* fut jouée quelque temps après, avec fort peu de succès. Voltaire, rencontrant Piron au foyer, lui demanda ce qu'il pensait de sa tragédie. « Je pense que vous voudriez bien que je l'eusse faite. » Ce qu'il y avait de charmant dans toutes les reparties de Piron, c'est qu'il était méchant et malin sans en avoir l'air.

Piron allait alors un peu dans le monde; il dînait çà et là dans un grand hôtel. Il savait bien que c'était son esprit qu'on invitait ; aussi disait-il : « On me prête

Digitized by Google

sur gage. » Il allait partout sans fléchir le genou. Un jour, je ne sais plus chez quel marquis, un grand seigneur l'engage à passer devant lui pour entrer dans la salle à manger. Le marquis voyant ce cérémonial, s'adresse au grand seigneur : « Eh ! monsieur le comte, ne faites pas tant de façons; c'est un poëte. » Piron repoussa l'offense en homme de cœur; il leva la tête avec fierté et s'avança le premier en disant : « Puisque les qualités sont connues, je prends mon rang. »

Piron, égaré tout à la fois par un succès et une chute, se mit dans la tête que la tragédie était de son domaine. Il acheva *Callisthène;* mais *Callisthène* tomba tout d'un coup. Chaque poëte a révélé au théâtre un caractère, Corneille la grandeur et l'héroïsme, Racine la passion, Crébillon la terreur, Voltaire la philosophie ou l'humanité : Piron voulait avoir sa place au soleil du génie ; il mit au théâtre le gigantesque et le bizarre, avec cette pensée que « le genre admiratif est la partie la plus seigneuriale du domaine de la tragédie. » Ainsi dans *Callisthène,* Alexandre n'est qu'un tyran cruel, parce qu'un philosophe ne veut pas l'adorer comme un dieu ; Lysimaque se bat contre un lion ; Léonide se dévoue à la mort afin qu'Alexandre ait sur le cœur un forfait de plus. « Pour faire réussir cette pièce, disait Voltaire avant les épigrammes de Piron, il fallait que tous les spectateurs fussent des Catons ou des Socrates. » Ici Voltaire fut plus galant. *Callisthène,* qui est une profanation de l'histoire, tomba devant la raison des spectateurs. Suivant Piron, voici la vraie cause de la chute de cette tragédie : le poignard dont Callisthène devait se percer le sein se trouva en si mauvais état, que le manche, la poignée, la garde et la lame,

Digitized by Google

tout se déjoignit et se sépara, de façon que l'acteur reçut l'arme pièce à pièce des mains de Lysimaque. Il s'éleva une risée générale au fatal instant où le comédien se poignarda en tenant tous les morceaux à pleine main. « Il n'y eut que le faux moribond et moi qui ne rîmes point, dit Piron, ce fut là le vrai coup de poignard qui tua mon pauvre Callisthène. » Mais voilà bien une raison de poëte (1).

Piron voulut se venger de ces deux chutes par une autre tragédie; c'était un poëte opiniâtre qui ne voulait pas perdre la partie pour jamais. Il fit *Gustave Wasa* qui restera, sinon au théâtre, du moins dans ses œuvres. *Gustave* est toute l'histoire des révolutions de Suède; jamais avant les mélodrames modernes tant de situations tragiques n'avaient été réunies dans un même foyer. « De tant d'événements, dit Piron dans sa préface, il ne pouvait manquer de jaillir une gerbe de ces traits lumineux appelés par les néologues coups de théâtre, toujours les très-bien venus sur le moderne horizon de nos parterres. » En effet, à ne consulter que le dernier acte de *Gustave*, on trouve de quoi faire cinquante tragédies à la vieille façon. Dans ce pêle-mêle de toutes les passions et de tous les événements, dans ce chaos que la lumière sillonne çà et là, il y a certes des scènes pathétiques, des élans de grandeur, de nobles idées, de beaux vers. L'inspiration du grand Corneille est descendue quelquefois jusqu'à Piron.

Après *Gustave Wasa* ç'a été *Fernand Cortès;* cette

(1) Piron, qui eut souvent à se plaindre des comédiens, s'écriait un jour : « En vérité, ces coquins-là feraient tomber l'Évangile s'ils le représentaient; et cependant c'est une pièce qui se soutient depuis dix-sept cents ans. »

Digitized by Google

tragédie héroïque fut mal accueillie : Piron a mal compris l'intérêt en le jetant bon gré, mal gré sur les Espagnols. Pourquoi faire de Montézume un imbécile qui baise les mains qui l'enchaînent, un sot esclave de son peuple et de ses ennemis, s'armant pour les uns et pour les autres, un amoureux transi d'une Elvire qui le méprise et dont les yeux

En superbes vainqueurs dédaignent leur conquête?

Pour Piron, le Mexique était tout simplement la terre promise des Espagnols; en attendant ces glorieux missionnaires, ce beau pays n'était qu'un pauvre coin du globe allant au hasard, sans Dieu, sans lois, sans arts. Mais voilà un contre-sens terrible! Savez-vous pourquoi vient le messie Fernand Cortès? Il vient pour les beaux yeux d'Elvire! Au lieu d'un messie ce n'est plus qu'un chevalier errant, un paladin aventureux qui s'en va pour l'honneur de sa dame découvrir un monde, qui combat en héros par simple courtoisie. Je veux bien que l'amour jette ses fleurs dans une tragédie, mais il ne faut pas que ces fleurs-là ensevelissent le héros.

III

Le café Procope, vous le savez, était au dernier siècle, la meilleure gazette littéraire de Paris. Les gazetiers s'appelaient Desfontaines, Fréron, Duclos, Carle, Vanloo, Marivaux, Boucher, Rameau, Crébillon, La Tour, Piron; durant assez longtemps celui-là fut le rédacteur en chef; c'était à qui aurait un coin de sa table,

Digitized by Google

un trait de son esprit. Figurez-vous un Hercule moderne, une tête fort chevelue, un œil voilé, une figure bénigne, une bouche aux coins retroussés par la malice, un habit assez riche (Piron se piquait un peu d'élégance et voulait parfois trancher du petit-maître), un jabot qui avait déjà dîné en ville, et par-dessus tout cela je ne sais quel air chagrin et délaissé, vous verrez Piron au café Procope. « C'est surprenant, disait le docteur Procope, qu'un esprit si gai loge dans un si triste gîte. » Un plus grand physionomiste que le docteur eût découvert le mal de Piron. Le pauvre homme était confus et fatigué des arlequinades de son esprit. Il n'était plus pour rien dans toutes ces joyeusetés un peu grotesques qu'il lâchait pour le divertissement des badauds parisiens et des badauds littéraires. Sa nature de poëte s'offensait à toute heure de sa nature de bouffon. Voilà pourquoi il faisait des tragédies; mais il avait beau faire, il avait beau supplier la muse des larmes, le poëte ne détrônait pas le bouffon. Et puis Piron était pauvre, toujours pauvre, et quoique poëte, on finit par porter péniblement ce sombre manteau de la pauvreté. Et puis Piron était seul, et rien n'est amer comme la solitude de Paris, la solitude d'une mansarde, d'une cheminée sans feu, d'une fenêtre sans soleil; rien n'est amer comme la vue de ce seuil désert où la misère seule a passé. Une main à jamais bénie, qui s'est toujours cachée, la main du marquis de Lassay, versait tous les ans 500 livres en l'étude du notaire de Piron; mais c'était la plus belle partie des revenus du poëte; les libraires et les comédiens ne lui en donnaient pas autant. Ainsi Piron rêvant la *Métromanie* n'avait pas un petit écu à dépenser dans sa journée; Gilbert n'a jamais été réduit à si peu; encore Gilbert n'était pas

Digitized by Google

abandonné de l'amour, comme Piron. Hélas! en effet, pas une amoureuse dans cette détresse, pas une main blanche qui vienne soutenir ce front penché, jamais une robe ou un fichu sur ce pauvre lit, pas un cœur dont les battements consolent ce pauvre cœur qui gémit en silence, jamais un bouquet pour parfumer cette triste chambre, pas un tendre regard qui réveille l'espérance assoupie, pas un seul baiser pour toutes ces larmes cachées! Ne me parlez plus de la douleur de Gilbert : cette douleur n'a pas duré plus qu'un rêve d'orgueil et de colère. Mais la douleur de Piron! Dieu sait comme elle fut lente et impitoyable, comme elle prit toutes les formes pour le torturer! Le soir, elle le suivait pas à pas jusqu'à sa chambre, ou bien il la trouvait accroupie dans l'âtre. « Bonsoir! mon hôte, lui disait-elle en lui tendant une main glaciale, vous avez dépensé votre petit écu et votre épigramme? Ah! vieil enfant prodigue que vous êtes, que n'avez-vous gardé cinq sous pour acheter un fagot, ou plutôt que n'avez-vous ramené une belle fille compatissante qui eût chassé l'hiver de votre galetas! Vous passez pour avoir de l'esprit, mais vous n'êtes qu'un sot, monsieur Piron. Voyez Voltaire et tous les autres, comme ils vous ont dépassé! Au théâtre, on siffle vos tragédies; on leur jette des couronnes; dans le monde, ils sont les grands seigneurs, vous n'en êtes que l'histrion; ils ont des maîtresses, où sont les vôtres? ils jettent l'argent par les fenêtres, faites un peu sonner votre bourse; ils sont de l'Académie, vous y seriez fort mal reçu. Tout ce que vous avez gagné à Paris, ce sont vos cheveux blancs. Qu'avez-vous à répondre à cela, mon pauvre poëte bourguignon? » Piron, pour toute réponse, se couchait en pleurant dans un mauvais lit.

Digitized by Google

Le lendemain, il demandait quelques rimes à sa muse, un conte, une épître, une scène de comédie ; mais le plus souvent la muse se morfondait dans cette pauvre chambre de la rue Saint-Thomas-du-Louvre, en face de quelques meubles d'hôtel garni, en voisinage d'une vieille femme et d'un perroquet. Quand Piron ouvrait la fenêtre par désennui, la rime déjà rebelle s'envolait aussitôt ; il descendait pour la poursuivre ; mais ce n'était pas sans peine qu'il la rattrapait, tantôt au coin d'une rue, tantôt au coin du feu d'un ami.

Dans cette triste demeure, où M. de Buffon et M. de Voltaire n'auraient pu respirer une heure, ni écrire une ligne, Piron fut pourtant visité par quelques personnages célèbres ; mais plaignez, plaignez le pauvre Piron ! Le grand seigneur qui s'était honoré en honorant le poëte, gâtait son œuvre par une aumône indigne d'un grand seigneur et d'un poëte : il déposait en partant quelques louis sur la cheminée ! Un seul grand seigneur, mais celui-là était un grand écrivain, Montesquieu, visita Piron sans lui faire l'aumône.

Enfin, après cinq années d'un travail opiniâtre, *la Métromanie,* d'abord refusée par les comédiens, obtint les honneurs de la scène et les applaudissements des spectateurs. Piron n'est pas le seul auteur de cette comédie ; la célèbre mademoiselle Quinault, qui avait pris de l'ascendant sur son esprit, lui donna de sages conseils après la première lecture ; elle s'y prit si bien, que Piron refit toute sa pièce. « Patience, patience, lui dit-elle à la seconde lecture, ce sera un chef-d'œuvre ; mais il faut encore refaire vingt scènes, donner plus d'amour aux amoureux, plus de vérité au capitoul, plus de gaieté au premier acte ; car, dans une comédie, il ne faut attendre au dernier acte pour rire. Effacez-

Digitized by Google

moi ces rimes baroques et ces sentences vulgaires; abandonnez cet esprit qui vieillit un peu; relisez *les Femmes savantes*, et tout ira bien, je vous le prédis, moi qui serais désolée d'être une femme savante. La patience c'est le génie. » On écoute toujours la raison qui tombe d'une jolie bouche. *La Métromanie* est l'œuvre de la patience, du bon conseil et de l'esprit. Ce n'est pourtant pas l'œuvre du génie. Je serais mal venu peut-être si je parlais avec bonne foi, si je m'avisais d'en appeler contre tous les jugements du XVIIIe siècle, qui ont proclamé *la Métromanie* le dernier chef-d'œuvre de la comédie. Non, *la Métromanie* n'est point un chef-d'œuvre; c'est une charmante comédie du meilleur style, où il y a de la gaieté de bon aloi, des tableaux vivement colorés, de jolies scènes, de la satire véhémente, des vers dignes de Molière, des traits dignes de Regnard; mais pourtant il y a un vide dans cette pièce; ce vide, c'est le côté humain qui n'est pas assez en jeu.

La Métromanie ne fut d'abord dans la pensée de Piron qu'une épigramme sur Voltaire. On sait à quel propos : un méchant poëte de Bretagne nommé Desforges-Maillard, donnait ses vers dans *le Mercure*, sous le nom de Mademoiselle Malcrais de la Vigne. Voltaire, pris à ce piége, le premier entre les beaux esprits, avait répondu aux coquetteries du Breton par des bouquets à Chloris, des madrigaux parfumés, des épîtres galantes. On sut bientôt à qui le poëte avait affaire. Piron fit donc une épigramme, l'épigramme enfanta une comédie en un acte, enfin de cet acte sortit *la Métromanie*. Il y a un livre curieux à faire sur l'histoire des idées se débattant avec les poëtes.

Le succès consola Piron dans son chagrin, mais le

Digitized by Google

succès à cinquante ans, c'est un peu tard. Et encore avec le succès il y eut des critiques amères. Et bientôt, grâce aux critiques, aux comédiens, aux auteurs jaloux, *la Métromanie* fut abandonnée à l'oubli. Trois mois après la représentation, Piron écrivait : « Je vois bien qu'il n'y a rien à faire pour moi en ce monde qu'après que je ne serai plus. Bergerac, du temps des pointes, aurait dit ici : Il faut que je meure pour qu'on ne m'enterre pas; ou bien : Je suis un homme mort si je vis toujours. »

Il n'en était pas plus riche ; mais si la fortune ne suivit point la gloire, la gloire entraîna l'amour sur ses pas. L'amour à cinquante ans! Il vaut mieux tard que jamais, dit la sagesse des nations. Donc, un soir avant souper, Piron rêvait à je ne sais quoi dans la boutique de Gallet (Gallet le gai chansonnier, le franc buveur, était avant tout épicier) ; survient une demoiselle qui demande du café et des allumettes. Gallet étant sorti, Piron se met à servir la demoiselle. « C'est là tout ce qu'il vous faut? » Gallet, rentrant alors, dit en riant : « Il faudrait à mademoiselle un mari par-dessus le marché. — A merveille, dit Piron, si la commère veut faire flèche de tout bois, j'en suis. » La demoiselle rougit et s'en alla sans mot dire.

Le lendemain Piron se levait à peine quand elle entra dans sa chambre. « Monsieur, lui dit-elle toute tremblante, nous sommes deux enfants de la Bourgogne; il y a longtemps que je voulais voir un homme de tant d'esprit; ayant appris hier que j'avais eu affaire à vous dans la boutique de M. Gallet, je suis venue aujourd'hui sans façon vous rendre une visite. Ah ! monsieur, comme vous devez vous ennuyer ici ! J'avais bien peur d'y rencontrer quelque belle dame de théâtre ;

Digitized by Google

mais, Dieu soit loué! vous êtes là comme un trappiste. Vous n'avez jamais songé à faire une fin, monsieur Piron. » Piron, tout abasourdi par ce babil, répondit ainsi : « Hélas! mademoiselle, je laisse ce soin-là à la Camarde; mais, s'il vous plaît, qu'entendez-vous par là? — Je veux dire que vous n'avez jamais songé à vous marier? — Pas trop, mademoiselle; asseyez-vous donc, je vais allumer le feu. — Vous ne savez pas, monsieur Piron? cela va vous faire rire, tant pis, j'irai droit mon chemin : si le cœur vous en dit comme le mien... »

Piron, de plus en plus surpris, regardait la demoiselle en silence. « En un mot, monsieur Piron, je viens vous offrir mon cœur et ma main, sans oublier deux mille livres de rentes viagères. »

Piron, contre sa coutume, prit tout cela au sérieux; il fut touché de trouver enfin une âme compatissante; la demoiselle avait les larmes aux yeux, il l'embrassa avec effusion. « Je vous laisse, lui dit-il, tout le soin de la noce; Gallet fera notre épithalame. — Vous me voyez, monsieur Piron, la plus heureuse fille du monde. Je n'espérais pas avoir une si belle fin, car je ne veux vous rien cacher, j'ai... j'ai cinquante-trois ans. — Eh bien, dit Piron en sourcillant un peu, nous avons cent ans passés à nous deux. Nous aurions bien dû nous rencontrer plus tôt. »

Vous voyez que l'amour a joué à Piron toutes sortes de mauvais tours; il l'a délaissé dans les beaux jours de la vie, quand il pouvait lui apparaître dans le doux et riant cortége des grâces, au bruit des fanfares de la folle et sémillante Érato, dans un chemin jonché de roses printanières; et, pour achever son œuvre de moquerie, l'amour vient visiter le poëte sous la forme

Digitized by Google

refrognée d'une vieille fille, quand le poëte n'attend plus que la mort.

Le mariage se fit assez gaiement. Cette vieille fille était une bonne fille ; elle fut la sœur, l'amie et la servante dévouée de Piron. Il s'accoutuma si bien à la voir faire le café le matin, à l'entendre babiller gentiment au coin du feu le soir ; il fut si charmé de l'enthousiasme qu'elle avait pour ses œuvres, qu'il s'avouait le plus heureux des maris. Il n'était plus seul ; il n'était plus réduit à un petit écu par jour et pouvait refuser un dîner en ville quand le temps était mauvais ; il pouvait acheter çà et là une comédie de Molière et une tragédie de Corneille ; il pouvait à son tour faire son aumône, non pas sur une cheminée, mais au coin d'une rue ; il pouvait enfin recevoir ses amis à son foyer comme un grand seigneur. Il faut avoir manqué d'un petit écu pour comprendre ce bonheur prosaïque du poëte.

Mais il n'est si petit bonheur qui n'ait son revers : la bonne vieille de Piron tomba en paralysie après cinq ans de mariage ; cinq ans encore elle languit dans cet état ; elle mourut emportant les regrets amers de Piron et les deux mille livres de rentes viagères. Le croira-t-on ? jamais mari ne pleura de plus belles larmes sur la mort de sa femme.

Le pauvre poëte ne demeura pas seul, grâce à une nièce qui vint à lui par compassion, ne sachant d'ailleurs où aller. Cette nièce fut le dernier appui de Piron. Il était presque aveugle ; elle le conduisait partout sans jamais se plaindre de ses fantaisies ; elle écrivait ses vers, lui lisait ceux des autres ; en un mot, c'était sa seconde vue.

Chaque année, Collé, Panard, Gallet et toute la

Digitized by Google

joyeuse bande, célébraient la fête de Piron. Deux ans avant sa mort, cette fête fut la plus belle de sa vie. Dès le point du jour, les vers et les bouquets pleuvaient chez lui, les vieux amis et les chansons réveillaient sa gaieté assoupie. On l'avait malgré lui couronné de roses, de myrtes et de lauriers. « Je crois toujours le voir et l'entendre, dit Dussault; c'était Anacréon, c'était encore Pindare. » Tout à coup un nouveau venu à la fête arrive près de Piron; adieu les vers et les bouquets, les chansons et les couronnes! Ce nouveau venu était un triste proscrit, une âme en peine, un génie malheureux, un homme à jamais célèbre, c'était J. J. Rousseau! Piron saisit la main de Jean-Jacques, la met sur son cœur avec un cri de joie, et, d'une voix de stentor, il entonne le *Nunc dimittis servum tuum, Domine.* « Enfin c'est vous, mon cher Rousseau. Oh! la bonne tête! Oh! le bon cœur! Et des barbares ont brûlé son *Émile.* Tant mieux, le parfum d'un pareil holocauste a dû réjouir les anges. Mais comment vous a-t-il pris fantaisie de venir chez moi, car il s'en faut bien que vous alliez partout. Serait-ce pour y faire contraster la sagesse avec la folie? A propos, m'avez-vous pardonné certaines épigrammes? que voulez-vous? j'ai le vin pointilleux. — Je fais plus, interrompit Rousseau, j'en attends d'autres; allez, joyeux nourrisson de Bacchus, enfant gâté des Muses, soyez toujours le même, soyez toujours Piron; vous êtes né malin, vous n'avez jamais été méchant. »

Piron reprit la parole et durant une heure ce fut un feu d'artifice éblouissant; jamais son esprit n'avait jeté de plus belles pluies de bons mots; Jean-Jacques n'en revenait pas. « Vous y retournerez, lui dit Dussault en descendant l'escalier. — Non, répondit-il; ce feu roulant me fatigue et m'éblouit, j'en suis tout haletant.

Digitized by Google

Quel homme ! c'est la pythie sur son trépied. — Ah ! mes amis, s'écria Piron dès que Jean-Jacques fut sorti, pardonnez-moi ces larmes, voilà que je pleure comme un enfant. » L'homme sensible c'était Piron.

En 1735, l'Académie voulut consacrer dignement la gloire de Piron. Il fut nommé tout d'une voix (1) sans qu'il eût fait les visites d'usage. M. de Bougainville, qui se présentait, n'avait pas oublié les visites. « Je crois, lui dit Montesquieu, que vous faites les visites de Piron. Quels sont vos titres? lui demanda Duclos. — Un parallèle d'*Alexandre et de Thamas Kouli-Khan.* — Nous n'avons pas lu cela. — Mais, monsieur, j'ai un autre titre : je suis mourant. » Duclos sourit et repartit : « Est-ce que vous prenez l'Académie pour l'extrême-onction? » Ce M. de Bougainville se mit en guerre contre Piron avec l'ancien évêque de Mirepoix ; il prépara les armes ; l'ancien évêque alla rappeler au roi Louis XV, que Piron était coupable d'un chef-d'œuvre de libertinage. « Je vous supplie donc, Sire, de refuser votre sanction à cet acte de l'Académie. » Madame de Pompadour prit la défense de Piron ; mais les dévots y mirent tant d'ardeur, que le roi n'eut pas la force de résister ; le nom de Piron fut à jamais rayé de la fameuse liste. Dès ce jour, il fit son épitaphe, la plus célèbre de toutes les épitaphes.

(1) Avant de voter, on s'entretint des titres de Piron. Fontenelle, à peu près sourd et presque centenaire, demanda à La Chaussée de quoi il s'agissait. Celui-ci prit une feuille de papier sur laquelle il écrivit : « On parle de M. Piron. Nous convenons tous qu'il a bien mérité le fauteuil ; mais il a fait son *Ode*, l'*Ode* que vous connaissez. » — « Ah ! oui, répondit Fontenelle. S'il l'a faite, il faut bien le gronder ; mais s'il ne l'a pas faite, il ne faut pas le recevoir. »

Digitized by Google

Dès que Montesquieu apprit le refus du roi, il s'en fut à la cour et se fit l'avocat de Piron avec tant d'éloquence, que le roi signa tout de suite le brevet d'une pension de 1,000 livres pour le vieux poëte. Madame de Pompadour y joignit encore 500 livres sur ses menus plaisirs. Le comte de Saint-Florentin et le marquis de Livry imitèrent ce bon exemple, si bien que Piron retrouva tout d'un coup les 2,000 livres de rentes viagères enlevées avec la défunte. De plus, il touchait toujours la pension anonyme de M. de Lassay; de plus, ses œuvres et son théâtre lui rapportaient 1,000 livres bon an mal an : il se trouva presque riche (1). Alors savez-vous ce qu'il fit? il se fit dévot. Pour premier sacrifice, je ne dirai pas à Dieu, mais à son confesseur, il brûla une Bible dont il avait enjolivé les marges de complaintes et d'épigrammes de sa façon; ensuite il se mit à traduire des psaumes, à rimer des odes sur le jugement dernier. Il disait à ce propos : « Encore vaut-il mieux prêcher sur l'échelle que jamais. » Cette vieillesse édifiante lui ouvrit les portes du monde religieux; il fut reçu jusque chez l'archevêque de Paris; mais l'archevêque n'en était pas pour cela à l'abri des épigrammes du poëte. Un jour, en présence de beaucoup de monde, l'archevêque lui dit avec un certain laisser-aller un peu vain : « Eh bien, Piron, avez-vous lu mon mandement? — Non, monseigneur, et vous? »

N'est pas austère qui veut. Piron fut malgré lui plaisant jusqu'à la mort. Il vécut jusqu'à quatre-vingt-trois ans et demi, comme Voltaire. Son père avait chanté sa naissance, il se trouva des poëtes pour chanter sa mort.

(1) De plus, madame Geoffrin lui envoyait aux étrennes son sucre et son café pour l'année entière.

Digitized by Google

Imbert fit sur ce sujet une élégie larmoyante qui eût bien égayé le défunt. Sa nièce fut pour lui pleine d'amour et de sollicitude. Devenu tout à fait aveugle, il voyait toujours clair par les yeux de sa nièce ; cependant, Nanette s'étant mariée au musicien Capron, elle lui cacha ce mariage par respect pour sa faiblesse : il pouvait craindre qu'une fois mariée, elle ne vînt à le négliger ou même à l'abandonner. Pendant trois ans, elle reçut tous les jours son mari à la table du vieillard, s'imaginant que Piron ne s'apercevait de rien; mais Piron savait tout et disait à ses amis : « Nanette a le paquet ; je rirai bien après ma mort. » Ce paquet était son testament, qui commençait par cette ligne : *Je nomme pour mon héritière universelle madame Capron, ma nièce.* Ce trait vaut mieux que tous les bons mots de Piron.

Pauvre poëte bourguignon ! l'amour ne le vient trouver qu'à l'âge où l'on n'aime plus, et la fortune ne passe auprès de lui que pour lui permettre de faire un testament.

IV

Piron est une des figures originales du XVIIIe siècle ; il ne s'est pas grimé pour ressembler à celui-ci ou à celui-là ; il est né Alexis Piron, il est mort Alexis Piron. Il prenait en grande pitié les rimeurs de mauvais aloi, comme Lemière ou La Harpe, qui dérobaient quelquefois le succès, grâce à un certain air de famille avec Voltaire ou Racine, qu'ils se donnaient en imitant un vers par-ci, une scène par-là. « Aussi, disait-il, j'ai le

Digitized by Google

droit d'être plus fier d'une chute, que ces messieurs d'un succès. » Une étude approfondie du poëte bourguignon révèle des tentatives hardies dans le domaine de l'art. En premier lieu, Piron a voulu, par un combat un peu hasardé des diverses passions humaines, amener presque en même temps le rire sur les lèvres et les larmes dans les yeux. Mais les esprits, alors mal préparés, n'ont pas voulu donner raison au novateur ; on l'a trouvé fort malavisé de vouloir renverser les bornes plantées entre Molière et Corneille. Depuis, la tentative a été renouvelée avec plus de bonheur, mais il est bon de rappeler l'essai de Piron. En second lieu dans *Arlequin Deucalion*, le poëte a mis en scène tous les charmes de la fantaisie. Il a osé être poëte tout à son aise, sans peur et sans entraves. Rameau, l'auteur de la musique d'*Arlequin Deucalion*, prenait, disait-il, un *magnifique* plaisir aux représentations de ce petit chef-d'œuvre. Il y a, en effet, de la magnificence dans cette création. Si on pouvait en effacer quelques traits vulgaires, ce serait une des plus charmantes fantaisies de la littérature française. Ensuite Piron a un peu renouvelé la rime; il s'est permis, au grand scandale de l'abbé Desfontaines, de mettre en regard *pirates* et *soupirâtes*, *mai* et *charmé;* dans ses chansons, il rime douze fois en *oc* et douze fois en *vent* sans désemparer. En outre Piron n'a pas toujours respecté la césure et s'est sans trop de façon permis d'heureux enjambements. Il faut surtout savoir gré à Piron d'avoir tenté, dans un temps où le jargon précieux dominait, de remettre en honneur le vieux conse gaulois légué par Marot. Par malheur, Piron a été plus vulgaire que naïf. Cependant on ne peut lui refuser un tour piquant plein de franchise et de laisser-aller, une vraie philosophie, des traits dignes du

Digitized by Google

devancier. Dans *la Quenouille merveilleuse*, il parle ainsi de l'amour :

Marmot n'aimant que le désordre,
La nuit s'amusant à détordre
Le fil qu'on a tordu le jour,
Aux fileuses du noir séjour
En donne sans cesse à retordre.

Dans un autre conte, il peint d'une façon plaisante les diverses natures qui se combattent en nous.

CONTE ALLÉGORIQUE.

Deux Moi sans cesse en moi se font sentir,
Entre lesquels, se voulant divertir
A mes dépens, quelque malin génie
A fait si bien germer la zizanie,
Que chiens et chats vivent moins désunis.
Ce sont griefs et débats infinis.
L'un tire au ciel, l'autre tient à la terre :
Voilà de quoi longtemps nourrir la guerre.
Mais tout le mal encor ne vient pas d'eux.
Voici bien pis : perplexe entre les deux,
Un Moi troisième, établi pour entendre
Et pour juger, ne sait quel parti prendre ;
Et ballotté par les Mais et les Si,
Lui-même, en deux, se subdivise aussi.
Conclusion : Si la Sagesse habile
N'y met la main, bientôt je serai mille.
C'est trop souffrir un abus importun.
Messieurs les Moi, je prétends n'être qu'un :
Que là-dessus, s'il vous plaît, on s'arrange,
Et qu'il en reste un bon Moi sans mélange.

En voilà assez pour caractériser la manière de Piron ; elle a quelque analogie avec celle de Gresset. Un peu

Digitized by Google

plus de travail apparent ou mal déguisé chez le premier, un peu plus de sans-façon, non dans les idées, mais dans les vers, chez le second; d'ailleurs le même coup d'œil, le même ciel couvert, le même horizon restreint. On pourrait pousser assez loin le parallèle entre ces deux poëtes qui ont vécu et brillé dans le même temps, à peu près de la même façon : irréligieux dans leur jeunesse, dévots sur la fin de leurs jours, auteurs de deux des quatre comédies de leur siècle. On trouverait dans les détails de la vie et des œuvres une analogie presque aussi frappante, mais je laisse à d'autres cette étude. Je veux aussi en passant mettre en regard de Piron la figure curieuse de Scarron : au premier aspect, ces deux têtes sont illuminées de je ne sais quel rayon de gaieté; mais peu à peu cette gaieté mensongère s'évanouit; le rayon s'efface, il ne reste plus que le reflet du cœur; et comme le cœur souffre, vous êtes en face de cette morne tristesse qui se cache et qui dévore ses larmes sous un rire forcé.

Piron, qui écrivait en prose d'une façon trop originale, a rendu ce jugement assez bizarre et assez vrai sur sa poésie : « Ce n'auront été que des rimes cousues presque en pleine table à de la prose qui s'égayait à la ronde sur la fin d'un repas. » Comme Voltaire, Piron a voulu être universel en poésie : tragédies, comédies, poëmes, odes, épîtres, contes, églogues, idylles, pastorales, il a tout tenté dans son domaine. Si la moisson n'a pas été abondante, il a du moins recueilli quelques épis d'or qui le feront vivre longtemps.

Dans la poésie de Piron, il manque le rayon de soleil et l'espace; il fallait à Piron les blanches ailes de l'amour pour le transporter quelquefois aux divines régions; mais, sans amour, Piron est demeuré le pied

Digitized by Google

cloué sur la terre, cultivant son esprit entre quatre murs. Sa jeunesse, d'ailleurs, avait été fatale à la poésie, et telle jeunesse, tel poëte. La poésie est le miroir de la jeunesse du poëte, car la poésie est une belle fille qui se souvient. Faites qu'elle se souvienne quelquefois du ciel, son ancienne patrie. Si le poëte passe sa jeunesse à l'ombre, la poésie battra des ailes dans l'ombre ; s'il dépense son printemps au fond de la taverne, dans le cortége des plaisirs grossiers, il ne poursuivra que la muse de la folle gaieté ; il fera rire, mais la source des larmes est une source divine. S'il passe ses beaux jours dans l'amour, cet amour noble et tendre de Pétrarque, cet amour noble et passionné de Jean-Jacques, un rayon du ciel illuminera ses œuvres. Après l'amour, ce qu'il faut à la jeunesse du poëte, c'est la solitude, la solitude agreste qui initie aux œuvres de Dieu, le rocher désert où viennent se briser les bruyantes vanités de la terre, la forêt profonde où l'on écoute chanter son âme dans le magnifique concert des brises et des orages, des feuilles et des oiseaux, le versant de la colline où le soleil, à son coucher, jette un dernier regard. Cette solitude, Piron ne l'a pas cherchée un seul instant ; cet amour, Piron ne l'a pas trouvé une seule fois. Aussi, dans sa poésie, la nature ne montre pas un pan de sa robe et le cœur n'est jamais en scène. Avec l'amour et la solitude, ce qu'il faut au poëte, c'est un souvenir du ciel ; mais Dieu lui-même n'inspirait que des saillies à la jeunesse profane de Piron. Quand il est revenu à Dieu au déclin de ses jours, il était trop tard, non pour son âme, mais pour sa poésie. En vain il a traduit des psaumes avec recueillement et dans des stances sévères : le souffle divin n'a pu se traduire. Dieu aime et bénit les poëtes qui l'appellent dans leurs

Digitized by Google

beaux jours, dans l'épanouissement de la jeunesse, dans la floraison de l'âme; peut-être Dieu est-il rebelle à ceux qui l'oublient dans les vaines joies de la terre, qui ne se souviennent de son nom qu'au seuil de la tombe, qui n'inclinent leur front devant sa grandeur que sous les neiges de la mort.

Digitized by Google

V

L'ABBÉ PRÉVOST.

Au temps de l'abbé Prévost, les abbés étaient d'aimables païens, qui vivaient gaiement en dehors de l'Église. Ils comprenaient autrement qu'aujourd'hui le sens de l'Écriture. Ils allaient à la cour, au bal, à l'Opéra; ils se masquaient et couraient les aventures; ils priaient Dieu après souper. Ils ne se souciaient pas alors de faire des journaux et des mandements : on connaît la réponse de Piron à l'archevêque de Paris.

L'abbé Prévost eut la bonne foi pour lui, soit qu'il fût avec les bénédictins ou avec les soldats, soit qu'il priât Dieu ou sa maîtresse. Il représente tour à tour Desgrieux ou Tiberge; ces deux caractères de son roman ne répondent-ils pas aux deux natures qui se combattaient sans relâche dans ce cœur si grand et si faible? Desgrieux et Tiberge, c'est l'action et la réaction, la folie qui s'échappe, la raison qui prend le dessus. Le romancier n'a pu exprimer les contradictions de son cœur et de sa vie qu'en se peignant sous deux figures qui contrastent.

On a tenté de faire un parallèle de Marion de Lorme et de Manon Lescaut : on a dit que Marion de Lorme était l'image que l'abbé Prévost avait voulu peindre;

Digitized by Google

on s'est trompé. Marion de Lorme savait toujours ce qu'elle faisait, Manon Lescaut jamais; la première écoutait sa vanité, la seconde n'écoutait que son caprice; l'amante de Cinq-Mars cherchait la grandeur, l'amante de Desgrieux cherchait le plaisir. Un parallèle plus curieux serait celui de Manon Lescaut et de Virginie. Au XVIIIe siècle, la grande et riche nature des tropiques était pour les poëtes ce que l'Orient est pour nous, une zone idéale où l'on fait voyager les plus chères rêveries. Bernardin de Saint-Pierre fait naître son héroïne dans un paysage pareil à celui où l'abbé Prévost fait mourir la sienne. Ces deux romans se tiennent par la même poésie de l'amour et du paysage. Virginie qui meurt dans toute sa pureté est pourtant la sœur de Manon Lescaut qui meurt sous sa couronne de roses profanées, mais qui se sauve à force d'amour.

Quelle physionomie poétique, romanesque, singulière que celle de l'abbé Prévost, qui fut trois fois jésuite, deux fois soldat, longtemps exilé, toujours amoureux, soit dans les marais de la Hollande, soit dans les brumes de l'Angleterre, soit dans la cellule du cloître ou dans les cabarets de Paris! Nature riche, heureuse, inconstante, telle que Dieu doit se complaire à la créer dans un jour de gaieté mélancolique; plus de cœur que de tête, plus de poésie que d'esprit, plus de rêves que de réflexions, voilà les priviléges de ces belles natures qui s'épanouissent dans toute leur sève et dans tout leur éclat, — fleurs écloses en belle saison qui ont eu dans leurs chaudes matinées la rosée, le rayon et l'orage.

Pour l'abbé Prévost, la vie fut un roman et un voyage. Son histoire, racontée simplement, demanderait tout un volume; c'est là une étude digne de tenter un esprit

Digitized by Google

poétique. Que d'épisodes charmants! que de contrastes pittoresques, soit que le héros, un beau matin d'avril, pendant que l'oiseau chante, s'échappe du couvent pour aller revêtir l'uniforme du mousquetaire; soit qu'il revienne, le cœur brisé par une folle passion, frapper aux portes du monastère, désormais son tombeau, le tombeau le plus triste, celui du cœur!

Tous les hommes poursuivent ici-bas une chimère : la fortune, la gloire, l'amour, la poésie, — sirènes qui n'ont pas vieilli depuis l'âge d'or et qui nous appellent toujours à tous les dangers du rivage. — L'abbé Prévost y a-t-il songé? Manon, sa chère Manon est la personnification de sa chimère; c'est l'image enchantée qui vient toujours passer sous ses yeux, soit qu'il chante au corps de garde, soit qu'il rêve ou qu'il prie dans sa cellule. Sa chimère est faite d'amour et de poésie; qu'on lui permette de la suivre, de l'aimer, de la perdre, de l'aimer encore, il n'en demande pas davantage. Que lui importe et la gloire et la fortune! Manon! Manon! voilà son rêve, voilà sa vie. Oui, Desgrieux, c'est lui, c'est lui qui poursuit cette image charmante; — comme l'image du bonheur elle lui échappe dès qu'il la saisit.

Manon Lescaut a-t-elle existé? est-ce un rêve du poëte? est-ce un souvenir de l'amant? Quelle belle histoire pour les intelligences délicates que celle qui raconterait comment un livre s'est fait : les premières inspirations et leurs éblouissements, les routes choisies, les sentiers détournés, les belles heures du travail, les fatigues et les désespoirs, l'ardeur renaissante; enfin les dernières pages où l'homme de génie répand son âme!

L'abbé Prévost a écrit son livre à Londres pendant son exil, à l'âge où l'on se souvient, à l'âge où l'on ne

Digitized by Google

rêve plus qu'avec le passé. Manon Lescaut est un souvenir, un souvenir du pays, mais surtout un souvenir du cœur. La preuve? direz-vous; la preuve est à chaque page du livre; la preuve, c'est la vérité du récit et la vérité de la passion. Un rêveur n'arrive jamais là. Gœthe a écrit *Werther* avec un souvenir de vingt ans; l'abbé Prévost a mis toute sa jeunesse dans Manon Lescaut. Les plus beaux romans sont faits par la destinée, par le hasard, par Dieu lui-même. La preuve est aussi à chaque page de la vie de l'abbé Prévost, qui va sans cesse de Tiberge à Desgrieux, et de Desgrieux à Tiberge. Mais voyez son histoire.

François Prévost d'Exiles est né en avril 1697 à Hesdin, dans l'Artois; son père, procureur du roi au bailliage, fut son premier maître. Il étudia bientôt sous les jésuites d'Hesdin qui furent heureux d'avoir à leurs leçons, un jeune esprit naïf et doux, plein de zèle pour la science et pour la religion. Quand l'écolier eut quinze ans, son père l'envoya finir ses études à Paris au collége d'Harcourt. Dans ce premier voyage il rencontra une jeune fille dont on ne sait pas le nom; peut-être était-ce tout simplement cette jolie Manon, si fraîche, si aimable, si vive déjà aux débuts du roman. Vous n'avez point oublié le charmant tableau de cette première rencontre. Le procureur du roi au bailliage voulait faire de son fils un abbé; les parents de Manon l'envoyaient à Amiens pour y être religieuse. Mais voilà que le futur abbé rencontre la future religieuse. Ce sont bien là les jeux de la destinée. L'écolier s'avança timidement vers celle qui était déjà la maîtresse de son cœur; elle voulut bien remettre au lendemain son entrée au couvent, afin d'avoir le plaisir de souper avec celui qui parlait si bien de la tyrannie des parents et

Digitized by Google

du bonheur d'aimer. Quelle fut la première suite de cette rencontre? Les deux jeunes gens se contentèrent-ils de souper ensemble à l'hôtellerie? La scène de cabaret rapportée plus loin indique peut-être ce qui dut se passer à cette première entrevue. Quoi qu'il en soit, Prévost arriva sans trop de retard au collége d'Harcourt; mais la jolie fille arriva-t-elle au couvent?

Les jésuites, émerveillés de l'intelligence de Prévost, de sa douceur, du charme de sa figure, le caressèrent et le décidèrent au noviciat. Son cœur battait vaguement au souvenir de Manon. Cette image si fraîche et si souriante lui apparaissait à la porte du monde. Mais il n'avait encore que le sentiment des saintes voluptés. Dieu parlait plus haut que Manon. Cependant un matin, à peine avait-il seize ans, Prévost, tristement accoudé sur un in-folio, entend la vitre qui résonne aux battements d'ailes d'un oiseau. C'était une hirondelle qui se trompait de fenêtre pour bâtir son nid.

Il n'en fallut pas davantage pour changer la vie du studieux écolier; il ouvrit la fenêtre : au-dessus des toits, il vit le ciel, le soleil, un bouquet d'arbres que le vent agitait. Il se remit à étudier; mais le lieu où il était lui parut tout d'un coup si triste, si sombre, si désolé, qu'il s'enfuit comme s'il eût perdu la tête. Quand il se vit dans la rue, il se demanda où il allait, avec un peu d'effroi, en songeant à la sévère figure de son père. Il se dit qu'il n'oserait jamais le revoir; il n'osa même pas lui écrire. Chercha-t-il Manon dans ce dédale des passions humaines qui s'appelle Paris? Il ne l'a pas dit; il est permis de douter qu'il ait été fidèle au souvenir de ce premier amour.

On voit que chez Prévost le roman de la vie commence de bonne heure. On n'a pas de détail sur cette

Digitized by Google

page de sa jeunesse. On sait seulement qu'après quelques jours de poétique vagabondage dans Paris, il s'enrôla comme simple volontaire, espérant faire son chemin dans l'armée. Il se conduisit vaillamment, mais ne fit pas fortune. Il assista aux dernières batailles de Louis XIV. Il vit finir la guerre, sans espoir de gagner un grade ; ne voulant pas dans son ardeur pétulante rester soldat durant la paix, il courut s'enfermer à La Flèche, chez les pères jésuites. Il voulait renoncer aux séductions et aux vanités du monde. Touché des remontrances de son père, croyant entendre Dieu qui parlait à son cœur, il jura de vivre désormais dans l'austère solitude d'un cloître.

Tant que l'hiver dura, il se complut dans cette vie de travail et de contemplation. Les tristesses de novembre, les neiges de janvier achevèrent de le fortifier dans ses sages résolutions ; il voulait savourer longtemps les austères voluptés, les lis sans parfum qu'on cueille au pied de la croix. Mais revint le printemps. Je suis perdu, pensa Prévost, au premier rayon de soleil qui tomba sur son front. Il alla se confesser au directeur : « Mon père, voilà encore mon cœur qui s'ouvre aux séductions du monde. Sauvez-moi, empêchez-moi d'entendre toutes ces joies trompeuses qui m'appellent à ma perte. Je veux vivre avec vous, vivre pour Dieu dans les voies sacrées où vous marchez. »

Après cette confession, Prévost s'engagea par serment dans l'ordre des pères jésuites. Durant quelques jours, une ferveur renaissante enflamma son cœur et son esprit ; il composa une ode en faveur de saint François-Xavier, mais l'ode fut à peine rimée, que cette belle ferveur s'évanouit. L'image de Manon était revenue flotter sous ses yeux comme une fée qui promet

Digitized by Google

mille enchantements; il avait entendu dans son cœur la voix de cette sirène, perdue dans les écueils. Elle lui criait : Viens ! viens ! viens ! Elle lui tendait les bras, et elle chantait, et elle lui disait encore : Viens ! Il se jetait à genoux, il appuyait son front sur le marbre de l'autel; il voulait éteindre sa lèvre sur la croix; mais qu'avait-il rencontré, le rêveur profane ! la lèvre fraîche et parfumée de Manon.

« Non, s'écria-t-il, non, je ne suis pas né pour prier, mais pour aimer; l'ombre du cloître est un manteau de plomb trop lourd pour mes épaules. O mon Dieu ! accordez-moi un peu de soleil et un peu d'amour : ce n'est point un suaire qu'il faut sur mon cœur, c'est un cœur qui bat. » Et, disant ces mots, il voyait s'avancer vers lui, dans toute la grâce et dans tout l'attrait de ses seize ans, cette fraîche beauté qui avait soupé avec lui à Amiens. « Je la retrouverai, » dit-il en tendant les bras. Disant ces mots, il s'avança dans la cour de l'abbaye. Voyant la porte ouverte, il partit sans avertir personne. Une seconde fois il quitta Dieu pour le monde.

Il avait appris pendant sa première campagne que Manon ne suivait pas mieux que lui le vœu de ses parents; un soldat d'Amiens lui avait dit que cette jolie fille était à Paris vivant sur les revenus de sa beauté. Prévost courut à Paris. Il chercha Manon partout, il ne la trouva pas. Que n'eût-il pas donné pour la revoir ! dût-il la reperdre aussitôt, cette charmante créature toute de séduction et de perversité qu'il avait embellie encore dans sa poétique imagination !

Il reprit du service; mais, cette fois, grâce à quelque protection, il partit pour la guerre avec un grade. Ce fut la période de sa vie la plus romanesque, la plus

Digitized by Google

aventureuse, la plus singulière. On a conservé quelques pages et quelques lettres de lui sur sa vie de soldat. « Quatre années se passèrent à ce métier des armes; vif et sensible au plaisir, j'avouerai, dans les termes de M. de Cambrai, que la sagesse demandait bien des précautions qui m'échappèrent. Je laisse à juger quels devaient être, depuis l'âge de vingt à vingt-cinq ans, le cœur et les sentiments d'un homme qui a composé le *Cléveland* à trente-cinq ou trente-six ans. »

Longtemps en vain il chercha Manon. Manon, son idéal, celle qui doit charmer ses yeux et parler à son âme; ne pouvant la trouver, il tente de se tromper lui-même : celle-ci n'a que les yeux, celle-là n'a que la bouche; l'une sourit comme Manon, l'autre en a tous les dehors; mais il a beau s'aveugler et s'étourdir, son cœur ne veut pas les reconnaître, tous ces méchants portraits qui ne rappellent la figure aimée que pour la faire regretter davantage. En vain il veut abuser son cœur, on n'abuse pas la vraie passion.

Un jour il n'y pensait plus, tant il était emporté par le courant des folles aventures : il soupait au cabaret en joyeuse compagnie; dans la salle voisine on soupait plus bruyamment encore; il écoute les éclats de rire, les gais propos, les refrains grivois; il se lève de table, s'approche de la porte et jette un regard surpris sur ce spectacle animé. Parmi les trois ou quatre femmes qui trinquaient et chantaient, il en voit une plus belle et non moins folle que les autres : C'est elle! s'écrie-t-il pâle et chancelant. Il entre résolûment, l'épée à la main, prêt à tout. Les hommes étaient ivres au point qu'ils ne s'occupèrent pas de lui. « C'est toi, c'est vous! » dit-il en s'arrêtant devant celle qu'il cherchait, depuis si

Digitized by Google

longtemps. La belle fille se mit à rire aux éclats. « J'en connais plus d'un, répondit-elle, mais pour vous je ne vous connais pas. — Ah! tu ne me connais pas? dit-il en l'entraînant dans le fond de la salle. Et pourtant je t'ai aimée plus que ma vie, je t'ai aimée au pied de la croix, au champ de bataille, partout où j'ai porté mon cœur! Ah! tu ne me reconnais pas, et moi je pleure en te retrouvant.—Vous pleurez, murmura-t-elle, de l'air d'une femme qui n'est pas habituée aux larmes. A présent, poursuivit-elle tristement, je vous reconnais, vous n'êtes plus un enfant aujourd'hui : une épée et des moustaches! — Je ne vous quitte pas, dit-il en l'appuyant sur son cœur, je vous suivrai partout, fût-ce au bout du monde; mais vous ne demeurez pas si loin. Ou demeurez-vous? » Elle baissa la tête et répondit d'une voix tendre : « Où vous voudrez. »

Hélas! pensa Prévost, elle n'est plus comme je l'avais rêvée; mais qu'importe ce qu'elle est! je la retrouve et je l'aime. Il l'emmena sans obstacle. Il passa plus d'une année avec elle dans tous les enchantements, dans toutes les angoisses d'un pareil amour. Il lui fallait veiller sur sa maîtresse l'épée à la main. Elle l'aimait, mais elle ne répondait pas d'elle, car elle avait pris l'habitude de vivre sans autre souci que le plaisir. Le pauvre Prévost la surprit plus d'une fois sur le point de le sacrifier à ses amis. Il eut beau faire, elle lui échappa; sans doute, il l'ennuyait par trop d'amour. Les maîtresses sont des oiseaux qui, un beau matin, s'envolent par la fenêtre pour aller chanter ailleurs. En voyant la cage déserte, Prévost tendit les bras avec douleur. Adieu! dit-il en pleurant, adieu, cruelle! je n'ai plus qu'à mourir! Ce fut alors qu'il alla chez les bénédictins de Saint-Maur. « Ce triste dénoûment me

Digitized by Google

conduisit au tombeau, c'est ce nom que je donne à l'ordre respectable où j'allai m'ensevelir et où je demeurai quelque temps si bien mort, que mes amis et mes parents ignorèrent ce que j'étais devenu. » Ne croyez pas qu'il oubliât sa maîtresse dans son refuge. Cette sirène, qui l'avait entraîné dans plus d'un naufrage, chantait toujours pour ce cœur faible, habité par le souvenir. Les pieuses lectures, les sévères austérités, les extases de la prière ne pouvaient le détacher de cette image adorée.

Il n'avait que vingt-quatre ans; il se tint ferme jusqu'à trente à la planche de salut du cloître. Il écrivait alors : « Je connais la faiblesse de mon cœur, il faut que je veille sans cesse. Je n'aperçois que trop de quoi je redeviendrais capable, si je perdais un moment de vue la grande règle, ou même si je regardais avec la moindre complaisance certaine image qui ne se présente que trop souvent à mon esprit, et qui n'aurait encore que trop de forces pour me séduire, quoiqu'elle soit à demi effacée. Qu'il en coûte à combattre pour la victoire, quand on a trouvé longtemps de la douceur à se laisser vaincre ! »

Pour abuser encore son cœur, il se jeta dans les disputes théologiques et dans les ardeurs de l'étude. Il passa dans toutes les maisons de l'ordre : à Saint-Ouen de Rouen, à l'abbaye du Bec, à Saint-Germer, à Évreux, enfin à Paris, où il prêcha avec une vogue prodigieuse. A Saint-Germain-des-Prés, pour se distraire un peu et s'échapper encore, du moins par le souvenir, il commença son premier roman : *les Mémoires d'un homme de qualité*. Ses condisciples savaient qu'il avait traversé une jeunesse orageuse; tous venaient à lui dans les veillées du cloître, le suppliant de leur raconter quel-

Digitized by Google

ques-unes des histoires de sa vie mondaine. C'était un plaisir trop doux, qu'il ne refusait ni à lui ni aux autres; il fut réprimandé. Ne voulant pas s'avouer qu'il voulait sortir encore une fois de la cellule, l'abbé Prévost demanda sa translation dans une branche moins rigide de l'ordre ; il voulait un peu de liberté, sinon la liberté pleine et entière. Comptant sur sa demande, il s'échappa un matin par prévision de Saint-Germain-des-Prés ; le bref qu'il attendait ne fut pas fulminé ; craignant les suites de cette troisième désertion, qui était plus sérieuse que les autres, il s'enfuit en Angleterre, et de là en Hollande, résolu de vivre désormais où il plairait à Dieu, confiant dans son esprit et dans son étoile.

Revit-il sa maîtresse avant de partir ? il ne l'a point dit. On doit croire que non. D'après une de ses lettres, il rencontra, près du Havre, une bande de filles de joie qu'on allait embarquer pour l'Amérique ; ce tableau le reporta, malgré lui, à ses amours de cabaret. « Hélas ! s'écrie-t-il, nous en avons aimé plus d'une que les vents contraires jettent là-bas sur ces rivages perdus. »

Arrivé à Londres, il se hâta d'achever *les Mémoires d'un homme de qualité,* qui lui donnèrent de quoi vivre durant quelque temps. Le succès surpassa toutes ses espérances. Pour donner plus de prix à une seconde édition de ce livre, il songea à y joindre, en forme d'épisodes, quelque nouvelle histoire ; il chercha un sujet, un héros, une héroïne, une intrigue, un dénoûment. L'image de sa chère maîtresse n'était, comme il l'a dit, qu'à demi effacée : plus il s'en éloignait et plus elle s'embellissait de teintes poétiques : le souvenir a des prismes sans nombre et ne garde que le côté charmant des tableaux de l'amour. C'était une héroïne toute

Digitized by Google

trouvée, un portrait adoré qu'il allait peindre avec amour encore. Pour un héros, il n'avait qu'à se peindre lui-même. Un peu d'imagination pour colorer la vérité, et voilà le roman. La scène qu'il avait vue au Havre l'avait frappé; sa pensée y revenait sans cesse comme s'il y avait eu là quelque figure qui ne lui fût point étrangère : quel dénoûment terrible et poétique! Prévost n'écrivit-il pas son roman, dominé par tous ces souvenirs? On a beau feuilleter ses livres, son journal, ses lettres; on a beau consulter les Mémoires du temps, on s'arrête sans rien décider sur ce point délicat.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il prit son œuvre au sérieux ; il y mit son cœur et ses larmes ; le livre achevé, il ne l'oublia pas comme les autres ; il l'aimait et le consultait en ses jours de tristesse, comme nous consultons un ami qui sait notre plus cher secret. Entre autres preuves de cet amour de l'écrivain pour son œuvre, on peut voir la critique que l'abbé Prévost fit lui-même de Manon Lescaut dans son Journal le *Pour et le Contre*. « Ce n'est partout que peintures et sentiments, mais des peintures vraies et des sentiments naturels. — Je ne dis rien du style, c'est la nature même qui parle. »

Paris a cela de triste que, dans les hasards de ses mille rues, on rencontre mille fois la figure qu'on fuit, et jamais la figure aimée. Que de fois en vain on a poursuivi dans le désert de la grande ville le souvenir vivant d'un amour de printemps!

Dans la préface d'un livre curieux, *Suite de l'histoire de Manon Lescaut et du chevalier Desgrieux*, car on a osé continuer ce chef-d'œuvre, lui ou un autre, peut-être La Clos, on raconte que l'abbé Prévost, à son retour à Paris, après six ans d'exil, après le succès de

Digitized by Google

Manon Lescaut, rencontra sur le Pont-Neuf, par un grand vent d'automne, sa première maîtresse, celle peut-être qu'il avait pieusement enterrée dans les savanes de l'Amérique. L'abbé Prévost avait une dame à son bras : était-ce une autre passion plus calme? était-ce une amie de la veille, quelque femme du monde éprise de l'écrivain après avoir lu son roman? On ne sait. Tout d'un coup la première maîtresse passe vivement, sans le reconnaître. Mal vêtue, surtout pour la saison, elle avait toutes les peines du monde à se défendre des coups de vent. L'abbé Prévost la reconnut rien qu'à la voir marcher, quoique les années fussent venues plus vite encore pour elle que pour lui; pâle et défaite, ayant subi, comme dit quelque part Prévost, les ravages du temps et de l'amour, elle était toujours jolie, du moins aux yeux de son amant. Dès qu'il reconnut sa chère maîtresse, il fit un pas vers elle avec un battement de cœur terrible. « Qu'avez-vous donc? » lui demanda la dame qui lui donnait le bras. Depuis un instant il avait oublié celle-ci. Il s'arrêta avec désespoir, jetant un regard désolé sur cette volage, charmante et malheureuse fille qui fuyait avec le vent pour aller il ne savait où, ni elle non plus, peut-être. Que n'eût-il pas donné pour se jeter dans ses bras et savoir d'elle-même si elle s'était souvenue de lui dans cette longue absence!

Pourquoi n'eut-il pas ce jour-là la force ou le courage de sa passion? Sans doute il n'osa pas faire ainsi un tableau de genre devant tous les passants du Pont-Neuf. Peut-être craignait-il de désoler celle qu'il avait au bras, peut-être l'heure de la sagesse avait-elle enfin sonné pour celui qui avait si longtemps combattu; peut-être enfin ne voulait-il retrouver sa chère maî-

Digitized by Google

tresse, la première et la plus aimée, que pour la reperdre aussitôt, après lui avoir encore une fois ouvert son cœur ; pareil à ceux qui vont revoir le pays natal avec d'amères délices, mais qui n'y veulent pas demeurer.

Pourquoi ne pas s'arrêter à cette physionomie si poétique d'un pareil portrait littéraire ? Pourquoi chercher l'abbé Prévost ailleurs qu'en cette œuvre immortelle ? Tout l'abbé Prévost est là, tout son génie, tout son cœur. A quoi bon le suivre dans ses autres romans et dans ses autres années ? Ce serait le peindre moins aimable, écrivant toujours, mais sans amour et sans rêverie. Pourquoi vous dire qu'il tomba frappé d'apoplexie en traversant la forêt de Chantilly, comme un bon bourgeois qui a pris du ventre ? Pourtant sa destinée fut étrange jusqu'à la fin : un médecin de village lui donna un coup de scalpel par amour de la science : l'abbé Prévost, qui n'était qu'en léthargie, se réveilla pour assister à sa mort.

Digitized by Google

VI

GENTIL-BERNARD.

La fortune s'est amusée, il y a un peu plus d'un siècle, à conduire par la main un poëte aimable qui s'était mis en route un beau matin, sans argent, à l'aventure et à la grâce de Dieu. C'était un clerc de procureur, qui s'appelait Pierre Bernard; il était fils d'un pauvre sculpteur de province. Voltaire l'avait, suivant sa coutume, baptisé à sa guise; il écrivait à Bernard pour un souper chez madame Duchâtelet :

Au nom du Pinde et de Cythère,
GENTIL-BERNARD est averti
Que l'Art d'Aimer doit samedi
Venir souper chez l'Art de Plaire.

Bernard est né à Grenoble en même temps que Louis XV. « C'est étrange, disait plus tard madame de Pompadour, qu'il me soit né dans la même saison deux amoureux de qualité : un roi et un poëte. » L'amour et la poésie surprirent Bernard tout au matin de la vie. Au sortir du collége, il alla passer quelque temps à la campagne d'un oncle; là il trouva Claudine au gré de son cœur. C'était une jolie paysanne

Dont les cheveux, bouclés à l'aventure,
Flottaient au vent sous un chapeau de fleurs;

Digitized by Google

c'était la cousine et la servante du curé de la paroisse; s'il faut en croire Bernard, elle se passa du saint homme comme du notaire à l'heure des amours. Après avoir aimé Claudine et rimé en son honneur quelques stances licencieuses, Bernard partit pour Paris, le beau pays de ses rêves, où il lui fallut s'enfermer dans le grimoire d'un procureur. Le marquis de Pezay, ayant des affaires en cette étude, s'émerveilla de la belle humeur de Bernard. C'était alors un beau garçon d'une stature magnifique, demi-souriant, demi-rêveur, « la coqueluche des sémillantes grisettes. » Grâce au marquis de Pezay (le soldat et non le poëte), il fit un pas rapide dans le monde, il mordit à belles dents aux vertus les plus revêches. Mais au beau milieu de ses succès il partit pour les guerres d'Italie avec Pezay sous les ordres du maréchal de Coigny, dont il devint le secrétaire. Il se battit bien pour un poëte, mais il chanta mal ses combats. Au retour de cette campagne, il fut accueilli par mademoiselle Poisson, qui était presque madame Lenormand d'Étioles; il fut accueilli en qualité de bel esprit, disait-elle; pour lui il prenait une autre qualité dans la maison. C'est là qu'il rencontra Bernis, ce grand diable d'abbé que la profane avait surnommé son *pigeon pattu,* à cause de ses grands pieds et de ses roucoulements.

Quand Bernis et Bernard se rencontrèrent, suivant l'expression du cardinal, « à la porte de ce cœur rebelle qui devait régner sur le monde, » ils avaient déjà tous deux un caractère rigoureusement dessiné. Bernis était dévoré d'orgueil et d'ambition; Bernard, qui ne devint pas cardinal, était pourtant le plus sage : il savait que la gloire ne se donne pas pour rien; il se contentait des amourettes, des petites chansons et des petits

Digitized by Google

soupers, le tout à huis clos. Ils suivirent tous deux leur chemin sans détour et sans entrave, l'un avec une joyeuse insouciance, l'autre avec une ardeur aveugle; tous deux se retrouvant çà et là à propos d'une rime ou d'une femme, avec Euterpe ou avec madame de Pompadour. « Eh bien, où en sommes-nous, monsieur l'abbé? — Sur ma foi, j'arrive à l'Académie. Un peu plus tard : Me voilà ambassadeur. Peu de temps après : Me voilà ministre. Enfin sur la dernière question de son ami, il répondait : Hélas! il n'y a plus rien à faire, ils m'ont nommé cardinal. Mais vous, Bernard? — Toujours Gentil-Bernard, comme dit Voltaire. — Et comme disent les femmes. Ah! bienheureux poëte! Voulez-vous être de l'Académie? — Dieu m'en garde : c'est bon pour vous, monsieur l'abbé. »

Bernard ne se démentit pas un seul instant; il fut jusqu'au bout l'Anacréon français, s'épanouissant au bruit des verres et des chansons, recherchant l'odorante fumée du vin de Champagne, mais jamais celle de la gloire. Il faisait des vers pour servir ses amours, mais rien de plus. Il avait en horreur les imprimeurs et les libraires; on eut beau faire, il ne consentit jamais à faire un petit volume de ses petits vers. Trouverait-on de nos jours un poëte d'autant d'esprit! Cependant plus que jamais il serait temps de comprendre que Dieu a donné la poésie à la plupart des poëtes comme la rosée aux fleurs. Soyez donc le poëte de vous-même, le poëte de votre amour, de votre misère et de votre grandeur; chantez pour votre cœur, mais chantez pour vous : nul ne se plaindra de la chanson. A quoi bon dévoiler aux autres les mystères de votre âme! un peu de pudeur, s'il vous plaît. N'allez pas ainsi offrir à tout venant cette âme en grand déshabillé, n'allez pas ainsi profaner

Digitized by Google

votre amour le plus pur, celui qui se cache dans les forêts vierges du souvenir.

Il a paru du vivant de Bernard, des fragments de son poëme *l'Art d'aimer,* mais à sa grande douleur. Le libraire Leroux s'était glissé à diverses reprises dans les salons où allait Bernard, et, à force d'entendre relire ce poëme, il avait à peu près retenu.

Bernard refusa toutes les faveurs qui mettent l'orgueil en jeu. Il ne voulut pas être de l'Académie; comme Rameau, il refusa des lettres de noblesse. « Voyons, que puis-je donc faire pour vous, mon cher poëte? » lui dit madame de Pompadour à son arrivée au pouvoir. Bernard se contenta de baiser la main de la marquise. « Allez, vous n'êtes qu'un sot; vous ne serez jamais rien de bon. » Madame de Pompadour s'arrangeait mieux de l'ambition de Bernis, qui, par là, flattait si bien son penchant. « A la bonne heure, celui-là ne restera pas en chemin; il n'en est pas comme vous à regretter sa Claudine. Quelle fantaisie vous a donc pris d'aimer cette paysanne? — L'amour est le dieu des contrastes et des extravagances, madame la marquise : quand on commence par une bergère, on finit par une reine; j'ai débuté par Claudine, ne suis-je pas allé jusqu'à... — La Bastille! » s'écria madame de Pompadour, avec un sourire de mauvais augure. Bernard se mordit les lèvres et sortit avec cette leçon. Il comprit bien qu'en amour jouer avec l'esprit, c'est jouer avec le feu... Déjà c'était un amant des plus silencieux sur ses bonnes fortunes, savourant à loisir dans son cœur toutes les ivresses de la vie. Mais depuis ce jour, son cœur fut un abîme de ténèbres pour le monde; hormis Claudine, il n'afficha pas une seule maîtresse.

Digitized by Google

Bernard resta dix ans attaché à la maison de Coigny où il était parfois assez mal venu. Le maréchal, à son lit de mort, regretta d'avoir abusé de la bonhomie apparente et du sourire toujours aimable du poëte : il n'avait jamais souffert qu'il mangeât à sa table ; il l'avait maltraité à tort et à travers pour ses distractions, pour ses amours, pour ses vers et surtout pour sa mauvaise écriture. Il le fit venir, lui tendit sa main si fière et dit à ses petits-fils : « Je vous recommande M. Bernard, qui est digne de toute votre protection et de toute votre amitié. Je l'ai trop oublié, ne l'oubliez pas. » La fortune du poëte s'arrondit un peu par le testament de M. de Coigny ; de jour en jour elle s'arrondit encore. Bernard, tout en se débattant contre les faveurs de la fortune, mourut avec 50,000 livres de rentes. C'était peu de chose en face de son ami le cardinal qui eut pendant ses belles années un demi-million de revenu.

Quand Bernard fut nommé secrétaire général des dragons, vers 1740, Voltaire, qui recherchait toutes les amitiés littéraires avec des petites lettres et des petits vers, lui écrivit : « Le secrétaire de l'amour est donc le secrétaire des dragons ! Notre destinée, mon cher ami, est plus agréable que celle d'Ovide ; aussi votre *Art d'aimer* me paraît au-dessus du sien. Vous dites que la fortune de M. de Coigny (le petit-fils du maréchal) a des ailes ; voilà donc tous les dieux ailés qui se mettent à vous favoriser. Mais si sa fortune a des ailes, la vôtre a des yeux : on ne l'appellera plus aveugle, puisqu'elle prend tant de soin de vous. Souvenez-vous de moi au milieu de vos lauriers et de vos myrtes. » Déjà Bernard était nommé l'Ovide français pour son *Art d'aimer* et pour quelques charmantes poésies, comme

Digitized by Google

l'*Épître à Claudine*. Alors on raffolait de tout; on raffola de Bernard. Cette *Épître à Claudine*, toutes les femmes l'avaient apprise de la bouche de Bernard. « Ah! poëte, lui dit un jour madame de Forbin (s'il faut en croire Bachaumont), je sais votre épître par cœur; mais que puis-je faire pour que votre cœur l'oublie? » Ainsi on était jaloux de Claudine, et on n'était pas jaloux de Céliante, de Zélie ou de toute autre rivale célèbre. Cette *Épître à Claudine*, qui commence comme un conte de La Fontaine, tourne peu à peu à l'élégie. Le poëte, après avoir écouté les souvenirs les plus gais et les plus profanes de l'amour, finit par s'abandonner à l'inspiration du cœur. Comme cette épître est la meilleure page de l'histoire de Bernard, j'en détache quelques vers, non pas au hasard :

Pour être née en de stériles champs,
Est-elle moins la fille de l'Aurore?
La fleur des prés est celle que j'adore.
C'est là Claudine, au plus beau de mes jours,
Que je te vis : j'y vis tous les Amours.

Ici le poëte raconte, dans le goût du temps, comment ils ont enivré le bon curé pour s'enivrer plus à leur aise à la coupe profane.

Que de serments! que de baisers de feu!
Pour les compter, ils nous coûtaient trop peu.
L'aube du jour moins de fleurs vit éclore.

Enfin le poëte va dire adieu à Claudine; le cœur, étouffé dans le plaisir, s'anime à un pur rayon d'amour.

Digitized by Google

Toi que je laisse oisive et solitaire
Dans ce hameau, tu verras tous les jours
Ces bois, ces eaux, ces fleurs, cette fougère :
Tous ces témoins de nos fraîches amours ;
Claudine, hélas ! m'aimeras-tu toujours ?

Ces derniers vers viennent de ce sentiment tendre et poétique dont s'inspirait André Chénier. Il y a là ce premier voile de mélancolie que nous avons trop mouillé de larmes. Avec ces quatre vers, aujourd'hui on en ferait quatre-vingts. Nous y gagnerions peut-être quelques rayons de soleil couchant, un coin de ciel, une étoile mélancolique. Bernard est trop bien sur la terre pour songer à tout cela ; son regard ne recherche le ciel que dans les yeux de sa maîtresse.

Les premiers vers de l'*Art d'Aimer* tracent aussi à grands traits la vie de Gentil-Bernard. Il est bien entendu que, pour savoir l'histoire d'un poëte, il faut lire et relire ses vers plutôt que sa biographie qui ne raconte que les dehors de la vie. Dans ses vers, le poëte se laisse çà et là surprendre par la vérité ; il se confesse à son insu ; il éparpille sans y penser tous les trésors du souvenir, comme le peintre qui, dans ses tableaux, se surprend à donner à sainte Cécile ou à Jeanne d'Arc les yeux ou la bouche de sa maîtresse. Voici donc les premiers vers de l'*Art d'Aimer :*

J'ai vu Coigny, Bellone et la Victoire !
Ma faible voix n'a pu chanter la gloire.
J'ai vu la cour, j'ai passé mon printemps,
Muet, aux pieds des idoles du temps.
J'ai vu Bacchus sans peindre son délire ;
Des doctes sœurs j'ai négligé la lyre ;
J'ai vu Daphné : je vais chanter l'amour !

Digitized by Google

Pour savoir comment Gentil-Bernard entend l'amour, il faut lire tout son poëme. Cet *Art d'Aimer* est plutôt l'art de ne pas aimer, ou encore l'art de ne plus aimer. L'Olympe et Cythère, Vénus et ses nymphes, tout l'attirail mythologique est là qui s'agite pour la dernière fois. Par malheur pour l'amour, le plus apparent symbole du poëme est la ceinture de Vénus. Gentil-Bernard, qui n'est guère chrétien, ne voit pas l'amour ailleurs. Mais à quoi bon l'*Art d'Aimer*, comme s'il y avait une école d'amour ? L'amour est une pure rosée, qui descend du ciel dans notre cœur quand il plaît à Dieu ; l'amour est donc une surprise, une divination, une science soudaine. Une femme en dit plus avec un regard ou avec un sourire que tous les Ovide et les Gentil-Bernard du monde.

Madame de Pompadour, qui avait, en dépit d'elle-même, un penchant secret pour Bernard, parvint à l'exiler un peu de Paris. Elle le nomma bibliothécaire du château de Choisy, où elle lui fit bâtir une charmante maisonnette, nommée par les poëtes du temps le Parnasse de l'Anacréon français. Bernard, qui n'était jamais seul dans l'exil se résigna de bon cœur. Louis XV n'allait guère dans cette bibliothèque, ni Bernard non plus : « Qu'irai-je faire de bon parmi tous ces morts ! » disait-il gaiement à ses amis. Un jour, il écrivait à Voltaire : « Faites donc passer au pauvre fossoyeur de Choisy votre beau poëme avec les images : je tiens une fosse toute ouverte ; au moins ces morts-là reviennent comme les esprits. »

Louis XV aimait Bernard par boutades ; il l'accueillait toujours avec bonne grâce ; il voulait bien entendre ses vers ; mais Bernard n'aimait pas Louis XV de si près ; il savait, s'il en faut croire une lettre de Ber-

Digitized by Google

tin, que le roi daignait être jaloux du poëte, à propos d'amour, bien entendu. Madame de Pompadour allait quelquefois oublier à côté de Bernard le roi, les jésuites et le parlement. Dans *le Voyage en Bourgogne,* Bertin, passant devant le château de Choisy, rappelle poétiquement les doux passe-temps de Gentil-Bernard :

C'est là qu'entouré des Amours,
Dont il fut l'apôtre fidèle,
Le desservant de la chapelle
Mettait l'Art d'Ovide en chansons,
Et le soir, couronné de lierre,
Était payé de ses leçons
Par un baiser de l'écolière.

L'écolière était quelquefois madame de Pompadour ; mais quand celle-là manquait, Gentil-Bernard n'avait pas le temps de s'en plaindre. Et d'ailleurs, comme ses vins étaient dignes de son esprit, les amis venaient à toute heure *gazouiller* avec lui. A Choisy comme à Paris, le bibliothécaire déjeunait, dînait et soupait à fond tous les jours de la vie, ce qui est un prodige pour un poëte.

Quand Bacchus et l'Amour (pardonnez-moi ce retour aux vieilles idoles ; mais à force de secouer la poussière qui les couvre, je m'y laisse prendre malgré moi), quand Bacchus et l'Amour donnaient à Gentil-Bernard le temps de respirer, il rappelait les Muses effarouchées ; de là nous viennent ces petites odes anacréontiques, ces épîtres galantes, ces fantaisies licencieuses, que le malin poëte n'avait garde de faire imprimer, sachant bien que tout cela s'imprimait dans les cœurs, à l'ombre des paravents.

Toutes ces poésies, à bon droit dites fugitives, sont

Digitized by Google

loin d'être de l'invention de Gentil-Bernard, qui n'était guère qu'un écho aimable des chansons de ses devanciers. Des poëtes sans nombre avaient avant lui passé dans son joli jardin pour y cueillir ces roses profanées. Sans parler des plus anciens et des plus connus, Bernard a encore des airs de ressemblance avec Sannazar, le roi du sonnet et du *canzone,* le charmant poëte profane et sacré ; avec Pontanus, le poëte des Grâces ; Franchini, qui chantait si peu, mais qui chantait si bien ; Stroza, le doux élégiaque ; Buchanan le vagabond, qui mourut ennuyé de la vie, quoiqu'il eût aimé ; enfin, avec quelques-uns des aimables poëtes français du XVIe siècle.

Dans ce volume de ses œuvres, Gentil-Bernard raconte à peu près toutes les *volageries* de son cœur. Tantôt il chante son hameau :

Rien n'est si beau
Que mon hameau.
Oh ! quelle image !
Quel paysage
Fait pour Watteau !

Tantôt il se lamente d'être à la cour. Il est à peu près le seul poëte du temps qui n'ait pas chanté les lauriers et les vertus du roi ; il chantait l'Amour, qui est le roi des rois. Aussi Louis XV le trouvait-il plus spirituel que tous les autres. Le plus souvent, Bernard gazouillait sur les bonnes grâces d'Olympe, l'absence de Thémire, les baisers de Galatée, le Trianon de Cythère, la Volupté, les roses de l'Aurore et d'Églée. Une seule fois, les larmes du divin sentiment passent dans son âme sur toutes ces passions profanes. Il a vu Bathilde, c'est-à-dire madame de Longpré, qui

Digitized by Google

s'était réfugiée dans une abbaye pour pleurer un amant infidèle :

Je sens qu'un feu pur et sacré
Me rend digne du sanctuaire
Où mon audace a pénétré.
Je brûlai des flammes mondaines,
Et courant la mer des dangers,
J'accusai mes goûts passagers,
Du chant des profanes sirènes ;
Aujourd'hui changeant de désirs,
J'aborde une plage nouvelle :
La voix des colombes m'appelle.

Toute cette épître est charmante ; l'amour descend trop vite des célestes régions, selon sa coutume, quand il suit Bernard. Au début, on s'imagine s'élever jusqu'à l'extase des archanges ; « mais, s'écrie le poëte, nous aurons toujours le temps de soupirer là-haut. » Il se trouve dans cette épître des images pleines de grâce et de hardiesse qui semblent détachées du *Cantique des Cantiques :*

Au jardin des roses captives
Celle dont mon cœur est blessé
Est dans un buisson hérissé
Qui retient ses feuilles plaintives.

Bernard, dans l'âge mûr, s'était épris de la belle poésie de la Bible ; il traduisit Salomon pour les distractions de madame de Pompadour. Dans ce travail il fut plus heureux que Voltaire ; il eut l'art de reproduire avec toute la grâce orientale les charmantes images du cantique de la volupté ; le souffle brûlant qui passait sur la harpe de Salomon est venu jusqu'à la

Digitized by Google

lyre de Gentil-Bernard. De tout ce livre de poésies orientales, il ne nous est parvenu que deux dialogues, *Ema* et *Aminthe*. Gentil-Bernard comptait beaucoup sur ce livre, si toutefois il a compté sur quelque chose ; mais le pauvre poëte avait pour héritière une nièce dévote, qui brûla tout en sacrifice, hormis le testament.

Gentil-Bernard s'éteignit avec sa gloire quelques années avant sa mort. Il s'éveilla fou en juillet 1770, mais il eut le bonheur de ne pas s'en douter. Il vécut ainsi quelques années sous la garde de sa nièce. La cause de cette folie presque raisonnable, tant elle était calme et douce, a fait du bruit dans le monde. Le chevalier de Châtellux a remarqué que si tous les hommes l'attribuaient à la passion du poëte pour les Olympe et les Corinne, les femmes, au contraire, en accusaient uniquement son culte pour le bon vin. Cette remarque n'est pas à dédaigner, comme dit Grimm. Faut-il plaindre Gentil-Bernard ? Qu'importe après tout cette folie? Ce demi-sommeil de l'intelligence, c'est la préface de la mort. Il lui revint à de longs intervalles des éclairs d'esprit. Ainsi, un soir qu'il voyait représenter son opéra, il demanda à son voisin le nom de la pièce et de l'actrice : « *Castor et Pollux,* et mademoiselle Arnould. — Ah ! s'écria-t-il, ma gloire et mes amours. » Une nuit qu'il appelait Claudine, sa nièce lui dit qu'il rêvait. « Ah ! oui, dit-il, car j'ai vu le bonheur. »

Il mourut sans peur et sans reproches, heureux poëte ! sans souci de la gloire et sans souci de la mort.

Ne s'est-on pas un peu trop moqué des poëtes galants du XVIIIe siècle ? Les esprits forts de la littérature ondoyante et verdoyante jugent encore par un éclat de rire toute cette troupe de jolis poëtes qui roucou-

Digitized by Google

laient dans les chemins touffus de Paphos et de Cythère, humblement couchés au pied du Parnasse qu'ils se gardaient bien de gravir. Or aujourd'hui, hormis trois ou quatre poëtes par la grâce du cœur et de l'âme, que viennent nous chanter tous ces Chatterton malades ? Gentil-Bernard chantait Paphos, Cypris, madame de Pompadour, Ovide, les Grâces, Anacréon, les cheveux de Daphné, les mains de Thémire, les lèvres de Claudine. Tout cela a passé vite comme les bouquets cueillis sous le soleil ; mais dites-moi que chantent à leurs belles tous nos lugubres génies ? Est-ce l'amour, la beauté, la grâce, la jeunesse ? Ils chantent, c'est-à-dire ils se lamentent sur les amertumes de la vie ; ils pleurent leurs illusions envolées, ils gémissent sur les ronces du chemin ; enfin, au lieu de chanter l'amour, on peut dire qu'ils chantent la mort. Pas un éclair de gaieté dans cet orage des cœurs, pas un rayon de joie dans ces ténèbres des âmes ! Il y aurait bien çà et là un œil bleu assez joli, si une larme ne venait mouiller la paupière, mais cette larme qui voile un œil bleu, c'est la poésie.

Dans ce léger pastel, je vous ai peint Gentil-Bernard ou à peu près avec armes et bagages. J'ai négligé bien des détails, un madrigal par-ci, un beau mot par-là ; j'aurais dû peut-être vous dire qu'il avait l'inspiration rebelle et qu'il avait plus tôt cueilli une rose ou un baiser qu'une rime ; que, malgré sa stature herculéenne, il s'habillait comme un petit-maître, aimant les fanfreluches par-dessus tout. Enfin, j'ai indiqué le poëte ; si vous l'aimez, vous irez plus loin : ses œuvres sont exposées aux injures des quais. Il y a encore, comme par miracle, une jolie petite édition de Londres, revêtue de maroquin ; ne manquez pas celle-là,

Digitized by Google

car celle-là, qui est des plus rares, a passé sans doute par les blanches mains de quelque belle marquise de 1780. Noubliez pas d'acheter ce petit livre, qui est un des derniers souvenirs de la galanterie française; faites un peu de place dans votre bibliothèque, dans votre cimetière, comme disait Gentil-Bernard, à ce précieux volume, qui garde encore la poussière embaumée des boudoirs. En ouvrant ce gracieux volume, vous respirez un parfum vieilli de ce pauvre XVIIIe siècle, qui a fini si mal; vous reverrez au frontispice tous les jolis Amours de Cythère aiguisant leurs flèches et leurs regards; vous toucherez avec respect le petit ruban bleu indiquant la page la plus amoureuse; enfin, vous verrez autour de vous voltiger l'ombre de ce sourire si doux qui, pendant cinquante ans, s'est arrêté sur toutes les jolies bouches, ce sourire enchanteur qui s'est envolé pour jamais avec l'âme de la reine Marie-Antoinette.

Digitized by Google

VII

VOLTAIRE.

I

Écrire l'histoire de la vie et des œuvres de Voltaire, c'est presque écrire l'histoire du XVIIIe siècle. En effet, Voltaire apparaît dès la régence et ne disparaît qu'aux premières rumeurs de la révolution; et encore n'est-il pas tout palpitant jusqu'au règne de Bonaparte? Et durant les soixante-dix années qu'il tint la plume, ne le voit-on pas à tous les horizons? Vous le rencontrez à chaque pas dans l'histoire de ce siècle étrange, au théâtre, à l'Académie, en exil, chez le roi de Prusse, à Versailles, où il n'est qu'un courtisan de madame de Pompadour, à Ferney, où il est le roi du monde intellectuel. Où il n'est plus, son esprit est toujours. Demandez à Fréron, à Desfontaines, à toutes ses victimes, à tous ses critiques. Demandez à l'Encyclopédie qui forgeait sur son enclume les pensées de Voltaire; demandez aux journaux du temps : ne donnent-ils pas plus de nouvelles de Ferney que de la cour de France? Si quelqu'un ici-bas s'est jamais fait une royauté de son esprit, ç'a été Voltaire.

Cet homme, qui a rempli son siècle de ses idées, de

Digitized by Google

ses hardiesses; ce poëte qui avait trop d'esprit; ce philosophe violent qui semait à pleines mains le bien et le mal, a été jugé tour à tour par des ennemis et par des enthousiastes. Aujourd'hui encore mille voix confuses chantent ses louanges ou proclament ses erreurs. Pour les uns c'est le digne frère de La Fontaine et de Racine; pour les autres, c'est le triste précurseur de Marat et de Babœuf. Les uns et les autres se trompent. Voltaire n'a pas continué La Fontaine et Racine, il n'a pas allaité Marat et Babœuf : il a représenté, à force de raison et de moquerie, l'esprit de son siècle. On chercherait vainement dans ses œuvres la grâce efféminée de Racine et la naïveté gauloise de La Fontaine; aussi vainement y chercherait-on le germe des idées représentées après sa mort par ce fou qui s'appelait Babœuf et par ce plus grand fou qui s'appelait Marat. Il est bon de suivre le sillon d'un esprit; mais aller au dela des traces visibles, c'est aller au hasard, c'est s'égarer, c'est se perdre.

Dans tous les siècles, un homme apparaît qui s'élève au-dessus de tous et qui parle plus haut que ceux qui parlent; sur le chaos des idées de son temps, il répand la lumière de l'esprit; recueillant tous les bruits qui se font autour de lui, il les domine par sa voix, il les reproduit avec éloquence, il est le plus écouté. Au XVIIIe siècle, cet homme c'est Voltaire; car les idées de Voltaire étaient en germe chez tous les penseurs. Voyez Bayle, voyez Fénelon lui-même. Le plus souvent, le génie n'est qu'un écho bien disposé.

Avant de parler du caractère et des œuvres de l'homme, voyons les hasards et les destinées de sa vie. Suivons pas à pas Voltaire dans les divers chemins qu'il a pris de gré ou de force; voyons s'il n'a été

Digitized by Google

qu'un jouet du destin ou s'il a marché en toute liberté. Mais qui dévoilera jamais ce mystère de la vie humaine? qui osera dire avec assurance : Je vais où je veux aller?

François-Marie Arouet de Voltaire est né à Châtenay, campagne de Paris, le 20 février 1694. Son père, François Arouet, avait été notaire au Châtelet; sa mère, Marguerite d'Aumart, descendait d'une famille noble du Poitou. Il vint au monde faible comme Fontenelle qui vécut cent ans. On l'ondoya; ce ne fut qu'en novembre qu'il put être baptisé; il eut pour parrain un abbé sans abbaye et sans foi, l'abbé de Châteauneuf, ami de sa mère et amant de Ninon de l'Enclos; aussi a-t-on dit que l'esprit et l'irréligion l'accueillirent au berceau. L'abbé, prenant au sérieux son titre de parrain, voulut diriger la jeune intelligence de son filleul; il lui apprit à lire; Ninon lui demandant un jour des nouvelles de l'enfant : « Ma chère amie, répondit-il, mon filleul a un double baptême, mais il n'y paraît guère; à peine âgé de trois ans, il sait toute la *Moïsade* par cœur. » Ainsi Voltaire, grâce à celui qui avait répondu de sa croyance devant l'Église, apprenait à lire dans ce poëme impie attribué à J. B. Rousseau. Ninon voulut que cet enfant, qui promettait tant, lui fût présenté. Elle baisa ses blonds cheveux de ses lèvres fanées et profanées; elle lui prédit qu'il aurait de l'esprit comme un ange. Ce ne fut pas la seule prédiction que l'enfant inspira. Peu d'années après, au collége des jésuites, le père Le Jay, frappé de la hardiesse de ses idées, lui dit qu'il serait l'étendard (d'autres ont dit le coryphée) du déisme en France. Ninon ne perdit pas de vue cet enfant qui devait tenir le sceptre de l'esprit aussi longtemps qu'elle

Digitized by Google

avait tenu le sceptre de la galanterie : à sa mort, elle lui laissa deux cents pistoles pour acheter des livres.

Chez les jésuites, Voltaire n'eut donc pas le temps de devenir poëte ; l'esprit était venu trop tôt répandre ses rayons éclatants ; la poésie, qui demande pour éclore un peu d'ombre et de silence, ne devait pas s'épanouir encore pour lui. Mais Voltaire fut-il jamais poëte ? cultiva-t-il cette fleur de rêverie que le cœur arrose d'une larme ? s'éleva-t-il assez haut pour dérober aux rivages célestes cette rose d'amour dont le poëte secoue les parfums ici-bas ?

La cour se faisait vieille et dévote comme le roi. Madame de Maintenon voulait enchaîner la France dans ses rosaires de buis ; tous les courtisans, tous les dignitaires, tous les esclaves titrés se couvraient la face d'un masque de dévotion. Le XVIIIe siècle est sorti de là : des princes, des grands seigneurs, des prêtres et des poëtes protestaient, par d'élégantes orgies, contre les grandes mines austères de la cour. Comme ils étaient débauchés avec délicatesse, irréligieux avec gaieté, blasphémateurs avec grâce, frondeurs avec esprit ; comme ils avaient à leur tête des hommes tels que le prince de Conti, le duc de Vendôme, le grand prieur, le duc de Sully, le marquis de La Fare, l'abbé de Chaulieu, il fut du bel air d'être admis dans leur cercle. L'abbé de Châteauneuf, qui voulait faire de son filleul un honnête homme, ne manqua point de l'y conduire, au sortir du collége. Voltaire avait seize ans ; jusque-là peut-être n'était-il irréligieux qu'à demi ; car, malgré les leçons de son parrain, il avait trouvé chez les jésuites un bon parfum de candeur chrétienne ; mais, une fois dans cette école de gaieté licencieuse et de volupté sans frein, pouvait-il vivre avec cette virginité

Digitized by Google

du cœur qui préserve la jeunesse jusqu'au jour de la raison ?

Arouet ne fut point admis comme un poëte dans cette brillante compagnie. Il y prit les allures d'un grand seigneur. Que lui manquait-il pour cela ? il avait de l'esprit, de la figure, de l'argent ; il ne lui manquait qu'un nom, il prit le nom de Voltaire. Il osa être familier avec tout le monde, comptant déjà sur l'esprit qui sauve tout. Ainsi, dès son début dans le cercle des voluptueux, il dit au prince de Conti, qui lui avait lu des vers : « Monseigneur, vous serez un grand poëte ; il faut que je vous fasse donner une pension par le roi. » Au milieu des dissipations mondaines, il ne perdait pas de vue l'horizon poétique. Il ébauchait la tragédie d'OEdipe et rimait une ode pour concourir devant l'Académie française. Au XVIIIe siècle, la tragédie et la pièce de concours étaient, pour ainsi dire, l'antichambre de la poésie ; il fallait avant tout passer par là. Voltaire, vous le devinez, n'obtint pas le prix de l'Académie ; ce n'était point là un poëte taillé pour devenir lauréat ; il avait trop de hardiesse dans l'esprit. Il faut dire que le sujet du concours était la décoration du chœur de Notre-Dame. Un sujet religieux et pardevant l'Académie ! voilà de quoi surprendre tout le monde aujourd'hui.

Cependant son père le crut perdu en apprenant qu'il faisait des vers et voyait bonne compagnie. Le pauvre homme était en même temps désolé par le jansénisme opiniâtre de son fils aîné ; il disait souvent : « J'ai pour fils deux fous, l'un en vers, l'autre en prose. » Il exila le fou en vers à La Haye, à l'ambassade française. L'ambassadeur, le marquis de Châteauneuf, ne se montra pas si facile à vivre que son cadet l'abbé de

Digitized by Google

Châteauneuf. Il tenta de ramener Voltaire à la prose, mais le jeune poëte ne se laissa pas dompter; non-seulement il fit des vers, mais, ce qui était aggravant, il fit des vers amoureux. « Je n'espère plus rien de votre fils, écrivait l'ambassadeur à l'ancien notaire, le voilà fou deux fois : amoureux et poëte. » Voltaire s'était éperdument épris de Pimpette du Noyer, la seconde fille de cette trop célèbre aventurière qui vivait à La Haye de libelles et d'intrigues, qui s'y était réfugiée en protestante, mais pour y trouver la liberté de conduite plutôt que la liberté de conscience. L'ambassadeur défendit l'amour à Voltaire, le poëte persista; le marquis de Châteauneuf lui ordonna de retourner en France. Voltaire partit en essayant d'enlever Pimpette du Noyer; mais madame du Noyer, qui comptait sur les beaux yeux de sa fille pour aller dans le monde, écrivit un libelle contre Voltaire et garda Pimpette à vue.

La renommée ne permet guère aux peintres de nous donner le portrait des poëtes avant que les ravages du temps aient passé sur leur figure. La peinture nous représente Homère vieux, aveugle et mendiant; depuis Homère jusqu'à Milton, voyons-nous dans la poétique galerie une seule tête dans la verdeur de la jeunesse et dans la grâce de l'amour? Tous les poëtes nous apparaissent couronnés de lauriers et de cyprès. N'aurions-nous pas bien du charme à les voir couronnés de roses et de myrtes? Les cheveux blancs sont vénérables, mais les cheveux blonds sont plus doux au cœur; la vieillesse est noble et grave, mais la jeunesse est si belle en ses folies! Comme a dit un moraliste, on ne connaît bien un homme d'autrefois que quand on en possède au moins deux portraits. En pensant à Vol-

Digitized by Google

taire, la première image qui s'anime en notre mémoire est celle d'un poëte de quatre-vingts ans, affublé d'une perruque, armé d'un sourire diabolique et d'un regard flamboyant encore. C'est que le Voltaire des peintres et des sculpteurs était *le vieillard cacochyme chargé de quatre-vingts hivers*. Pourtant Voltaire, à vingt ans, a bien des charmes qu'il n'a plus à quatre-vingts ; il n'est pas couvert de gloire, mais il est bien plus glorieux, il est jeune ! D'ailleurs que lui manque-t-il pour appeler la gloire ? il a de l'esprit à faire peur, il est amoureux, il est poëte, il n'a pas encore fait *la Henriade !* Pour moi, mon plaisir a été bien vif quand, la première fois, j'ai découvert un portrait de Voltaire à vingt ans. Quelle grâce ! quel feu ! quel esprit ! Ce front renferme un monde, mais cette bouche avant de parler a encore tant de baisers pour les Pimpettes. Que ces cheveux châtains de l'insouciant amoureux de mademoiselle de Livry sont plus doux à voir que ce front qui sera tout à l'heure dépouillé par le génie. Ne trouvez pas mauvais que j'essaye à mon tour de peindre Voltaire dans sa jeunesse étourdie et charmante. Ceux qui connaissent le mieux leur Voltaire ne le connaissent pas jeune. Pour toute notre génération, Voltaire n'est que le patriarche de Ferney, semant à pleines mains le scandale et l'irréligion. Peindre ainsi Voltaire, n'est-ce pas peindre un homme dans une heure de souffrance, de colère ou d'égarement ?

II

La célébrité accueillit Voltaire dès les premières années de sa jeunesse. On peut écrire sa vie en feuille-

Digitized by Google

tant les mémoires et les compilations du temps. Dès 1718, Voltaire qui s'appelle encore Arouet, occupe trente pages dans les lettres galantes de madame du Noyer. D'abord, c'est une lettre de Paris dont je reproduis quelques lignes : « Ce qui m'étonne, c'est que vous n'ayez pas démêlé parmi les personnes de la suite de M. le marquis de Châteauneuf, un jeune homme qui fait grand bruit par ses poésies; elles sont même fort recherchées, surtout par ceux qui aiment la satire, qui est le fort de ce nouveau poëte, dont je m'attendais bien que vous me parleriez, ne croyant pas qu'un homme d'esprit et un Français pût se dérober à votre connaissance. Celui-ci s'appelle Arouet; c'est le fils d'un trésorier de la chambre des comptes. »

A cette lettre, madame du Noyer répond par celle-ci : « Votre M. Arouet ne m'a pas échappé, quoiqu'il n'ait fait que très-peu de séjour dans ce pays. La qualité de poëte convient très-bien avec celle d'amant dans laquelle M. Arouet a brillé en Hollande et qui a causé son départ. Il s'était avisé d'en conter à une jeune personne de condition, qui avait une mère difficile à tromper et que pareille intrigue n'accommodait nullement; et ce fut sur les plaintes de cette mère, qu'on jugea à propos de renvoyer notre amoureux d'où il était venu, et que par provision on prit des mesures pour lui ôter les moyens de continuer à voir sa belle, mesures qu'il sut rendre vaines comme vous pourrez le voir par quatorze de ses lettres que je vous envoie : car puisque l'on est si curieux de ses vers à Paris, on ne le sera peut-être pas moins de sa prose. Vous m'en direz votre sentiment. »

Suivent les quatorze lettres de Voltaire. C'est tout un roman, du moins un roman comme cela se passait

Digitized by Google

il y a un siècle. Rendez-vous, déguisements, surprise, séparation, larmes, serments, rien n'y manque, pas même le coup de théâtre prévu. Dans ces lettres, Voltaire est bien de cet âge exalté où l'on voudrait acheter, aux dépens de toutes les peines d'Amadis, le plaisir de s'en plaindre avec autant d'éloquence. Dans la première lettre, le page du marquis de Châteauneuf est prisonnier d'amour. Sans doute, madame du Noyer, pour rehausser l'éclat de sa vertu, a été se plaindre à l'ambassadeur des tentatives téméraires d'Arouet pour séduire sa fille. Comme madame du Noyer est une méchante femme, et, qui pis est, une femme qui écrit, l'ambassadeur, craignant sa colère, s'est hâté de lui faire justice. Il a mis son page aux arrêts en décidant qu'il retournerait en France sous peu de jours. Jusque-là le poëte n'était peut-être qu'amoureux à demi : un rêve, une fantaisie, un caprice, un de ces feux-follets de l'amour qui annoncent le soleil levant; mais, à peine emprisonné, voilà Arouet éperdument amoureux de la belle Pimpette du Noyer. C'était à peine de l'amour, c'est déjà de la passion; le cœur bondit et les larmes coulent. Il demande à grands cris, pour charmer les ennuis de sa solitude, le portrait de sa maîtresse ; que dis-je? le portrait ! il demande sa maîtresse elle-même. Mais, comme il est gardé à vue, il ne sait à qui confier son message. Dans la seconde lettre, il s'écrie avec passion : « Je suis ici prisonnier au nom du roi, mais on est maître de m'ôter la vie et non l'amour que j'ai pour vous. Oui, mon adorable maîtresse, je vous verrai ce soir, dussé-je porter ma tête sur un échafaud. Gardez-vous de madame votre mère comme de l'ennemi le plus cruel que vous ayez; que dis-je? gardez-vous de tout le monde. Tenez-vous prête : dès que la

Digitized by Google

lune paraîtra, je sortirai de l'hôtel incognito, je prendrai un carrosse, nous irons comme le vent à Schevelin ; j'apporterai de l'encre et du papier, nous ferons nos lettres ; mais si vous m'aimez, consolez-vous ; rappelez toute votre présence d'esprit ; contraignez-vous devant madame votre mère ; tâchez d'avoir votre portrait, et comptez que l'apprêt des plus grands supplices ne m'empêchera pas de vous servir. Non, rien n'est capable de me détacher de vous. Tenez-vous prête dès quatre heures, je vous attendrai proche de votre rue. Adieu, il n'est rien à quoi je ne m'expose pour vous. Adieu, mon cher cœur. »

Dans les lettres suivantes, Voltaire, qui s'est jusque-là montré timide, s'enhardit en amoureux de bonne lignée qui a entendu le duc de Richelieu parler de ses hauts faits. Ce n'est point assez d'avoir vu Pimpette au clair de la lune, il veut la voir à minuit : « Vous ne pouvez pas venir ici ; il m'est impossible d'aller en plein jour chez vous ; je sortirai par une fenêtre à minuit ; si tu as quelque endroit où je puisse te voir, si tu peux à cette heure quitter le lit de ta mère. Mande-moi si tu viendras à ta porte cette nuit ; j'ai des choses d'une conséquence extrême à vous dire. Adieu, mon aimable maîtresse. » Ce n'est point encore assez d'avoir vu ou plutôt d'avoir appuyé sur son cœur le front rougissant de Pimpette, Arouet rêve qu'il lui serait bien plus doux encore d'attirer sa maîtresse dans l'hôtel où il est prisonnier ; vous voyez que le roman se complique ; en effet, voici le chapitre des déguisements : « Si vous voulez changer nos malheurs en plaisirs, il ne tiendra qu'à vous. Envoyez Lisbette sur les trois heures ; je la chargerai pour vous d'un paquet qui contiendra des habillements d'homme ; vous vous accommode-

Digitized by Google

rez chez elle; et si vous avez assez de bonté pour vouloir bien voir un pauvre prisonnier qui vous adore, vous vous donnerez la peine de venir sur la brune à l'hôtel. A quelle cruelle extrémité sommes-nous réduits, ma chère ? Est-ce à vous à me venir trouver ? Voilà cependant l'unique moyen de nous voir. Vous m'aimez, ainsi j'espère vous voir aujourd'hui dans mon petit appartement. Le bonheur d'être votre esclave me fera oublier que je suis prisonnier du roi. Comme on connaît mes habits et que par conséquent on pourrait vous reconnaître, je vous enverrai un manteau qui cachera votre justaucorps et votre visage. Mon cher cœur, songez que ces circonstances-ci sont bien critiques. »

Pimpette, pour le moins aussi romanesque, sinon aussi amoureuse que son amant, se hasarda à ce curieux déguisement, sur quoi le lendemain cette lettre de Voltaire : « Je ne sais si je dois vous appeler monsieur ou mademoiselle. Si vous êtes adorable en cornette, ma foi vous êtes un aimable cavalier, et notre portier, qui n'est point amoureux de vous, vous a trouvé un très-joli garçon. La première fois que vous viendrez il vous recevra à merveille. Vous aviez pourtant la mine aussi terrible qu'aimable, et je crains que vous n'ayez tiré l'épée dans la rue, afin qu'il ne vous manquât plus rien d'un jeune homme. Après tout, tout jeune homme que vous êtes, vous êtes sage comme une fille.

Enfin je vous ai vu, charmant objet que j'aime,
En cavalier déguisé dans ce jour;
J'ai cru voir Vénus elle-même
Sous la figure de l'Amour.
L'Amour et vous, vous êtes de mon âge,
Et sa mère a moins de beauté.

Digitized by Google

Mais malgré ce double avantage,
J'ai reconnu bientôt la vérité :
Pimpette, vous êtes trop sage
Pour être une divinité.

« Il n'est point de dieu qui ne dût vous prendre pour modèle. On compte nous surprendre ce soir ; mais ce que l'amour garde est bien gardé : je sauterai par les fenêtres, c'est le chemin des amants, et je viendrai sur la brune à la porte de madame votre mère. »

Cette entrevue fut découverte : au lieu de deux gardes, Voltaire en eut quatre. De son côté, madame du Noyer mit Pimpette sous clef ; mais, en dépit de tous les geôliers du monde, des amoureux de bonne volonté ne parviennent-ils pas à se voir ? Arouet et Pimpette eussent trompé l'univers. Ils se revirent encore, mais ce fut pour la dernière fois. A La Haye, des rendez-vous nocturnes ne sont pas si doux qu'à Venise ou à Séville : Pimpette s'enrhuma, bon gré, mal gré il lui fallut rester au lit. Voltaire n'avait plus que deux jours à passer en Hollande, il écrivit lettre sur lettre ; mais il lui fallut partir sans dire adieu à sa divine Pimpette. Le lundi au soir, 16 décembre 1713, il écrivit avant de monter en voiture : « Adieu, mon adorable : si on pouvait écrire des baisers, je vous en enverrais une infinité par le courrier ; au lieu de vous baiser les mains, je baise vos précieuses lettres où je lis ma félicité. » Trois jours après il écrivait du fond d'un yacht qui le conduisait de Rotterdam à Gand : « Nous avons un beau temps et un bon vent, et par-dessus cela de bon vin, de bon pâté, de bons jambons et de bons lits. Nous ne sommes que nous deux, M. de M*** et moi, dans un grand yacht ; il s'occupe à écrire, à manger, à boire et

Digitized by Google

à dormir, et moi à penser à vous; je ne vois pas et je vous jure que je ne m'aperçois pas que je suis dans la compagnie d'un bon pâté et d'un homme d'esprit. Ma chère Pimpette me manque ; mais je me flatte qu'elle ne me manquera pas toujours, puisque je ne voyage que pour vous faire voyager vous-même. »

Dans la lettre suivante, Voltaire raconte son arrivée à Paris, où il débarqua la veille de Noël : « A peine suis-je arrivé à Paris que j'ai appris que M. L*** avait écrit à mon père contre moi une lettre sanglante ; qu'il lui avait envoyé les lettres que madame votre mère lui avait écrites, et qu'enfin mon père a une lettre de cachet pour me faire enfermer. Je n'ose me montrer ; j'ai fait parler à mon père ; tout ce qu'on a pu obtenir de lui a été de me faire embarquer pour les îles; mais on n'a pu le faire changer de résolution sur son testament qu'il a fait, dans lequel il me déshérite. Ce n'est pas tout : depuis plus de trois semaines je n'ai point reçu de vos nouvelles, je ne sais si vous vivez et si vous ne vivez point bien malheureusement ; je crains que vous ne m'ayez écrit à l'adresse de mon père, et que votre lettre n'ait été ouverte par lui. »

Voltaire, dans ces tristes circonstances, passa tout son temps auprès de ses amis les jésuites pour les déterminer à enlever sa maîtresse à la religion protestante, c'est-à-dire à l'arracher de la Hollande pour le bon plaisir du poëte amoureux. Il dressa si bien ses batteries, il mit si à propos tout son monde en campagne, qu'il s'en fallut de bien peu que ce beau dessein ne réussît. Il continue à écrire : « Si vous avez assez d'inhumanité pour me faire perdre le fruit de tous mes malheurs et pour vous obstiner à rester en Hollande, je vous promets bien sûrement que je me tuerai à la

Digitized by Google

première nouvelle que j'en aurai. Je me suis mis, perdant la tête, en pension chez un procureur, afin d'apprendre le métier de robin, auquel mon père me destine; me voilà fixé à Paris pour longtemps; vous n'avez qu'un moyen pour y venir, car est-il possible que j'y vive sans vous? L'évêque d'Évreux, en Normandie, est votre cousin; écrivez-lui, insistez surtout sur l'article de la religion; dites-lui que le roi souhaite la conversion des huguenots, et, qu'étant ministre du Seigneur et votre parent, il doit, par toutes sortes de raisons, favoriser votre retour. Écrivez-moi à M. de Saint-Fort, chez M. Alain, procureur au Châtelet, près les degrés de la place Maubert. »

Enfin nous arrivons à la catastrophe. Vous croyez peut-être que Pimpette se convertit à la religion catholique pour les beaux yeux d'Arouet? Hélas! Pimpette était femme; Arouet était loin : le dirai-je? elle trouva plus simple de s'en faire conter par un autre. Ce n'était point le poëte que la belle avait aimé, c'était le page de l'ambassadeur de France; or, le page qui succéda à Voltaire chez le marquis de Châteauneuf lui succéda dans le cœur de Pimpette. La pauvre madame du Noyer eut bientôt à enregistrer parmi ses lettres galantes celles de cet autre page à sa fille.

Mais Voltaire n'avait pas seulement l'amour en tête; il lui fallait désarmer son père, outré comme un père de roman. Il ne l'avait pas vu depuis son retour. Soit pour l'apaiser, soit de bonne foi, il lui fit dire que, voulant partir pour l'Amérique, il demandait pour toute grâce qu'il lui fût permis d'embrasser les genoux paternels. M. Arouet pardonna avec attendrissement. « Mais vous suivrez le chemin qu'ont suivi vos ancêtres; de ce pas vous allez prendre place chez Me Alain. » C'était

Digitized by Google

un procureur de la rue Perdue. Le croira-t-on? Voltaire, déjà surnommé le familier des princes, se laissa installer dans cette boutique de mauvais style. Il y trouva un ami, Thiriot, non pas un ami du jour et du lendemain, mais un ami de toute la vie. Voltaire, heureusement, ne s'étiola pas dans le grimoire du procureur. Il passa de là au château de Saint-Ange, en compagnie de M. de Caumartin, autre ami de son père; il devait y faire choix d'un état. Au château de Saint-Ange, il trouva un vieillard passionné pour Henri IV qui lui inspira l'idée et même les idées de *la Henriade*. Il revint donc à Paris plus poëte que jamais.

Une mésaventure le poussa plus avant dans la poésie : on le conduisit un jour à la Bastille sans lui dire pourquoi. Or, que faire à la Bastille, si ce n'est des vers? Tout conspirait contre ce pauvre M. Arouet, qui voulait à toute force que l'esprit de son fils se tournât vers l'esprit des lois. Voltaire avait été mis à la Bastille pour une satire qui n'était pas de lui : *J'ai vu ces maux et je n'ai pas vingt ans*. Il se consola de cette injustice en chantant les amours et les conquêtes de Henri IV. A la Bastille, il commença *la Henriade* et termina *Œdipe*. Le duc d'Orléans lui rendit bientôt la liberté. Le marquis de Nocé, l'illustre roué, amena Voltaire au Palais-Royal, à la sortie de la Bastille, pour le présenter au prince. En attendant son tour d'être introduit, Voltaire faisait antichambre : un orage des plus bruyants vint à éclater; le poëte levant les yeux au ciel s'écria devant une foule de personnages : « Quand ce serait un régent qui gouvernerait là-haut, les choses n'iraient pas plus mal. » Le marquis de Nocé raconta le mot en présentant Voltaire : « Monseigneur, voici le jeune Arouet que vous venez de tirer

Digitized by Google

de la Bastille et que vous allez y renvoyer. » Le marquis savait bien à qui il parlait. Le régent se mit à rire aux éclats et offrit une gratification, sur quoi Voltaire lui dit : « Je remercie Votre Altesse Royale de ce qu'elle veut bien se charger de ma nourriture, mais je la prie de ne plus se charger de mon logement. »

Il présenta *Œdipe*. Grâce à de hautes protections, cette tragédie fut jouée ; grâce au talent du poëte, elle eut un grand succès. M. Arouet tout en larmes, au sortir d'une représentation, permit enfin à son fils d'être poëte; mieux vaut tard que jamais. Déjà Voltaire s'habituait à rire de tout, même de sa gloire ; ainsi à une représentation il parut sur le théâtre portant la queue du grand prêtre. La maréchale de Villars demanda quel était ce jeune homme qui voulait faire tomber la pièce. Apprenant que c'était l'auteur lui-même, elle l'appela dans sa loge et lui donna sa main à baiser. « Voilà, dit le duc de Richelieu à Voltaire en le présentant, deux beaux yeux auxquels vous avez fait répandre bien des larmes. — Ils s'en vengeront sur d'autres, » répondit Voltaire. Les beaux yeux se vengèrent sur lui. Il prit l'amour au sérieux ; c'était la seconde fois qu'il aimait ; mais Pimpette du Noyer avait à peine passé dans son cœur : il n'avait pas eu le temps de soupirer, il ne prit pas le temps de regretter. Les choses ne se passèrent pas ainsi avec la belle maréchale : il espéra toujours. On daigna accueillir ses rimes et ses soupirs, mais ce fut tout. Cependant il avait vingt-quatre ans, il était déjà célèbre ; un portrait de Largillière nous le représente plein de grâce et d'esprit : bouche moqueuse, profil distingué, airs de gentilhomme, front lumineux, main fine ornée d'une fine manchette. En vérité, la maréchale était bien ver-

Digitized by Google

tueuse : résister à Voltaire, sous la régence ! Pendant plus d'une année, Voltaire ne vécut que pour elle. « Elle m'a fait perdre bien du temps, » disait-il plus tard. L'ingrat ! l'insensé ! aimer — quand on a vingt-quatre ans — est-ce du temps perdu ?

Il continuait à vivre parmi les grands seigneurs. Son intimité avec quelques ennemis du régent, entre autres le duc de Richelieu et le baron de Gortz, l'avait fait exiler de Paris. Il y revint avec une tragédie, *Artémire,* qui tomba ou à peu près. Cela devait être : à Paris, on n'a jamais eu deux succès à la suite. Il se laissa consoler par mademoiselle Lecouvreur, ce modèle des grandes comédiennes. Il voulut aimer encore sur un autre théâtre ; il accompagna madame de Rupelmonde en Hollande. A son passage à Bruxelles, il visita J. B. Rousseau. Ils s'embrassèrent comme des frères en poésie ; mais, par malheur pour l'amitié, ils se lurent des vers. J. B. Rousseau commença. Voltaire, après avoir entendu son *Ode à la Postérité,* dit en souriant : « Mon ami, voilà une lettre qui n'arrivera pas à son adresse. » Et disant cela, il prit un manuscrit et lut au poëte exilé une épître à madame de Rupelmonde. J. B. Rousseau, qui se réfugiait alors dans la dévotion, accusa Voltaire d'impiété. Là-dessus ils se séparèrent ennemis, en prose et en vers, jusqu'à la mort.

On voit que la vie de Voltaire est toute semée de saillies. Je cherche à les fuir, mais en vain, car elles marquent chaque pas qu'il a fait. L'esprit a, pour ainsi dire, jalonné son chemin. L'esprit, quel qu'il soit, même celui de Voltaire, fatigue quand il tient trop de place. C'est le soleil qui éclate sur toute la campagne, sans laisser un peu d'ombre pour reposer le regard ébloui. J'aime l'esprit, mais j'aime mieux la rêverie et

Digitized by Google

la naïveté, c'est-à-dire l'esprit du cœur. Qui n'aimerait à voir cette jeunesse de Voltaire, naïve et rêveuse çà et là ? N'a-t-il donc jamais vu le ciel avec une pensée pieuse ? La nature ne lui a-t-elle donc jamais montré un pan de sa robe ? Sa maîtresse, n'importe laquelle, n'a-t-elle donc jamais répandu une larme, une larme de tendresse, quand il la baisait sur les yeux? Mais il faut pardonner à Voltaire cet esprit qui l'a envahi de la tête au cœur : célèbre à vingt ans, qu'avait-il, sinon son esprit, pour combattre des ennemis sans nombre? Vous savez qu'il fut toujours, sur le champ de bataille de la pensée, à peu près seul de son parti. On ne se défend pas avec son cœur.

III

Voltaire, voulant publier *la Henriade,* rassembla chez le président de Maisons un cercle de curieux littéraires choisis dans le grand monde. On lui fut sévère à ce point qu'il perdit patience et jeta au feu son manuscrit. Il en coûta au président Hénault une belle paire de mouchettes pour sauver le poëme des flammes. Le poëte se résigna à revoir son manuscrit. Pendant qu'il y retouchait d'une main plus sûre, l'abbé Desfontaines, on ne sait sur quelle copie, fit imprimer le poëme sous le titre de *la Ligue.* L'abbé affamé ne s'était pas contenté de toucher un salaire de deux imprimeurs, il avait osé ajouter des vers de sa façon. Le poëme parut avec éclat; tout défiguré qu'il fut, il valut tant d'éloges à Voltaire que le poëte pardonna à l'abbé. Voltaire à son tour voulut faire imprimer son œuvre; mais les prêtres, lui reprochant d'avoir

Digitized by Google

embelli et ranimé les erreurs du semi-pélagianisme, se mirent en campagne pour que le privilége d'imprimer lui fût refusé. Pour déjouer ces cabales, Voltaire dédia son poëme au roi, mais le roi ne voulut point de la dédicace. Dès ce jour la guerre fut déclarée. Jusque-là Voltaire n'avait été irréligieux qu'à la façon aimable et insouciante de ses maîtres, l'abbé de Châteauneuf et l'abbé de Chaulieu. Il ne se contenta plus de rire avec esprit des hypocrites, il se mit à rire avec colère : « Quoi ! s'écria-t-il, me voilà destiné à combattre des honnêtes gens qui comptent parmi eux l'abbé Desfontaines ! » On voit d'où part la vraie lutte. L'abbé Desfontaines, délivré de prison par Voltaire, tailla sa plume contre lui pour la défense de l'Église. Voltaire pouvait-il se taire ? Avec le meilleur souvenir pour les jésuites, Voltaire pouvait-il s'humilier devant la majesté de l'abbé Desfontaines leur représentant ? La lutte devait s'engager sur d'autres champs de bataille. Le poëte devait-il s'incliner devant la gloire du régent qui l'avait récompensé pour une saillie, ou devant la puissance du roi qui avait refusé sa dédicace ? Voltaire sera donc en lutte contre l'Église et contre la cour. Il reste une troisième puissance qui le protége et qui va peut-être comprimer ses élans vers la liberté. Mais non, la noblesse elle-même va perdre Voltaire. Voyez. Un jour, à dîner chez le duc de Sully, il se mit à combattre sans façon, selon sa coutume, une opinion du chevalier de Rohan-Chabot. Comme l'esprit et la raison étaient du côté de Voltaire, le chevalier dit d'un ton fier et dédaigneux : « Quel est donc ce jeune homme qui parle si haut ? — C'est, répondit le poëte, un homme qui ne traîne pas un grand nom. Je suis le premier du mien, vous êtes le dernier du vôtre. » Le

Digitized by Google

surlendemain, Voltaire dînant encore chez le duc de Sully, on vient l'avertir qu'il est attendu à la porte de l'hôtel. Il y va. Un homme qu'il ne connaît pas l'appelle du fond de sa voiture ; il s'avance ; l'inconnu le saisit par le devant de l'habit ; au même instant un valet le frappe de cinq à six coups de bâton, après quoi le chevalier de Rohan-Chabot, posté à quelques pas de là, s'écrie : *C'est assez !* Ce mot n'était-il pas l'injure la plus sanglante ? Voltaire, indigné, rentre à l'hôtel, raconte sa fatale aventure et supplie le duc de Sully d'être de moitié dans sa vengeance. Le duc s'y refuse. « Eh bien, dit Voltaire, que l'outrage retombe sur vous ! » Là-dessus, il va droit chez lui et biffe de la Henriade le nom de Sully. Sachant bien que les tribunaux ne voudraient pas venger un poëte contre un homme de cour, il jura de se faire justice lui-même. Il s'enferma et apprit à la fois l'escrime pour disputer sa vie et l'anglais pour vivre hors de France après le duel. C'était là le dessein d'un homme de tête et d'un homme de cœur. Une fois qu'il sut tenir l'épée, il défia son déloyal ennemi dans des termes si méprisants que le chevalier n'osa point refuser le combat. Ils convinrent de se battre le lendemain ; mais, dans l'intervalle, la famille du chevalier montra au premier ministre un quatrain du poëte où il y avait à la fois une épigramme contre Son Excellence et une déclaration d'amour à sa maîtresse. Voltaire fut durant la nuit conduit à la Bastille. On prendrait à moins du goût pour la démocratie. Ainsi, à trente ans, Voltaire se trouvait seul, sans amis, sans défenseurs, sans argent, emprisonné en attendant l'exil, seul contre la cour qui n'était rien, contre la noblesse qui était peu de chose, contre les jésuites qui étaient tout ! Un esprit lâche et

Digitized by Google

sans force eût demandé grâce et se fût converti. Voltaire se laissa punir pour avoir le droit de se venger.

Après six mois de Bastille il lui fut permis de sortir, mais « par la porte de l'exil. » Il alla en Angleterre, le pays de la liberté de penser et d'écrire. A peine à Londres, le souvenir de l'outrage le força de venir en secret à Paris dans l'espoir de rencontrer enfin face à face son adversaire. Près d'être découvert, il repartit pour Londres sans être vengé. « Du moins la gloire me vengera : ce nom qu'il a voulu avilir ira éternellement briller en face du sien. »

En Angleterre, Voltaire se laissa aller à la philosophie de Shaftesbury, rimée par Pope et commentée par Bolingbroke. Voltaire n'avait encore été irréligieux que par saillies ; il s'était moqué des mystères du catholicisme, avec l'esprit et l'insouciance des épicuriens du Temple. En Angleterre, dans l'école fondée par Newton, il rechercha la vérité, il recueillit toutes les armes qu'il brisa plus tard contre l'Église. De Londres, il vit son pays esclave des préjugés, le peuple esclave des nobles, les nobles esclaves des courtisans, les courtisans esclaves du roi et de sa maîtresse, le roi et sa maîtresse esclaves des jésuites. « Il jura, dit Condorcet, de se rendre, par les seules forces de son génie, le bienfaiteur de tout un peuple en l'arrachant à ses erreurs. » Condorcet ennoblit le dessein de Voltaire, qui était avant tout soucieux de se venger au nom de la vérité, coûte que coûte à la vérité.

En Angleterre, comme distraction à ses études philosophiques, il publia *la Henriade,* sans le secours de l'abbé Desfontaines. Cette édition, d'un prix exagéré, commença la fortune de Voltaire. Toute la cour d'Angleterre avait souscrit, sans doute pour la dédicace à la

Digitized by Google

reine. « Il est dans ma destinée, comme dans celle de mon héros, d'être protégé par une reine d'Angleterre.» Voltaire passa trois années à Londres; il y étudia les poëtes et les philosophes, y conçut la tragédie de *Brutus,* y esquissa les *Lettres anglaises* et y nota l'*Histoire de Charles XII*, sur le récit d'un serviteur de ce monarque aventureux. Il revient en France en secret, mais résolu de retourner à la Bastille plutôt que de ne pas revoir son pays. Il se cacha dans un faubourg éloigné, vit quelques amis fidèles et se mit en œuvre de devenir riche pour devenir fort. Quant un poëte poursuit la fortune, il n'est pas plus rebuté que le premier venu. La fortune aime presque autant les gens d'esprit que les sots. Voltaire, en moins de trois ans, devint six fois millionnaire. Il faut dire qu'il fut hardi et heureux; il commença par aventurer le produit de l'édition de la Henriade dans la loterie que le contrôleur général avait établie pour liquider les dettes de la ville; c'était la rouge et la noire : Voltaire quadrupla ses écus. Ce n'était point assez pour un homme de sa trempe. Il risqua encore tout ce qu'il avait dans le commerce de Cadix et dans les blés de Barbarie; enfin, pour dernière opération financière, il prit un intérêt dans les vivres de l'armée d'Italie; après quoi il réunit ses millions et les plaça tant bien que mal. Il eut jusqu'à quatre cent mille livres de revenu; et, quoique mal payé en maint endroit, après avoir beaucoup perdu, bâti une ville, donné d'une main royale et dépensé d'une main souvent prodigue, il avait encore à la fin de sa vie plus de deux cent mille livres de rentes, tant perpétuelles que viagères. Vous voyez que le poëte ne bâtit pas seulement des châteaux en Espagne. Si quelques-uns meurent de misère, quelques autres meurent vingt fois trop riches.

Digitized by Google

En face de Malfilâtre, de Gilbert et de Jean-Jacques qui ont vécu d'aumônes, ne voyez-vous pas passer Fontenelle avec ses quatre-vingts mille livres de revenu, Gentil-Bernard avec plus de la moitié, Voltaire avec plus du double? Et remarquez que dans ce noble métier il n'y a pas une banqueroute à enregistrer.

Voltaire commençait à vivre à Paris sans inquiétude quand mourut mademoiselle Lecouvreur, qu'il avait aimée tendrement. Comme la sépulture était refusée à cette illustre comédienne, le poëte indigné fit à ce propos cette élégie où respire toute la hardiesse anglaise. Les prêtres qui n'avaient plus, de par les parlements, que les comédiens à excommunier, se remirent en campagne contre Voltaire, « irrités, dit Condorcet, qu'un poëte osât leur disputer la moitié de leur empire. » Voltaire, ne voulant pas retourner une troisième fois à la Bastille, se réfugia à Rouen sous le nom et dans l'équipage d'un seigneur anglais. Il y fit imprimer en secret l'*Histoire de Charles XII* et les *Lettres anglaises.* Quand l'orage fut dissipé, il rentra à Paris, décidé à tenter encore les victoires périlleuses du théâtre, espérant que les spectateurs, une fois de son parti, le défendraient contre le fanatisme. Il fit jouer *Brutus* sans trop d'obstacles. On ne comprit qu'à moitié qu'il se faisait la sauvegarde des droits du peuple; la pièce n'eut qu'un demi-succès, malgré la seconde scène et malgré le cinquième acte. Après la représentation, Fontenelle dit à Voltaire : « Je ne vous crois point propre à la tragédie, votre style est trop fort, trop pompeux, trop brillant. — Je vais de ce pas relire vos pastorales, » répondit Voltaire.

Il avait presque achevé *la Mort de César;* mais il n'osait risquer sur le théâtre une tragédie en trois ac-

Digitized by Google

tes et sans femmes. Il fit jouer *Ériphile*, qui tomba sans bruit. En homme qui reprend courage dans la défaite, Voltaire s'enferma, saisit le sujet de *Zaïre*, acheva la tragédie en dix-huit jours et la fit représenter dans la saison. Elle fut accueillie avec un enthousiasme éclatant, le succès devint prodigieux, il fut décidé que c'était « à jamais la tragédie des âmes pures et des cœurs tendres. » Il ne se donna pas le temps de jouir de son succès, il fit représenter coup sur coup deux autres tragédies, qui tombèrent l'une sur l'autre sous deux saillies du parterre. On sait que *Marianne* n'a pu continuer après cette observation toute simple d'un spectateur : La reine boit ! On sait aussi qu'*Adelaïde Duguesclin* eut le même sort, grâce à cette réponse du parterre à un mot de Vendôme : Es-tu content, Coucy? — *Couci-couci*... Toute la salle donna raison au mauvais plaisant.

Voltaire menait une vie très-agitée ; il ne savourait qu'à demi les ivresses du triomphe, il oubliait bien vite les ennuis de la chute. Il avait repris goût au grand monde ; fêté partout, surtout chez les femmes, il passait ses plus belles heures à recevoir des compliments et à en faire. Ne croyez pas qu'il veillait alors devant la lampe inspiratrice ; il veillait pour souper et pour jouer au pharaon, où il perdait galamment jusqu'à douze mille livres dans la soirée.

En se jouant le matin sur son oreiller, il bâtit le *Temple du Goût*. Comme il se permettait, selon sa coutume, d'avoir raison dans son jugement sur les poëtes des deux siècles, il souleva contre lui des haines littéraires sans nombre, car en littérature, comme en toutes choses, il y a toujours un parti qui tient à avoir tort. La petite tempête, soufflée par les beaux esprits, devint

Digitized by Google

si violente que Voltaire, le croirait-on? fut menacé d'une lettre de cachet s'il ne s'exilait pas de bonne volonté. Il comprit alors mieux que jamais ces paroles du Normand Fontenelle : « Si j'avais les mains pleines de vérités, je me garderais bien de les ouvrir. » Il se cacha chez une amie près du Palais-Royal.

Des orages de toutes sortes vinrent fondre sur lui. Un libraire infidèle répandit une édition des *Lettres anglaises* devenues *Lettres philosophiques*. Voltaire prit la fuite pendant que son livre, condamné à sa place, était brûlé par la main du bourreau. On était au beau temps des fureurs religieuses ; les miracles étaient revenus avec le diacre Paris et le R. P. Girard; on se faisait crucifier pour l'amour de Dieu, comme si Dieu pouvait accueillir cette parodie impie d'un divin mystère. « Je reviendrai bientôt à Paris, avait dit Voltaire en partant, car les jésuites jouent de leur reste. » Il revint bientôt, en effet, et, s'enhardissant peu à peu, il laissa imprimer l'*Épître à Uranie*. Nouvelle bourrasque, nouvelle lettre de cachet; ce que voyant, Voltaire déclara que l'épître était de l'abbé de Chaulieu qui venait de mourir à propos. Du reste, cette épître ne faisait pas de tort à l'abbé de Chaulieu ni comme poëte ni comme chrétien. A peine Voltaire respirait-il que, dans son ardeur de combattre, et voulant tourner ailleurs ses armes, il publia la *Mort de César*. Cette fois, sa publication fut mise à l'index de par la cour. Il persuada aux courtisans, devenus ses amis pour la plupart, que la pièce n'était pas le moins du monde républicaine; la cour, sollicitée, ferma les yeux.

Quand Voltaire ne combattait pas avec la plume, il combattait avec la parole. Accueilli et recherché par les hommes d'État et par les grands seigneurs, par cu-

Digitized by Google

riosité et par crainte, sinon par curiosité et par admiration, il gardait presque toujours son franc parler. Un jour, chez le garde des sceaux, on parlait d'un homme arrêté pour avoir fabriqué une lettre de cachet. Voltaire demanda ce qu'on faisait à ces faussaires d'un nouveau genre. « On les pend. — C'est toujours bien fait, en attendant qu'on traite de même ceux qui en signent de vraies. »

Peu de jours après, comme on récitait dans un coin du salon, en riant beaucoup, des fragments de la Pucelle, le garde des sceaux menaça le poëte d'une nouvelle lettre de cachet, si jamais il s'avisait de faire imprimer ce poëme. Voltaire, ennuyé de vivre toujours à la porte de la Bastille ou sur le chemin de l'exil, fatigué du jeu où il perdait beaucoup d'argent, dégoûté de la plupart des cercles frivoles où il entendait trop parler du génie de Crébillon et de l'esprit de Fontenelle, résolut de se retirer du monde, non pas comme saint Antoine, mais comme un poëte bien inspiré : il se retira dans un château avec une belle maîtresse, décidé à vivre comme Adam après le péché, c'est-à-dire à mordre, dans les solitudes, au fruit de la science et au fruit de l'amour, l'amertume de l'un faisant passer l'amertume de l'autre.

Madame du Châtelet était, au XVIIIe siècle, la femme libre par excellence ; comme certaines dames de notre temps, elle s'était affranchie des devoirs du mariage ; mais les maris d'alors étaient plus faciles à vivre que ceux d'aujourd'hui. M. le marquis du Châtelet vivait en communauté avec la marquise du Châtelet et M. de Voltaire, son amant. Depuis quelques années déjà, Voltaire s'était épris des grâces de cette femme, charmante à divers titres. C'étaient deux natures inquiètes

Digitized by Google

et turbulentes, toujours près de prendre feu, toujours armées pour la controverse, toujours ardentes pour le bruit et pour l'éclat. Madame du Châtelet n'était pas meilleure catholique que Voltaire; elle avait gaillardement inscrit sur son blason cette sentence profane du poëte : *Le bonheur est le but, qui l'attrape a fait son salut.* Comme Voltaire, elle avait la passion des sciences et des petits soupers, des beaux-arts et du jeu, de la philosophie et de la parure. Ils se virent, ils s'aimèrent. M. du Châtelet ne s'en plaignit pas : c'était un autre philosophe.

Ils se retirèrent donc tous les trois au château de Cirey, sur les confins de la Champagne et de la Lorraine. Ne croyez pas qu'ils passèrent leur temps comme des poëtes ou comme des amants, à roucouler des élégies ou des madrigaux sous les vertes arcades du parc. Cirey ne fut pas tout à fait le paradis terrestre, comme l'appelait Voltaire. « J'ai le bonheur d'être dans un paradis terrestre où il y a une Ève et où je n'ai pas le désavantage d'être Adam. » Madame du Châtelet, qui déjà savait le latin, se mit à apprendre trois ou quatre langues vivantes. Elle traduisit Newton, analysa Leibnitz et concourut pour le prix de l'Académie des Sciences. Voltaire ne voulut pas rester en arrière; il se fit savant, presque aussi savant que sa maîtresse. L'Académie des Sciences avait proposé pour sujet de prix la nature et la propagation du feu. Voltaire et madame du Châtelet voulurent être du concours; ils furent vaincus par Euler; mais leurs pièces furent insérées dans le recueil des prix. Ils reparurent bientôt devant l'Académie comme adversaires dans la dispute sur la mesure des forces vives. Voltaire défendait Newton contre Leibnitz, madame du Châtelet Leib-

Digitized by Google

nitz contre Newton. L'Académie donna raison à Voltaire, mais Voltaire donna raison à madame du Châtelet.

N'est-ce pas un spectacle curieux et triste que ces deux amants, ne trouvant rien de mieux à faire que de se disputer sur des points de philosophie, de physique et de métaphysique, quand le ciel leur souriait et leur parlait d'amour par la voix des roses et des oiseaux, dans un château, qui était presque un jardin d'Armide? Leur amour n'avait rien du charme pastoral : tendre çà et là, il était le plus souvent plein de bourrasques; dans leur jalousie ou leur colère, ils allaient, le dirai-je? jusqu'à se battre — comme se battent les amants. Voltaire, tout Voltaire qu'il fût, finissait toujours par succomber; la bourrasque passée, ils pleuraient comme des enfants. M. du Châtelet survenait et les raccommodait avec le zèle des maris de ce temps-là.

A Cirey, Voltaire se fatigua un peu de l'amour et de la science; il revint aux lettres avec plus d'ardeur. *Alzire, Zulime, Mahomet, Mérope* et *l'Enfant Prodigue* sont les fruits de sa retraite. Ce fut aussi à Cirey qu'il acheva les *Discours sur l'Homme* et *la Pucelle*. Sa retraite, du reste, n'était rien moins que calme et silencieuse; car, outre les colères charmantes de madame du Châtelet, il avait à subir des persécutions sans nombre. Cirey ne le mettait pas toujours à l'abri de ses ennemis. Il fut contraint de passer dans les Pays-Bas à deux reprises. La persécution avait fini par lui complaire; on l'avait habitué à la lutte et au bruit. De là ses pamphlets contre ses ennemis et contre lui-même; de là ses lettres sans nombre répandues partout, soit pour attaquer, soit pour se défendre. L'ennemi que Voltaire redoutait le plus c'était l'oubli.

Alors, son voyage habituel était de Cirey en Flan-

Digitized by Google

dre. Madame du Châtelet, « la nymphe de Cirey, » la blonde Émilie, cette Ève savante dont les yeux bleus versaient tant d'ardeur au cœur de Voltaire, allait plaider, armée de requêtes, compulsions et contredits, devant la justice de Bruxelles sur un testament de M. Trichâteau, son oncle. La justice de Bruxelles fut sept ou huit ans à examiner les pièces ; il fallut donc, durant sept ou huit ans, passer de l'amour ou de la philosophie aux ennuis d'un procès ruineux. Voilà pourquoi Voltaire resta si longtemps en Flandre. Il s'était résigné de bonne grâce pour sa maîtresse. Cependant il dit quelque part qu'il est un peu triste de passer le déclin de sa jeunesse à plaider sur le testament de M. Trichâteau. Du reste, il ne perdait pas son temps à Bruxelles : Madame du Châtelet était souvent du voyage. Ils allaient ensemble apprendre aux grands seigneurs flamands les folies du monde parisien, les jeux, les soupers, les fêtes. Voltaire a laissé le souvenir d'une fête par lui donnée à la marquise du Châtelet, à la princesse de Chimay et à la duchesse d'Aremberg. Il donna cette fête non pas comme un poëte qui fait des bouquets et des feux d'artifice en vers. « Voyez comme je tranchai du grand seigneur, s'écrie-t-il : je ne servis pas un seul vers de ma façon. »

A Bruxelles, il répara, sur la tombe de Jean-Baptiste Rousseau, ses injustices envers lui. Dans une lettre au libraire du poëte exilé, il déclara, tout en souscrivant à ses œuvres, qu'il regrettait de n'avoir pu se réconcilier avec un homme digne d'être aimé. Ce fut de Bruxelles qu'il envoya une écritoire au roi de Prusse, avec ces mots : « C'est Soliman qui envoie un sabre à Scanderberg. »

Il alla plusieurs fois à La Haye pour ses livres. La

Digitized by Google

Hollande de Rembrandt n'a eu pour lui nulle saveur et nul souvenir. La prairie de Paul Potter et le gué de Ruysdaël ne l'ont pas arrêté rêvant et charmé. Il écrit à Maupertuis : « Quand nous partîmes tous deux de Clèves, et que vous prîtes à droite et moi à gauche, je crus être au jugement dernier, où Dieu sépare ses élus des damnés. *Divus Fredericus* vous dit : Asseyez-vous à ma droite dans le paradis de Berlin ; et à moi : Allez, maudit, en Hollande ! Je suis donc dans cet enfer flegmatique, loin du feu divin où vous êtes. Pour Dieu ! faites-moi la charité de quelques étincelles dans les eaux croupissantes où je suis morfondu. »

Il n'était jamais longtemps sans venir dans « la grande capitale des Bagatelles, assister au brigandage littéraire. » Brigandage ! se contenterait-il aujourd'hui de ce mot énergique ? Paris le fatiguait bientôt. « Ce tourbillon du monde est cent fois plus pernicieux que ceux de Descartes. » Cependant à Paris il recherchait toujours la solitude, tantôt comme poëte, tantôt comme proscrit. Ainsi quand Émilie planait à l'hôtel de Richelieu, il s'isolait rue Clocheperche à l'hôtel de Brie.

Dirai-je que Voltaire, après avoir déclaré lui-même qu'il était le rival d'Homère et de Sophocle, consentit en 1746 à frapper, pour la troisième fois, à la porte de l'Académie, pour remplacer le président Bouhier ? Les ovations mondaines l'assaillirent durant quelques mois. Après la représentation de *Mérope*, il fut demandé par les spectateurs ; amené de force dans une loge où était la maréchale de Villars et sa belle-fille, le parterre pria celle-ci ou plutôt lui ordonna d'embrasser Voltaire, ce qui fut exécuté de fort bonne grâce.

Après ce triomphe, le plus doux et le plus beau qu'il ait remporté, son esprit tomba dans les intrigues de

Digitized by Google

cour. Il voulut avoir ses entrées à Versailles, ne fût-ce que par la petite porte. Il commença par avoir ses entrées à Étioles, où il suivit madame du Châtelet. Madame de Pompadour l'accueillit en femme d'esprit qui aime les livres ouverts. Voltaire devint pour la saison son maître en l'art de penser. De la galanterie il passa avec elle à la politique. Avec un peu de patience Voltaire fût devenu ministre. Il devint donc un homme politique; il fut dépêché en ambassade vers le roi de Prusse; il écrivit pour la paix à l'impératrice de Russie; il fut sur le point de trahir les secrets de ses amis les Anglais. Pour obtenir une première audience du roi, il alla droit au camp de Fribourg avec une épître à la main. Le roi ne comprit pas que Voltaire était meilleur à gagner qu'une ville allemande; il l'accueillit comme un poëte sans conséquence. Voltaire ne se rebuta pas. Le premier ministre et le second ministre, madame de Pompadour et le marquis d'Argenson étaient pour lui : avec de si hauts protecteurs où ne devait-il pas arriver? il arriva tout essoufflé à une place de gentilhomme de la chambre et à un brevet d'historiographe de France! Cela lui coûta cher : il consentit à faire un ballet ridicule, la *Princesse de Navarre,* pour les fêtes de Versailles, à l'arrivée de l'infante d'Espagne. Il fit encore, outre le poëme de Fontenoy, lourd inventaire d'une poétique bataille, le *Temple de la Gloire*. Que dire de cette parodie du poëme de Métastase, si ce n'est qu'elle fut applaudie à outrance à Versailles pour ce beau vers : *Chantons le plus grand roi du monde*. Enivré de ce triste triomphe, il essaya de se faire courtisan. Après la représentation, il s'approcha de la loge du roi, et, de l'air sans façon d'un grand poëte qui parle à un roi, il lui dit : « Trajan

Digitized by Google

est-il content? » Le roi, qui n'aimait pas les gens d'esprit, Voltaire moins que les autres, ne répondit rien. Le lendemain Voltaire vendit sa charge de gentilhomme pour redevenir libre. Ainsi M. de Châteaubriand se trompe ou veut nous tromper, en disant que, pour une charge à la cour, Voltaire eût abandonné ses idées. S'il eût été un vrai courtisan, il ne se fût point offensé du silence du roi, il eût continué à brûler de l'encens, quelque figure que le dieu eût montrée. Voltaire était né libre; il faut interpréter ses contradictions avec bonne foi.

De nouvelles bourrasques religieuses venant à éclater, Voltaire fit imprimer *Mahomet*, qui avait été défendu au théâtre, et, pour se moquer des prêtres, le dédia au pape Benoît XIV. Le pape, qui comprenait Voltaire, lui donna des éloges, des médailles et des bénédictions, avec quoi le philosophe retourna à Cirey.

Les hôtes du château de Cirey allaient de temps en temps faire leur cour au roi Stanislas. Lunéville était alors le Versailles de la Lorraine : la marquise de Boufflers était la Pompadour du lieu; elle avait choisi ses courtisans dans les lettres : elle comptait parmi ses poëtes Saint-Lambert et le comte de Tressan; c'étaient deux mauvais poëtes, mais deux courtisans pleins de grâce et d'esprit. Madame du Châtelet malgré toute sa philosophie, se laissa prendre aux madrigaux de Saint-Lambert; madame du Châtelet avait quarante-deux ans, le soleil des beaux jours allait se coucher pour elle; comment ne pas chercher un peu de joie alors que le dernier rayon s'affaiblit et s'éteint? comment ne pas dire tendrement adieu à l'amour quand il s'envole pour jamais! il est si doux de s'aveugler encore, de croire au rajeunissement de son cœur, de s'imaginer

Digitized by Google

qu'une verte saison va refleurir dans l'âme! Madame du Châtelet rejeta toutes les guenilles de la philosophie pour saisir d'une main imprudente l'écharpe fatale de la volupté. Elle paya cet amour de sa vie. Elle donna un enfant à M. du Châtelet, ou à Voltaire, ou à Saint-Lambert. Le pauvre Voltaire était passé à l'état d'ami! Un ami et un amant, sans compter le mari, cela n'était pas mal pour une femme philosophe qui annotait Leibnitz. Elle poussa la philosophie jusqu'au bout. Voltaire écrit de Lunéville, le 4 septembre 1719, au comte d'Argental : « Madame du Châtelet, cette nuit en griffonnant son Newton, s'est sentie mal à son aise; elle a appelé une femme de chambre qui n'a eu que le temps de tendre son tablier et de recevoir une petite fille, qu'on a portée dans son berceau. La mère a arrangé ses papiers, s'est mise au lit, et tout cela dort comme un ciron à l'heure que je vous parle. » Le même jour Voltaire écrit ainsi à l'abbé de Voisenon : « Mon cher abbé Greluchon (ce sobriquet n'est-il pas tout un portrait de Voisenon ?) saura que cette nuit, madame du Châtelet étant à son secrétaire selon sa louable coutume, a dit : « Mais je sens quelque chose! Ce quelque chose était une petite fille, qui est venue au monde sur-le-champ. On l'a mise sur un livre de géométrie qui s'est trouvé là, et la mère est allée se coucher. » Il se repentit, six jours après, d'avoir pris ce ton de la plaisanterie : madame du Châtelet mourut. Il la pleura de toutes ses larmes, quoiqu'une bague à secret, où le portrait de Saint-Lambert avait remplacé le sien, qui avait remplacé celui du duc de Richelieu, qui avait remplacé — lui eût tout appris. Ce bon M. du Châtelet était présent à cette découverte, pleurant comme Voltaire de toutes ses larmes. « Monsieur le marquis, lui

Digitized by Google

dit le poëte, voilà une chose dont nous ne devons nous vanter ni l'un ni l'autre. »

Voltaire, inconsolable, voulut consoler M. du Châtelet; il l'accompagna à Cirey. « Mon cher Voisenon, quel jour malheureux ! J'irai bientôt verser dans votre sein des larmes qui ne tariront jamais. Je n'abandonne pas M. du Châtelet. Je reverrai donc ce château que l'amitié avait embelli et où j'espérais mourir dans les bras de votre amie. » A Cirey, il écrit à M. d'Argental que le château est devenu pour lui un horrible désert. Cependant les lieux qu'elle habitait lui sont chers; il aura une sombre joie à retrouver les traces de son séjour à Paris. Il s'écrie qu'il n'a pas perdu une maîtresse, mais une moitié de lui-même, une âme sœur de la sienne. C'était le génie de Leibnitz avec de la sensibilité, un homme de génie et une femme de cœur. Il ne se consolera pas, il veut la suivre jusque chez les morts, celle qui lui fut infidèle. Il revient à Paris pâle comme un trappiste. Est-ce bien là Voltaire qui riait toujours? On le plaint, on s'en moque. Patience, il va rire encore; les grandes douleurs ne sont pas éternelles. Combien pleurera-t-il de temps, cet homme si désespéré qui appelait la mort à grands cris? Un peu moins de six semaines! Saint-Lambert pleura quinze jours; le mari seul pleura longtemps.

IV

Durant ce séjour à Paris, il mena un grand train pour se distraire. Il ouvrit deux maisons, l'une rue de Richelieu, l'autre rue de Longpont. Dans la première, on jouait la comédie et on soupait; dans la seconde,

Digitized by Google

Voltaire travaillait. Jaloux de voir Crébillon le tragique fêté à la cour, il avait résolu de lutter contre lui en refaisant toutes ses pièces. Lekain lui vint en aide; Voltaire était le poëte de Lekain, Lekain devint l'acteur de Voltaire. Malgré la cour, Voltaire triompha dans cette lutte. Pourrait-on croire qu'il n'eut pas d'autre but en écrivant *Oreste*, *Rome sauvée* et le *Triumvirat ?* Singulier but ! écrire trois tragédies pour donner tort au roi Louis XV, à madame de Pompadour et pour se donner tort à lui-même !

Le roi de Prusse et la duchesse du Maine le vengeaient assez des injustices de la cour de France : il était fêté à Sceaux comme un prince du sang. Le roi de Prusse lui écrivait : « Je vous respecte comme mon maître en éloquence. Je vous aime comme un ami vertueux. » Ce qui décida Voltaire à partir pour Potsdam, ce furent des vers de Frédéric où un mauvais poëte était un génie *à son aurore* qui allait consoler le monde de Voltaire *à son couchant*. « Il faut, » dit Voltaire, « que le roi de Prusse apprenne que je ne me couche pas encore. » Il part; Frédéric l'accueille mieux qu'un roi, car pour Frédéric, c'était le roi des philosophes et des poëtes. Il trouve à Potsdam un appartement qui touche à celui de Frédéric, la clef de chambellan, la croix du mérite, vingt mille livres de pension, enfin une table et des équipages pour lui, à la seule charge de corriger les écrits du roi. Voltaire s'imagina qu'il allait trouver la liberté dans une cour et un ami dans un roi; l'illusion s'évanouit bien vite. Les rois sont toujours rois, surtout les rois philosophes. Comme Voltaire était roi de son côté, il quitta Potsdam, la croix de chambellan, son ami Frédéric, pour aller se créer une cour à son usage. « En sortant de mon palais d'Al-

Digitized by Google

cine, j'allai passer un mois auprès de la duchesse de Saxe-Gotha, la meilleure princesse de la terre, la plus douce, la plus sage, la plus égale, et qui, Dieu merci, ne faisait pas de vers. De là je fus quelques jours à la maison de campagne du landgrave de Hesse, qui était encore beaucoup plus éloigné de la poésie que la princesse de Gotha : je respirais ! » On sait toute son histoire avec la police de Francfort, touchant *l'œuvre de poéshie du roy son maître.*

Échappé de Francfort, il alla passer quelques jours à Mayence, disant que c'était pour sécher ses habits mouillés du naufrage. L'électeur palatin l'appela et l'accueillit par des fêtes splendides. N'osant retourner à Paris où on ne lui pardonnait pas d'avoir chanté avec le roi de Prusse, où d'ailleurs il se répandait une édition informe de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations,* il alla habiter Colmar, se disant, comme d'habitude, oiseau de passage. Il y travailla aux *Annales de l'Empire,* avec le secours de quelques savants en législation allemande. Sachant que sur la place publique de Colmar on avait brûlé peu de temps avant des exemplaires du *Dictionnaire de Bayle,* il prit cette ville en aversion, et se retira à l'abbaye de Senonses auprès de dom Calmet, qui essaya de le convertir. « Je ne suis pas devenu dévot, mais je me suis fait bénédictin, » écrivait Voltaire. En effet, il faisait une retraite dans la riche bibliothèque de l'abbaye. De là il partit pour Lyon en compagnie de sa nièce et de Collini, son secrétaire. Il trouva à Lyon son ami le duc de Richelieu. Les Lyonnais l'accueillirent avec des fanfares de joie ; on joua ses pièces au théâtre, on lui donna des sérénades. C'est de ce passage à Lyon que date ce mot célèbre : Il serait à propos, disait-il à Richelieu, que

Digitized by Google

dans chaque monarchie il y eût tous les cinquante ans un Cromwell.

De Lyon Voltaire alla à Genève; à son arrivée, les portes étaient fermées; mais à peine eut-il dit son nom que les portes s'ouvrirent à deux battants. Il voulait vivre à Genève, mais le rigorisme des réformés l'effraya autant que le zèle des catholiques. Il acheta, à une lieue de cette ville, le beau domaine des *Délices;* il y vécut en grand seigneur, y reçut beaucoup de monde et y joua la comédie. On l'a vu souvent se promener dans le parc vêtu en Arabe, avec une longue barbe, répétant le rôle de Mohabar, ou avec un habit à la grecque, répétant Narbas. Dès qu'il fut installé, les comédiens de Paris vinrent lui faire leur cour en jouant avec lui sur son théâtre; des savants, des gens de lettres et des princes suivirent les comédiens sur le chemin des *Délices*. On se rappelle que Montesquieu assistant à une représentation de l'*Orphelin de la Chine* s'endormit profondément. Voltaire, qui l'aperçut, lui jeta son chapeau à la tête en lui disant : Il croit être à l'audience.

Comme il ne pouvait vivre en repos, malgré ses soixante-quatre ans, malgré toutes les averses et toutes les bourrasques qu'il avait subies, il ne se contenta pas des *Délices,* il acheta à Lausanne une magnifique maison de quinze croisées de face, d'où étant dans son lit il découvrait quinze lieues du lac Léman, la Savoie et les Alpes; c'était sa maison d'hiver. Bientôt, mécontent de ne pouvoir vivre en France, il abandonna Lausanne et les *Délices* pour la terre de Ferney, où il fit bâtir sur ses dessins son célèbre château. Il n'oublia ni le théâtre, ni le cabinet d'histoire naturelle, ni la bibliothèque, ni la galerie de tableaux. Les dépendances du château étaient des plus vastes; pour en donner une

Digitized by Google

idée, le bois qu'elles renfermaient était estimé sept cent mille livres. Ce château était merveilleusement situé pour la perspective : à l'horizon, des neiges éternelles ; au pied des murs, des parterres de roses. Ferney était un village presque abandonné ; l'église, toute délabrée, menaçait ruine au premier vent d'orage. Comme cette église masquait un beau point de vue, Voltaire la fit abattre dans le dessein d'en réédifier une autre ailleurs. Voici à ce sujet ce qu'il écrit au comte d'Argental : « Comme j'aime passionnément à être le maître, j'ai jeté par terre l'église ; j'ai pris les cloches, l'autel, les confessionnaux, les fonts baptismaux ; j'ai envoyé mes paroissiens entendre la messe à une lieue ; le lieutenant criminel et le procureur du roi sont venus instrumenter. J'ai envoyé promener tout le monde. De quoi se plaint monseigneur l'évêque d'Annecy ? Son Dieu et le mien était logé dans une grange, et je l'ai logé dans un temple ; le Christ était de bois vermoulu, et je lui en ai fait dorer un comme un empereur. » Cette lettre n'était qu'à moitié impie, jusqu'à ces lignes : « Envoyez-moi votre portrait et celui de madame Scaliger, je les mettrai sur mon maître-autel. » L'église faite, il fit inscrire ces mots sur le portail : *Voltaire à Dieu.* Peu de jours après, il prêcha dans l'église sans façon sur une bonne œuvre ; tout cela n'était guère d'un humble catholique, mais alors Voltaire rachetait beaucoup de ses péchés. Après avoir bâti un château et une église, il bâtit un village, presque une ville, où il appela tous ceux qui n'avaient pas de place au soleil ailleurs ; il y fonda une manufacture de montres dont le commerce s'éleva bientôt à 400,000 livres par an. Il fit dessécher des marais et défricher des terrains stériles, qu'il abandonna au travail des laboureurs. Malgré tous ses bien-

Digitized by Google

faits, il n'était pas en sûreté : les évêques d'alentour demandaient avec instance au parlement qu'un tel homme fût à jamais banni du territoire de France. Dans un moment de crise, il communia dans l'église de Ferney, disant qu'il voulait remplir ses devoirs de chrétien, d'officier du roi et de seigneur de la paroisse. L'évêque d'Annecy, ne croyant pas à la bonne foi du poëte, défendit à tous les curés de son diocèse de le confesser, de l'absoudre et de lui donner la communion. Voltaire ne voulant pas qu'un évêque lui fît la loi, même en matière religieuse, se mit au lit, joua le malade, soutint à son médecin qu'il allait mourir, se fit donner l'absolution par un capucin, demanda l'eucharistie à titre de viatique, communia dans sa chambre, et en fit sur-le-champ dresser procès-verbal par le notaire du lieu. Cette action sacrilége fut regardée comme une lâcheté par les philosophes, et comme une impiété par les catholiques ; ce fut tout ce que Voltaire y gagna.

Pourtant il ne s'arrêta point à ce triste chapitre. Pour s'égayer, sans doute, il se fit nommer père temporel des capucins de la province de Gex. Il fut même reçu capucin en personne, et prit tous ces pères sous sa protection. Il écrivit alors au duc de Richelieu : « Je voudrais bien, monseigneur, vous donner ma bénédiction avant de mourir. Ce terme vous paraîtra un peu fort, mais il est dans l'exacte vérité. Je suis capucin : notre général qui est à Rome vient de m'envoyer un diplôme ; je m'appelle frère spirituel et père temporel des capucins. » Peu de temps avant, il avait espéré devenir cardinal, sur la foi du duc de La Vallière, à la condition qu'il traduirait en vers les psaumes et les livres sapientiaux à l'usage de madame de Pompadour.

Pour les philosophes de l'Europe, Ferney était devenu

Digitized by Google

la ville sainte comme la Mecque pour les musulmans; on y allait en pèlerinage. Voltaire fut surnommé le Patriarche; chaque jour lui amenait un ami ou un étranger, un bel esprit ou un prince, un homme d'épée, un homme de robe ou un homme d'Église, un peintre comme Vernet, un sculpteur comme Pigale, ou un musicien comme Grétry. Les femmes y venaient en grand nombre dans la belle saison. On jouait tous les jours la comédie à Ferney; un bal suivait la comédie; Voltaire, heureux de répandre la joie, y apparaissait un instant et s'enfermait pour travailler. Il était parvenu à vivre solitaire et laborieux au milieu du bruit, de l'éclat et des fêtes. Que manquait-il à son bonheur? Mais était-il heureux? La fortune et la gloire étaient là qui l'éblouissaient; mais, quand il tournait ses regards vers l'horizon, vers l'avenir, vers le ciel, une sombre inquiétude dévorait son cœur : Où vais-je? se demandait-il avec un peu d'effroi. Mais bientôt il retombait dans le tourbillon des joies et des peines de ce monde; il faisait de plus belle la guerre à ses ennemis, les critiques et les dévots, une cruelle guerre : Lefranc de Pompignan tomba sur le champ de bataille, criblé de plaisanteries; Fréron se vit jouer sur le Théâtre-Français; vingt autres ne se relevèrent que clopin-clopant. Le désir de se venger égarait Voltaire et lui inspirait des bouffonneries cyniques. On doit surtout déplorer son emportement contre J. J. Rousseau. Il reconnut d'abord son génie. Mais il faut dire que Jean-Jacques n'était pas toujours un homme de bonne grâce. Quand il fut poursuivi pour l'*Émile,* il répondit à Voltaire, qui lui offrait un asile : « Je ne vous aime pas; vous avez corrompu ma république en lui donnant des spectacles. » Depuis cette réponse, la colère dicta à Voltaire les plus indignes sa-

Digitized by Google

tires contre cet homme de génie, pauvre et seul, banni de Genève, sa patrie, banni de Paris, son pays adoptif.

Au milieu de cet aveuglement contre ses ennemis et contre la religion, Voltaire conservait des titres à la reconnaissance de l'humanité. Une jeune fille pauvre, du sang de Corneille, fut recommandée à son cœur : C'est, dit-il, le devoir d'un vieux soldat de servir la fille de son général. Il appela à Ferney mademoiselle de Corneille, lui fit donner une éducation chrétienne, la dota avec le produit des *Commentaires sur Corneille* et la maria à un jeune gentilhomme des environs. On sait trop pour que je les redise, ces histoires de Calas, de Montbailly, du comte de Lally, où Voltaire se fit si noblement le défenseur des opprimés. Il eut, en outre, la gloire de provoquer cet édit de Louis XVI qui affranchit les serfs du mont Jura. Il ne passait pas tout son temps à combattre la religion, à défendre sa gloire, à venger les victimes de la justice humaine. Un grand nombre de ses livres sont datés de Ferney, entre autres l'*Histoire de l'empire de Russie,* l'*Histoire du parlement de Paris, Tancrède,* l'*Écossaise,* des contes, des poésies, des lettres sans nombre.

J'aime, comme tous les poëtes du temps, à faire mon voyage à Ferney. Les peintres allaient à Rome, les poëtes à Ferney. J'arrive dans un cabinet où sont épars des livres de toutes les langues et de toutes les idées. Il y a deux hommes qui travaillent aux destinées ou aux hasards du monde, Voltaire qui dicte, Vannières qui écrit. Je m'incline devant Voltaire, qui me tend la main sans interrompre sa phrase sitôt faite. « Permettez, dit Vannières, je crois que vous vous trompez sur les textes.—Allez toujours, dit Voltaire; je me trompe, mais j'ai raison. La vérité avant tout, la bonne foi viendra après. »

Digitized by Google

Pendant qu'il parle, je le regarde de la tête aux pieds. Il est dans un curieux équipage : c'est bien le pendant de Jean-Jacques en Arménien. Sa tête de feu est emprisonnée dans une perruque gigantesque; une veste garnie de fourrures, une culotte ventre de biche, des sandales aux pieds, des livres plein les mains, voilà comment Voltaire m'apparaît. Tout en dictant, il me parle de Paris, d'un polisson qui s'appelle Desfontaines, d'un drôle qui s'appelle Fréron; il me parle de la poésie en homme qui n'a pas pris le temps d'être poëte. Je lui parle de sa gloire, je demande la grâce de souscrire pour sa statue. « Hélas! je suis bien nu pour un poëte qui n'est ni jeune, ni beau comme Apollon; mais je ne suis pas en peine, ce gueux de Fréron me drapera. Voyons; j'ai dit bien assez de folies ce matin, allons nous promener. » Il me conduit dans son parc. Pendant que j'admire de bonne foi toutes les splendeurs de cette nature grandiose, lui qui n'est guère sensible à ces merveilles, me fait, d'une manière piquante, la satire de toute chose. Il retrouve à chaque pas tout l'esprit de Candide. Au détour d'une allée, nous rencontrons le R. P. Adam. « Je vous présente le père Adam, qui n'est pas le premier homme du monde. » Le bonhomme s'incline et sourit avec résignation. Il attend avec patience la première larme de repentir du grand pécheur. « Père Adam, où allez-vous? — A l'église. — Paresseux! » Le révérend père ne peut s'empêcher de sourire. « Vous oubliez qu'il est l'heure de faire notre partie d'échecs. » Nous retournons au château; nous passons au salon. Voltaire se met à la table de jeu et demande du café. Déjà très-animé, il s'anime encore; le R. P. Adam n'ose profiter de ses avantages, il se laisse gagner. On sait que

Digitized by Google

Voltaire avait menacé le R. P. Adam de lui jeter sa perruque à la face s'il osait le gagner. Un jour le pauvre père, sûr de faire échec et mat, se leva tout effrayé, s'enfuit par la fenêtre et disparut dans le parc. Cependant Madame Denis vient, toute maussade, embrasser son oncle; elle se plaint de l'ennui; Voltaire demande du café. On déjeune, Voltaire ne prend que du café et de l'eau. Viennent les visiteurs, il leur donne audience tout en se moquant de leur gravité. Il corrige les compliments outrés d'une façon plaisante. Ainsi un avocat se présente avec toute son éloquence de province. « Je vous salue, lumière du monde, dit-il avec emphase.— Madame Denis, apportez les mouchettes, » s'écrie Voltaire. Après l'heure de la gloire c'est l'heure des affaires. Viennent les fermiers, les emprunteurs, les locataires de Ferney, tout un monde nourri par Voltaire. Il demande du café, encore du café, toujours du café. Il se montre tour à tour facile et difficile, il accueille les uns en père de famille, les autres en seigneur de village. Il se promène encore dans le parc, quelquefois une bêche à la main, quelquefois un livre, jamais une fleur. Les nouvelles de Paris viennent le surprendre; il pourrait se passer de café pour vivre de toutes ses forces. Il rentre tout agité, il écrit vingt lettres en moins d'une heure, faisant courir une plume imprudente qui se sauve par l'esprit. Le soir, les hôtes du château, Marmontel, ou La Harpe, ou Florian, viennent faire leur cour au patriarche, en compagnie de quelques dames ou de quelques comédiennes.

Cependant Voltaire avait quatre-vingt-quatre ans : depuis vingt ans il habitait Ferney sans trop songer à voyager encore. Son tombeau, fait d'une simple pierre, s'ouvrait près de l'église qu'il avait bâtie. Tous ses amis

Digitized by Google

étaient venus et revenus lui dire adieu ; il attendait la mort de pied ferme, comme tous ceux qui ont fait du bien et du mal ici-bas, quand madame Denis, ennuyée d'un si long séjour à Ferney, mit tout en œuvre pour un voyage à Paris. Il se décida à partir ; il arriva à Paris le 10 février 1778 et descendit chez le marquis de Villette sur le quai des Théatins, aujourd'hui quai Voltaire. Chaque jour qu'il passa à Paris fut marqué d'un triomphe. Les Académies vinrent en corps lui rendre hommage ; hormis les courtisans et les prêtres, tout ce qu'il y avait d'illustre à Paris vint demander audience au patriarche de Ferney. Bernardin de Saint-Pierre rapporte qu'il a entendu, dans les carrefours, des portefaix qui se demandaient des nouvelles de la santé de Voltaire.

Le lundi 30 mars 1778, un triomphe plus éclatant que n'en obtinrent jamais monarque ou héros accueillit Voltaire après plus d'un demi-siècle de gloire et de persécution. Pour la première fois depuis son retour à Paris il était allé au théâtre et à l'Académie ; les hommages reçus à l'Académie n'ont été que le prélude du triomphe du théâtre. Tout Paris était sur son chemin ; un cri de joie universelle, des acclamations, des battements de mains ont éclaté partout à son passage. Grimm est si enivré de triomphe qu'il en devient éloquent. « Et quand on a vu ce vieillard respectable, chargé de tant d'années et de tant de gloire, quand on l'a vu descendre appuyé sur deux bras, l'attendrissement et l'admiration ont été au comble. La foule se pressait pour pénétrer jusqu'à lui, elle se pressait davantage pour le défendre contre elle-même. « Le carrosse à peine arrêté, on était déjà monté sur les roues et sur les chevaux. Les comédiens jouaient *Irène*. Vol-

Digitized by Google

taire se plaça aux secondes, dans la loge des gentilshommes de la chambre, entre sa nièce et la marquise de Villette. Aussitôt qu'il parut, le comédien Brizart vint apporter une couronne de laurier en priant madame de Villette de la placer sur la tête de cet homme illustre. Les spectateurs applaudirent par des cris de joie. Voltaire retira aussitôt sa couronne, les spectateurs le supplièrent de la garder. Il y avait plus de monde encore dans les corridors que dans les loges ; toutes les femmes étaient debout. Un grand nombre d'entre elles étaient descendues au parterre, n'ayant pu trouver de meilleures places. C'était plus que de l'enthousiasme, c'était une adoration, c'était un culte. On commença la pièce ; on la joua mal ; en dépit des acteurs et de la pièce, jamais pièce ne fut plus applaudie. Voltaire se leva pour saluer le public. Au même instant on vit paraître sur un piédestal au milieu du théâtre le buste du poëte. Tous les acteurs et toutes les actrices soulevaient autour du buste des guirlandes et des couronnes. « A ce spectacle sublime et touchant, s'écrie Grimm, qui ne se serait cru au milieu de Rome ou d'Athènes? Le nom de Voltaire a retenti de toutes parts avec des acclamations, des tressaillements, des cris de joie et de reconnaissance. L'envie et la haine, le fanatisme et l'intolérance n'ont osé rugir qu'en secret, et pour la première fois, peut-être, on a vu l'opinion publique en France jouir avec éclat de tout son empire. » Pendant que tous les comédiens surchargeaient le buste de couronnes et de guirlandes, madame Vestris s'avança au bord de la scène pour adresser au dieu même de la fête des vers improvisés par le marquis de Saint-Marc. On joua ensuite *Nanine*, en laissant le buste sur le théâtre. A la sortie du spectacle, Voltaire succombant sous les lau-

Digitized by Google

riers, ne respirant plus que par le sentiment de sa gloire, se croyait délivré de tant d'honneurs, mais tout n'était pas fini : les femmes le portèrent, pour ainsi dire, dans leurs bras jusqu'à son carrosse. Il voulait monter, on le retint encore. « Des flambeaux ! des flambeaux ! que tout le monde puisse le voir ! » Enfin monté dans son carrosse, il lui fallut donner sa main à baiser ; on s'accrochait aux portières, on montait encore sur les roues, que déjà les chevaux prenaient le pas ; la foule, de plus en plus ivre d'enthousiasme, faisait retentir les airs de son nom. Le peuple, qui était aussi de la fête, car le peuple aime les hommes persécutés pour leur génie, criait avec admiration : « Vive Voltaire ! Il a été cinquante ans exilé pour avoir chassé les jésuites ! vive Voltaire ! » Arrivé à la porte de l'hôtel, Voltaire se retourna, tendit les bras en pleurant et s'écria d'une voix brisée : « Vous voulez donc m'étouffer sous des roses ? »

En effet, l'heure de la mort était sonnée.

Il eut d'autres triomphes avant de mourir. Franklin, qui avait honoré la philosophie et qui avait délivré le nouveau monde du joug de l'Europe, voulut voir le poëte qui avait charmé, égayé et délivré l'ancien du joug des préjugés. Le philosophe américain lui présenta son petit-fils en demandant pour lui sa bénédiction : *God and liberty*, dit-il, voilà la seule bénédiction qui convienne au petit-fils de Franklin. Ils se revirent à l'Académie des sciences, ils s'embrassèrent au bruit des acclamations : c'était, a-t-on dit, Solon qui embrassait Sophocle.

A l'heure de la mort il menait la vie la plus agitée et la plus laborieuse ; non-seulement il travaillait, discutait et donnait audience du matin au soir, mais le soir venu, il allumait la lampe pour veiller. On sait la révo-

Digitized by Google

lution littéraire et grammaticale qu'il voulait opérer dans le dictionnaire de l'Académie; à force d'avoir l'esprit en éveil, il en vint à ne pouvoir plus dormir, il prit de l'opium, se trompa sur la dose et tomba dans le demi-sommeil de la mort. Ainsi les deux hommes les plus illustres du XVIIIe siècle, Voltaire et Jean-Jacques Rousseau, sont morts par le poison.

L'histoire de la mort de Voltaire est couverte d'un nuage où la vérité n'apparaît que faiblement. Un curé, qui avait converti l'abbé de Latteignant, abbé sans foi et poëte sans poésie, voulut convertir aussi Voltaire; il lui écrivit pour lui demander audience. Voltaire accorda l'audience et lui dit : « Je vous dirai la même chose que j'ai dite en donnant la bénédiction au petit-fils de l'illustre et sage Franklin : *Dieu et la liberté!* J'ai quatre-vingt-quatre ans, je vais bientôt paraître devant Dieu, Créateur de tous les mondes. C'est encore ce que je dirai. — Ah! monsieur, dit le curé, que je me croirais bien récompensé, si vous étiez ma conquête! Ce Dieu miséricordieux ne veut pas votre perte. Revenez donc à lui, puisqu'il revient à vous. — Mais je vous dis que j'aime Dieu, reprit Voltaire.—C'est beaucoup, dit le curé; mais il faut en donner des marques, car un amour oisif ne fut jamais le vrai amour de Dieu qui est actif. » Le curé s'en alla, il revint et obtint du mourant une profession de foi très-chrétienne; mais le curé de Saint-Sulpice perdit tout en voulant tout avoir. Jaloux d'être devancé par un autre, il exigea un désaveu de toutes les doctrines contraires à la foi. Voltaire ennuyé demanda un peu de repos pour mourir. Le curé de Saint-Sulpice ne se tint pas pour battu : bravant les railleries de d'Alembert, de Diderot, de Condorcet, de tous les philosophes qui encourageaient Vol-

Digitized by Google

taire à mourir comme un sage, il vint jusqu'au dernier jour lui crier aux oreilles : « Croyez-vous à la divinité de Jésus-Christ ? » Selon Condorcet, Voltaire aurait répondu de guerre lasse : Au nom de Dieu, monsieur, ne me parlez plus de cet homme-là. » Je ne crois pas à cette antithèse sacrilége ; ou bien, si Voltaire l'a faite, il n'avait plus sa tête, comme a dit le curé. Je crois plutôt à cette simple réponse rapportée par d'autres contemporains : « Laissez-moi mourir en paix. »

Il mourut trois heures après. Sa mort fut aussi agitée que l'avait été sa vie ; le repos, du reste, n'était pas encore venu pour lui. Paris rejeta son corps. On voulut exiler encore une fois celui qu'on avait si souvent exilé. Voltaire s'était préparé une simple tombe dans le cimetière de Ferney, sous le ciel où il avait vieilli et où il avait fait du bien ; on ne voulut même pas lui accorder ce coin de terre qui était à lui. On décida que celui qui avait fait bâtir l'église n'avait aucun droit de cité dans le cimetière. L'abbé Mignot, son neveu, emporta en toute hâte le corps du poëte dans un monastère dont il était l'abbé. Mais l'évêque de Troyes, indigné qu'un pareil homme reposât dans la terre sainte de son diocèse, envoya la défense de l'enterrer. Il n'était plus temps : Voltaire était scellé dans une des chapelles ; mais le prieur fut destitué.

Voltaire a été vengé par tous les hommes raisonnables de son temps. Ferney appela encore les philosophes en pèlerinage. Le roi de Prusse ordonna un service solennel dans l'église catholique de Berlin, où parut toute son Académie ; et, à la tête de son armée, tout en défendant les droits des princes de l'Empire, il écrivit l'éloge de son ami le poëte. L'impératrice de Russie écrivit aussi l'éloge de Voltaire. Une grande dame, ma-

Digitized by Google

dame la marquise de Boufflers, qui n'était pas poëte, le devint pour chanter Voltaire :

Dieu sait bien ce qu'il fait, La Fontaine l'a dit :
Si j'étais cependant l'auteur d'un si grand œuvre,
Voltaire eût conservé ses sens et son esprit ;
Je me serais gardé de briser mon chef-d'œuvre.

Celui que dans Athène eût adoré la Grèce,
Que dans Rome à sa table Auguste eût fait asseoir,
Nos Césars d'aujourd'hui n'ont pas voulu le voir,
Et monsieur de Beaumont lui refuse une messe.

Oui, vous avez raison, monsieur de Saint-Sulpice :
Eh ! pourquoi l'enterrer ? n'est-il pas immortel ?
A ce divin génie on peut sans injustice
Refuser un tombeau, mais non pas un autel (1).

Une dernière fois Voltaire revint à Paris : douze ans après sa mort le Panthéon lui ouvrit triomphalement ses portes. A cette heure, Jean-Jacques Rousseau et François-Marie Arouet de Voltaire, celui qui consolait dans sa tristesse et celui qui attristait dans sa gaieté, celui qui portait fièrement sa pauvreté et celui qui portait noblement sa richesse, celui qui cherchait la vérité divine avec la lampe solitaire et celui qui cherchait la souveraine raison avec du feu plein les mains, ces

(1) Il y eut en même temps les injures de quelque rimeur embourbé dans l'infamie.

De vice et de talent quel monstrueux mélange !
Son âme est un rayon qui s'éteint dans la fange.
Il est tout à la fois et tyran et bourreau.
Sa dent d'un même coup empoisonne et déchire ;
Il inonde de fiel les bords de son tombeau,
Et sa chaleur n'est plus qu'un féroce délire.
S'il n'avait pas écrit, il eût assassiné.

Digitized by Google

deux hommes qui ont sauvé le XVIIIe siècle par leur grandeur et qui ont vécu en ennemis, ces deux philosophes téméraires qui ont osé interroger le ciel sans tomber à genoux, reposent à cette heure sous la même voûte réunis par la main de Dieu !

Si vous voulez trouver Voltaire ailleurs que dans ses livres, n'allez pas à Ferney. Il en était l'âme, la fortune et la grandeur. Aujourd'hui Ferney est une ruine sans majesté, une ruine bourgeoise, qui ne garde pas un seul souvenir de Voltaire. N'allez pas au Panthéon, sépulcre sans grandeur, où les paroles explicatives d'un guide bavard troublent le solennel silence des morts illustres. Si Voltaire est là pour Dieu, il n'est pas là pour les visiteurs. Il est à Versailles, ce vrai panthéon de la France, peint par Largillière, dans toute sa jeunesse passionnée et dans tout son esprit moqueur. C'est là qu'il faut aller. Un portrait est plus éloquent qu'un tombeau.

On a dit que Voltaire avait péché contre l'amitié ; on a oublié de dire que l'amitié avait eu tort contre lui. Qu'on ne me parle pas de ces amis de hasard qu'il avait coudoyés à la cour de France, à la cour de Prusse et à la cour de Stanislas. L'amitié ne connaît ni les rangs ni les titres. Elle naît en pleine jeunesse, dans la sève des illusions. Le cœur n'est toujours jeune que par le souvenir de ceux qui ont aimé dans la jeunesse. Voyez Voltaire en face de ses amis de vingt ans ; est-il coupable de lèse-amitié avec le maréchal de Richelieu, Cideville, Helvétius, Thiriot, Formont, d'Argental ? n'est-ce pas en leur écrivant qu'il s'écrie à chaque page : « Mon cœur ne vieillit pas ? » Que de lettres charmantes en prose et en vers ! Comme il est prodigue d'esprit et de gaieté pour son ami Cideville ! On n'a

Digitized by Google

pas oublié ces jolies stances sur le pupitre du conseiller : « *Ah! datez du sein de Manon... Mais vous baisez votre pupitre...* » Et cette lettre, qui est celle d'un sage, d'un poëte, et, ce qui vaut mieux, d'un ami : « Il serait plus doux de se parler que de s'écrire, mais la destinée recule toujours le temps heureux où Paris doit nous réunir. Nous y habiterons un jour, mais j'y arriverai vieux. Le cœur ne vieillit pas, je le sens bien, mais il est dur aux immortels de se trouver logés dans des ruines. Je rêvais il n'y a pas longtemps à cette décadence qui se fait sentir de jour en jour, et voici comme j'en parlais :

Si vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours ;
Au crépuscule de mes jours
Rejoignez, s'il se peut, l'aurore. »

Mais tout le monde les sait par cœur, ces jolies stances mille fois transformées par nos poëtes modernes. N'y trouve-t-on pas le sentiment dont on s'enorgueillit de nos jours? N'y trouve-t-on pas en outre toute la sagesse des anciens? Ainsi :

Qui n'a pas l'esprit de son âge,
De son âge a tout le malheur.

Laissons à la belle jeunesse
Ses folâtres emportements ;
Nous ne vivons que deux moments,
Qu'il en soit un pour la sagesse.

Quoi! pour toujours vous me fuyez,
Tendresse, illusion, folie,
Dons du ciel, qui me consoliez
Des amertumes de la vie!

Digitized by Google

On meurt deux fois, je le vois bien ;
Cesser d'aimer et d'être aimable
Est une mort insupportable,
Cesser de vivre ce n'est rien.

Il dit ensuite que l'amitié vient à lui pour le consoler :

Je la suivis, mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.

Armez-vous encore contre la sécheresse de cœur de cet homme qui porte ainsi le deuil de sa jeunesse.

On a accusé Voltaire d'être avare. Voltaire ne jetait pas l'argent par la fenêtre, parce qu'il savait bien que l'argent est le meilleur compagnon de voyage dans la vie. De bonne heure, il sentit que pour être fort ici-bas, il faut être riche ; aussi la fortune fut-elle une des divinités de sa jeunesse. Quoique poëte, il amassa des millions. L'avare conserve son trésor pour l'étreindre dans ses mains avec une voluptueuse frénésie ; Voltaire répandait son argent avec la sagesse peut-être trop prévoyante d'un père de famille, ce qui ne l'empêcha pas, dès qu'il eut quarante ans, de manger le fonds avec le revenu. Ferney, cette colonie qui fut florissante sous son règne, si je puis parler ainsi, n'est-ce pas une preuve que Voltaire faisait un noble emploi de sa fortune ?

Pour bien juger un homme, il faut, après l'avoir vu à distance, aller jusqu'à lui, évoquer, comme disait Bacon, le génie de son temps, se faire pour une heure un homme de son siècle. Après toutes les métamorphoses provoquées par Voltaire, survenues dans la France des idées, les armes de ce terrible combattant

Digitized by Google

nous paraissent passablement faibles ou émoussées, à nous rêveurs d'un autre siècle; mais si par enchantement nous allions nous réveiller sous le règne de Louis XV, combien ne serions-nous pas émerveillés de l'héroïsme téméraire de cet homme, qui fut longtemps seul de son parti? En effet, quelle était la France de Louis XV, la France des idées, la tête de la nation? Aux beaux jours de l'antiquité, le penseur n'avait qu'à dire à sa pensée : Va, le jour est venu. Mais en l'an de grâce 1750, trois siècles après la découverte de l'imprimerie, la pensée du philosophe rencontrait à chaque pas une sentinelle qui lui disait : On ne passe pas. Le livre ne s'envolait pas comme un oiseau de la fenêtre du penseur; il était soumis avant tout au censeur, à l'exempt, à l'humeur du ministre, à la critique du confesseur, à la fantaisie de la maîtresse, le ministre ne parlant qu'après la maîtresse et le confesseur. Oui, en 1750, en face de Voltaire, il y avait un censeur royal qui écrivait gravement sur les œuvres d'Homère et de Corneille : « J'ai lu ce livre par ordre de monseigneur le garde des sceaux, et je n'y ai rien trouvé qui me paraisse devoir en empêcher l'impression. » Et le censeur royal ne devait rendre compte de ses actions qu'à monseigneur le garde des sceaux, lequel faisait tout par la grâce de Dieu. On sait trop bien que Voltaire et Jean-Jacques, d'Alembert et Diderot n'avaient pas, comme Homère et Corneille, l'approbation et privilége du roi. Si Voltaire secouait ses mains pleines de lumière, c'était hors de France, dans les marais de la Hollande, dans les brouillards de l'Angleterre, dans les déserts de la Suisse. Si une seule fois le censeur laissait passer une œuvre de Voltaire, cette œuvre s'appelait *la Princesse de Navarre* ou *le poëme de Fon-*

Digitized by Google

tenoy ! Mais si Voltaire ose penser, halte-là : on a commencé par la Bastille, on a continué par l'exil, on va finir dans un cul de basse-fosse. En attendant, Voltaire, gentilhomme du roi de France, ami du roi de Prusse et de l'impératrice de Russie, prend des pseudonymes pour oser dire la vérité. Ce n'était qu'un jeu, direz-vous cent ans après, tout en souriant des folies de Louis XV. C'était si peu un jeu que Voltaire, malgré sa témérité, passa toute sa vie aux portes de la France, lui qui tenait au cœur de la France. C'était si peu un jeu que Voltaire, mort, n'eut que par surprise un tombeau dans sa patrie. La plus belle conquête du génie de Voltaire est la liberté de la pensée. La lumière a dévoré le boisseau sous le souffle du philosophe. Aujourd'hui, quoi qu'on fasse, le jour est venu ; et, comme disait lord Chesterfield à Montesquieu : « Les volontés de vos ministres pourront encore bien faire des barricades, mais elles ne feront jamais de barrières. »

V

On a fait à Voltaire un reproche pour l'universalité de son génie. A ce propos, on peut rapporter ce qui arriva un soir chez Duclos. Il y avait belle et bonne compagnie ; on parlait de Voltaire ; c'était à qui vanterait son génie encyclopédique. « Quel malheur, dit bientôt un jurisconsulte, qu'il ait voulu parler de jurisprudence. — Pour moi, dit un géomètre, je lui passe le reste ; mais il n'aurait pas dû parler de géométrie. — Vous avouerez cependant, dit un historien, qu'il a maltraité l'histoire. Un poëte se levait pour proclamer son opinion. — Silence ! lui dit Duclos, vous n'avez pas la

Digitized by Google

parole. » Duclos aurait pu ajouter : Vous, M. le jurisconsulte, vous, M. le géomètre, ne condamnez pas Voltaire pour avoir donné du charme à la raison la plus aride ; ne dédaignez pas la lumière éclatante de cet esprit sans bornes. Voltaire avait un défaut qui fait sa gloire : il avait le regard d'un aigle, il voyait tout, il embrassait tout, il éclairait tout ; il se contentait de répandre son esprit lumineux sur l'étendue, laissant la profondeur à de plus patients. Vous, M. l'historien, ne dédaignez pas un homme qui a souvent donné la vie a l'histoire ; qui n'a menti que comme le peintre bien inspiré, pour donner plus de force et plus de charme à la vérité. Vous, M. le poëte, inclinez-vous devant un poëte qui a dit ce qu'il voulait dire.

La nature, qui embaume les livres de Jean-Jacques, ne montre pas un pan de sa robe dans ceux de Voltaire ; c'est la nature académique de Boileau qui inspire le poëte de la *Henriade* : les eaux, les arbres, les fleurs, les montagnes, les vallons, les hameaux, voilà les seuls mots que daigne prendre Voltaire. A peine si dans son épître a l'agriculture, il se trouve des vers comme ceux-ci :

L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
Que le parc de Versaille et sa vaste étendue.
Le Normand Fontenelle, au milieu de Paris,
Prêta des agréments au chalumeau champêtre ;
Mais il vantait des mœurs qu'il craignait de connaître,
Et de ses faux bergers il fit des beaux esprits.
Je veux que le cœur parle ou que l'auteur se taise.

Le reste de l'épître ne dit plus un mot qui touche à la nature. Quand on juge si bien les autres, que ne se juge-t-on soi-même ? Dans toute la *Henriade* la nature ne se

Digitized by Google

montre pas davantage. « Il n'y a pas, disait Delille, d'herbe pour nourrir les chevaux, ni d'eau pour les abreuver. » Au XVIe siècle, la nature inspirait les poëtes; Boileau vint, qui lui mit la perruque solennelle de la cour de Louis XIV : ainsi, dans l'épître à son jardinier, que dis-je, jardinier ? *Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil,* Antoine *dirige* l'if et *exerce* sur les espaliers *l'art de La Quintinie.* De là, une note du poëte pour expliquer cet hémistiche : Jean de La Quintinie, directeur des jardins fruitiers et potagers du roi. Une autre note avait déjà averti le lecteur que Boileau n'eût pas daigné parler de son jardinier, si Horace n'avait pas chanté son fermier. Comme Boileau était écouté des poëtes de son temps, la poésie dédaigna au XVIIe siècle la jupe rayée des hameaux et la primevère des prairies, les cascades de la fontaine et les harmonies de la forêt, les rêveries du sentier et les spectacles de la montagne. Il fut décidé que le jardin de Versailles était seul digne, grâce à ses ifs et à ses statues, d'être chanté dans les grands vers. La Fontaine seul, qui n'écoutait personne, osa chanter la fumée des fermes et la rosée des chemins. Par malheur, Voltaire était de l'école de Boileau.

Voltaire jugeait vite et jugeait bien ; souvent avec un seul mot il peint un homme et son œuvre ; *Gentil-Bernard, l'abbé Greluchon, Babet la bouquetière, Florianet,* et voilà quatre poëtes jugés. Quoi de plus original et de plus vrai que ce qu'il dit de Marivaux : « C'est un homme qui connaît tous les sentiers qui aboutissent au cœur humain, mais qui n'en sait pas la grand'route.» Nul mieux que lui ne décochait l'épigramme. « *Œdipe,* s'écriait La Motte, c'est le plus beau sujet du monde, il faut que je le mette en prose. — Faites cela, dit

Digitized by Google

Voltaire, et je mettrai votre *Inès* en vers. » Parlant de Marmontel et de sa *Poétique* : « Comme Moïse, il conduit les autres à la terre promise, quoiqu'il ne lui soit pas permis d'y entrer. » Il se moquait plaisamment des jugements du monde. Un jour, chez le prince de Conti, on déchirait, avec quelque raison, les fables de La Motte en vantant celles de La Fontaine. « A propos, dit Voltaire, je sais une fable de La Fontaine qui n'a jamais été imprimée. Comment, une fable de La Fontaine! dépêchez-vous donc de nous la dire. » Et Voltaire l'ayant dite : « Voilà de l'admirable ! ce n'est pas comme ces vilaines fables de La Motte ; que de naturel, que de grâce ! — Eh bien, messieurs, s'écria Voltaire, cette fable charmante que vous admirez tous, est pourtant de La Motte. »

Voltaire est presque abandonné au théâtre, parce que plus fidèle aux idées de son siècle qu'à l'idée éternelle de la grandeur et de la beauté, il s'est fait une arme de chacune de ses tragédies pour combattre des préjugés qui ont passé.

Cet homme qui savait si bien rire dans ses contes, est presque morose dans ses comédies. C'est qu'une comédie est une œuvre de patience et de réflexion; c'est qu'au théâtre l'esprit le plus éblouissant est de l'esprit perdu, s'il ne sert à peindre les caractères et les passions. Voltaire savait-il que la comédie est une muse sérieuse et profonde, qui ne prend un masque folâtre que pour mieux dire la vérité au spectateur ?

C'est dans ses contes qu'il faut surtout chercher Voltaire : c'est là que son génie s'épanouit en toute liberté, c'est là qu'il nous surprend par sa gaieté profonde et sa raison souveraine, c'est là que sous un

Digitized by Google

masque enjoué, il nous jette la vérité à pleines mains : c'est Rabelais, c'est Montaigne, c'est Voltaire.

Il n'est pas seulement dans ses contes, il est dans toute son œuvre; les ébauches même indiquent la main puissante d'un grand maître; le plus mauvais de ses pamphlets est encore digne de nos études. Aux jours de ce carnaval qui a duré si longtemps au XVIIIe siècle, il se masquait comme les autres, mais il savait se faire reconnaître au travers du masque.

C'est dans ses contes en vers et en prose que le style de Voltaire apparaît dans toute sa force. Aujourd'hui que la langue française est devenue un labyrinthe, où la pensée ne tient pas toujours le fil d'Ariane, ce style de Voltaire nous frappe et nous séduit comme un beau rayon de lumière. Rien n'est plus franc, rien n'est plus simple, rien n'est plus beau ; jamais l'esprit et la raison n'ont si bien marché du même pas. Il ne lui manque rien, si ce n'est la grandeur qui vient du sentiment ; mais Dieu seul s'est réservé le droit de faire une œuvre parfaite.

Oui, le style des contes de Voltaire est le vrai style français. Il est bien de Voltaire. Là le poëte n'a imité nul de ses devanciers ; il a osé s'écouter lui-même. Malheureusement, dans ses tragédies, la tradition a presque tout gâté. Après Corneille et Racine, comment faire une bonne tragédie qui n'appartienne pas à l'œuvre de ces deux maîtres ? Et alors, si on est homme de génie, pourquoi la faire ?

Le mot qui résumerait le plus nettement le génie de Voltaire serait la raison. Toutes ses œuvres sont là pour l'attester, poésie ou prose, poëme ou pamphlet, tragédie ou conte. Cette raison impitoyable nous a supprimé bien des pages charmantes où son esprit eût si

Digitized by Google

brillamment doré les folles arabesques de la fantaisie. Oui, la raison, cette source pure qui jaillit en France, cette claire cascade où se sont abreuvés Rabelais, Montaigne, Molière, La Fontaine; cette raison exquise, cette raison élevée qui fait tout le génie de la nation française. La raison n'est-ce pas le sentiment du beau et du bien? n'est-ce pas la corne d'abondance d'où tombent tous les fruits du génie? Est-ce avec autre chose que Voltaire a produit des chefs-d'œuvre littéraires et remué l'humanité? N'est-ce pas avec la raison qu'il a vaincu les mauvais philosophes et les mauvais dévots?

Dans l'œuvre de Voltaire, la raison se montre à chaque pas, comme une âme qui éclaire et qui anime. Il y a un poëte qui chante, mais il y a aussi un homme qui veut avoir raison. Ce n'est point assez de parler la langue des dieux, il veut parler aussi la langue de ses frères. Ainsi, avec cette épée flamboyante qu'il appelle la raison, il traverse la littérature, la politique, la philosophie et la religion, répandant la lumière et combattant l'erreur. Voyez-en partout les conséquences, souvent bonnes, fatales quelquefois; mais qui peut ici-bas se flatter de ne pas semer l'ivraie avec le bon grain?

En poésie, dans la poésie de Voltaire lui-même, la raison a souvent tort, car la raison proscrit l'enthousiasme et la témérité. Or, y a-t-il un grand poëte sans ces deux majestueux défauts? Avant tout, la poésie est un rêve : poëtes, rêvez! Voltaire n'a pu ses'auver, et encore à force d'esprit, que dans le conte, l'épître et la satire. Là c'est l'esprit qui parle dans toute sa grâce, dans tout son feu, dans tout son attrait. Quelquefois la fantaisie vient d'un pied léger se hasarder dans le domaine de Voltaire; elle y chante les *Vous* et les *Tu* avec

Digitized by Google

tout son charme. Mais presque toujours dans cette poésie étincelante l'esprit seul a la parole.

Si la raison a tort dans la haute poésie de Voltaire, dans la poésie qui s'élève sur les ailes de la rêverie et de l'enthousiasme, la raison reprend bien sa place dans la poésie qui raisonne tout en rimant, dans la poésie qui parle aux idées tout en parlant au sentiment. Ainsi n'est-ce pas la raison qui a présidé à ces tragédies, ces contes, ces épîtres où Voltaire ne cesse d'attaquer les préjugés et de chercher la vérité ?

Suivez pas à pas cette raison par toutes ses routes fertiles : en politique, elle produit l'amour de la patrie et l'amour de la liberté, elle relève l'homme à sa hauteur, elle proscrit les traces dernières de la féodalité, elle glorifie la noblesse du cœur et de l'esprit, elle dit au paysan qui tient la charrue : Cultiver la terre avec amour, c'est s'ennoblir par le travail.

En philosophie, la raison de Voltaire a créé la critique; elle a saisi hardiment, d'une main impitoyable, le côté ridicule de toutes les philosophies qui s'étaient pavanées ici-bas dans leur robe de velours ou dans leurs guenilles.

En religion, la raison de Voltaire se passionne ; mais n'est-ce pas encore la raison ? S'il est allé trop loin, c'est qu'il pressentait qu'il perdrait du terrain. N'écrivait-il pas à d'Alembert : « Le temps fera distinguer ce que nous avons pensé d'avec ce que nous avons dit ? » S'il frappait violemment contre l'Église, certes ce n'était pas pour y atteindre Dieu ; c'était pour y écraser le prêtre, le prêtre impur du XVIIIe siècle, qui, de l'aveu d'un cardinal, rampait comme un reptile à l'ombre de l'autel pour escalader bientôt, non pas le royaume des cieux, mais le royaume de la terre. En

Digitized by Google

ceci il arriva à Voltaire le même malheur qu'à Diomède, qui, devant Troie, croyant poursuivre un ennemi, blessa une divinité.

On ne lit plus Voltaire, on le méconnaît; ses ennemis l'expliquent à leur gré comme certains prêtres expliquent l'Évangile. On le prend au mot sur une lettre ou une satire échappée à la colère du moment, on le condamne grâce à une contradiction inspirée un jour de mauvaise foi. Avant tout, Voltaire était poëte; il croyait à ses vers; il ne prévoyait pas qu'on réimprimerait après lui sa polémique en prose. On n'a fait grâce à sa personne d'aucun billet, même des billets de confession. Peut-on juger un homme sur des lettres écrites sans réflexion, au courant d'une plume impatiente? Si on juge Voltaire par ses vers sérieux, on voit qu'il n'était pas trop mauvais chrétien. En effet, que dit-il et que fait-il dire à Jésus-Christ, qu'il appelle *l'homme-Dieu, l'ennemi divin des scribes et des prêtres?* « Celui qui savait tout,

« A daigné tout nous dire en nous disant d'aimer. »

Celui que vous appelez un athée ne parle-t-il pas aussi bien que vous? Le Christ lui-même, s'il daignait écouter des vers, ne s'offenserait pas toujours de ceux de Voltaire. Dans le *Discours sur la Vertu,* Jésus n'est-il pas représenté dans toute son humble grandeur et dans toute sa glorieuse simplicité?

Cet athée, qui vénère le Christ, comment parle-t-il à Dieu à ses derniers jours :

Que conclure à la fin de tous mes longs propos?
C'est que les préjugés sont la raison des sots;

Digitized by Google

Il ne faut pas pour eux se déclarer la guerre ;
Le vrai nous vient du ciel, l'erreur vient de la terre.

. . . . . .

O Dieu qu'on méconnaît, ô Dieu que tout annonce,
Entends les derniers mots que ma bouche prononce !
Si je me suis trompé, c'est en cherchant ta loi ;
Mon cœur peut s'égarer, mais il est plein de toi.

Ces vers ne semblent-ils pas un cri du cœur ? Oui, malgré toutes les erreurs et les passions dont le génie même n'est pas exempt sur cette terre d'erreurs et de passions, Voltaire a été dans cette grande religion du sentiment que le Christ a apportée aux hommes.

Oui, dans ses heures de silence, où la pensée l'entraînait loin des bruits du monde et l'arrachait à l'orgueil, dans ses heures de sincérité, où, dégagé des querelles de parti, il levait les yeux au ciel après avoir visité l'humanité, Voltaire était chrétien ; ne vous y méprenez pas ; il n'était pas chrétien dans l'église, mais il était chrétien sous le ciel, en face de Dieu, dans le temple splendide de la nature, chrétien comme Jean-Jacques, sans attacher comme lui de sublimes rêveries à sa raison. Le génie s'élève toujours assez haut pour comprendre que la parole du Christ était la parole de Dieu.

Tel écrivain religieux de notre temps qui condamne Voltaire eût été peut-être chrétien comme lui au XVIIIe siècle. Comme Voltaire, il eût travaillé à dégager tous les oripeaux qui cachaient l'autel, il eût d'une main hardie arraché quelques voiles à la vérité.

Vous parlez de la stérilité de cet homme qui abattait pour ne pas relever ; il a répondu lui-même à cette attaque : « J'abattais les préjugés, que voulez-vous que je misse à la place ? » Il faut dire que dans sa passion il a

Digitized by Google

été un peu l'ours de la fable. Pour tuer une mouche il jetait quelquefois une pierre.

N'est-ce pas pour faire jaillir la vérité, que Dieu a créé dans le même siècle, pour l'ouvrir et pour le fermer, ces deux hommes de génie qui contrastaient avec tant d'éclat, Voltaire, de Maistre ? Ne les voit-on pas sans cesse l'un et l'autre en fureur de vérité, armés, l'un d'une hache ou d'une massue, l'autre d'une épée de gentilhomme ou d'un glaive d'archange, toujours prêts à prendre et à reprendre la place d'assaut ?

Philosophie, science de la mort, disait l'Église ; science de la vie, s'écria Voltaire. L'Église courbait le front humain vers la tombe, Voltaire leva son front vers le ciel. Orgueil, direz-vous ; Raison, répondra-t-il. Avant Voltaire, la philosophie était l'ange du bien et du mal ; dans son grand livre, la griffe du diable se montrait toujours avec le doigt de Dieu ; ce n'étaient que lumières dans les ténèbres, nuages dans les rayons. La philosophie est le fruit du génie ; fruit aimé, fruit amer que Dieu réserve à ceux qui s'élèvent assez haut pour mordre à l'arbre de la science. Le Christ était un Dieu, mais n'était-ce pas aussi un philosophe ? Le Christ est mort pour nous en prêchant la vérité divine et humaine ; combien d'autres sont morts pour nous en prêchant la sagesse ! Tout philosophe a porté sa croix ici-bas : Socrate, vous avez bu la ciguë ; Galilée, vous avez marché sur vos genoux ; Pascal, vous êtes mort de la philosophie comme d'autres meurent de l'amour ; vous, Voltaire, vous avez été insulté dans la mort !

Les philosophes sont de nobles esprits qui vont témérairement de l'inconnu à l'inconnu. Ils tentent de lire un livre dont ils n'ont ni le commencement ni la fin. Ils parviennent à lire, mais parviennent-ils à compren-

Digitized by Google

dre? Cependant, ne sachant pas la langue qu'ils parlent, à peine en ont-ils bégayé le premier mot qu'ils osent en prononcer le dernier. Le dernier mot des philosophes du XVIIIe siècle n'est-ce pas celui-ci : *Aimer l'œuvre du Créateur* ou *aimer le Créateur dans son œuvre*, en attendant le vent funèbre de la mort, qui éteindra le flambeau ou le rallumera à des flammes plus pures. — Doute ou Panthéisme.

Voltaire disait en même temps : *J'aime le Créateur dans son œuvre* et *j'aime le Créateur et son œuvre*. Il disait l'un et l'autre, tantôt écoutant Spinosa, tantôt s'écoutant lui-même. Ce serait un grand tort que de vouloir subtiliser avec son esprit; cet esprit est trop français pour fournir matière à une page de métaphysique allemande; cependant, en étudiant Voltaire dans sa philosophie, on va de contradiction en contradiction. Il vivait un peu en dehors des idées philosophiques, sans s'inquiéter beaucoup de tout ce qui n'était pas visible à l'esprit. Mais il était roi de la littérature, on le couronna roi de la philosophie, de la philosophie panthéiste, lui, le philosophe éclectique. Il accepta en riant cette royauté, il finit par la prendre au sérieux, jugeant qu'il était prédestiné à toujours marcher le premier. Cependant, j'imagine qu'il riait un peu dans la coulisse, car, plus tard, il espéra devenir cardinal, il se fit capucin, il eût accepté la papauté. Devenu philosophe, il fut bien obligé, comme les autres, de marcher dans l'ombre, de se contredire, de s'égarer, quoiqu'il jetât du feu à pleines mains sur son passage.

Le plus grand ennemi de Voltaire a été son école, qui s'est lourdement trompée. Le maître avait la raison avec le sentiment du beau et du bien, sinon complet, du moins assez élevé pour vivifier et ennoblir la raison.

Digitized by Google

Mais l'école ignorante a eu la raison, moins le sentiment du beau et du bien; ce lourd bon sens n'est devenu entre les mains des disciples qu'une arme dangereuse, un arbre sans fruit, un champ stérile. L'un a ramassé sa défroque classique : ici moins que jamais ce n'est pas l'habit qui fait le moine; il a eu beau s'habiller des guenilles de Voltaire, il n'a trompé personne; je ne parle pas des niais qui se laissent prendre par les dehors. L'autre, ne comprenant qu'à demi, loin de réaliser ses idées en politique, est tombé dans la folie tout en osant se dire voltairien. Celui-ci, au lieu de se borner en philosophie à une critique sage, a abouti à un scepticisme stérile : il faudrait ici nommer trop de monde; celui-là, loin de séparer la religion de la superstition, les a confondues dans un commun blasphème: celui-là est-il digne d'être nommé?

Mais l'heure est venue de contempler Voltaire dans sa glorieuse solitude. Repoussons tous ces disciples qui lui font ombre. N'écoutons pas ce que les pédants prêchent en son nom; écoutons-le lui-même, celui qui disait comme Pascal que la vraie éloquence se moque de l'éloquence; lisons ses livres et relisons-les, car combien de ses lignes sont des axiomes! suivons l'abeille à la ruche sans nous inquiéter des frelons qui l'escortent. Ne nous effrayons pas de sa colère, elle éclate souvent comme un tonnerre de vérité: pourquoi ne s'offenserait-il pas avec violence contre toutes les sottises qu'il entend vanter! Suivons-le, suivons-le! Tous les chemins où il a passé ne sont pas les beaux chemins, mais combien peu d'esprits refuseraient de passer par là! N'est-ce pas lui qui le premier en France a été visiter Prométhée, qui a brisé la première chaîne, qui s'est mis entre la victime et le vautour?

Digitized by Google

Le génie a sa fatalité. Ne faut-il pas voir dans ses œuvres une manifestation de la volonté providentielle ? Voltaire, ce grand faucheur de préjugés, avait abattu toutes les mauvaises herbes qui couvraient la France. Sa raison, comme un soleil ardent, s'était répandue partout; c'était le soleil qui précède l'orage. L'orage n'éclata qu'après la mort du précurseur. La révolution française a été l'œuvre posthume de Voltaire. C'est là un poëme épique que tous les grands poëtes voudraient signer. Saluons l'œuvre ! saluons l'ouvrier ! La révolution a mieux fait que de nous offrir la liberté, elle nous a rendu le sentiment des hautes inspirations, elle nous a rapprochés de Dieu. Une seconde fois le Christ sortit du sépulcre avec la grande poésie de ses symboles, pour répandre la charité, pour consoler le monde par l'amour. Nous n'étions plus catholiques, nous sommes devenus chrétiens : la parole de Dieu a retenti dans nos âmes, les larmes et le sang du Christ ont fait refleurir l'espérance dans nos cœurs. L'Église nous avait montré un étroit sentier pour aller au ciel, n'avons-nous pas trouvé le grand chemin ?

Digitized by Google

VIII

FLORIAN.

N'est-ce pas un spectacle étrange que ce capitaine de dragons qui vient tendrement et chastement chanter les amours des bergères au milieu de cette société de philosophes sans foi, de poëtes sans muse, d'abbés sans Dieu, à la veille de 93? L'idylle fleurit sur les ruines : à

(1) Il y a çà et là des poëtes aimables que la critique, soit par dédain, soit par oubli, a laissés dormir d'un trop long somme sur les bords du chemin littéraire. A peine si quelques âmes sympathiques ont élevé à ces pauvres délaissés un modeste mausolée pour inscrire en quelques mots leurs vertus et leurs œuvres. Il est souvent arrivé que le lecteur n'a pas manqué au défunt comme la critique. Ainsi Florian, banni avec un peu d'injustice du théâtre des lettres, a trouvé d'innombrables refuges; on l'a traduit dans toutes les langues; il n'y a pas de village en France où l'on ne rencontre un lambeau de ses œuvres. Ses livres sont compris par tout le monde, comme tous les livres qui parlent au cœur. L'an dernier, en Normandie, sur les bords de la mer, comme une pluie battante me retenait dans le cabaret d'un pêcheur, j'ai découvert sur la cheminée *Numa Pompilius* qui m'a un peu distrait du mauvais temps. Je me laissais indolemment aller au charme de la nymphe Égérie, lorsqu'un vieux marin, qui fumait et qui buvait à l'autre coin du feu, se mit à me parler du livre avec une voix de tonnerre. Il l'avait lu avec passion aux jours les plus tendres de sa jeunesse ; la vieillesse venue, il enfourchait ses lunettes pour le lire encore.

Digitized by Google

quoi bon l'idylle ailleurs? Quand la nature chante, le poëte écoute; quand le silence est venu, le pâtre reprend son hautbois ou sa chanson. Virgile ne chanta qu'au temps où la terre d'Italie était arrosée de sang et de larmes. Florian voulait-il combattre l'irréligion et l'impureté de son siècle en célébrant les beaux jours de l'innocence? espérait-il faire rougir ces grands seigneurs débauchés et ces marquises pécheresses par le tableau naïf des amours de l'âge d'or? Non. Florian chantait comme un poëte, sans savoir en quel pays et pour quelles gens; il évoquait les souvenirs de sa jeunesse et les ombres de ses livres bien-aimés; il cherchait dans son cœur des sources de tendresse et dans son imagination des idylles toutes fleuries. Il chantait loin du monde comme les pasteurs solitaires : le premier charme de ses romans, c'est de nous transporter loin du monde; à peine au début, nous voyageons sur les ailes du vent vers des pays inconnus; bientôt, au milieu d'immenses solitudes, où nous laissons çà et là tous nos souvenirs, nous entendons chanter un chalumeau ou une cornemuse, nous respirons l'arome lointain des prés en fleur. Bientôt le vent qui nous emporte chasse la brume du matin; nous découvrons une belle vallée pleine de fraîche verdure où sont éparpillés de jolis moutons blancs enrubanés de rose. Il faut bien le dire, la magie est si grande que nous ne savons plus rien du passé; le passé nous fuit comme une image confuse; nous allons jusqu'à nous imaginer qu'autrefois, dans un meilleur temps, nous vivions parmi ces bergers, ces bergères et ces moutons. Et nous sommes heureux comme des enfants. Les plus pervertis d'entre nous caressent avec délices cette existence enchantée qui passe si doucement dans cette

Digitized by Google

vallée solitaire à l'ombre des ormeaux tremblants; les âmes les plus abîmées dans le mal retrouvent en elles, à ces tableaux innocents, les sources pures de leur jeunesse, depuis longtemps taries. Il n'est pas une fille perdue qui ne se sente un peu bergère et qui ne verse une douce larme oubliée dans le fond de son cœur, une douce larme de Madeleine repentante, en voyant Estelle et Galatée si belles par leur candeur, si heureuses par leur innocence!

Grâce à sa marraine, Florian se nommait Jean-Pierre, un vrai nom de berger; grâce à son père, il se nommait Claris de Florian, un vrai nom de poëte bucolique. Il vint au monde dans un joli château des Basses-Cévennes, que son grand-père avait vaniteusement bâti, en dépit de la fortune patrimoniale; il vint au monde en 1755, dans le printemps, comme vous pensez bien. Le printemps qu'il a tant chanté fut toujours sa meilleure saison : il cueillit ses premières roses et ses premiers lauriers dans le printemps. Cependant la mort vint le prendre dans l'automne; mais la mort s'est trompée ce jour-là, ou plutôt la mort est venue à propos dans l'automne. Mourir dans l'automne, quand les hirondelles s'en vont chercher des pays meilleurs, quand les fleurs répandent leur dernier parfum, quand les feuilles jaunies parsèment le sentier désert, n'est-ce pas le dernier rêve des faiseurs d'églogues?

Les Florian étaient distingués à divers titres; mais surtout par les armes. Cette famille-là comptait quelques braves capitaines, un évêque assez savant et des chanoines sans nombre. Le père de notre conteur se reposait des fatigues de ses aïeux; il avait épousé par hasard, ainsi que cela se fait toujours, une belle Castillane, Gilletta de Salgues, et pour elle et pour lui les

Digitized by Google

jours se passaient dans l'indolence de la vie champêtre. Le grand-père de Florian, n'ayant pas de château dans la tête comme les poëtes, les guerriers et les chanoines, avait imaginé d'en bâtir un sur ses terres, et à cette œuvre il avait dépensé son dernier écu, se consolant dans l'espoir que ses frères les chanoines lui feraient la grâce de mourir en lui léguant leurs biens; mais en ce temps-là les chanoines ne mouraient pas si vite. D'ailleurs, les grands-oncles de Florian, voulant par une œuvre pie apaiser le ciel qu'ils avaient maintes fois offensé, constituèrent en mourant le bon Dieu et ses saints pour leurs légataires universels.

On négligea l'instruction de Florian : un peu de latin, encore moins de grec, quelques bribes de théologie et d'histoire ancienne, voilà tout. Sans Voltaire qui devint son maître à onze ans, la nature eût fait le reste. Florian se préparait bien pour devenir un *homme de la nature,* ainsi qu'on l'a surnommé depuis, comme Jean-Jacques. Il traversa l'enfance au milieu des distractions champêtres. Le premier spectacle qui le charma, ce fut un coucher de soleil ; le théâtre était une belle vallée du Languedoc bordée par les Cévennes. Des scènes sans nombre animaient ce théâtre : c'était le pâtre conduisant ses vaches sur la savane, le berger menant ses moutons à l'abreuvoir, la paysanne allant aux champs avec sa faucille ou glanant après la moisson. Et les danses sous l'ormeau ! et la course des chasseurs ! et les jeux des bergères ! Il assistait, en spectateur fidèle, à toutes les métamorphoses de la nature ; il suivait les saisons dans tous leurs caprices. A dix ans, il se promenait solitairement comme un trappiste, lisant avec passion les premiers chapitres de *Télémaque,* adorant Calypso et toutes les nymphes à la fois, — sans

Digitized by Google

parler de la femme de chambre du château, qu'il fallut, dit Voltaire, mettre à la porte à cause de lui et malgré lui, — rêvant une île lointaine pour la peupler de toutes les blondes fées de sa jeune imagination. Jamais écolier ne fit mieux l'école buissonnière. Il y avait à une demi-lieue du château une petite fontaine qui coulait au bas de la montagne, sur un lit de cailloux, à l'ombre de quelques vieux cerisiers; il alla plus de mille fois désapprendre sa leçon de grec ou de latin, au murmure de cette fontaine. Vous le voyez, la rêverie oisive, qui fait les bons et les mauvais poëtes, prit Florian tout au matin de la vie. Dans une lettre à Ducis, il lui raconte que, dans ces beaux jours du temps passé, il n'était pas assez absorbé par les extases de la contemplation pour ne pas s'apercevoir un peu, durant un certain mois de juin, que les cerisiers donnaient des cerises; il avoue même, avec sa candeur accoutumée, qu'il cueillait sans remords toutes celles qu'il pouvait atteindre. Saint Augustin n'en faisait pas d'autres à douze ans : on se rappelle les poires dérobées par le futur évêque d'Hippone. Florian n'allait pas seulement apprendre la nature et se regarder vivre à la fontaine des cerisiers; il suivait poétiquement le cours du ruisseau, il s'égarait avec mystère dans le labyrinthe du bocage. S'il rencontrait une glaneuse, tout saisi de compassion, il glanait avec elle; s'il rencontrait un pâtre, il chantait avec lui, il arrachait les rubans de ses souliers pour en faire un collier au plus joli et au plus blanc des agneaux. On a bien ses raisons pour devenir poëte pastoral. Ainsi, dans cet âge tendre où le *miroir de l'âme* garde avec ardeur toutes les images, même les plus confuses, Florian amassait dans son imagination ces scènes de la nature qu'il a décrites plus tard,

Digitized by Google

en feuilletant le livre des souvenirs : le joli mouton blanc, vous l'avez vu dans *Estelle;* la glaneuse, il l'a appelée Ruth dans une églogue.

En vous racontant cette enfance bucolique de Florian, je ne m'avise pas d'imaginer un roman pastoral. Je passe même par-dessus une belle douzaine d'idylles; je ne vous donne que le sommaire des chapitres; j'oublie les clairs de lune, les aurores aux doigts de rose, les orages magnifiques du soir. Et puis je ne vous ai point parlé des instincts chevaleresques de cet enfant qui tient à l'Espagne par sa mère. Gilletta chante à son cher Jean-Pierre des légendes de son pays : l'*Inès* de Camoëns, *Chimène la fidèle.* Tout en écoutant sa mère, Jean-Pierre bégaye la langue espagnole et songe à devenir un chevalier superbe, armé pour la défense de son pays et pour l'honneur de sa dame. Sans y prendre garde, Gilletta commence cette grotesque épopée qui s'appelle *Gonzalve de Cordoue.* Gilletta meurt, mais Florian feuillette les poëtes espagnols comme pour y retrouver l'ombre de sa mère.

Voltaire avait marié une de ses nièces à un des oncles de Florian; grâce à cet oncle qui prévoyait la misère prochaine de son frère le châtelain, Jean-Pierre fut accueilli par Voltaire comme un écolier. Il avait onze ans lorsqu'il entra à la cour de Ferney ou plutôt dans la thébaïde du patriarche, comme disaient les philosophes. Voltaire jouait aux échecs avec le père Adam; il dépensait sa verve à faire de petits vers, de petites lettres et de petits contes pour lutter contre l'oubli. Le père Adam condamna le jeune Florian à faire des thèmes, et, comme celui-ci était souvent embarrassé pour mettre en latin ce qu'il n'entendait pas trop bien en français, il s'en allait en vrai sournois

Digitized by Google

prier Voltaire de lui *faire sa phrase*. Voltaire faisait la phrase avec tant de bonté que l'écolier s'en retournait *croyant que c'était lui-même qui l'avait faite*. Voltaire s'amusait de la candeur de Jean-Pierre ; il fit l'école buissonnière avec son écolier ; il éveilla en lui la gaieté et l'esprit, il altéra un peu *l'homme de la nature*. A dater de son séjour à Ferney, Florian rêva un peu moins, il joua un peu plus ; il suivit même si bien les leçons du maître, qu'il imita jusqu'au sourire malin du vieux philosophe. « C'est cela, disait Voltaire, aie l'air d'avoir de l'esprit et l'esprit viendra. » A Ferney, l'*Iliade* l'emporte sur *Télémaque* : ce ne sont plus les nymphes adorées, ce sont les héros superbes ; l'ardeur du combat triomphe des chastes tendresses : Achille et Hector remplissent la tête de Florian, comme les nymphes lui remplissaient le cœur ; il entreprend de renouveler leurs exploits dans le jardin de Voltaire. Il y avait dans ce jardin un immense champ de pavots aux têtes panachées. Chaque fois qu'il passait le long du champ, il les regardait de côté en se disant tout bas : Voilà les perfides Troyens ; ils tomberont sous mes coups. Il donnait à chaque pavot le nom d'un fils de Priam, et le plus beau de tous, il l'appelait Hector. Le grand jour arrive ; il entre bravement dans le champ de bataille ; armé d'un sabre de bois, il coupe à tort et à travers la tête à mille pavots. En vain le Xanthe en fureur veut s'opposer à son passage ; il brave les eaux du Xanthe. Déjà Déiphobus n'est plus, Sarpédon ferme les yeux, Astéropée tombe sous ses coups, le champ de bataille est couvert de morts et de mourants. Ce n'était point assez : Hector restait, le meurtrier de Patrocle levait une tête superbe ; il s'élance vers lui. Tendre Andromaque, tremblez ! Hector va périr. Mais

Digitized by Google

Voltaire arrive ; il regardait le jeune héros depuis une demi-heure , il voyait avec émoi couper la tête à ses beaux pavots ; il le vient interrompre en ses exploits. Florian, tout surpris, lui dit qu'il repassait son *Iliade*. Voltaire rit beaucoup et le laissa continuer en paix la guerre des Grecs et des Troyens.

A Ferney, Florian voit comment se font les livres, les instincts chevaleresques s'effacent en lui, l'épée qu'il a rêvée se transforme en plume, le champ de bataille en feuille de papier. Cependant, avant d'être poëte, Florian sera capitaine de dragons. Voltaire trouve qu'il y a bien assez de rimeurs en France ; il détourne Florian de la poésie, il l'envoie au duc de Penthièvre avec la prière de faire quelque chose de son écolier. Le duc en fit un page. Voilà Jean-Pierre au milieu de toutes les fêtes et de toutes les splendeurs du monde, sinon du génie. Au lieu du château de Ferney qui avait bien un peu l'air d'un grimoire, c'est le magnifique château de Sceaux ou le poétique château d'Anet. Florian en évoqua plus tard les souvenirs historiques ; et, dans des vers assez mauvais, il rappela qu'Henri II a bâti ce château pour Diane de Poitiers.

Des pages du duc de Penthièvre Florian alla à l'école de Bapaume où il perdit son temps dans les amourettes. A dix-sept ans, ne sachant trop que faire, il retourna à Ferney ; enfin, grâce à Voltaire, M. de Penthièvre lui donna un brevet de capitaine dans son régiment de dragons. Comme la guerre était finie, les jeunes officiers se battaient beaucoup entre eux pour dépenser leur ardeur, ce qui ne les empêchait pas d'être les meilleurs amis du monde. Florian se battait à merveille ; il portait son épée comme les bergers portaient

Digitized by Google

leur houlette, avec tout autant de grâce ; malgré ses instincts bucoliques, il versait le sang de ses pareils avec assez d'insouciance, à propos du minois le plus chiffonné. Étant en garnison à Maubeuge, il devint éperdument amoureux d'une belle chanoinesse qui fut *sensible à son martyre,* comme il le dit lui-même ; il la voulut épouser tambour battant, en vrai capitaine de dragons ; le mariage alors lui semblait un des premiers attraits de l'amour; mais la famille de Florian le détourna à temps de ce coup de tête qui venait du cœur. A partir de cet amour qui survécut toujours en lui, il se détacha peu à peu de ses folles et bruyantes amitiés, il rechercha le silence et la solitude pour écouter les battements de son cœur et les premières rumeurs de la poésie. Dans son discours à l'Académie française, il rappelle ainsi ce beau temps : « Quand j'étais soldat, qu'il m'était doux, après un bruyant exercice, de m'en aller solitairement à l'ombre des ormes en relisant les Géorgiques! » Jusque-là, il n'avait pas fait un seul vers. Un jour, il apprend que l'Académie a donné pour sujet du prix de poésie l'abolition de la servitude dans les domaines du roi. « Je pris, dit Florian, ma sensibilité pour de la verve, mon cœur me tint lieu de talent, et ma pièce fut couronnée. » Ce petit poëme s'appelle *Voltaire et le serf du mont Jura.* Le glorieux lauréat abandonna le régiment et s'en vint à Paris chercher d'autres succès. *Galatée* et *Estelle* étaient déjà en fleur dans son imagination, mais, avant de les cueillir, il se laissa aller à l'appât du théâtre. Encouragé par M. d'Argental, il fit des arlequinades pour la Comédie-Italienne. Bientôt cependant il eut des échos de son amour pour la chanoinesse et des aspirations vers les vallées de son pays : il se rappela la pastorale de Cer-

Digitized by Google

vantes, il relut Gessner, il écrivit *Galatée*. A peu près vers le même temps, grâce à *Télémaque*, grâce surtout aux *Incas*, il commença son roman poétique, *Numa Pompilius*.

Après ses romans et ses comédies, il n'avait plus rien à faire, si ce n'est l'aumône. M. de Penthièvre, qui était le plus compatissant des ducs de ce temps-là, laissait à Florian les revenus de sa plus belle ferme pour les disperser aux pauvres ; c'était à coup sûr la première fois qu'un grand seigneur prenait à son service un gentilhomme pour faire l'aumône. Florian s'y entendait à merveille ; il semait les bienfaits avec la sollicitude d'un père pour ses enfants ; il a laissé parmi les pauvres des souvenirs de son passage ici-bas.

Après Voltaire, Gessner, le duc de Penthièvre, M. d'Argental, il avait pour amis des poëtes aimables, qui se croyaient, pour la plupart, ou qui feignaient de se croire de grands poëtes ; c'étaient Arnault, Delille, Ducis, Marmontel, Fontanes. Florian partageait leur foi. Dans sa jolie fable : *le Berger et le Rossignol*, il s'écrie, en parlant de Delille :

Digne rival, souvent vainqueur
Du chantre fameux d'Ausonie.

S'il n'a point élevé Delille au-dessus d'Homère, c'est à cause de la rime. Dans ses lettres comme dans ses petits vers, c'est toujours une amitié admirative qui n'est guère commune chez les poëtes ; en même temps, c'est toujours une modestie primitive. Il écrit à Gessner : « J'aimerais tant à passer pour votre écolier ! Mais je suis loin de cette bonne place, et ma pauvre

Digitized by Google

Galatée, toute riche qu'elle est sur les bords du Tage, n'est pas digne de posséder un petit troupeau dans les montagnes de la Suisse. »

Malgré ses amis et son amour pour les petits voyages, Florian recherchait souvent la solitude. Le duc de Penthièvre lui avait abandonné à Sceaux le pavillon du château; il passait là ses meilleurs jours dans l'étude et la rêverie. Il se promenait en poëte dans les sentiers d'Aulnay, avec sa troupe folâtre de bergers et de bergères, écoutant avec l'âme les cornemuses lointaines de son pays. A Paris, c'étaient les amis bruyants, les folles maîtresses, les petits soupers. Mais au château de Penthièvre, Florian redevenait un grand enfant naïf, perdu dans les joies innocentes de la nature.

Je n'ai point parlé des amis inconnus de Florian. Le poëte pastoral fut adoré en secret par une foule de marquises qui reposaient dans ses tendres églogues un cœur trop fatigué. Ces pauvres marquises du règne de Louis XV avaient presque toutes fait un entrechat par-dessus la jeunesse, elles avaient gâté leur printemps par le rouge, les mouches, la poudre et les paniers; en lisant *Galatée* et *Estelle,* elles retrouvaient comme par enchantement cette jeunesse aux joues vermeilles qu'elles avaient entrevue comme on entrevoit dans un miroir une gracieuse et lointaine image à demi cachée par les tourbillons de la valse. En lisant Florian, toutes ces pauvres délaissées, déjà pâlissantes aux approches de la révolution, se sentaient jeunes pour la première fois; les joues étaient flétries, mais l'âme, longtemps ensevelie sous un front brûlé d'amours profanes, allait fleurir comme la violette sous la neige; la bouche était morte, mais le cœur allait vivre. Elles avaient com-

Digitized by Google

mencé par Crébillon le gai, elles voulaient finir par Florian.

Un vieux marquis — le dernier marquis! — ayant encore, en dépit de la terreur et de ses quatre-vingts ans, ce doux et spirituel sourire qui est mort avec le XVIIIe siècle, m'a donné tous ses souvenirs pour ce portrait. Il a souvent vu Florian en 1788, et, s'il faut l'en croire, Florian n'était pas ce poëte pâle et blond, regardant d'un œil attendri, souriant avec candeur, parlant d'une voix troublée, que nous voyons à travers ses romans. Il était brun, il était gai; sa parole avait beaucoup d'enjouement et de malice; l'esprit et l'épigramme lui venaient à propos, la galanterie presque jamais; cependant la princesse de Lamballe disait : « J'aime mieux l'entendre que le lire. » Sa figure avait la coupe de celle de Parny; elle était un peu moins animée, mais tout aussi mordante. Florian n'avait de la candeur et de la naïveté que dans la solitude des champs; dès qu'il abordait le monde, il devenait presque un don Juan. Deux natures se combattaient sans cesse en lui, l'enfant des montagnes et le capitaine des dragons, le poëte pastoral et le *héros* de la Comédie-Italienne; c'est sous ces divers aspects qu'il faut l'étudier.

M. de Thiard disait, et bien d'autres après lui, que dans toutes les bergeries de Florian il manquait un loup. En effet on en veut un peu à Némorin de l'innocence d'Estelle; cette innocence en est quitte à trop bon compte; on ne serait pas fâché de voir cet agneau sans tache aux prises avec le loup, le loup dût-il croquer l'agneau. Mais Florian n'était pas si berger qu'on se l'imagine : à propos de galanterie, c'était presque en effet un capitaine de dragons; les petits abbés et les poëtes du temps ne l'avaient pas trop laissé en arrière.

Digitized by Google

Savez-vous quels étaient les modèles de ses bergères? les actrices de la Comédie-Italienne, ni plus, ni moins. Mademoiselle Camille, qu'il a chantée plus d'une fois, a posé pour Estelle. C'est cette même demoiselle Camille dont il fait ailleurs ainsi le portrait :

Vous demandez ce que c'est que Camille?
C'est un lutin sous les traits de l'Amour;
Vive, sensible, et maligne et gentille,
Allant, venant de la ville à la cour;
Trottant, courant, tournant toutes les têtes,
Gardant la sienne, et riant des conquêtes
Qu'en son chemin elle fait chaque jour.
Libre et sans suite, elle a pour équipage
Attraits, esprit et propos enchanteurs;
Elle paraît, et tout lui rend hommage;
Un petit sac compose son bagage,
En un clin d'œil elle y met tous les cœurs,
Ferme le sac et poursuit son voyage.

A propos de ses œuvres comme à propos de sa vie, il faut surtout éclairer ce qui est dans l'ombre. Passons vite sur *Numa*, sur *Gonzalve*, sur *Guillaume Tell;* voilà de la littérature d'adolescent qu'il faut condamner, sans pitié pour quelques jolis tableaux et pour quelques gracieux paysages; ces poëmes sont de graves enfantillages; c'est de l'histoire au pastel; les héros de ces épopées étranges sont tout au plus bons à garder les moutons, et encore auraient-ils peur des loups. En Suisse, à Rome, en Espagne, Florian n'a vu qu'une églogue. Une seule fois, par distraction sans doute, il s'est avisé d'emboucher la trompette héroïque au lieu de la flûte champêtre; son *Précis de l'Établissement des Maures* est un des meilleurs chapitres de l'histoire d'Espagne. Passons vite sur *Galatée* et sur

Digitized by Google

Estelle, tant dédaignées, mais tant aimées, conte de fées, monde enchanteur, rafraîchissante oasis. Passons vite sur les douze *Nouvelles;* ces petits romans, destinés par l'auteur à nous rappeler l'histoire privée de tous les pays, nous rappellent du moins que nous avons un cœur. Florian racontait à merveille; aussi Marmontel disait, en parlant de lui : La nature lui a dit : Conte. Un de ses petits romans, *Claudine,* est un chef-d'œuvre de naturel et de sentiment. Avez-vous rien lu de plus simple et de plus touchant que cette chanson si connue que chante Claudine :

Pauvre Jeannette,
Qui chantais si bien!
Triste et seulette,
Tu ne dis plus rien?

— Las! je soupire
Loin de mon ami :
Ne sais rien dire
A d'autres qu'à lui.

Savez-vous rien de plus tendre et de plus naïf que cette romance de Robin Gray, dont je me rappelle une strophe :

Mon père alors parla mariage;
Sans en parler ma mère l'ordonna.
Mon pauvre cœur était mort du naufrage,
Ma main restait, mon père la donna.

Parmi les choses qui sont à l'ombre dans les livres de Florian, on trouve ses poëmes en vers, ses poésies fugitives, sa traduction de *Don Quichotte* et de l'épisode d'Inès de Castro, l'*Éloge de Louis XII*, des contes en vers et un conte anacréontique. Quoique l'Académie ait couronné ses poëmes, ce sont les essais d'un écolier qui ne promet pas grand'chose: point d'imagination, point d'élan, point de grandeur; çà et là des vers agréables, mais souvent de pauvres hémistiches qui s'en

Digitized by Google

vont clopin-clopant et qui cueillent en chemin d'assez mauvaises rimes. Ses poésies fugitives sont à l'avenant; pourtant il faut y reconnaître cette grâce aimable et ce doux laisser-aller des petits poëtes du temps. Sa traduction de *Don Quichotte* est encore un joli enfantillage; Cervantes eût été bien triste de voir son héros ainsi habillé en français. La traduction en vers de l'épisode d'Inès de Castro est plus heureuse; on ne retrouve pas dans Florian la grandeur et l'éclat du poëte portugais, mais presque toujours le sentiment qui l'inspirait. Ainsi la strophe qui commence par *Assi como* est rendue avec une grâce toute florianesque : *comme la fleur qui trop tôt moissonnée*... L'éloge de Louis XII était digne d'une couronne d'Académie, c'est-à-dire digne des poëmes en vers. Les contes en vers sont de légères et gracieuses satires qui ne font de mal à personne. Le conte anacréontique est charmant; il s'appelle *les Muses*. Thalie, ennuyée, se promène au pied du Parnasse en cherchant un amant; au lieu d'un amant, elle rencontre un blond enfant demi-nu, qui cherchait des papillons et les perçait d'une épingle avec un cruel plaisir. Thalie lui demande d'où lui vient cette méchanceté. L'enfant répond qu'il ne sait que faire et qu'il fait du mal. La beauté et l'esprit de l'enfant séduisent la Muse, qui le prie d'aller avec elle. Il ramasse un petit sac, le jette sur son épaule et donne la main à Thalie. Qu'as-tu donc dans ton sac, enfant? Ce n'est rien, ce sont mes joujoux. Et il se met à chanter une ravissante chanson qui n'a ni air, ni paroles. Arrivée au Parnasse, Thalie, jalouse de ses sœurs, a résolu de leur cacher l'enfant. Elle l'emprisonne dans un verger enclos de haies. Là elle passe toutes les journées à lui apprendre à lire,

Digitized by Google

on ne dit pas quel livre. Mais bientôt la pauvre Muse soupire et se trouble en regardant l'écolier. L'enfant profite à merveille de ce premier succès. Maman, lui dit-il, vous portez à la main un masque charmant qui rit toujours; donnez-moi ce masque, ou je meurs de chagrin. Mais, dit Thalie, c'est l'attribut de ma divinité. Tant pis! répond le traître. La pauvre Muse donne le masque, et le fripon le cache dans son sac. Ce n'est pas tout : Thalie ne lui a appris que la comédie; il veut tout savoir, la musique, la danse, la philosophie et même l'astronomie : c'est toujours bon à quelque chose. Ouvrez-moi le verger, dit le traître, que j'aille m'instruire avec toutes vos sœurs; une fois savant je reviens à vous pour jamais. Thalie lui donne la liberté, et il va troubler la tête à toutes les autres Muses; Melpomène elle-même a beau faire, elle aime aussi le joyeux enfant. Voilà la jalousie qui met tout le Parnasse en désordre; les arts sont dédaignés, les danses et les concerts sont interrompus. Cependant Minerve vient visiter les neuf sœurs; elle rencontre un silence profond. Les Muses, dispersées, rêveuses, solitaires, se cachent en rougissant. Enfin elles se rassemblent pour chanter leur protectrice, mais leurs voix sont en désaccord; elles ont oublié leurs chansons; aucune d'elles n'a son attribut; l'enfant a tout pris; de chaque attribut il a fait un hochet. Tout à coup ce fatal enfant déploie de blanches ailes où sont suspendus tous ses larcins; il prend son vol en riant : Adieu, dit-il aux Muses, ne m'oubliez pas; je suis l'Amour, il en coûte toujours un peu pour faire connaissance avec moi.

En recueillant la succession de son père, Florian n'avait recueilli que des dettes; ce fut un peu pour cela qu'il s'aventura au théâtre, et le théâtre fit sa for-

Digitized by Google

tune. Tout en écrivant des comédies et des arlequinades, il demeura du moins fidèle à sa manière; il fit fleurir l'églogue jusque sur les planches de la Comédie-Italienne. Savez-vous en quoi il a métamorphosé Arlequin ? en bonhomme sensible. A ce propos, on disait : Vous êtes arlequin, seigneur, et vous pleurez ! Mais cet arlequin de Florian pleure d'aussi bonne grâce que riaient les autres. Dans son théâtre, Florian est de l'école de Marivaux ; il prodigue à la fois toute la petite sensibilité de son âme et toutes les petites grâces de son esprit. Il faut bien dire que cet esprit ne vaut pas celui du maître; mais, en revanche, l'écolier a un certain charme de naïveté originale. Du reste, il ne faut pas s'y méprendre, le théâtre de Florian doit être, avec justice et en dépit de La Harpe, condamné à l'oubli. Déjà depuis longtemps, ce n'est plus qu'un théâtre d'enfants. Florian, qui essayait toutes ses comédies chez M. d'Argental, remplissait avec beaucoup de gaieté et de sentiment le rôle d'Arlequin; le bonhomme Carlin ne jouait pas mieux, s'il faut en croire les gazettes du temps.

Le rêve le plus ardent et le plus doux du chantre d'*Estelle,* c'était un fauteuil à l'Académie. O mon pauvre poëte, si amoureux de la solitude, des montagnes verdoyantes, des vallées bocagères, des fontaines babillardes, que cherchiez-vous donc en cette Académie si noire et si bruyante ? Pourquoi vous asseoir à l'ombre de ce pédant qui s'appelait La Harpe, vous qui chantiez si bien à l'ombre des ormeaux ? Florian eut plus qu'aucun autre le mal d'Académie; il ne soupira durant dix ans que pour l'Académie. Enfin, l'Académie eut pitié du soupirant ; pitié, c'est presque le mot. Il succéda au cardinal de Luynes. Sa réception fut des

Digitized by Google

plus brillantes, grâce surtout à la présence du duc de Penthièvre, de la duchesse d'Orléans et de la princesse de Lamballe. Son discours fut encore une églogue ; Florian y raconte ainsi comment il devint poëte : « Le chant des oiseaux, le murmure de l'onde, le tranquille silence des bois, tout me parla de poésie. L'arbre m'arrêta sous son ombrage ; la solitaire fontaine que je n'avais jusque-là cherchée que pour me désaltérer, je la cherchai pour m'y plaire ; les déserts mêmes, les monts escarpés, les lieux incultes et sauvages, eurent des charmes pour moi ; tout s'embellit à mes regards ; je sentis enfin la nature. » Ce jour-là, le bienheureux académicien fit connaître ses fables pour la première fois ; il fut applaudi, il fut déclaré de par l'Académie l'héritier de La Fontaine. L'Académie n'avait pas grand'chose à dire ce jour-là. Nul n'a recueilli ce magnifique héritage ; Florian lui-même n'est qu'un pâle écolier : il n'a rien créé, il a traduit des apologues allemands et surtout espagnols. Ainsi, le fabuliste si ingénieux qui s'appelle Iriarte perd tout son charme dans les vers de Florian ; à peine s'il nous arrive avec l'idée de sa fable. Cependant, à défaut de génie créateur, il faut reconnaître dans les fables de Florian du naturel et de la naïveté. Ce n'est plus, comme dans La Fontaine, cet attrait singulier du conte, cette mise en scène ingénieuse, ce dialogue parfait, enfin cette comédie à cent actes divers qui n'est rien moins que la comédie humaine ; mais, au-dessous de tout cela, il y a encore quelque chose. Florian a trouvé des scènes dignes de la comédie. La Fontaine nous donne toujours la science de la vie ; Florian nous donne quelquefois la science du cœur.

Le style de Florian a du charme par sa douceur et

Digitized by Google

par sa clarté ; il a la fraîcheur tendre, l'éclat passager, la couleur bleu clair des pervenches ; mais, comme les pervenches, il manque de force. C'est le style facile des écrivains du second ordre ; il ne faut pas confondre cette facilité-là avec l'apparence de la facilité qui cache le travail des grands maîtres.

La vie de Florian fut une idylle presque jusqu'à la fin, en dépit des dragons et des comédiennes ; mais la révolution est venue gâter cette idylle vers les plus belles stances. Comment la bien finir en face des terroristes ; en face de Marat, ce médecin qui, ayant pour scalpel une guillotine, la promenait par toute la France ; en face de ces terribles journalistes qui écrivaient tant d'épitaphes ; en face de ce peuple en délire qui lâchait la bride à toutes les passions bonnes et mauvaises, grandes et petites ?

Banni comme tant d'autres, à cause de son nom, Florian se réfugia à Sceaux en 1793, et là, dans la solitude, il chantait encore, tant bien que mal, les bergères et la verdure ; mais des sans-culottes du pays, augurant mal de lui à cause de ses aumônes et de son air rêveur, avertirent le comité de salut public que le ci-devant chevalier de Florian avait des trésors cachés et était malade d'aristocratie. Là-dessus, le pauvre poëte pastoral est conduit à la Bourbe. Dans cette hideuse prison qui ne lâchait son monde qu'à la guillotine, Florian, quoique tout palpitant d'épouvante, retrouva comme toujours des bergères et des ormeaux ; il emboucha encore les pipeaux champêtres. Comme Roucher, comme Chénier, il chanta jusqu'à la fin. Il échappa cependant à l'échafaud, mais non à la mort ; la mort l'avait touché au seuil de la Bourbe et elle comptait sur lui. On eut beau lui dire, à la chute de

Digitized by Google

Robespierre : Tu es sauvé ; on eut beau accueillir son retour à Sceaux par une fête renouvelée de ses romans : la prison l'avait plus d'à moitié tué. Il acheva de mourir côte à côte avec un pauvre poëme, *Guillaume Tell*, qu'il avait écrit en prison.

Le poëte des ormeaux ne nous offre-t-il pas l'image qui peint le mieux sa destinée poétique ? N'est-ce pas en effet un ormeau flexible nourrissant ses rameaux de tous les vents, de tous les rayons et de toutes les rosées ? D'abord la nature le berce sur son sein, il tend les bras vers le ciel, le ciel qui lui verse la vie par le soleil, le vent et la pluie ; il s'élève, il grandit, il déploie timidement ses rameaux verts tout en murmurant les plus douces chansons. Survient une tempête qui le renverse ; la tempête passée, il essaye à peine de relever la tête, le sol manque de force, il meurt moitié vert et moitié flétri. Qu'on me pardonne cette image vous le savez, Florian commence par bercer son génie naissant sur le sein de la nature ; il tend les bras vers la poésie qui est le ciel des poëtes ; la poésie des Espagnols lui verse ses rosées abondantes ; l'arbre déploie des rameaux vacillants ; les rameaux s'épanouissent sous les rayons de Fénelon et de Voltaire ; bientôt tous les vents, les bons et les mauvais, font incliner tour à tour l'arbre et y murmurent diversement de tendres romances et de languissantes idylles. Ainsi Florian admire une pastorale de Cervantes, et, plein d'ardeur, le voilà qui se met à la traduire ; il relit *Télémaque*, et il écrit *Numa ;* il s'inspire de Gessner et de Monte-Mayor, et il chante *Estelle ;* il s'enthousiasme pour les *Incas :* après les *Incas*, c'est *Gonzalve*. Et faut-il dire que ses poëmes et ses contes en vers sont des enfants de Voltaire ? Mais ce qu'il faut dire aussi, c'est que, parmi

Digitized by Google

tous ces rayons étrangers qui se traversent et se combattent, on découvre toujours le génie de Florian; on reconnaît à chaque page ce doux enfant des prairies souvent rêveur, quelquefois enjoué, qui souriait avec tant de tendresse, qui gravissait la montagne pour mieux entendre la cornemuse du pâtre et le chalumeau du berger, qui se reposait avec tant de charme mélancolique au bord de la fontaine des Cerisiers pour se recueillir, pour écouter les premières symphonies de son âme, ces chansons lointaines qui vous emportent sur les nuages. Chaque page du tendre poëte nous ramène à cette belle matinée de la vie où notre âme s'ouvrait si joyeuse au soleil. Chaque tableau nous rouvre dans les passions touffues cette claire échappée vers l'aube amoureuse et le bleu du ciel !

A propos d'images, il en est une mille fois meilleure que la mienne : la reine Marie-Antoinette oubliait dans la lecture de Florian les premières rumeurs de la révolution : « En lisant Florian, je crois manger de la soupe au lait. » Cette réflexion n'est pas précisément d'un esprit candide, mais elle est juste et spirituelle.

Digitized by Google

IX

BOUFFLERS.

I

Au beau milieu du XVIIIe siècle, un matin de printemps, aux alentours de Lunéville, un jeune chevalier de vingt ans à peu près s'abandonnait au galop aventureux d'un grand cheval anglais enivré par la course et par le parfum de l'herbe fraîche. Une vingtaine de chiens de chasse de toutes formes et de toutes couleurs, éparpillés dans la vallée, se répondaient par de joyeux aboiements. Notre chevalier les suivait du regard sans s'inquiéter du dégât de leurs courses vagabondes. Qu'importe la moisson, quand la fleur nous éblouit et nous enivre, quand on est heureux de toutes ses forces et de tout son cœur? Il était donc heureux, heureux du bonheur matinal, heureux sous un ciel pur, sur un chemin vert, dans la vraie liberté. Tout homme, une fois en sa jeunesse, une seule fois peut-être, a saisi au passage, dans une étreinte rapide, ce bonheur doux comme un rayon printanier qui boit la rosée sur la primevère du pré.

Ce jeune chevalier était Stanislas de Boufflers, qui avait passé son enfance et sa première jeunesse à la

Digitized by Google

cour de Lunéville, sous les yeux de sa mère, la célèbre marquise de Boufflers. Il avait vécu sans souci, étudiant en plein vent, assez mal gouverné par l'abbé Porquet, « qui ne savait pas son *Benedicite,* quoiqu'il fût aumônier du roi de Pologne. » Comme on voit, Boufflers avait eu, dans sa mère et dans son gouverneur, deux maîtres faciles à contenter, deux maîtres qui pardonnaient tout à l'esprit ; or, notre jeune chevalier savait bien se faire pardonner.

Son temps se passait en promenades à cheval, en belles chasses, en fêtes dansantes. « En pensant à cette cour de Lunéville, dit Boufflers devenu vieux, je crois plutôt me souvenir de quelques pages d'un roman que de quelques années de ma vie. » Il était joli garçon, plein de grâce et de tournure, ayant toujours la saillie ou le madrigal sur les lèvres. Il dansait à merveille, peignait joliment, ne jouait pas trop mal du violon, abattait noblement un chevreuil. J'allais oublier de dire qu'il ramassait çà et là, au pied de la table de la cour, dont les convives étaient Voltaire, madame Duchâtelet, Montesquieu, Saint-Lambert, le président Hénault, M. de Tressan, madame de Grammont, quelques miettes de science et de littérature. L'abbé Porquet lui-même, quoique son gouverneur, parvint de temps en temps à surprendre la paresse du chevalier. L'abbé Porquet était quasi homme de lettres ; il ne lui manquait guère que de l'esprit, de la science et de l'imagination ; il apprit tout ce qu'il savait à son élève. Il lui arrivait même quelquefois de le conduire dans un monde inconnu à tous les deux : dans la métaphysique transcendante, dans la philosophie surhumaine. Ainsi, le matin où nous voyons Boufflers emporté par son grand cheval, l'abbé Porquet lui avait posé cette question mille fois

Digitized by Google

résolue par les plus grands esprits, et partant toujours à résoudre : *Quel est ici-bas le souverain bien?* « Je suis bien aise d'étudier cette grave question, avait dit Boufflers ; pour cela, je vais monter à cheval et aller rêver au grand air. » Et il était parti avec ses chiens, laissant l'abbé sur ses jambes. Le brave aumônier, le voyant disparaître dans la poussière du galop, s'était dit en hochant la tête : « Voilà un garçon qui passera sa vie à cheval, mais qui ne fera jamais son chemin. »

Reprenons notre course avec le chevalier. Qui sait si nous n'allons pas trouver avec lui à résoudre la question de l'abbé? Après mille bonds sur les verts chemins, à travers les bois et les blés, le cheval anglais s'arrêta tout hors d'haleine au coin d'un petit bosquet d'ormoie et de chênaie; il avait si bien couru depuis trois heures que son cavalier ne songea point à le ranimer. Il sauta gaiement sur l'herbe, le débrida et lui conseilla de brouter au bord du bois. Pour lui, après avoir appelé quelques chiens, il se mit à déjeuner avec une perdrix et du pain, le tout arrosé de quelques gorgées d'eau à la fontaine voisine. « Un cheval, un chien, un peu d'herbe à l'ombre, voilà le souverain bien, » murmura-t-il après sa première libation.

Il faut peindre d'un seul trait le paysage où se trouvait si heureux notre chevalier : un petit vallon fuyant entre deux collines couronnées de grands arbres touffus ; un petit hameau gaiement éparpillé à l'horizon, où l'œil s'arrêtait sur une aiguille de clocher ; dans le vallon un peu de bois encadrant les blés verts et les sainfoins rouges, çà et là un verger tout blanchi par la floraison, une grande prairie où serpentait nonchalamment un ruisseau, quelques ponts rustiques, un troupeau paisible de vaches rousses et brunes ; en regard du petit

Digitized by Google

hameau, un château lointain dont on ne voyait, au-dessus du bois, que les tourelles grisâtres ; enfin, par-dessus tout cela, le sourire du ciel, le baiser du soleil, le chant de l'alouette, la joie épanouie de la nature. « Oui, reprit Boufflers en jetant toute son âme à la vie, un cheval, un chien. »

La parole s'arrêta sur ses lèvres malgré lui. Une fraîche et jolie paysanne venait de lui apparaître comme par magie à la lisière du bois, en petit bonnet mutin et léger, en blanc corset et en cotillon rouge, avec un pot au lait à la main. « A merveille, dit-il en se soulevant pour la mieux voir ; on dirait que je suis dans une fable de La Fontaine. J'oubliais qu'après le cheval et le chien, il faut compter la femme pour le souverain bien ; celle-ci vient tout à propos. »

Il vit avec une joie du cœur qu'elle venait de son côté pour passer le ruisseau sur un petit pont de planches ou plutôt sur deux planches servant de pont aux pieds alertes. Il se leva pour aller à sa rencontre. Que lui dit-il? que lui répondit-elle? Je n'étais pas là, je n'en sais rien. S'il faut l'en croire, il lui trouva une très-jolie bouche, partant beaucoup d'esprit ; elle s'appelait *Élisabeth,* il l'appela *Aline ;* elle avait seize ans ; c'était la fille d'un fermier du vallon. Le chevalier lui voulut baiser le col ; le grand cheval hennit, les chiens aboyèrent, elle se défendit comme un oiseau qui échappe à l'oiseleur, le pot au lait tomba, elle poussa un joli cri aigu, mais le baiser était pris. « Ah! mon Dieu! dit-elle avec un effroi enfantin, en relevant son pot, voilà plus de la moitié du lait par terre. — Attendez, dit Boufflers, ce n'est qu'un demi-malheur. »

Il alla remplir le pot à la fontaine. Il revint si gai, si tendre et si fou, il parla si bien sans raison, qu'Aline se laissa attarder durant une petite demi-heure ; elle

Digitized by Google

l'écoutait avec une ravissante surprise, comme un doux murmure de fontaine, comme un gazouillement de bouvreuil. C'était mieux que tout cela, c'était l'amour qui parlait. Jamais l'amour n'avait pris la parole sur un plus beau théâtre; la brise encore fraîche répandait un parfum de pur bonheur, les abeilles bourdonnaient gaiement dans les nénufars du ruisseau; des bandes de pigeons voltigeaient au-dessus du pré en battant joyeusement des ailes.

« Ma chère Aline, je voudrais bien être votre frère... ce n'est pas cela que je voulais dire... — Et moi je voudrais bien être votre sœur. — Ah! je vous aime pour le moins autant que si vous l'étiez. » En écoutant cela, elle se laissa embrasser une seconde fois sans trop de mauvaise volonté. Tout en parlant, Boufflers se pencha au bord du ruisseau, cueillit une marguerite blanche et rose, une tige de primevère à trois fleurs, une verte feuille de roseau, un brin de thym et de marjolaine, un *souvenez-vous de moi,* quelques autres fleurettes; il noua le bouquet avec un brin de jonc. « Je voudrais vous offrir cela avec un trône... Mais, poursuivit-il en attachant le bouquet au corsage d'Aline, ce bouquet n'en serait pas mieux placé. »

Aline disait à chaque instant qu'elle allait partir : *Il faut pourtant que je m'en aille.* Mais elle demeurait toujours, les pieds enracinés dans l'herbe, le regard flottant dans le ruisseau. Des bûcherons vinrent à passer. « Adieu, dit-elle tristement. — Adieu, ma chère Aline. — Adieu! — Adieu! »

Elle prit l'anse de son pot, elle soupira et s'éloigna lentement. « Ah! dit Boufflers, que ne puis-je aller partout avec elle, toujours avec elle! » Il la suivit du regard, elle se retournait à la dérobée, mais bientôt elle

Digitized by Google

se perdit sous un bouquet de hêtres ; il entrevit encore son petit bonnet mutin — son léger cotillon — une main qui faisait un dernier signe d'adieu ; — enfin elle disparut tout à fait.

Le chevalier sans peur et sans reproches s'élança sur son cheval, siffla ses chiens et reprit, tout en soupirant, le chemin de Lunéville. Un peu avant d'arriver, il rencontra au pied d'un vieil orme le grave abbé Porquet qui lisait saint Augustin avec ardeur. « Je veille sur vous d'assez loin. D'où venez-vous, mon cher vagabond ? lui cria l'abbé en se levant. — J'ai pris sans vous, ne vous déplaise, une leçon de philosophie ; vous m'avez beaucoup parlé du souverain bien : j'ai trouvé trois choses aujourd'hui, le cheval, le chien et la femme. — Saint Augustin a compté deux cent quatre-vingt-huit opinions sur ceci : nul philosophe ne pourra s'accorder sur ce chapitre. Selon Cratès, le souverain bien, c'est une heureuse navigation ; selon Archytas, c'est le gain d'une bataille ; selon Chrysippe, c'est bâtir un superbe édifice ; selon Épicure, c'est la volupté ; selon Palémon, c'est l'éloquence ; selon Héraclite, c'est la fortune ; selon Simonide, c'est l'amitié d'un chacun ; selon Euripide, c'est l'amour d'une belle femme. Les anciens philosophes n'étaient pas plus sages que vous, monsieur le chevalier. Nous allons, s'il vous plaît, en retournant au logis, poursuivre notre leçon. Le souverain bien, c'est Dieu, monsieur, Dieu seul qui peut à toute heure et en tout temps répondre aux aspirations de notre âme ; tout le reste n'est que fragilité. Qu'est-ce que l'amitié humaine ? qu'est-ce que la gloriole d'une bataille ? qu'est-ce que l'amour d'une belle femme ? un peu de fumée qui passe et nous aveugle. Tout est vain, tout est trompeur. Là où l'un cherche

Digitized by Google

la liberté, il ne trouve que l'esclavage qu'entraînent les grandeurs; là où l'autre cherche la paix dans la solitude, il ne trouve qu'inquiétudes et agitations; là où celui-ci cherche la volupté, il ne recueille qu'amertume. Faux biens, ombres, illusions! L'âme est digne du ciel, tout ce qui lui vient d'ici-bas est indigne d'elle. L'âme est faite pour aimer Dieu, pour retourner au ciel, sa vraie patrie. Dieu s'est révélé partout, aux nations les plus barbares; écoutez Sénèque : *Nulla quippe gens unquam...* — Ah! pardieu! si vous parlez latin, vous n'allez plus savoir ce que vous direz; pour moi, je n'écoute plus. — Allons, pour une phrase latine que je sais! je vous en passe bien d'autres. — Au bout du compte, je suis de votre avis : le souverain bien, c'est Dieu; mais Dieu est bien haut placé pour moi, et, en attendant que je monte au ciel, vous ne trouverez pas mauvais, monsieur l'abbé, que je cherche le souverain bien dans un beau cheval, une belle femme et un beau chien. Ah! si vous saviez le gai soleil qu'il faisait là-bas! — Allez, profane; allez, pécheur, lâchez la bride. à vos mauvaises passions. » Là-dessus Boufflers éperonna son cheval.

C'en était fait de lui, il avait trouvé le souverain bien des profanes : l'amour! la poésie! Ce jour-là, le seul de toute sa vie, il fut amoureux, il fut poëte! Pourtant une autre fois encore, dans sa vieillesse, nous le retrouvons poëte, grâce à ce magicien sublime qui s'appelle le souvenir.

Digitized by Google

II

Le reste du temps, l'abbé, le chevalier, le marquis de Boufflers, n'a été qu'un homme d'esprit plus ou moins rimeur ; il s'est contenté de l'héritage des Grammont, des Bellegarde, des Saint-Simon, des Richelieu. Il y a beaucoup d'abbés, de chevaliers et de marquis, j'imagine, qui vivraient brillamment en plus petit héritage. Saint-Lambert l'avait surnommé *Voisenon le Grand*. C'est là tout un portrait.

Boufflers n'eut pas le temps de retourner dans la vallée au pot au lait. Au bout de quelques jours, il lui fallut partir pour Paris, selon les ordres du roi Stanislas. Qu'allait-il faire de lui à Paris? Un évêque, disait sa mère. Il entra bravement au séminaire de Saint-Sulpice, une chanson gaillarde sur les lèvres. Le séminaire n'était plus tout à fait la vallée de Lunéville ; on n'y rencontrait pas au matin, dans le sourire du soleil, une jolie laitière en cotillon rouge. Notre chevalier s'ennuya d'abord de tout son cœur ; il se mit bientôt à regretter sa liberté verdoyante, son grand cheval anglais, ses chiens bondissants. Comme il ne pouvait pas prier Dieu de bonne foi, il ne le priait pas du tout, c'était plus simple et plus catholique. Il voulut sortir de là : comment faire? comment sortir sans scandale?... si c'était un joli scandale? Boufflers tint conseil avec lui-même : il imagina d'écrire son histoire avec Aline ; il tailla sa plume et s'abandonna à elle. « Je m'abandonne à vous, ma plume ; jusqu'ici mon esprit vous a conduite, conduisez aujourd'hui mon esprit et commandez à votre maître. Contez-moi quelque histoire

Digitized by Google

que je ne sache pas. Il m'est égal que vous commenciez par le milieu ou par la fin. » Voilà le plus joli début de conte français; ce qu'il y a d'étrange, c'est que la plume, ainsi maîtresse d'un esprit indocile, commence tout simplement par le commencement. Mais poursuivons : « Pour vous, mes lecteurs, je vous avertis d'avance que c'est pour mon plaisir et non pour le vôtre que j'écris. Vous êtes entourés d'amis, de maîtresses et d'amants, vous n'avez que faire de moi pour vous amuser; mais moi, je suis seul et je voudrais bien me tenir bonne compagnie à moi-même. » Tout le conte est sur ce ton charmant. Il aurait douze volumes qu'on le lirait avec délices; mais il contient à peine douze pages. Vous comprenez bien que la plume n'a rien de mieux à raconter que l'histoire du pot au lait; peu à peu, enhardi par la vérité de la première page, elle se lance dans toutes les fantaisies du mensonge; elle cherche à abuser Boufflers en lui représentant sous de douces métamorphoses l'image toujours souriante d'Aline : d'abord c'est une marquise adorable, ensuite une reine de Golconde, enfin une petite vieille encore aimable, vêtue de feuilles de palmier. Le temps se chargea de faire presque une histoire de ce joli conte. Boufflers devinait si bien sa vie, qu'il l'avait dessinée là à grands traits.

Ce conte est tout l'œuvre de Boufflers; ce qu'il a écrit à la suite n'est qu'une légère arabesque faite pour encadrer ce joli tableau au pastel.

Boufflers ne restait guère à Saint-Sulpice, il allait dans le monde, dans le beau monde, il allait même à Versailles. Selon Bachaumont, il lut son conte à madame Dubarry. Elle fut si ravie de la laitière, qu'elle eut dès ce jour l'idée d'avoir des vaches à Trianon, de

Digitized by Google

les traire avec ses jolies mains presque royales, de revêtir en certains jours d'ennui le blanc corset et le cotillon rouge, afin de séduire encore une fois Louis XV sous cette fraîche métamorphose.

En moins de quelques semaines, le conte se répandit de bouche en bouche, de grand seigneur à marquise. Plus de mille manuscrits s'éparpillèrent à Versailles et à Paris. Le séminaire de Saint-Sulpice lui-même n'en fut pas exempt. Tout le monde s'indignait et battait des mains, Boufflers tout le premier. Le conte fut imprimé et signé des initiales du nom de l'auteur; alors, le scandale dépassant les bornes du séminaire, l'abbé de Boufflers redevint le chevalier de Boufflers. Un beau matin, il mit de côté le petit collet, monta à cheval et partit bravement, l'épée au côté, pour la campagne de Hanovre. Le roi Stanislas lui avait, dès l'enfance, donné quarante mille livres de revenu en bénéfices. Comment un abbé peut-il abandonner de pareils bénéfices? Rassurez-vous. Tout en prenant l'épée, il prit aussi la croix de Malte, le droit étrange d'assister à l'office en surplis et en uniforme, offrant par là le spectacle bizarre d'un prieur capitaine de hussards. Il écrivit à ce sujet une lettre que Grimm cite tout entière; en voici le plus joli passage :

« J'étais dans la route de la fortune; qui sait si quelques intrigues de plus ne m'auraient point mis à la tête du clergé? Mais j'ai mieux aimé être aide de camp dans l'armée de Soubise : *Trahit sua quemque voluptas.* Comptez-vous pour rien le cri d'indignation qui s'était élevé contre la liberté de ma conduite? Ce sont les sots qui crient, me direz-vous; tant pis, vraiment; il vaudrait bien mieux que ce fussent les gens d'esprit; cela ferait moins de bruit. Les sots ont l'avantage du

Digitized by Google

nombre, et c'est celui-là qui décide. Nous aurons beau leur faire la guerre, nous ne les affaiblirons pas ; ils seront toujours les maîtres, ils resteront toujours les rois de l'univers, ils continueront toujours à dicter les lois. Il ne s'introduira pas une pratique, pas un usage, dont ils ne soient les auteurs. Enfin, ils forceront toujours les gens d'esprit à parler et presque à penser comme eux, parce qu'il est dans l'ordre que les vaincus parlent la langue des vainqueurs. D'après l'extrême vénération dont vous me voyez pénétré pour la toute-puissance des sots, ai-je tort de chercher à rentrer en grâce avec eux, et ne dois-je pas regarder comme le plus beau monument de ma vie celui de ma réconciliation avec les souverains du monde ? Pardonnez-moi de m'égayer un peu dans le cours de mes raisonnements ; c'est pour m'aider, et vous aussi, à en supporter l'ennui. D'ailleurs Horace, votre ami et votre modèle, permet de rire en disant la vérité, et le premier philosophe de l'antiquité n'était sûrement pas Héraclite. J'aurais pu, me direz-vous, d'après mon respect pour l'avis des sots, quitter mon état sans en prendre un autre ; mais les sots m'ont dit qu'il fallait avoir un état dans la société. Je leur ai proposé d'avoir celui d'homme de lettres ; ils m'ont dit de m'en bien garder, parce que j'avais trop d'esprit pour cela. Je leur ai demandé ce qu'ils voulaient que je fisse, et voici ce qu'ils m'ont répondu : « Il y a quelques siècles que nous « avons voulu que tu fusses gentilhomme ; nous vou- « lons à présent que tout gentilhomme aille à la « guerre. » Là-dessus je me suis fait faire un habit bleu, j'ai pris la croix de Malte et je pars. »

Boufflers fut brave à la guerre, plein de folie et de gaieté, mais trop philosophe ; après un coup d'épée il

Digitized by Google

réfléchissait : un soldat ne doit pas réfléchir sur le champ de bataille. Boufflers, d'ailleurs, fut toujours à côté de chacun de ses états : abbé libertin, soldat philosophe, courtisan satirique, diplomate chansonnier, républicain courtisan. En 1792, il émigre, et, du fond d'une solitude sauvage, il entreprend de défendre la liberté, il écrit un livre sur le libre arbitre ; à la fin de sa carrière, après avoir bien parcouru le cercle des folies, il écrit sur *la raison humaine,* en vrai style d'académicien.

Après la campagne de Hesse, il fit un voyage en Suisse, le bâton à la main, son équipage sous le bras, vrai voyage d'artiste. Ce voyage, vous l'avez lu dans les lettres à sa mère, lettres charmantes dont chaque mot dit quelque chose. Comme peintre des portraits au pastel, Boufflers a obtenu à Genève des succès sans nombre ; il ne demandait qu'un petit écu pour peindre un mari, mais il faisait le portrait de la femme pardessus le marché.

Au retour du voyage en Suisse, le maréchal de Castries le fit nommer gouverneur du Sénégal et de l'île de Gorée. Là-bas, tout le monde fut content sous ses ordres, excepté lui-même, qui revint bientôt se livrer corps et âme, comme naguère, aux enivrements d'une folle jeunesse toute fleurie d'amourettes, de saillies et de petits vers. Sa jeunesse dura jusqu'à près de cinquante ans ; il semblait que le temps passât sans l'atteindre. Il fut du petit nombre de ceux qui ont trente ans durant un quart de siècle. Il suivait avec religion toutes les frivolités de la mode, étoffes à trois couleurs, broderies d'or et d'argent, paillons et paillettes, perruques à queue et à frimas ; enfin, comme il le disait lui-même, on avait trouvé alors le secret important de

Digitized by Google

mettre sur le dos d'un homme une palette garnie de toutes les teintes et de toutes les nuances : « Ces habits, disait Grimm, donnent à nos jeunes gens de la cour un avantage décidé sur les plus belles poupées de Nuremberg. »

En 1788, un peu fatigué du bruit, de la toilette, des fêtes et des femmes, Boufflers prenant enfin son parti sur l'âge, se décida à avoir cinquante ans : il fit ses visites pour l'Académie. Déjà il était des Académies de Nancy et de Lyon. L'Académie française l'accueillit en vieil enfant gâté. Son discours fut péniblement grave ; il remonta au déluge, à la création du monde, au chaos ; c'était faire bien du chemin pour ne pas arriver. Ici finit Boufflers, le vrai Boufflers, dont l'histoire gardera un souvenir riant. L'Académie fut le tombeau de cet esprit qui pouvait lutter par la grâce avec Hamilton, par le trait avec Voltaire. Donc ci-gît le chevalier de Boufflers : l'Académie en a tué plus d'un.

Il y a bien encore un autre Boufflers, connu sous le nom de marquis de Boufflers, qui se maria, qui fut député aux états généraux, qui fonda un club avec Malouet et Larochefoucauld, qui fit un traité du *Libre Arbitre,* qui devint agriculteur, qui mourut gravement en 1815 (1), mais celui-là n'a rien de commun avec le nôtre. C'est le même, dites-vous, c'est toujours le Boufflers qui aima si poétiquement la belle Aline dans la vallée au pot au lait. Vous avez raison, vous me rappelez un dernier trait que je vais vous raconter ; mais, avant tout, un mot en passant pour juger l'œuvre et le poëte.

(1) Il mourut à Paris et fut enterré au Père-Lachaise, où l'on reconnaît sa tombe à cette épitaphe digne d'un philosophe antique : « *Mes amis, croyez que je dors.* »

Digitized by Google

Boufflers a été l'âme enjouée de ce beau monde perdu que 1790 a dispersé à jamais, ce beau monde qui vivait de joie et de fête sans souci de la mort. Il a effleuré dans ses courses vagabondes le règne doré de madame de Pompadour, le gouvernail pourpré de madame Dubarry, la grâce adorable de Marie-Antoinette. Il a été l'esprit le plus recherché de la cour du roi de Prusse et du roi de Pologne. Il était partout dans la même saison, mais surtout sur les chemins; il a été le plus intrépide voyageur en terre ferme de son temps. On disait de lui : « C'est le plus errant des chevaliers; » et tout le monde sait le mot charmant d'un autre esprit moins français : M. de Tressant le rencontre sur une grand'route : « Chevalier, je suis ravi de vous trouver chez vous. » En feuilletant au hasard le léger recueil de Boufflers, nous allons retrouver l'écho déjà vieilli de son temps, les roses sans parfum dont il ornait le corsage de ses nobles maîtresses.

Mais faut-il aller plus loin dans son œuvre? Sa seule fantaisie digne d'un poëte, c'est la pièce intitulée *le Cœur*, où l'esprit fait presque pardonner à la licence. Champfort appelait tout cela des meringues; tout cela peut passer, quand c'est le poëte lui-même qui le dit à une duchesse oisive; mais ces gais gazouillements ne peuvent se faire bien écouter sans la mise en scène. C'était là le charme de cet improvisateur, ayant toujours un peu de rime et un peu d'esprit à son service, tour à tour pour madame Dugazon, pour le prince de Ligne, pour le duc de Choiseul, pour madame de Luxembourg, pour madame Branchu, pour la chatte de madame ***, pour le duc de Nivernais, pour tout ce qui le charmait au passage.

Après avoir côtoyé la poésie légère, il s'est avisé de

Digitized by Google

traduire les odes d'Horace, des pensées de Sénèque, quelques vers du *Paradis* de Dante, quelques stances de l'Arioste : que ces poëtes lui pardonnent! il a traduit les idées, il n'a pu reproduire la couleur, qui est la vie, l'éclat et le parfum de toute poésie.

Après les vers vient la prose, qui n'est pas de la plus mauvaise : rappelez-vous les lettres, rappelez-vous *Aline*. Il y a d'autres lettres et d'autres contes; on peut trouver encore du charme à relire *le Derviche*, — *Ah si!* — quelques pages de philosophie arrachées à *l'Encyclopédie* et à son livre du *Libre Arbitre*. Ce livre, tel qu'il est, mérite une mention; plus jeune, Boufflers eût fait sur ce sujet un livre charmant à la façon de Sterne. Il déclare en commençant qu'il marche dans des régions inconnues, vers un but invisible; dès le premier pas, il s'égare dans les mille sentiers perdus de la métaphysique; il lui eût fallu toute sa jeunesse pour fleurir ces chemins-là et nous y entraîner; cependant il a conservé çà et là ce tour ingénieux, la grâce délicate, la raison égayée de son temps. Il n'éclaircit guère la question, mais enfin il y pénètre quelquefois avec bonheur; il jette au hasard, j'imagine, des idées qui sont des images, des raisonnements qui sont des tableaux. Son livre est utile dans ce sens qu'il prouve que l'esprit humain ne s'élèvera jamais à ces hauteurs inabordables.

On pourrait faire un gracieux petit livre des pensées que Boufflers a semées sur les grands chemins :

« Il en est des trésors de la pensée comme des autres, on devient plus avide à mesure qu'on est plus riche.

« Le philosophe privé de ses biens ressemble à l'athlète dépouillé pour le combat.

Digitized by Google

« En fait d'esprit personne ne sait son compte. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que les plus pauvres sont les plus contents.

« Seul entre tous, l'homme de lettres peut, suivant la belle expression d'un ancien, vivre à vœu découvert.

« L'habitude est une seconde nature; il y en a peut-être une troisième qui s'appelle l'imitation.

« La renommée aime qu'on lui fasse des avances; il y a tels personnages dont elle ne saurait que dire, si eux-mêmes ne prenaient la peine de lui faire son thème.

« L'espérance est un à-compte sur tous les biens.

« Les rois aiment mieux être divertis qu'adorés. Il n'y a que Dieu qui ait un assez grand fonds de gaieté pour ne pas s'ennuyer de tous les hommages qu'on lui rend. »

Parmi les divers portraits écrits sur Boufflers, je détache ces quelques traits dus au prince de Ligne, qui savait à fond le cœur et l'esprit de tout le monde : « M. de Boufflers a beaucoup pensé; mais, par malheur, c'était toujours en courant. On voudrait pouvoir ramasser toutes les idées qu'il a perdues avec son temps et son argent : peut-être avait-il trop d'esprit pour qu'il fût en son pouvoir de le fixer quand le feu de sa jeunesse lui donnait tout son essor. Il fallait que cet esprit fût tout de lui-même et maîtrisât son maître; aussi a-t-il brillé d'abord avec tout le caprice d'un feu follet, une profonde finesse, une légèreté qui n'est jamais frivole. Le talent d'aiguiser les idées par le contraste des mots, voilà les qualités distinctives de son esprit, à qui rien n'est étranger. Heureusement, il ne sait pas tout; il a pris la fleur des diverses connaissances, et surprendra par sa profondeur tous ceux qui le savent léger, et par sa légèreté tous ceux qui ont découvert combien il pouvait être profond. La base de son caractère est une bonté sans mesure ; il ne saurait supporter l'idée d'un être souffrant, il se priverait de pain

Digitized by Google

pour nourrir même un méchant, et surtout son ennemi. *Ce pauvre méchant!* dirait-il. Il avait dans une terre une servante que tout le monde lui dénonçait comme voleuse : malgré cela, il la gardait toujours; et quand on lui demandait pourquoi, il répondait : Qui la prendrait? Il a de l'enfance dans le rire, la tête un peu baissée, les pouces qu'il tourne devant lui comme Arlequin, ou les mains derrière le dos, comme s'il se chauffait; des yeux petits et agréables, qui ont l'air de sourire; quelque chose de bon dans la physionomie; du simple, du gai, du naïf dans sa grâce. Il a quelquefois l'air bête de La Fontaine. On dirait qu'il ne pense à rien lorsqu'il pense le plus. Il ne se met pas volontiers en avant, et n'en est que plus piquant lorsqu'on le recherche. La bonhomie s'est emparée de ses manières et ne laisse percer sa malice que dans ses regards et son sourire; il se défie tellement de son talent pour l'épigramme, qu'il penche trop peut-être, en écrivant, du côté opposé. Il a l'air de prodiguer des louanges pour empêcher la satire d'éclore. »

Ce léger portrait représente Boufflers aux approches de la vieillesse, Boufflers devenu académicien, père de famille, homme politique.

Malgré son culte pour la liberté, il déserta la Constituante au 10 août, il partit avec sa famille, en vrai philosophe qui se soumet à tout, pour la cour de Prusse, où il fut accueilli à bras ouverts par le prince Henri. De là il passa à la cour de Pologne, où il voulut fonder une colonie française. Son émigration, qui dura huit ans, fut très-supportable. Il vécut, quoiqu'à la cour et en temps de guerre, dans le silence, presque dans l'étude; jouant avec sa fille et lui apprenant comment on joint tant bien que mal la rime à la raison; aimant sa

Digitized by Google

femme, qu'il avait prise veuve et belle, sans trop d'esprit; se promenant au grand air, pluie ou soleil, selon son habitude. Quoique à peu près exilé, il avait encore des chevaux et des chiens; il fut donc le moins à plaindre de tous les émigrés.

En 1800, il rentra en France, mais non plus courtisan ni député, à peine s'il fut encore académicien; il était fort désabusé des vanités humaines; il se réfugia dans un petit château qu'il transforma presque en ferme; il devint agriculteur dans toute la simplicité des patriarches. Il bâtit un peu, planta beaucoup, cultiva à sa guise, c'est-à-dire en optimiste. Ses moissons furent belles, belles furent ses vendanges. Il était demeuré fidèle à l'amitié qui le venait visiter dans les beaux jours. « Voilà mon dictionnaire de rimes, disait-il en montrant sa charrue et sa herse. — Voilà mes poésies, disait-il en montrant ses blés, ses colzas, ses luzernes et ses avoines. — Ici, poursuivait-il, je suis toujours en belle inspiration, je communie avec la nature; c'est là une œuvre pie qui me fera pardonner toutes mes œuvres légères. »

III

Mais il me tarde de finir pour arriver à ce dernier tableau qui achève de peindre Boufflers.

A travers les folies touffues de sa longue jeunesse, Boufflers avait çà et là pris le temps de demander des nouvelles d'Aline, qui n'était pas tout à fait devenue reine de Golconde. Il a raconté de diverses façons, en prose et en vers, sa véritable histoire. En revenant de Berlin à Paris, en 1800, il voulut à toute force revoir

Digitized by Google

Aline au passage, ou du moins le berceau de leurs jolies amours; il voulut retremper son pauvre cœur battu par mille tempêtes, à l'eau de rose, aux sources fraîches de cet amour si printanier qui l'avait surpris au matin de sa vie.

Il s'arrêta à Lunéville. Mais qu'était devenu le palais enchanté de Stanislas? la cour de madame de Boufflers? Le poëte prit un cheval à l'hôtel de la poste et se mit en route pour le vallon. On était au printemps; il retrouva la nature toute fraîche et tout embaumée comme autrefois; toujours les mêmes couronnes verdoyantes et touffues sur les deux collines, toujours les bosquets gazouilleurs, les moissons déjà flottantes, les vergers épanouis, toujours le hameau qui fume et le clocher qui se perd dans le ciel avec le son des cloches. « Il ne manque qu'une chose ici, murmura Boufflers, c'est Aline, c'est mon amour, c'est ma jeunesse. La nature a beau faire, elle a beau répandre tous ses trésors, elle a beau chanter sur tous les tons, elle ne sera jamais qu'un cadre dont les passions de l'homme seront le tableau. Mais que dis-je si gravement? j'ai l'air d'un philosophe. Hélas! est-ce un philosophe qui devait revenir ici? Voyons, soyons jeune encore, s'il est possible. »

Boufflers redemanda un instant de jeunesse à la magie des souvenirs; il descendit de son cheval, s'étendit sur l'herbe à l'ombre du vieil orme, au bord du ruisseau; il regarda vers la lisière du bois comme si Aline allait revenir avec son pot à la main et son rouge cotillon. C'est en vain qu'il chercha à s'abuser; il n'était pas assez poëte pour voir des ombres. « Ah! oui, dit-il tout à coup, l'abbé Porquet avait raison : Dieu seul dure longtemps, Dieu n'a pas fait notre âme pour la

Digitized by Google

terre ; excepté quand on a vingt ans et qu'on rencontre Aline sur son chemin. »

Il voulut aller jusqu'au bout dans son désenchantement ; il remonta à cheval dans le dessein de déjeuner au petit hameau, où sans doute il aurait des nouvelles de l'héroïne du seul roman de sa vie. Il s'arrêta au perron d'un mauvais cabaret dont l'enseigne ne promettait rien de bon. Il entra et demanda à manger, tout en s'asseyant à une table rustique encore humide de la dernière rasade. La cabaretière se mit sans retard à casser les œufs et à tordre de la chicorée. Boufflers allait lui parler d'Aline sans savoir comment débuter, quand il vit entrer une bonne vieille fermière en jupe de laine, qui venait au feu avec un pot de terre. « Mais, je ne me trompe pas, s'écria-t-il, c'est bien cela, c'est Aline, c'est Élisabeth ! »

De surprise la vieille fermière laissa tomber son pot, mais cette fois Boufflers ne s'élança pas pour le ramasser. « Quoi ! c'est vous, monsieur le chevalier ! Mon Dieu ! quelle rencontre ! J'en ai le cœur tout agité. — Cette rencontre-là ne vaut pas la première, dit Boufflers en considérant sa pauvre Aline des pieds à la tête, ce n'est plus un pot au lait aujourd'hui. — C'est bien vrai, nous n'avions pas de cheveux blancs là-bas près du ruisseau. — Embrassons-nous un peu, dit Boufflers ; cette fois nous pouvons le faire devant témoins. »

Ils s'embrassèrent avec une effusion qui toucha la cabaretière. « Vous allez déjeuner avec moi? — Oui, si vous voulez venir déjeuner à ma maison, à deux pas d'ici ; voyons, une veuve de soixante-sept ans n'est pas bien à craindre ; venez, j'ai bien des choses à vous dire. »

Boufflers paya vingt omelettes et trente salades à la

Digitized by Google

cabaretière; il suivit Aline qui avait détaché son cheval pour l'emmener. La pauvre femme avait le cœur si content qu'elle babillait à perdre haleine. « Figurez-vous que chaque fois que je vois un beau cheval, je pense tout de suite à l'aventure du lait répandu; tout à l'heure même, en voyant celui-ci, j'ai pensé à vous. Ah! si vous saviez que de fois j'ai passé là-bas pour le seul plaisir d'y passer! Je savais bien d'avance que je ne vous rencontrerais plus, mais je n'y passais pas moins avec bien du bonheur. Nous avons fait là une belle folie; mais, comme dit le proverbe, une folie à deux est toujours agréable. Je n'ai pas de regrets : on n'est jeune qu'une fois; vous ne sauriez croire comme toute ma vie a été pleine de tout cela. Chaque année, aux premiers jours de la belle saison, — vous allez rire et vous moquer de moi, c'est égal, sachez-le, — je vais, malgré moi, entraînée par une puissance surnaturelle, je vais cueillir un bouquet sur les bords du ruisseau. Ah! le vôtre a duré bien longtemps! Venez voir le bouquet de l'an passé. »

Elle prit la main de Boufflers, le conduisit à son alcôve et lui montra un bouquet fané retenu sur la serge des rideaux par un rameau de buis béni. « Vous ne sauriez croire, dit Boufflers en soupirant, comme ce souvenir de jeunesse a toujours parfumé mon cœur; il a été plus de la moitié de ma vie; c'est au point qu'étant jeune encore, n'espérant guère vous revoir et cherchant à m'abuser, j'ai fait un roman qui s'appelle *Aline;* les premières pages sont vraies, mais le reste n'est qu'un conte. — Dites-moi donc ce conte-là, je suis curieuse de savoir ce que vous avez imaginé de beau sur moi. — Je ne fais pas de vous une sainte du calendrier, mais je vous ai peinte sous des couleurs si

Digitized by Google

fraîches et si attrayantes que tout le monde vous a adorée à Paris, en province, ailleurs encore. — Je ne m'en doutais guère. Pendant qu'on m'aimait de si bon cœur, moi je plantais paisiblement mes choux, je berçais mes enfants, je songeais à vous. Cela ne m'a pas empêché d'être assez heureuse ; cependant, depuis quelques années, tout s'en va autour de moi : me voilà veuve, j'ai perdu deux enfants, le champ qui m'a nourrie a été partagé, mais j'ai un naturel heureux ; quand j'ai pleuré et prié le bon Dieu, le temps passe encore assez doucement. »

Tout en parlant ainsi, la fermière allumait du feu. Boufflers promenait son regard à tort et à travers dans la maison. C'était un intérieur tout primitif : des dalles disjointes, des solives vermoulues où çà et là l'araignée filait dans l'ombre ; un vieux bahut de chêne, sculpté à grands coups, orné de faïences grossières et de plats d'étain ; de petites fenêtres défendues au dehors par un rideau d'osier ; une saine odeur d'eau pure et de pain bis ; un âtre digne des géants ; deux gravures enluminées sur la cheminée, sous un fusil plein de rouille et de poussière ; enfin un parfum de bonne pauvreté facile, agréable au cœur : voilà à peu près ce que découvrit Boufflers dans cette maison de sa vieille Aline.

Ils déjeunèrent gaiement, cependant ayant chacun un grain caché de tristesse. Après déjeuner, Boufflers demanda à visiter le petit héritage de la fermière ; il comprit pour la première fois de sa vie le charme calme et sérieux que répand la terre pour ceux qui la cultivent ; il fit vœu de consacrer ses derniers jours à l'agriculture.

Les deux vieux amants s'embrassèrent pour la der-

Digitized by Google

nière fois ; l'adieu fut touchant, il y eut deux larmes répandues, on se recommanda à Dieu avec une vraie religion. Enfin Boufflers monta à cheval et se mit en route. Le cheval, qui avait déjeuné pour le moins aussi bien que son maître, le cheval, qui avait eu du meilleur trèfle et de la meilleure avoine, voulut traverser d'un seul bond la petite vallée ; mais Boufflers le retint en bride, voulant respirer encore à loisir toute l'ivresse du souvenir.

Il rentra à Lunéville tout pâle et tout abattu : il avait été poëte ce jour-là pour la seconde fois de sa vie. Que de rimeurs plus connus qui n'ont pas été poëtes une seule fois !

Digitized by Google

X

RIVAROL.

En 1774, par un beau soleil couchant, un gentillâtre proscrit devenu cabaretier se promenait gravement devant un petit cabaret de Bagnols, en Languedoc, ne se lassant pas d'admirer sept à huit jolis enfants très-enjoués et très-babillards dont il se croyait le père à bon droit. Il admirait en même temps un beau cep de vigne qu'il avait planté entre la porte et la fenêtre. Il sortit du cabaret une petite femme un peu pâle, qui avait au sein son seizième enfant ; le quinzième lui tenait la jupe en criant ; deux autres, presque du même âge, la suivirent au seuil de la porte en tenant les oreilles d'un grand chien qui semblait résigné de bonne grâce. C'était là une très-fraîche et très-souriante famille. Ils firent tous cercle autour du pauvre chien ; l'un se mit à cheval sur son cou pendant qu'un autre le bridait avec des joncs ; celui-ci lui attacha une sonnette à la patte, celui-là lui jeta un chat sur le dos. A la fin ils se couchèrent tous pêle-mêle avec la pauvre bête, criant, cabriolant, se démenant comme des petits chats en goguette sur les cendres de l'âtre. Il n'est pas jusqu'au marmot à la mamelle qui ne voulût être de la partie ; il tendit ses petits bras, il cria, il pleura si bien, que la

Digitized by Google

mère alla l'asseoir sur le chien, qui, en animal intelligent, se garda bien de remuer. « Je n'ai pas bien compté, dit le père, mais je crois qu'ils sont tous là, moins nos trois grands écoliers et notre cher Antoine.— Moi, je n'ai pas compté, dit la mère en souriant; mais je sais bien qu'ils sont là douze sur seize. Où est donc Antoine? » Elle regardait au travers des figuiers du jardin. « Il est allé, selon sa coutume, babiller avec les filles de ta cousine. — C'était bien la peine de l'envoyer si longtemps aux jésuites d'Avignon, lui qui était surnommé le *bel abbé*. Monseigneur l'évêque l'abandonnera à nos seules ressources, s'il continue à perdre ainsi son latin. — Mais voilà Antoine qui revient. »

La cabaretière alla au-devant de l'aîné de la famille. C'était un grand garçon de dix-huit ans, d'une figure noble et charmante, d'un esprit ardent et original; en un mot, c'était déjà Rivarol. « En vérité, mon cher enfant, depuis bientôt six semaines que tu es revenu avec nous, tu désapprends toute ta science. — La science! dit le jeune Rivarol, qui savait déjà bien parler; n'ayez pas peur, un homme qui pense en sait toujours plus long qu'un homme qui apprend; un homme qui agit vaut mille fois mieux qu'un homme qui pense, témoin mon père, qui vient de monter sur un escabeau pour cueillir une grappe de raisin. — Ton père ne sait pas ce qu'il fait et toi tu ne sais pas ce que tu dis. A la fin du compte il faut un peu de raison. Voyons; maintenant que tu sais du grec et du latin, ne vas-tu pas t'aviser de passer ta vie dans l'oisiveté comme un grand seigneur? —Pourquoi pas? dit Rivarol en relevant la tête avec un accent de fierté naturelle.—Mais enfin il faut bien que tu sois quelque chose dans le monde, j'imagine? — Eh bien, s'écria le jeune homme, je serai comte.—C'est là

Digitized by Google

une idée comme une autre, dit le père en souriant;mais comte de quoi? — Comte de Rivarol, c'est tout simple. Je partirai pour Paris avec tout l'argent comptant qui se trouve au cabaret; ma mère fera si bien mon compte, qu'il s'en trouvera contre l'habitude. Une fois à Paris, je côtoie la grandeur, je fais ma fortune, je prépare l'avenue à mes frères, je dote mes sœurs, j'épouse une duchesse, j'érige votre cabaret en marquisat. — Quelle folie! dit la cabaretière avec un soupir; ce n'est plus un enfant, c'est un homme qui déraisonne. Ton père est la cause du mal, car s'il n'avait pas prêché à ses enfants le faste d'une généalogie chimérique... — Chimérique! s'écria le Corse en relevant son front jusqu'au-dessus de la porte du cabaret; Carlo Rivaroli, mon bisaïeul, était grand-duc d'Italie; Jacobi Rivaroli, mon aïeul, a gouverné la Corse six mois durant; enfin, mon père avait un fief sur la rivière d'Orco...—Tout cela ne t'empêche pas d'être cabaretier de Bagnols depuis dix-neuf ans, tu as beau faire et beau dire, voici le blason de tes enfants. » Et la cabaretière indiqua du doigt le bouquet de gui flottant au-dessus de la porte du cabaret.

Comme il l'avait dit, le jeune Rivarol partit bientôt pour Paris en compagnie de deux écoliers en droit qu'il connaissait à peine. Ils firent gaiement le voyage tantôt à pied, tantôt en carrosse, tantôt en charrette, selon le beau temps, la pluie et leur bourse, qui leur conseillait souvent le plus simple équipage. En dépit de sa bourse, Rivarol eut à peine perdu de vue le toit natal, qu'il prit déjà des airs de grand seigneur. Quand on lui demandait son nom dans une hôtellerie, il répondait avec le plus grand laisser-aller : Le chevalier, le comte, ou le marquis de Rivarol et ses amis. Il arriva à Paris sur la fin de l'automne 1774; il descendit bra-

Digitized by Google

vement à l'hôtel d'Espagne, en faisant sonner son titre plus haut que ses écus, sans s'inquiéter le moins du monde du lendemain. Cependant, dès son arrivée à Paris, il rencontra quelques amis de collége ayant bu chopine au cabaret de son père; il craignit que son titre de comte de Rivarol, annoncé devant eux, ne fût couvert de huées; pour les dérouter, il prit un autre nom, moins sonore, il se fit appeler M. de Parcieux, avec l'agrément de l'académicien du même nom, qui le croyait de sa famille, grâce à son esprit et aux recommandations de d'Alembert; mais au bout de quelque temps, un neveu du savant voulut qu'il lui prouvât le droit qu'il avait de porter ce nom, ce qu'il ne put faire. Je laisse parler Grimm : « Il s'est vengé fort noblement en prenant le nom du chevalier de Rivarol, lequel, dit-on, ne lui appartient pas mieux, mais dont il faut espérer qu'il voudra bien se contenter tant qu'on ne l'obligera pas à en chercher un autre. »

Presque à son entrée dans le monde littéraire, il se mit à étudier et à traduire le Dante, travail qu'il comparait à celui que font les jeunes artistes d'après les cartons de Michel-Ange. Malgré sa paresse naturelle, il recommandait fort le labeur de la science aux écrivains : « Pour écrire, il faut se montrer armé de toutes pièces comme Minerve sortant de la tête de Jupiter. »

Sa traduction de *l'Enfer* est demeurée la plus franche de toutes; épris des beautés sauvages de ce poëme, Rivarol s'élevait à la magnificence du poëte. Buffon disait : « Ce n'est point une traduction, c'est une suite de créations. » Il faut dire qu'alors Rivarol créait cette expression pour Buffon : la solennité du style. Rivarol d'ailleurs ne flattait pas toutes les œuvres de ce grand homme; il disait de son fils : « C'est le plus mauvais

Digitized by Google

chapitre de l'histoire naturelle de son père; entre le fils et le père, tout un monde passerait.»

Dans les premières années de son séjour à Paris, il vécut on ne sait comment, toujours gai, vif, railleur. On le rencontrait partout où l'esprit avait ses grandes entrées, dans les salons, les cafés, les théâtres et le Caveau. Le Caveau était alors un antre enfumé semblable à l'entrée de l'Averne; dans ce Parnasse à lanterne, selon un vers de Lemierre, Rivarol fut bientôt le plus écouté. Ce fut là que le jeune marquis de Champcenetz enregistra les premiers traits d'esprit de Rivarol. Peu à peu il se glissa, à l'ombre de quelques personnages qu'il amusait, dans les salons les moins accessibles. Au grand jour de l'aristocratie, si son nom ne le sauvait pas tout à fait, son esprit protégeait son nom. Il paya d'audace; très-jeune encore, il comprit qu'un homme de bonne volonté peut toujours prendre ici-bas une belle place au soleil. Jusqu'à lui, plus d'un poëte avait vécu, comme le renard de La Fontaine, aux dépens de ceux qui l'écoutaient; spéculer sur la flatterie, c'était un moyen vulgaire indigne de Rivarol, il aima mieux spéculer sur la satire. Le monde, se dit-il alors, est une vaste arène semée de bons et de méchants, de loups et d'agneaux; je serai méchant, on me craindra, on fera ma fortune, à chaque coup de griffe on me saluera à la ronde, à chaque coup de dent on me jettera un gâteau. Ce système eut pour lui un plein succès; ses premiers mots méchants furent répandus de proche en proche. Buffon, qui aimait la satire et qui la craignait, accueillit Rivarol par mille marques de faveur. Il se trouva grand nombre de beaux esprits grands seigneurs de la trempe de M. de Buffon; c'était à qui aurait Rivarol à sa table, c'était à qui l'emmène-

Digitized by Google

rait à sa campagne ; Voltaire lui-même lui offrit une belle saison à Ferney. Rivarol n'eut plus à s'inquiéter de sa cuisine ; il vécut alors très à sa guise, heureux de sa paresse et de son insouciance. Il se levait à deux heures de l'après-midi, se faisait habiller et coiffer, s'en allait dans le monde et se promettait toujours de travailler le lendemain.

Panckoucke lui vint offrir cinquante écus par mois pour écrire au *Mercure* : « Je veux bien, dit Rivaro avec le laisser-aller d'un grand seigneur ; avec ces cinquante écus, je payerai un secrétaire et un valet. » Comme il l'avait dit, il le fit. Ce secrétaire et ce valet venaient à merveille à l'appui de ses prétentions aristocratiques. « Ce Panckoucke qui m'a donné un secrétaire, comme si c'était la peine d'enregistrer mon esprit ! il n'y a que les pauvres d'esprit qui enregistrent le leur, comme Champfort et ses pareils. » Champfort, qui était loin d'être un pauvre d'esprit, n'était pas de la taille de Rivarol : Champfort n'avait de l'esprit qu'à certaines heures, quand il l'avait aiguisé et préparé le matin ; Rivarol avait toujours de l'esprit.

Il ne trouva pas tout le monde disposé à l'admirer ou à le craindre ; la plupart des gens de lettres, Marie-Joseph Chénier à leur tête, lui firent une rude guerre sur ses titres de noblesse et ses titres littéraires. Marie-Joseph Chénier a écrit contre lui une bonne et franche satire dont ces deux vers me reviennent à l'esprit :

> Enfant perdu de la littérature,
> Vrai don Quichotte et chercheur d'aventure.

Celui-ci lui reprochait d'être né dans un tournebroche, celui-là de ne pas mettre assez de sel dans ses

Digitized by Google

sauces ; mille autres injures de la même cuisine. On joua même, au théâtre des Variétés, une bouffonnerie contre lui et Champcenetz. Ce Champcenetz était un marquis bel esprit de l'école de Rivarol, vivant des mêmes erreurs, assez spirituel quand son ami n'était pas là, lui servant de compère dans les bonnes et mauvaises rencontres, colportant son esprit et l'affaiblissant. « *Mon clair de lune,* » disait Rivarol.

Dans une *Lettre de M. le président..... à M. le comte de....*, datée du château de Creuset, Rivarol a déployé son talent dans la critique amère et piquante. Il s'attaque à l'abbé Delille, à propos du poëme des *Jardins;* c'est le seul critique sensé de ce temps-là. Pendant que le *Mercure de France,* l'*Almanach des Muses* et autres gazettes à peu près littéraires prodiguent étourdiment mille épithètes enthousiastes au sémillant abbé, qu'ils finissent par appeler un *autre Virgile,* Rivarol, armé de son esprit, prononce un jugement qui parut très-dur alors, mais qui est sans appel aujourd'hui. Il commence par définir ces œuvres, trop vantées dans les cercles et les soupers, que le grand jour de l'impression dépouille de tout artifice et de tout prestige : « Ce sont des enfants gâtés qui passent des mains des femmes à celles des hommes. » Il arrive à la conduite du poëme. « Dans le premier chant, le poëte entreprend de diriger l'eau, les fleurs, les ombrages ; dans le second, les fleurs, l'eau, les ombrages et les gazons ; dans le troisième et le quatrième, il dirige encore les ombrages, les fleurs, les gazons et les eaux. » Ensuite le critique regrette que M. l'abbé Delille ait dédaigné cette sensibilité des anciens qui anime si poétiquement les tableaux de la nature, cette douce et nuageuse mélancolie des Allemands qui répand un charme infini,

Digitized by Google

cette richesse des imaginations anglaises qui colore tout avec tant de fraîcheur. Rivarol déplore la façon de vivre du poëte bucolique. « C'est dans la solitude qu'on approfondit la nature. Mais M. l'abbé est un petit abbé enjoué, plus fier peut-être de ses bons mots que de ses bons vers ; il ne cultive la solitude que dans quelque ruelle à la mode. C'est aux champs que Virgile s'écriait : *O ubi campi!* et M. l'abbé ne s'est jamais promené dans les champs. Il n'y a donc dans le poëme des *Jardins* rien qui soit d'un grand maître, pas un seul beau souvenir des *Géorgiques*. M. l'abbé aurait dû rapporter du commerce de Virgile cette logique lumineuse qui enchaîne les pensées, les beautés, les épisodes au sujet, ce fil secret qui fait que l'esprit suit l'esprit dans sa route invisible.»

Rivarol a été un grand juge littéraire, n'écrivant pas plus ses jugements que ses mots heureux. Il se contentait de les répandre çà et là dans le monde, selon les caprices de son esprit. Mais telle parole de lui avait plus de retentissement qu'un long plaidoyer, lourd et pédantesque, de Marmontel ou de La Harpe. Il n'y a guère de Rivarol, en critique écrite, que son étude sur le Dante, qui est encore la plus belle page sur ce poëte magnifique ; j'y renvoie les curieux littéraires. Il y a encore à retrouver, en cherchant bien, quelques notes éparpillées sur des poëtes français ou étrangers.

En 1781, un soir d'avril, les beaux esprits, les philosophes, les grands seigneurs et les grandes dames, se pavanaient dans le salon de la duchesse de Coigny. Ce soir-là Rivarol, qui devait y lire son journal, c'est-à-dire parler de tout à tort et à travers, se fit attendre plus encore que de coutume ; aussi à son entrée, il y eut un silence solennel. Tout le monde regarda et

Digitized by Google

écouta avec curiosité ce grand homme d'esprit qui luttait par le raisonnement avec les philosophes, par la grâce avec les grandes dames, par la finesse avec les beaux esprits, par la majesté avec les grands seigneurs. Il entra dans le salon comme un baron sur ses terres.

Presque à son arrivée, comme on jouait sur le clavecin un air de Philidor, Rivarol remarqua une jeune femme qu'il avait déjà rencontrée, une pâle beauté britannique ou allemande dont le front, penché sous la rêverie, eût fait sourire et pleurer Ossian. Rivarol, soudainement touché au cœur, n'eut plus d'yeux que pour cette fleur de sentiment. La voyant passer sur le balcon, plus rêveuse et plus inclinée, il ne put s'empêcher de la suivre. Lui qui n'avait peur de rien, lui qui n'avait jamais tremblé, il se sentit pâle et chancelant ; il faillit rebrousser chemin. Cependant il compta sur son esprit ; il alla à toute aventure s'appuyer sur la balustrade, à deux pas de la jeune dame. Il voulut parler, il ne trouva rien à dire : il était tombé en quelques instants très-amoureux de cette étrangère ; or, l'amour est le moins éloquent de tous les dieux. Comme il semblait étudier la révolution des planètes, la jeune dame se détacha lentement de la balustrade et rentra dans le salon en répétant d'une voix un peu aigre les dernières notes du chant de Philidor. « A quoi bon tant m'inquiéter d'elle ? murmura Rivarol, elle n'est pas venue ici pour moi ; cette musique lui rappelle quelque gentleman tiré à quatre épingles, une passion du pôle arctique tombée à l'eau dans la mer glaciale. »

A son tour il rentra dans le salon, où déjà on sentait un grand vide. « Voyons, monsieur de Rivarol, dit madame de Coigny, vous qui faites si bien la gazette de notre temps, racontez-nous de quoi il est question au

Digitized by Google

théâtre et au ministère, à l'Académie et à Versailles? — A l'Académie, dit Rivarol, on a entendu Champfort, qui a parlé comme un livre connu. C'est dommage; j'espérais mieux de Champfort à l'Académie; ce n'est qu'une branche de muguet entée sur des pavots. — Cette pauvre Académie! dit l'abbé de Rastignac, il ne manquait plus que Champfort à sa gloire, elle qui n'a songé ni à Rousseau ni à Diderot. — Rousseau et Diderot! s'écria Rivarol avec feu, ils eussent troublé le silence des morts; car ceux-là ont des cris et des gestes dans leur style; ils n'écrivent point, ils sont toujours à la tribune, à l'encontre de bien des gens qui ont l'air d'écrire en parlant. — S'il y avait une académie des beaux parleurs, M. de Rivarol en serait le président, dit l'abbé de Balivière. » Rivarol s'inclina. « Monsieur l'abbé de Balivière est comme ces gens qui sont toujours près d'éternuer; il est toujours près d'avoir de l'esprit. » L'abbé croyant entendre un mot flatteur, s'inclina à son tour. « Monsieur de Rivarol, j'attends une épigraphe de vous pour inscrire sur mon livre de morale. — Vous voulez dire une épitaphe? » dit Rivarol avec une grâce cruelle. Cette fois, l'abbé se tint pour battu. « Toujours railleur, toujours plaisant, » murmura-t-il en se perdant dans un groupe. « Mais, dit la jeune étrangère avec un accent anglais, monsieur de Rivarol ne peut manquer d'être de l'Académie française; les beaux esprits se rencontrent. — Ah! madame! dit Rivarol, je sais bien que c'est un terrible avantage de n'avoir rien fait, mais il ne faut pas en abuser. — Comment, monsieur de Rivarol! qui donc est plus savant et plus spirituel que vous? Votre conversation est un livre toujours ouvert. — A la même page, dit Rulhière qui venait d'arriver. — Bonsoir, Rulhière, dit

Digitized by Google

Rivarol un peu blessé; c'est toujours ainsi que vous dites : je suis là, à quoi bon mettre des gants? dans votre critique, ces jours-ci, vous m'avez donné un coup de pied de la main dont vous écrivez. » On annonça alors M. de Grimm. « Diable! dit l'abbé de Rastignac en s'approchant de Rivarol, il paraît que M. de Grimm a bien drapé le citoyen de Genève dans une lettre à madame Necker. — Il a dû bien s'amuser en écrivant cette lettre, reprit Rivarol; car les petits esprits triomphent des fautes des grands génies, comme les hiboux se réjouissent d'une éclipse de soleil. — Prenez garde! dit l'abbé de Rastignac, M. de Grimm a de la présence d'esprit. — Allons donc! il n'y a rien de si absent que la présence d'esprit. — Qu'y a-t-il de nouveau, monsieur de Grimm? demanda madame la marquise de Saint-Chamont. Que dit-on à Versailles? — Pas grand'-chose, dit Grimm; le mot du roi sur l'abbé Maury. L'illustre abbé a prêché à Versailles, tout le monde le sait. — Sur quel thème? sur quelle parole de l'Évangile? — Est-ce que cet abbé-là songe à l'Évangile? C'est un profond politique; il a voulu donner au roi des leçons de finance et d'administration. « C'est dommage, disait Sa Majesté en sortant de l'église; si l'abbé Maury nous avait parlé un peu de religion, il nous aurait parlé de tout. »

Rivarol reprit la parole; pendant près d'une demi-heure il fit, avec un esprit railleur et philosophique, le récit de tout ce qui était à l'ordre du jour. Madame de Coigny lui ayant fait un signe, il alla à elle : « Vous ne savez pas, chevalier! cette charmante milady que vous voyez là-bas est très-émerveillée de votre personne; elle vient de venir me demander votre demeure, je ne sais pourquoi; prenez garde à vous! les

Digitized by Google

Anglaises ont d'étonnants caprices. — J'y prendrai garde, » dit Rivarol tout pensif. Il poursuivit bientôt tout haut sa gazette : « Ce qu'il y a de plus nouveau, c'est une petite histoire romanesque très-ignorée, qui ressemble beaucoup aux amours de Crébillon le gai. Je veux bien la raconter sous des pseudonymes. »

En disant ces mots, Rivarol attachait son regard amoureux sur la jolie Anglaise. Il reprit ainsi : « C'était dans un des trois ou quatre beaux salons à la mode dont la maîtresse est plus une reine qu'une marquise. Il y avait des gens aimables en grand nombre; on y remarquait surtout un certain aventurier très-recherché pour son esprit, disaient les femmes, pour sa figure, disaient quelques hommes méchants. Ce soir-là, notre aventurier, que j'appellerai, si vous voulez, le chevalier de Saint-Sorlin, fut beaucoup moins brillant que d'habitude; à peine s'il trouva quatre beaux mots en l'espace de deux heures. D'où venait cette triste métamorphose? Le chevalier était amoureux. Il avait entrevu près d'une fenêtre une beauté étrangère des plus attrayantes, il alla vers elle dans l'embrasure de la fenêtre, espérant lui parler à son gré. Mais le moyen de parler quand on est amoureux, surtout quand l'amour vient de vous surprendre. Cependant il fit si bien son compte, qu'il fut remarqué de la belle étrangère; elle daigna lever sur lui ses grands yeux bleus d'outremer. Le lendemain, vers midi, comme il se promenait dans sa chambre pour mieux songer à tout le charme de ces beaux yeux, on sonne à la porte. Le valet était sorti; il va ouvrir. Que voit-il sur l'escalier? les beaux yeux d'outremer. C'est à peine s'il ose en croire ses yeux et ses oreilles, comme les héros de tragédie. La dame était Anglaise et romanesque; elle avait trouvé

Digitized by Google

notre homme à son gré; elle était libre par le veuvage; elle venait offrir sa liberté, son cœur, sa main et ses revenus. « Moyennant quoi? demanda le chevalier. — Moyennant le mariage, répondit la dame. — Permettez-moi de tomber à vos pieds en vous baisant les mains. — A une condition; la plus belle femme du monde ne peut donner que ce qu'elle a; or, quand elle n'a plus au cœur que de l'ennui, elle donne de l'ennui. Si ce malheur m'arrive, jurez-moi que nous nous quitterons pour jamais au premier quart d'heure d'ennui. — Je vous le jure. » Un baiser couronna le serment; sous peu de jours ils seront mariés. Maintenant, daignez me dire, mesdames, ce que vous pensez d'un pareil mariage; ces époux-là s'aimeront-ils?

Madame de Brancas répondit ainsi : « Oui, à coup sûr, comme tant d'autres; mais ils ne vivront pas six semaines ensemble; car, vivraient-ils d'ambroisie dans le paradis de Mahomet, ils auront des quarts d'heure d'ennui. N'allez-vous pas croire que deux destinées vont suivre le même chemin d'un accord perpétuel! Quand l'un voudra rêver à l'ombre, l'autre voudra s'épanouir au soleil; de là ou d'autre part, premier quart d'heure d'ennui; mais, après tout, nous ne sommes pas tout à fait venus ici-bas pour nous amuser; n'est-ce pas votre avis, ma belle cousine? Je pense que M. le conseiller est du même avis. »

Le lendemain, vers midi, on sonna à la porte de Rivarol. Comme il n'avait plus son valet, il alla ouvrir lui-même, croyant avoir reconnu les pas de sa sœur. Il ne fut pas peu surpris de revoir sa belle Anglaise de la veille. « Ce n'était donc pas un conte? » dit-il en s'inclinant. Après un salut très-gracieux, milady passa sans cérémonie dans l'antichambre. « Non, monsieur,

Digitized by Google

dit-elle, non, ce n'est pas un conte. Je m'ennuyais, je ne savais que faire; vous m'avez enseigné une distraction très-originale.— Madame, je n'espérais pas tant de bonheur; c'est le ciel qui m'a inspiré. Daignez passer dans le salon. » Rivarol prit doucement la main de milady pour la conduire. Milady se laissa conduire en souriant. « Vous ne savez pas qui je suis, je vais vous le dire en un mot. Après deux ans de mariage, je suis devenue veuve d'un pauvre baronnet du pays de Galles, qui a fait une petite brèche à ma fortune.... — Et à votre cœur, dit Rivarol. — Ces brèches-là ne sont pas irréparables. — Mais, reprit Rivarol, il fait bien froid dans ce salon; si nous passions dans la chambre à coucher? » Milady leva la tête avec dignité pour ne pas être obligée de répondre. « Que votre volonté soit faite en tout point, milady; je m'engage dès à présent à toujours être de votre avis. — Ma fortune est mince. — Moi, je n'ai rien; je vis au jour le jour, pourtant en grand seigneur; il est vrai de dire que je dîne toujours en ville : mais c'est là un usufruit qui ne compte pour rien dans les contrats de mariage. — Vous avez mieux que de la fortune, vous avez le génie de l'esprit : c'est presque un trône aujourd'hui. — Oui, un trône dont chaque degré est un casse-cou; mais, avec vous, milady, on s'élève bien au-dessus d'un trône.»

Trois semaines après, Rivarol épousa étourdiment cette milady romanesque. C'était une espèce de femme savante qui venait de Londres, où elle avait eu des succès pour sa figure. Elle n'était pas Anglaise le moins du monde. Elle était née dans les Vosges, à Remiremont; Rivarol, cependant, l'appela toujours milady, pour cacher dans le monde qu'il avait été trompé; car, à peine marié, il découvrit que milady était tout sim-

Digitized by Google

plement une aventurière connue, qui l'avait pris au mot, n'ayant pas grand'chose à faire. Cette milady de contrebande s'était, à force d'intrigues, fait admettre aux soirées de madame de Coigny. Rivarol lui-même ne parvint jamais à savoir son origine et ses aventures; ce qu'il sut très-bien sans trop attendre, c'est que la petite fortune dont elle avait parlé d'un air discret se réduisait à zéro. Vous devinez qu'entre Rivarol et milady le premier quart d'heure d'ennui sonna bientôt. Il n'y eut même pas de lune de miel; la lune rousse étendit son croissant de mauvais augure sur cet hymen malencontreux. Dans une lettre datée des premiers jours, Rivarol écrit à M. de Lauraguais : « Je m'étais avisé de médire de l'amour, il m'a envoyé l'hymen pour se venger. »

Avec milady, la mauvaise fortune était venue chez Rivarol. Il n'avait jamais eu d'argent que par hasard, grâce au jeu, à l'amour et à l'amitié. Il avait toujours vécu aux dépens de son prochain. Il avait vécu fastueusement chez madame de Polignac, chez M. de Buffon, chez le duc de Guiche, chez madame de Coigny, chez M. de Brancas, dans les plus beaux hôtels de Paris et les plus beaux châteaux de la province; c'était à qui fêterait cet homme singulier, qui payait sa bienvenue avec la menue monnaie de son esprit. Tous ses puissants amis se trouvaient trop bien payés, ce n'était plus là un de ces parasites vulgaires versant la louange à longs traits. Rivarol avait toujours de franches allures; il ne flattait personne; il se posait en grand seigneur en face d'un grand seigneur; il ne reculait jamais devant la vérité, quelque amère qu'elle fût. Or, comment allait-il vivre, maintenant qu'il n'était plus seul? Le bruit de son mariage lui devint fâ-

Digitized by Google

cheux; on le plaignit, on le rechercha moins. Il essaya de se créer un intérieur où le travail le consolerait; mais il était si paresseux, et sa femme était si bruyante!

Après quelques tempêtes conjugales, Rivarol reprit peu à peu son train de vie; il se remit à courir le monde sans souci de sa femme. Milady, de plus en plus irritée, tomba malade; elle fut même en danger de mort. Rivarol demeura insensible, disant à tout le monde qu'une femme acariâtre ne mourait qu'à quatre-vingts ans. Ennuyé d'entendre toujours des plaintes amères, il abandonna son logis pour suivre Manette, une autre aventurière d'un abord facile, dont il fit sans façon sa maîtresse. Mais il fut cruellement puni de ce lâche abandon où il laissa celle qu'il avait prise sous sa protection. Un beau jour, il lut dans un journal que l'Académie française venait de décerner le prix de vertu à la servante de M. Rivarol, pour avoir nourri et soigné madame Rivarol, abandonnée par son mari. Il y avait là de quoi abattre à jamais un homme de cœur : Rivarol n'était qu'un homme d'esprit; il prit son parti en riant.

On lui pardonna bientôt, dans un monde où la vertu n'était plus un titre de noblesse. Il fonda un autre intérieur avec Manette, dont le babil rieur et l'entrain léger le charmaient à certaines heures. Cet autre intérieur n'était pas exempt d'orages. Manette avait beaucoup voyagé; elle avait laissé des traces de son pied léger en Italie et en Angleterre. Femme qui voyage laisse voyager son cœur; Rivarol était jaloux et volage; il lui arriva plus d'une fois, selon Garat, de prendre aux cheveux sa tendre amie et de la vouloir bien tendrement jeter par la fenêtre, mais il se ravisait à temps.

Digitized by Google

Manette était tout simplement une aimable copie de Manon Lescaut, venue de sa province, ignorante et pauvre, mais très-jolie. Elle avait de l'esprit, mais surtout l'esprit de l'amour; d'ailleurs, elle avait été à l'école de Sophie Arnould. Ne puis-je pas reproduire cette charmante épître à Manette?

O Manette, pour qui tout livre est lettre close,
Et qui de tous les miens ne lirez pas deux mots;
Qui, loin de distinguer les vers d'avec la prose,
Ne vous informez pas si les biens ou les maux
Ont l'encre et le papier pour cause,
S'il est d'autres lauriers ou bien d'autres pavots
Que ceux qu'un jardinier arrose,
Et qui ne connaissez de plumes qu'aux oiseaux;
Vous qui m'offrez souvent l'aide de vos ciseaux
Dans les difficultés que l'étude m'oppose,
Ou quelques bouts de fil pour coudre mes propos,
Ah! conservez-moi bien tous ces jolis zéros
Dont votre tête se compose.
Si jamais quelqu'un vous instruit,
Tout mon bonheur sera détruit,
Sans que vous y gagniez grand'chose.
Ayez toujours pour moi du goût comme un bon fruit,
Et de l'esprit comme une rose.

Dans son grand *Discours sur l'universalité de la langue française,* Rivarol, devenu alors tout à fait comte de Rivarol, se montra un grammairien très-profond. Malgré la jalousie des journalistes écrivant contre le journaliste parlant, ce ne fut qu'un cri d'admiration dans toutes les gazettes; il y eut pourtant encore, comme toujours, des critiques amères, ainsi celle de Garat. Ce *Discours* est un monument précieux pour notre langue; c'est l'œuvre d'un esprit sage, rai-

Digitized by Google

sonnable, original, qui rejette avec dédain la vieille friperie des lieux communs de rhétorique ou de philosophie. Il effleure l'histoire des langues sans trop s'arrêter aux in-folio, comme Vossius, Bochart, Brigant, Gebelin, qui écrivaient pour n'être lus de personne. Les savants et les hommes frivoles peuvent suivre Rivarol du même pas; c'est mieux qu'avec le fil d'Ariane qu'il nous guide dans le labyrinthe, c'est avec son esprit hardi et lumineux.

Il avait fini par prendre beaucoup d'attrait à l'étude philosophique des langues. On sait que Leibnitz voulait qu'on divisât les peuples du globe selon les langues; il voulait même qu'on fît une carte à la façon des géographes. Rivarol, trouvant l'idée ingénieuse, disait qu'il entreprendrait la carte de Leibnitz, si on voulait le mettre en prison dans un paradis de Mahomet, sans femmes, en lui assurant la vie d'un patriarche. Même dans un paradis de Mahomet, Rivarol n'eût pu se résigner aux grincements laborieux de la plume; il eût plutôt parlé tout seul. Une telle paresse est à déplorer, quand on songe que cet esprit, ardent à tout dire et à bien dire, avait un horizon très-étendu dans les régions philosophiques. Un peu de bonne volonté, la plume à la main, il fût peut-être, qui le sait, arrivé à la connaissance de la langue primitive et à l'arbre généalogique de tous les dialectes secondaires qu'on parle sur le globe. Que n'eût-il pas laissé en outre dans tous les genres? Car ce n'était que par caprice qu'il avait voulu briller en linguistique; il était, avant tout, poëte et philosophe, il parlait politique en grand homme d'État. Pour peindre d'un seul trait combien on estimait son esprit, je rappellerai ce mot du duc de Brancas, à qui on proposait de souscrire à une nou-

Digitized by Google

velle édition de l'*Encyclopédie* : « L'*Encyclopédie !* à quoi bon, quand Rivarol vient chez moi ? »

Ce *Discours sur l'universalité de la langue française* obtint le prix de l'Académie de Berlin. Frédéric ordonna à son Académie de recevoir Rivarol ; il lui écrivit une lettre très-glorieuse ; Rivarol répondit en vers, il ne pouvait pas moins faire. C'est dans cette épître que se trouvent ces jolis vers :

Pour moi, de la nature enfant abandonné,
Moi qui, toujours bercé des mains de la paresse,
Et par la volupté de bonne heure amolli,
Ne dois faire qu'un pas de la mort à l'oubli.

Malgré ses écrits sérieux sur la langue, la morale et la politique, Rivarol n'abdiquait point le sceptre de l'esprit léger ; il répandait toujours à pleines mains ses pluies d'étincelles ; il poursuivait sans cesse ses amis et ses ennemis de ses piquantes satires. Un jour, au Palais-Royal, il voit passer devant lui Florian avec un manuscrit sortant à moitié de la poche de son habit. « Ah ! monsieur de Florian, lui cria-t-il avec son sourire moqueur, si on ne vous connaissait pas, comme on vous volerait ! » Vers le même temps, il dînait chez madame de Polignac, où on s'attendait à son esprit ; il dit une lourde bêtise pour voir la mine des convives. Tout le monde se récria : « C'est cela, je ne puis pas dire une bêtise sans qu'on crie au voleur. »

Durant quelques années encore, Rivarol fut toujours le plus redoutable pamphlétaire, soit qu'il écrivît, soit qu'il parlât. Son père étant mort, il appela près de lui un frère et deux de ses sœurs, leur donna des titres selon sa coutume, dépensa son dernier écu à leur toi-

Digitized by Google

lette, les produisit dans le beau monde, où elles trouvèrent sans trop attendre des demandeurs en mariage. Rivarol avait bien compté là-dessus. Le frère lui-même fit très-bien son chemin, il devint maréchal de camp. Rivarol disait de lui : « Il serait l'homme d'esprit d'une autre famille, c'est le sot de la nôtre.»

Aux approches de la révolution, il aurait eu beau jeu à se faire le pamphlétaire du peuple ; il dédaigna, écrit un biographe, la politique de la borne et du cabaret ; il prit la défense de tous ces grands seigneurs aveugles qui avaient été ses compagnons de plaisirs. Il faut dire que déjà M. de Maurepas l'avait royalement payé à tant la parole et à tant la ligne ; il faut dire que la reine Marie-Antoinette, qui cherchait des armes et des discours pour secourir le trône chancelant, avait appelé Rivarol à Versailles. Aussi, à son retour du palais, Rivarol, sans perdre de temps, écrivait contre Mirabeau et tonnait avec violence contre « cette égalité chimérique que des têtes exaltées voulaient établir dans la plus belle contrée de l'Europe. En berçant le peuple des rêves de l'âge d'or, vous lui rivez des chaînes plus dures pour l'avenir, vous lui donnez l'ardeur du lion sans l'armer de sa force. L'égalité absolue parmi les hommes sera toujours le mystère des philosophes. Du moins l'Église édifiait sans cesse ; mais les maximes des novateurs ne tendent qu'à détruire ; elles ruineront les riches sans enrichir les pauvres. Au lieu de l'égalité des biens, nous n'aurons bientôt que l'égalité des misères. » Pour peindre Mirabeau d'un seul mot, il disait : « Ce Mirabeau est capable de tout pour de l'argent, même d'une bonne action. »

Le duc d'Orléans lui dépêcha le duc de Biron pour le gagner à sa cause : il refusa. . Le roi lui-même eut

Digitized by Google

recours à Rivarol. Un matin, on lui annonça M. de Malesherbes. Rivarol se leva avec respect. « Je viens, dit l'ex-ministre, de la part du roi vous proposer un rendez-vous avec Sa Majesté, pour ce soir à neuf heures. Le roi, plein d'estime pour vos talents, a cru, dans les circonstances difficiles où l'État se trouve, pouvoir les réclamer. — Monsieur, lui répondit Rivarol, le roi n'a peut-être déjà eu que trop de conseils ; je n'en ai qu'un seul à lui donner : S'il veut régner, *il est temps qu'il fasse le roi ; sans cela, plus de roi.* »

On le voit, Rivarol gardait son franc parler ; il ne se croyait obligé envers personne, même envers le roi. Il fut exact au rendez-vous. « Sire, dit-il à ce roi qui ne savait qu'écouter, pardonnez-moi si j'ose dire la vérité. » Et, après ce préambule, Rivarol regarda autour de lui comme si devant le trône de Louis XVI la vérité eût été mal à l'aise. « L'État est appauvri, sire, c'est là son côté faible. M. Necker est un charlatan ; son compte rendu est un trébuchet où la confiance se laisse prendre sans qu'il en résulte rien pour le bien de l'État. Les notables sont convoqués ; voilà bien des zéros pour une simple soustraction à faire. Songez-y bien, sire, lorsqu'on veut empêcher les horreurs d'une révolution, il faut la vouloir et la faire soi-même. Les parlements et les philosophes ont commencé le mal, les parlements surtout ; ils formaient par esprit de corps un faisceau d'égoïsme qui contrariait presque toujours la puissance royale. Si j'avais été roi de France, je n'aurais pas exilé ces membres du parlement ; mais je les aurais fait conduire à Charenton, où on les aurait traités comme des esprits aliénés. Il vaut mieux, lorsqu'on est condamné à commander à un grand peuple, commettre une injustice apparente, que

Digitized by Google

de voir briser dans ses mains le sceptre du pouvoir : la faiblesse est pire pour les rois qu'une tyrannie qui maintient l'ordre. Pour vous, sire, il en est temps encore : *faites le roi.* »

Le roi ne comprit pas un mot à ces paroles ; il congédia Rivarol et déclara qu'il aviserait. Rivarol, de plus en plus lancé dans l'arène, devint de plus en plus ardent au combat ; il déchaîna toute sa colère et tout son esprit sur la faction d'Orléans. Il fut bientôt averti qu'au club des cordeliers on parlait beaucoup de le mettre à la lanterne. Il ne voulut pas braver le danger; il partit sans mot dire pour le château de Manicamp, où son vieil ami, le comte de Lauraguais, s'était déjà réfugié. C'était une solitude bruyante, pleine de laquais et d'équipages. De là Rivarol continua ses pamphlets, *les Actes des Apôtres*, avec Champcenetz, sa *Théorie des Corps politiques*, son *Journal national*, Salomon de Cambray. C'est aussi de ce temps qu'est datée son Histoire du général La Fayette, qu'il nomme le général Morphée. Le célèbre Burke, lisant un peu plus tard toute cette politique de Rivarol, s'écriait avec enthousiasme qu'on la mettrait un jour à côté des Annales de Tacite (1).

(1) Le baron de Théis, qui a vu souvent Rivarol en 1791, à Manicamp, a bien voulu me noter ses souvenirs. De toutes ces notes précieuses je ne reproduis que celle-ci, qui peint bien la manière d'être de Rivarol vers ce temps-là. « Son abord inspirait la confiance : il répandait autour de lui une teinte de bonheur et de philosophie. Il avait le regard ouvert, la voix sonore. Son entretien était brillant et rapide comme l'éclair ; si la conversation devenait sérieuse, ce même homme, si remarquable par ses vives saillies, devenait tout à coup un orateur éloquent, toujours raisonnable ; puis revenant à sa disposition habituelle, et, comme s'il se

Digitized by Google

Cependant Rivarol, craignant d'être découvert par les sans-culottes de l'inquisition révolutionnaire, résolut de s'expatrier comme tant d'autres. Il rappela Manette à lui et partit pour la Flandre en sa joyeuse compagnie. A Bruxelles, il écrivit encore pour la défense du roi qu'on venait d'emprisonner. De Bruxelles il alla à Londres, où il laissa Manette ; de Londres à Hambourg, où il prit pied pour quelques années. Il y fut très-recherché des voyageurs, des émigrés et du petit nombre de savants qui se trouvaient là par hasard. Il y travailla un peu au *Spectateur du Nord*, mais, comme toujours, avec parcimonie. Les quelques lignes qui suivent vous donneront une juste idée de cette volupté du *far niente* qu'avait Rivarol : « Paresseux à l'excès, Rivarol avait déjà passé le terme où son dictionnaire devait être achevé, qu'il n'avait pas encore fait un article du dictionnaire. Fauch, imprimeur de Hambourg, l'attire chez lui, l'y loge, l'y enferme, met des sentinelles à sa porte, et la défend aux *écouteurs*, dont Rivarol aimait à s'entourer. En un mot, il le força

fût repenti d'avoir parlé raison trop longtemps, il terminait par quelque brillante plaisanterie. » M. de Théis a encore très-présente à la mémoire toute la personne de Rivarol : « Il était grand et beau, avait de nobles façons, des traits heureux, un regard d'aigle, une bouche fine et gaie, et, pour couronner cela, une belle chevelure brune ; c'était l'homme le mieux coiffé de son temps. Il y avait de la recherche originale dans son habillement, quoique toujours simple. » M. de Théis a vu à Manicamp une très-belle femme qui était venue en secret pour Rivarol ; il n'a pu découvrir si c'était madame de Rivarol. Le journaliste aimait le mystère en tout, il n'ouvrait à personne le grand livre de sa vie privée ; il avait raison en ceci, car c'était un des livres scandaleux de cette époque fertile en scandales. M. de Théis a vu aussi le fils de Rivarol, qui s'appelait Raphaël et qui était beau comme Raphaël avait dû l'être à dix ans.

Digitized by Google

d'écrire ; Rivarol prisonnier fournit lentement, mais fournit enfin aux ouvriers de Fauch trois ou quatre pages chaque jour, en faisant l'appel de beaucoup de pensées éparses dans son portefeuille, ou plutôt dans de petits sacs étiquetés, où il avait coutume de les jeter. Voilà comment Rivarol accoucha, au bout de trois mois, de son discours préliminaire. »

Je reproduis encore la fin d'une lettre de Rivarol touchant sa paresse à Hambourg. « Ma paresse a beau me faire valoir ses anciens priviléges, je la traite comme une vieille connaissance ; je travaille *le plus que je peux*, mais jamais autant que je voudrais. Une tarentule, qu'on nomme *Fauch*, aussi avide d'une page de texte, qu'un chien de chasse l'est de la curée, est continuellement à ma piste. Mon ami, il faut faire son sillon d'angoisse dans ce bas monde, pour avoir des droits dans l'autre. J'ai, je pense, assez bien creusé le mien (1). »

De Hambourg Rivarol arriva à Berlin, où il résolut de vivre jusqu'à la fin de ce qu'il appelait les saturnales de la liberté française. Il fut accueilli par le roi de Prusse mieux que ne l'eût été un Condé ou un Montmorency. Il trouva à Berlin, comme à Paris, un brillant auditoire pour l'entendre parler politique ou belles-

(1) Une des sœurs de Rivarol, mariée par lui au baron d'Angel, fut la maîtresse de Dumouriez; elle avait suivi ce général dans son exil pour partager en amante fidèle sa mauvaise fortune. Elle écrivait souvent à son frère : « Tirez donc Dumouriez de son tombeau; par ce qu'il a fait on doit juger de ce qu'il fera encore, » répétait-elle sans cesse. Rivarol, importuné, répondit à sa sœur : « L'opinion a tué Dumouriez, lorsqu'il a quitté la France. Dites-lui donc en ami de faire le mort; c'est le seul rôle qu'il lui convienne de jouer: plus il écrira qu'il vit, plus on s'obstinera à le croire mort. »

Digitized by Google

lettres. Il trouva même des amis, ce qui ne lui était pas arrivé à Paris ; entre autres amis il citait l'ambassadeur de Suède et M. de Gualtiera. Il se réconcilia avec Delille et quelques autres exilés qu'il avait naguère mordus au vif dans ses satires ; mais sa plus belle amitié à Berlin fut celle de la princesse Olgorouska, qui aimait les sciences, les savants et les poëtes. La princesse était jeune encore, assez jolie, elle prodiguait royalement sa fortune de princesse russe ; on comprend que Rivarol trouva fort de bon goût cette façon de vivre. « On se consolerait à moins, écrivait-il à Paris, d'être loin de son pays et surtout de sa femme. » Il y avait bien dix ans qu'il n'avait entendu parler de celle-ci ; il faut dire qu'il n'en parlait jamais le premier. Son fils était au service du Danemark.

Il fut mortellement attaqué le 5 avril 1801, les uns disent d'une fièvre pernicieuse, les autres d'une fluxion de poitrine. Il ne fut malade que durant sept jours. Tout ce qu'il y avait d'illustre à Berlin, à la cour, à la ville, lui témoigna de l'amitié et du dévouement. Il tint bon jusqu'au dernier moment, il mourut comme un philosophe antique entouré de fleurs et d'amis. On a raconté diversement sa mort. D'après Sulpice de la Platière, il mourut pénétré de l'immortalité de l'âme, ne perdant jamais sa sérénité, s'accoutumant à mourir, entouré de fleurs printanières, ayant un parterre de roses en perspective, enfin expirant après ces mots solennels : « Mes amis, voilà la grande ombre qui s'avance ; ces roses vont se changer en pavots : il est temps de contempler l'éternité. »

D'après l'éditeur de ses œuvres il est mort en sage de la Grèce. La veille de sa mort, pressentant sa fin prochaine, il se fit emmener à la campagne de la prin-

Digitized by Google

cesse Olgorouska ; il voulut que sa chambre fût tapissée de fleurs, que son lit fût traîné à la fenêtre, d'où on voyait un jardin et un ruisseau. « Me voilà, dit-il, entre les quatre éléments, » faisant allusion au ruisseau, au parterre de roses, à l'air qui venait caresser son front brûlant, à l'amour de la princesse. Sur le soir il eut un instant de délire, il demanda des figues attiques et du nectar. La princesse lui voulut prendre la main ; il était mort.

Enfin, d'après madame de Rivarol, qui s'avisa d'écrire sur lui après vingt ans d'*absence*, il est mort très-prosaïquement, en jetant des *cris de furieux, qui furent entendus trois jours durant d'un bout à l'autre bout de la ville de Berlin*. Je pousserais bien la galanterie jusqu'à ajouter foi au récit d'une femme, si ce n'était pas madame de Rivarol écrivant sur son mari.

Ce qui est hors de doute, c'est que Rivarol est mort jeune, ne laissant après lui que les fragments dispersés çà et là d'une œuvre éclatante. Ses idées ont marqué les traces de leur passage, son style est de la grande école, tour à tour pompeux, énergique, toujours original, ne fuyant pas assez les jeux de la phrase et le cliquetis du mot. Mais ce qui vivra surtout de cet homme qui n'a fait que montrer ses forces, c'est son esprit pur et simple, c'est le souvenir de son éloquence mordante et enjouée ; en un mot, Rivarol vivra dans l'histoire politique et littéraire parce qu'il a été le plus beau parleur du XVIIIe siècle.

Digitized by Google

XI.

LE CHEVALIER DE LA CLOS.

Imaginez en 1760, au temps où débutait à l'Opéra Sophie Arnould, sous le règne de madame de Pompadour, un jeune homme, pâli sous les rêves de la gloire héroïque, étudiant les actions des plus illustres capitaines, déjà renommé pour sa bravoure, parce qu'il s'était battu en duel, en désespoir de se montrer sur un autre champ de bataille, tour à tour heureux et fier de sentir sous sa main la poignée d'une épée, de découvrir dans les livres la science de la guerre.

Maintenant, voyez cet autre portrait ; c'est un chevalier de 1766 qui continue les roués de la régence. Nous sommes à l'Opéra pour le début de mademoiselle Beaumesnil. On joue une pastorale. Notre chevalier est dans une loge, en belle et bonne compagnie. On l'appelle *zevalier ;* il applaudit celle qui débute et s'écrie : c'est *adoable !* Il disparaît de la loge pour aller saluer la débutante d'un peu plus près. Il arrive à elle et lui débite un madrigal impertinent. Mademoiselle Beaumesnil, dans son ravissement, lui promet de le recevoir à son petit lever. Il retourne à la loge, où déjà l'on se désolait d'une si longue absence : là, dans cette loge, étaient une femme de quarante ans et une jeune fille débutant dans la vie.

Digitized by Google

Voyez-vous à Grenoble, dans cette chambre d'hôtel garni, vers 1779, un homme déjà grisonnant, quoique jeune encore? Il est assis devant une petite table où il écrit avec passion, tantôt interrogeant ses souvenirs, tantôt feuilletant *Clarisse Harlowe, la Religieuse* et *la Nouvelle Héloïse*. Il est minuit; une petite lampe l'éclaire d'une lueur fauve. Un sourire méchant passe çà et là sur ses lèvres; Lavater dirait que cet homme qui écrit une satire de Pétrone est un homme qui se venge. C'est la satire du monde où il a vécu, du monde qui lui a ouvert son cœur. Pourquoi se venge-t-il? par caprice, parce qu'il a reconnu que le fond de la coupe était du poison, parce qu'en habitant le cœur des femmes, il a découvert que l'enfer s'y cachait. Mais, croyez-le bien, il se venge parce qu'il sent fuir, comme a dit un poëte, le rivage de la jeunesse.

89 a sonné comme le glas funèbre du XVIIIe siècle; suivons cet homme qui va être vieux, mais qui, par ses actions, veut se prouver à lui-même qu'il est jeune encore; suivons-le pas à pas. Le voyez-vous d'abord à ces bruyantes orgies du Palais-Royal, assis à la droite du prince dont il est le conseil? Liberté! république! s'écrient tous ces hommes d'esprit après souper, qui se croient de fiers Romains. Liberté! république! Le cri part du Palais-Royal comme un boulet contre le palais des Tuileries. Suivez le plus passionné de tous! Le voilà rédigeant avec Brissot la fameuse pétition du Champ-de-Mars, qui demande le jugement de Louis XVI. Ce n'est pas tout : il se fait tribun de la borne, comme Camille Desmoulins le jour de la prise de la Bastille; il entraîne sur ses pas toutes les colères de la rue; tout à l'heure, il demandait le jugement du roi, c'est la tête de Louis XVI qu'il demande à présent.

Digitized by Google

Les tribuns des clubs sont jaloux du tribun de la rue; ils l'emprisonnent pour se délivrer de ses ambitions furieuses. Est-ce fini ?

Non. En 1803, le 5 octobre, voyez-vous, à Tarente, cet homme qui va mourir épuisé par toutes les passions bonnes et mauvaises? La veille, il combattait encore; la France reconnaissante n'inscrira peut-être pas son nom sur un arc de triomphe ; mais oubliera-t-elle que le général d'artillerie Chauderlos de La Clos, auteur des *Liaisons dangereuses,* a combattu héroïquement pour elle sur le Rhin et en Italie?

Ainsi c'est un tableau varié que cette vie de La Clos, tour à tour, comme déjà on l'a entrevu, soldat sévère, épris de son épée, chevalier galant, courant les cercles et les coulisses, écrivain satirique et scandaleux, tribun passionné, enfin grand capitaine; et encore, on n'a indiqué dans cette première esquisse que les principaux traits. Voyons de plus près cette figure multiple.

A part un très-brillant paradoxe de l'auteur de *Barnave*, on ne trouve rien de littéraire sur La Clos. Il semble que l'avenir veuille oublier ce nom qu'il serait injuste d'inhumer dans *les Liaisons dangereuses.* Ce roman peut n'être plus qu'un monument curieux d'une époque évanouie ; mais La Clos n'est-il pas sorti de ce triste monument par ses savantes études sur l'artillerie et surtout par ses glorieuses campagnes? La Clos est inconnu des nouvelles générations, et cette ignorance les honore; à peine si quelques écoliers et quelques curieux littéraires recherchent son roman. Je n'ai pu découvrir son portrait gravé Le roi possède à Eu ou à Neuilly un beau portrait de La Clos; un autre existe, un seul, qui fut dessiné aux trois crayons par Carmon-

Digitized by Google

tel dans une soirée du Palais-Royal. C'est un portrait en pied que j'ai été admis à voir comme une curiosité sans prix. La Clos est assis près d'une table à tric-trac; il est accoudé et pensif; ce n'est pas le jeu qui l'occupe. Sa figure porte quarante-cinq ans à peu près; c'est une figure plus intelligente que belle; les lignes sont franches, mais un peu aiguës. Ce qui frappe au premier abord, c'est un front proéminent, un œil scrutateur, une expression trop philosophique où ne se trahit ni chaleur d'âme, ni bonhomie. Il a peut-être eu le tort grave de penser profondément qu'on faisait son portrait; cela arrive à tout le monde, même aux hommes d'esprit.

Dans ce dix-huitième siècle où l'on ne croyait à rien, le nom même, le nom de son père, la plus noble partie de l'héritage, n'était plus une chose sacrée. Dans les lettres où l'on se moquait si bien des titres, c'était à qui prendrait un air de noblesse par son nom: de tous temps les hommes ont aimé à se contredire. Fontenelle et Crébillon donnèrent l'exemple; on sait que leur vrai nom était Le Bouvier et Jollyot. On vit poindre alors la noblesse de plume.

Quelques hommes sincères, quelques franches natures, n'ayant point perdu l'amour de la famille, comme Piron, Diderot, Gilbert, se contentèrent d'illustrer leur nom, tout simple qu'il fut; mais combien d'autres ont illustré un nom qui n'était pas celui de leurs pères! Vous seriez surpris si j'alignais tous les noms qu'ils ont mis de côté comme une vieille défroque qui s'ajustait mal à leur taille. Ainsi vous connaissez Poquelin et Arouet; mais connaissez-vous M. Le Bouvier, M. Carlet, M. Paradis, M. Pinot, M. Carton, M. Claris, M. Pierres, M. Jollyot, M. Caron, M. Néri-

Digitized by Google

cault? Le jour du jugement, l'ange exterminateur, n'ayant inscrit ces écrivains que sous leur vrai nom, aura lui-même bien de la peine à reconnaître Fontenelle, Marivaux, Montcrif, Duclos, Dancourt, Florian, Bernis, Crébillon, Beaumarchais, Destouches.

L'homme d'esprit et le grand capitaine que j'étudie aujourd'hui s'appelait Chauderlos tout court. Comment illustrer un pareil nom, à moins de conquérir le monde et d'en découvrir un autre? L'Iliade et tous les poëmes épiques ne feraient point passer à la postérité un nom si malencontreux. Si Bonaparte se fût appelé Chauderlos, Sainte-Hélène, ce poétique symbole de toute gloire moderne, ne remplirait pas les avenues du XIXe siècle.

Chauderlos ne voulut pas se charger d'illustrer le nom de son père; sa mère était une demoiselle La Clos; il trouva plus simple et plus commode de s'appeler de La Clos, et même le chevalier de La Clos. Bien lui en prit et nul ne s'en est plaint.

Pierre-Ambroise Chauderlos, chevalier de La Clos, naquit à Amiens, en 1741, et mourut à Tarente en 1803. Ainsi, il passa à travers toutes les joies, toutes les folies, toutes les grandeurs du demi-siècle le plus curieux de l'histoire de France. Son père, gentilhomme ou gentillâtre picard, le destina à la vie de soldat. La Clos entra aspirant au corps du génie, où il fut nommé sous-lieutenant à dix-huit ans. Il fit ses plus belles campagnes dans les hôtels de 1760, depuis l'antichambre jusqu'à l'oratoire.

Homme de belle stature, de figure expressive, très-galamment tourné, brisé de bonne heure aux allures de la belle compagnie et aux aventures de

Digitized by Google

théâtre, tenant bien son épée et sa plume, hardi jusqu'à l'impertinence, spirituel jusqu'à la satire, il alla le plus gaiement du monde de conquête en conquête.

Il rechercha les vanités littéraires. Il débuta en poésie comme Rivarol et Rulhière, par quelque impertinente épître à une fille à la mode. Son épître à Margot est digne des petits vers de Voltaire par le tour et l'esprit. Très-répandu dans le monde du théâtre, il fit en se jouant un opéra-comique. Il avait été entraîné dans ce genre facile par un Américain à la mode, M. de Saint-George, qui se reposait de ses duels en composant de la musique. On n'a pas oublié que cette musique était plus ingénieuse que savante, brillant plus par l'esprit que par le caractère. La Clos avait lu beaucoup de romans, il emprunta le sujet et le titre de son opéra au roman de Mme Riccoboni, *Ernestine*. On voit que La Clos ne se montrait pas très-inventif. Pendant la représentation, je ne dis pas la première, il n'y en a pas eu deux, La Clos et Saint-George, en gens de bonne compagnie qui sont prêts à tout, se promenaient dans la coulisse, effeuillant les bouquets des comédiennes et leur promettant un beau souper, si la pièce tombait. Sans doute, ils voulaient souper, mais ils ne s'attendaient pas à être pris au mot. Jamais opéra-comique ne fut plus gaiement honni par le parterre : vers le milieu de la pièce, tous les spectateurs essayèrent des variantes qui pronostiquèrent le destin d'*Ernestine*. La pièce fut saluée, à la chute du rideau, par un chœur de sifflets. « Si nous ne nous étions déjà battus, dit le poëte au musicien, je trouverais bien du plaisir à vous couper la gorge. — Et moi donc ! dit l'Américain furieux, qui n'avait pas le courage de

Digitized by Google

plaisanter sur sa défaite ; car, vous l'avouerez, c'est votre thème qui a tout perdu. — Par exemple ! Est-ce que vous vous imaginez qu'on a écouté les paroles ? On a eu bien assez de la musique.»

Les deux collaborateurs avaient pris une certaine attitude menaçante et comique, quand la jolie Mlle Olympe, qui remplissait le rôle d'Ernestine, vint se jeter entre eux tout effarée : « Je suis perdue, dit-elle avec désespoir ; c'est la seconde fois cette semaine que me voilà sifflée. — Ne vous désolez pas, dit La Clos ; avec des yeux comme les vôtres on se retrouve toujours. Venez souper avec moi. — Avec moi, dit Saint-George, en saisissant la comédienne. — Ni l'un ni l'autre, dit-elle, en repoussant le musicien ; je ne veux plus entendre parler de vous : un homme qui m'a fait chanter *ta ti ta ta ta ti*, c'est bien la peine de chanter ! — Vous avez raison, dit La Clos, c'est de la musique surannée, indigne d'une bouche si fraîche. Vous auriez mieux fait de dire mes paroles sans les chanter. — Oui, je vous conseille de parler ainsi ! Vous avez donc oublié comment j'ai été accueillie quand j'ai chanté :

Le vin nous fait aimer
Et l'amour nous fait boire.

Et disant ces mots, Olympe s'enfuit et disparut dans les détours du parc de papier peint. Pendant que La Clos la poursuivait, Saint-George cherchait les autres comédiens de la pièce. Nul d'entre eux ne voulut consentir à souper en compagnie, tant la chute était désespérée. On eût dit un champ de bataille, où les vaincus ne songeaient qu'à la retraite. En vain, les

Digitized by Google

deux auteurs poursuivirent les comédiens jusque dans leurs loges, ils n'en trouvèrent pas un décidé à souper avec eux. Comme ils se retrouvèrent ensemble à la porte du théâtre, ils se regardèrent en éclatant de rire. « Est-ce que nous ne souperons pas? » dit La Clos.

Saint-George lui prit le bras et l'entraîna au café de la Régence. Ils entrèrent tête levée, en vainqueurs. Comme ils passaient fièrement près d'un groupe de joueurs d'échecs, ils poussèrent un spectateur qui, pour se retenir, poussa son voisin sur les échecs. C'était Jean-Jacques Rousseau, qui se retourna furieux : « C'est donc un guet-apens ! » dit-il pâle et sombre, croyant voir ses ennemis imaginaires. Car alors, comme Pascal, il voyait partout un abîme, ou plutôt la mort. « Corbleu ! monsieur, dit La Clos, qui ne connaissait pas la figure du célèbre philosophe de Genève, savez-vous qui je suis? »

Tout le monde se tourna vers La Clos, avec un mouvement de vive et respectueuse curiosité. Les joueurs eux-mêmes levèrent la tête. « Apprenez donc qu'il ne faut pas me parler sans respect, car je suis un auteur sifflé. »

Grimm, citant cet opéra, dit que le talent de Pergolèse n'aurait pu soutenir de pareilles paroles. Bachaumont n'est pas plus bienveillant : « L'auteur a prudemment gardé l'incognito : une excellente musique aurait perdu toute sa valeur, adaptée à ce plat et détestable opéra. »

La Clos ne voulut pas tenter une seconde fois les hasards du théâtre ; il se rejeta plus avant dans les folies du siècle, courant de la coulisse au boudoir, du boudoir au cabaret.

Digitized by Google

Cependant, en ce beau temps, on ne se contentait déjà plus de séduire; le règne de Richelieu pâlissait; Jean-Jacques était venu. Autour de lui mille désœuvrés se faisaient l'écho de sa parole. C'était à qui prêcherait à son tour. On prêchait partout, hormis à l'église, partout, dans les cercles, dans les boudoirs, jusque dans les ruelles; plus d'un philosophe de coulisses écrivait ses pamphlets contre les mœurs sur les genoux d'une comédienne. La Clos voulut se faire entendre; il avait soulevé le voile des passions du monde à l'heure la plus triste, comme Diderot avait soulevé le voile des passions du couvent; il tailla sa plume, et, sans pitié pour cette société qui l'avait mollement bercé sur son sein coupable, il l'éclaira d'une horrible lumière, en écrivant *les Liaisons dangereuses*. Crébillon, le gai, qui voyait tout en riant, avait écrit sur le même monde; mais ses livres étaient des miroirs trompeurs, couverts de roses et de gaze, où l'on n'entrevoyait que d'aimables scandales. Au lieu de ces jolies enluminures, voilà tout à coup un peintre sans fard qui foule au pied la gaze et les roses pour reproduire la vérité toute nue. Au premier abord pourtant n'est-ce pas encore les héros et les héroïnes de Crébillon? C'est le même sourire et la même grâce; de la soie et du velours, de l'or et des bouquets, rien n'y manque; mais regardez de plus près. Ne voyez-vous pas le cœur qui s'agite et se débat dans le mal? La société faisait tous les soirs, après souper, un pas vers sa ruine; elle avait été folâtre dans ses vices; elle avait commis, en riant, comme par boutade, de jolis crimes fardés et musqués; elle finissait, à force d'être une galante pécheresse, par être criminelle sérieusement pour le seul plaisir de commettre le crime. Ce fut alors que La Clos la sur-

Digitized by Google

prit pour la peindre. Se voyant dans ce sombre tableau, la société se fit peur à elle-même ; cependant, le croira-t-on? loin de se couvrir le front de cendres, elle s'amusa à se regarder telle que le peintre la reproduisait dans toute l'horrible vérité qui sort d'un puits impur.

Le roman de La Clos fut donc lu avec passion et avec effroi. Tout le monde voulut voir celui qui écrivait ainsi. Loin de lui fermer sa porte, on l'appela. La Clos avait dit à chacun : « Je te connais sous ton masque. » Et chacun, voyant un homme qui savait si bien tous les secrets, le flattait de peur qu'il ne parlât trop haut sans déguiser les noms.

Le succès du livre fut prodigieux, surtout dans les salons ; ce fut même un événement littéraire, car les critiques les plus difficiles, témoin Grimm, reconnurent de prime abord qu'il avait fallu un talent vaste et varié pour écrire un pareil livre. Le roman parut sous ce titre : *les Liaisons dangereuses*, ou Lettres recueillies dans une société et publiées pour l'instruction de quelques autres, par M. C. de L... avec cette épigraphe : « J'ai vu les mœurs de mon temps, et j'ai publié ces lettres. » Voici comment Grimm annonça ce livre aux souverains du Nord : « Il n'y a pas d'ouvrage, sans en excepter ceux de Crébillon, où le désordre des principes et des mœurs de ce qu'on appelle la bonne compagnie, et de ce qu'on ne peut guère se dispenser, malgré tout, d'appeler ainsi, soit peint avec plus de naturel, de hardiesse et d'esprit. On ne s'étonnera donc point de tout le mal que les femmes se croient obligées d'en dire ; quelque plaisir que leur ait pu faire cette lecture, il n'a pas été exempt de chagrin. Comment un homme qui connaît si bien et qui garde si

Digitized by Google

mal leur secret ne passerait-il pas pour un monstre? Mais en le détestant on le craint, on l'admire, on le fête; l'homme du jour et son historien, le modèle et le peintre, sont traités à peu près de la même manière. Quelque mauvaise opinion qu'on puisse avoir de la société parisienne, on y rencontrerait, je pense, bien peu de liaisons aussi dangereuses pour une jeune personne que la lecture des *Liaisons dangereuses*.

Nous nous garderons donc de rappeler les tableaux de ce roman, bien plutôt destiné à séduire les lecteurs qu'à les corriger; nous y reconnaîtrons un peintre énergique, plus préoccupé du contour, de l'idée et du caractère, que de la couleur. On ne saurait trop admirer la naïveté et même la bêtise de Cécile Volanges. Un homme d'un talent médiocre n'a jamais osé montrer une femme bête, — il y en a. — Cécile Volanges fait le plus heureux contraste à Mme de Merteuil qui est le démon de l'esprit. Un autre contraste non moins heureux, c'est la vertu romanesque de Mme de Tourvel, opposée aux vices raffinés du vicomte de Valmont.

La Clos n'est pas tout à fait l'auteur de son livre. Sans *Clarisse Harlowe, la Nouvelle Héloïse* et *la Religieuse,* qui sait s'il eût créé ce roman, dont bien des pages ne sont que des échos? On sent donc Richardson, Jean-Jacques et Diderot dans *les Liaisons dangereuses.* La Clos n'était pas doué de ce génie créateur, qui inspire un livre original sans le secours d'autrui. La Clos était un homme d'esprit, qui savait voir le monde à l'heure où la vérité promène son rayon. Après avoir vu, il voulut peindre; mais sachant à peine ébaucher, il prit le crayon du romancier anglais, la palette de Diderot et le pinceau de Jean-Jacques. Dominé par la

Digitized by Google

vérité, l'indignation ou l'amour du bruit et du scandale, guidé par ces maîtres illustres, il arriva à créer une œuvre vivante. Pour le fond, on découvre au premier abord que La Clos s'est contenté de transporter à Paris les personnages de *Clarisse Harlowe;* il les a rembrunis, voilà tout son secret. Son vrai mérite est de les avoir encadrés dans les mœurs du temps. Pour la forme, on reconnaît bien vite le style passionné, limpide, énergique, de *la Nouvelle Héloïse.* Pour la couleur et la vérité, c'est *la Religieuse.* Ce mot de Grimm peint assez vivement La Clos : « Si Rétif de la Bretonne est le Rousseau du ruisseau, Chauderlos de La Clos est le Rétif de la Bretonne de la bonne compagnie (1). »

En 1782, quand il publia les *Liaisons dangereuses,* La Clos était sans doute marié. Sur ce point surtout, les détails manquent tout à fait. Le Dictionnaire Michaud, qu'il serait bien utile de remplacer, se contente de dire : « Bon fils, bon père et bon époux. » Que sont devenus ses enfants?

En 1786, nous retrouvons Chauderlos de La Clos homme de guerre, écrivain sérieux, cherchant à faire oublier les *Liaisons dangereuses* par un Mémoire à l'Académie française, qui avait proposé l'éloge de Vauban, pour sujet du prix d'éloquence de l'année. A cette date, La Clos ne lisait plus Richardson, mais Polybe ;

(1) Au moment où j'écris ceci, un contemporain de La Clos, celui-là qui déjà m'a permis de voir l'auteur des *Liaisons dangereuses* dans le dessin de Carmontel, vient m'assurer que tous les personnages de ce roman sont des portraits pris à la nature. L'histoire s'est passée à Grenoble, telle que l'a racontée La Clos, à part quelques épisodes qui seraient des souvenirs de jeunesse du romancier.

Digitized by Google

son Mémoire porte cette épigraphe : « Cherche moins à briller par tes discours, qu'à les rendre utiles. » La Clos est bien loin de faire l'éloge de Vauban, il convient que l'illustre maréchal a créé l'art de bien attaquer une place, mais il le condamne pour avoir passé toute sa vie à fortifier, sans découvrir l'art de la fortification ; il l'accuse (l'accusation a été réfutée dans le *Journal des Savants*) d'avoir enterré quatorze cent quarante millions avec une effrayante prodigalité : « pour élever d'une main les mêmes places qu'il renversait de l'autre si facilement. Qui pourra le louer, coûtant à la France plus de la moitié de la dette actuelle de l'État pour laisser à découvert une partie de ses frontières? Le système de M. de Vauban n'est autre que le système bastionné, connu dès la fin du XVe siècle, déjà régulièrement exécuté en 1567 à la citadelle d'Anvers. » Quand il écrivait ce Mémoire, digne encore d'être consulté (1), La Clos était à La Rochelle, où il y avait sans doute une Académie, car le Mémoire est signé : Chauderlos de La Clos, de l'Académie de La Rochelle.

En 1787, La Clos redevint poëte, ainsi que le témoigne une vive boutade sur Orosmane, à propos de la tragédie de Voltaire. Nous regrettons de n'avoir pu, malgré toutes nos recherches, découvrir le recueil de poésies de La Clos, où, sans doute, l'homme doit çà et là se montrer sous le poëte.

Jusqu'à 1789, La Clos vécut dans le beau monde qu'il avait peint, toujours galant et satirique, toujours aimé et recherché. Aux premiers orages de la révolution, il leva la tête, et, une fois encore, il se tourna contre

(1) Carnot, le conventionnel, publia des observations sur ce Mémoire.

Digitized by Google

cette pauvre société, à qui il devait l'éclat de sa jeunesse. Il passa au cabinet du duc d'Orléans, ce prince égaré qui appelait la tempête, mais qui mourut sans peur. Il fit de la politique dans quelques feuilles furibondes, entre autres dans le *Journal des Amis de la Constitution* (1). Il marcha toujours droit devant lui sans effroi et sans regret. Il rédigea avec Brissot la pétition du Champ-de-Mars qui demandait le jugement de Louis XVI. Ce jour-là, le tribun monta sur la borne et entraîna sur ses pas toutes les colères de la rue. Le croira-t-on? Ce succès de haillons lui tourna la tête à lui, qui avait brillé tout à son aise dans les salons dorés en regard des robes de soie et des habits brodés. Il mit son éloquence au service des clubs; partout où il vit le peuple assemblé, il se fit une tribune, d'où tombèrent de sanglants sarcasmes contre la noblesse.

Après avoir marqué en juillet 1789 au club de Montrouge qui était le club des grands seigneurs orléanistes ou encyclopédistes, La Clos se montra très-puissant par son éloquence et son audace au club des Feuillants, au Palais-Royal, à la butte des Moulins.

La carrière politique de La Clos commença donc aux premières rumeurs de la révolution. Il avait vécu depuis quelques années dans la familiarité intime du duc d'Orléans qui appréciait les ressources du génie militaire du capitaine d'artillerie comme l'esprit philosophique et railleur du romancier. On ne pourrait dire si La Clos, qui fut hardiment révolutionnaire, travailla pour la liberté ou pour le duc d'Orléans; peut-être travailla-t-il pour tous les deux. Ce qui est hors de

(1) Journal des Jacobins, plus tard Journal des Amis ou plutôt des Ennemis de la Constitution.

Digitized by Google

doute, c'est qu'il montra jusqu'à la mort du roi, dans les clubs, dans les journaux et sur le champ de bataille, l'audace prêchée par Danton.

Il avait fini par se retirer de l'orage, voulant respirer en liberté, « loin des saturnales de la liberté. » Mais dès que la patrie fut déclarée en danger, il reprit du service. Il fut nommé colonel d'artillerie près du vieux général Luckner. On peut accorder à La Clos toute la gloire de la campagne, car le général se laissait conduire par le colonel.

Cependant, comme on voulait se débarrasser d'un homme aussi dangereux par son génie que par son audace, il fut, au retour de la campagne, nommé gouverneur des établissements français dans l'Inde; mais comment perdre de vue ce grand drame où il jouait un rôle? Il voulut rester sur le théâtre.

Après les 5 et 6 octobre, il passa en Angleterre avec le duc d'Orléans. Il ne revint en France que pour être emprisonné. Son génie militaire le consola dans la prison. Il envoya à Robespierre des idées de réforme politique, que le trop célèbre tribun fit passer dans ses discours. La Clos obtint la liberté pour aller à La Fère essayer une nouvelle espèce de projectiles, qui était, selon lui, plus terrible que la foudre. L'essai réussit à son gré, et surprit tous les officiers présents. Mais à Paris on jugea que c'était un homme dangereux; on le reconduisit en prison. Son projet fut abandonné; et, comme dit un historien, « il est au nombre des inventions oubliées qui nous viendront un jour de l'étranger. »

On s'est fort étonné que La Clos ait échappé au destin du duc d'Orléans, puisqu'il a été arrêté comme orléaniste. Des biographes, des contemporains affirment qu'il n'a dû son salut qu'à son talent et à sa souplesse.

Digitized by Google

S'il faut en croire Rabbe et quelques écrits du temps, La Clos serait l'auteur des discours de Robespierre. C'est là un point d'histoire qui ne peut être discuté ici; nous nous y sommes à peine arrêté; nous nous garderons donc de prendre un parti pour ou contre cette opinion. Cependant, nous avons eu la curiosité d'étudier le style de La Clos dans le journal *Les Amis de la Constitution,* dans la *Galerie des États-Généraux,* où on le reconnaît entre Mirabeau et Rivarol, ses collaborateurs; nous avons relu les discours de Robespierre; et pourquoi ne le dirions-nous pas? Robespierre nous paraît tout entier dans La Clos. Il ne faut pas oublier que, dans ses trois ou quatre discours importants, Robespierre a surpris tout le monde, surtout ses amis, qui ne croyaient pas à son éloquence. Mais, dira-t-on, La Clos, après la mort de Robespierre, se fût avoué l'auteur des discours. Pourquoi l'eût-il fait? La Clos était au-dessus de cette gloire encore dangereuse; et puis, c'eût été avouer une lâcheté. Il faut bien croire d'ailleurs, puisqu'il s'est trouvé quelqu'un pour écrire cela, que La Clos l'ait dit, ne fût-ce qu'une fois.

Cet homme était toujours prêt à tout; après le 9 thermidor, Tallien, le craignant à son tour et voulant le mettre *hors la politique,* lui donna la direction des hypothèques. La Clos, selon sa coutume, y marqua son passage par des réformes. Directeur des hypothèques! position curieuse en ces années de trouble où la terre n'était sacrée pour personne.

Bonaparte, devenu premier consul, nomma La Clos général de brigade à l'armée du Rhin, où il se distingua parmi les plus vaillants. Il passa de là en Italie avec Marmont; il y prit part aux plus glorieux faits d'armes. Bonaparte, reconnaissant que La Clos avait profondé-

Digitized by Google

ment étudié les hommes, lui donna, à son retour en France, des missions très-délicates. Enfin, pour lui prouver son estime avec éclat, il le nomma commandant de l'artillerie destinée aux côtes d'Italie. Mais à peine La Clos fut-il arrivé à Tarente, qu'il succomba, épuisé par dix années de luttes sans trêve. Il mourut sans penser à la mort, tout préoccupé des splendeurs futures de la France. Un de ses officiers proposa pour son épitaphe ces six mots glorieux : « Bon citoyen, brave soldat, loyal ami. »

Étrange destinée que celle de tous ceux qui ont commencé leur carrière sous le règne de madame Dubarry et qui l'ont terminée sous le règne de Bonaparte ! tableau esquissé par Boucher et fini par David !

A MONSIEUR LE DIRECTEUR DU CONSTITUTIONNEL.

Permettez-moi d'ajouter une note à mon étude sur Choderlos de La Clos. Le jour même où parut mon second article, je reçus une lettre ainsi conçue :

« Vous avez apprécié La Clos avec justice ; vos renseignements sont exacts pour la plupart ; cependant, que n'avez-vous ouvert l'*Almanach des* 25,000 *adresses?*

J'ouvris l'*Almanach* en question ; j'y trouvai : *Choderlos de La Clos, éligible, rue de Provence*, 15. J'allai rue de Provence, où j'appris que M. Choderlos de La Clos, était mort l'an passé. On m'indiqua son beau-frère, M... B. de T..., dont le jardin s'étend sous mes fenêtres. A mon retour, je trouvai chez moi une carte de M... B... de T... J'allai chez lui. Quoique seulement allié, M. B... de T... est bien de la famille de La Clos, par l'esprit.

Il m'apprit ce que je savais et ce que je ne savais pas.

Le père de Choderlos de La Clos était d'origine mauresque.

J'avais dit, selon la Biographie Michaud, « bon fils, bon époux, bon père. » Voici d'abord l'histoire de son mariage : Mademoiselle Duperré était une des plus nobles et des plus belles héritières de

Digitized by Google

la Rochelle. Comme sa mère était morte, elle faisait les honneurs de la maison de M. Duperré. Elle apprit un jour que M. de La Clos, l'auteur des *Liaisons dangereuses*, venait à La Rochelle passer au moins une saison, pour continuer ses études sur l'artillerie. « Jamais, dit-elle avec effroi, jamais M. de La Clos ne sera accueilli dans notre salon. » La Clos répondit à l'ami officieux qui lui répéta ce mot : « Je songe à me marier ; je veux épouser avant six mois mademoiselle Duperré. » En effet, six mois après, La Clos était le beau-frère du jeune marin qui devint plus tard l'amiral Duperré, ministre de la marine.

La Clos eut trois enfants : deux garçons et une fille. Aujourd'hui, ces trois enfants sont morts sans postérité. L'aîné est mort à vingt-cinq ans, colonel d'artillerie. Le cadet est mort l'an passé à Paris, éligible, ainsi que le témoigne l'*Almanach des* 25,000 *adresses*. Il a beaucoup souffert des attaques, presque toujours injustes, prodiguées à la mémoire de son père. Ces attaques contre le père atteignirent le fils. M. Charles de La Clos a rassemblé tout ce qui pouvait servir à faire bien connaître son père.

L'auteur *des Liaisons dangereuses* est mort à Tarente, général d'artillerie, plus pauvre que Malfilâtre et Gilbert. La France n'était pas riche alors, du moins en argent comptant. Il est mort fier des triomphes de son pays, profondément attristé par la misère qui menaçait sa femme et ses trois enfants. La fortune, sans doute, y a pris garde : le dernier des La Clos est mort ayant 50,000 livres de rentes.

J'espère un jour, Monsieur, vous communiquer de très-curieuses lettres de La Clos à sa femme, d'abord les lettres d'adieu de La Clos révolutionnaire datées de la prison le 9 thermidor (il devait mourir le 10), et les lettres d'adieu de La Clos soldat datées de Tarente.

A. H.

Digitized by Google

XII.

GRÉTRY.

En juillet 1726, un vieux curé allemand, un chanoine épanoui de Notre-Dame de Presbourg, passant à Blegnez, dans un voyage à Liége, s'arrêta soudainement dans ce village, au souvenir d'une nièce bien-aimée, qui vivait là dans les tracas poétiques de la vie de campagne. C'était un dimanche après vêpres; le vieux curé, qui avait entendu au loin la voix solennelle des cloches, entendit bientôt les accords dansants d'un violon : « C'est bien cela, dit-il ; ce diable d'homme se console de la vie et console pareillement sa femme en jouant du violon. » Tout en disant ces mots, il s'avançait toujours vers le violon émoustillant. Il rencontre un paysan : « Mon ami, lui demande-t-il, c'est bien par là, de l'autre côté de l'église, au bout de cette haie, que demeure Jean-Noé Grétry? — Oui, monsieur le curé, dit le paysan dont les jambes flageolaient un peu ; le meilleur cabaret du terroir. Par ma foi ! vous y boirez, s'il vous plaît, de la bière ou de l'eau-de-vie à votre guise ; et si le cœur vous en dit, il vous fera danser un petit brin avec de jolies filles, un peu drues, ne vous déplaise. »

Le curé poursuivait son chemin. « Diable ! dit-il,

Digitized by Google

notre neveu est un grand profane, il enivre son prochain de toutes les manières. C'est là une charité malentendue; mais après tout, un peu de joie à ces pauvres créatures, c'est un péché que Dieu lui-même absout en souriant; voyons donc! » Quand il eut dépassé le dernier pilier de l'église, un spectacle qu'il n'avait pas coutume de voir s'offrit à ses yeux, comme par magie. Pour avoir quelque idée de la surprise du vieux curé de l'austère cathédrale de Presbourg, figurez-vous une fête de Téniers dans un paysage de Berghem, cherchez dans vos souvenirs une *Gaieté flamande* avec ses décors agrestes, son vif coloris, sa joie naïve, son entrain bruyant, son laisser-aller pittoresque. Du premier coup d'œil, le curé entrevit à travers les vieux ormes, au-dessus d'une pelouse des plus verdoyantes, son neveu Noé Grétry, qui, juché sur un tonneau, jouait du violon à faire perdre la tête aux Flamandes les plus rebelles. Toute la florissante jeunesse du pays dansait bruyamment autour de lui; il y avait même çà et là quelques femmes sur le retour et quelques amoureux surannés qui oubliaient leur âge dans les entrechats grotesques. Rien de plus animé, rien de plus gai, rien de plus amoureux que ce spectacle; mais là n'était pas tout le tableau. Devant la chaumière tout à la fois coquette et rustique du joueur de violon, chaumière qui était, toute la semaine, la demeure d'un petit fermier et qui devenait, le dimanche, la maison des buveurs, se trouvaient éparses une demi-douzaine de tables où les danseurs venaient tour à tour vider une pinte de bière, et par-ci par-là couper une tranche de jambon. Dans la salle de la chaumière, les graves ivrognes du village jouaient aux cartes en devisant du temps passé; dans le lointain, le pâtre de

Digitized by Google

Blegnez, qui voulait aussi être de la fête, jouait de la cornemuse, tout en ramenant aux étables ses vaches brunes et ses taureaux mugissants; le coucou jetait çà et là son chant railleur, le bouvreuil son chant mélancolique; le ciel était assez bleu pour un ciel flamand; le soleil à son déclin semblait sourire à toutes ces joies rustiques; la prairie répandait au gré du vent les parfums de ses herbes fleuries; rien ne manquait au tableau. Je pourrais mieux vous dépeindre les folâtreries de la danse et des rires olympiens des buveurs, mais votre imagination est plus riche que ma plume. Je reviens à mon vieux curé. J'oubliais : entre la grange et un vieux chêne de la haie, au-dessus d'une belle luzerne qui venait d'être fauchée, se trouvait une escarpolette tout enjolivée de rubans et de bouquets. Au passage du chanoine, une jolie fille de seize à dix-sept ans s'y laissait balancer par un jeune gars endimanché, qui avait l'air d'y regarder à deux fois. M. le curé passa vite en baissant les yeux; mais, tout curé qu'il était, il avait baissé les yeux un peu trop tard. « Mon Dieu, mon Dieu! » marmotta-t-il entre ses dents. Il avança toujours en se recommandant au Seigneur; il se glissa en tapinois le long de la grange et arriva presque à l'improviste, pendant une contre-danse, à la porte de sa nièce bien-aimée. Il y avait bien dix ans que mademoiselle Dieudonné Campinado s'était laissé enlever avec assez de bonne volonté par Noé Grétry, dont elle avait suivi avec une sainte résignation la fortune aventureuse. Ils s'étaient mariés par-devant Dieu et par-devant notaire; mais, malgré le mariage, la famille Campinado avait à peine pardonné aux jeunes époux. Le vieux curé, qui voulait pardonner avant de mourir, s'était arrêté dans cette pensée

Digitized by Google

au village de Blegnez. Cependant tout ce qu'il venait de voir amortissait un peu ses désirs d'absolution. Au moment où il allait franchir le seuil de la chaumière, sa nièce, qu'il avait vue autrefois la plus timide et la plus sainte des filles de son chapitre, sortit tout à coup dans un déshabillé très-joli, mais très-profane, avec une pinte de bière à chaque main et un refrain de chanson à la bouche. A la vue de son vieil oncle, elle laissa tomber les deux pintes de bière, mais elle retint le dernier mot de la chanson. « Ah ! mon oncle ! s'écria-t-elle. Noé, Noé, viens donc embrasser notre oncle ! » Et disant cela, elle se jetait tout éperdue dans les bras du vieux curé. Le joueur de violon, malgré son goût pour la musique et pour la danse, abandonna à l'instant ses danseurs et son violon. « Ah ! mon cher enfant, lui dit le curé, dans quel enfer vivez-vous ! — Ma foi, dit Noé, s'il y avait une aussi belle joie en enfer, vous perdriez votre latin, mon oncle. Mais vous allez boire une petite pinte de bière, n'est-ce pas ? Qu'ai-je dit ? de la bière ! j'oubliais que je parle à un curé. Ma femme, descendez vite au fond de la cave ; il nous reste quelques bouteilles pour les grands jours, et n'est-ce pas aujourd'hui un grand jour ? »

L'oncle allait se plaindre sans doute, quand une douzaine de danseurs, ne sachant plus que faire et d'ailleurs entraînés par la curiosité, s'avancèrent bruyamment à la porte de la chaumière. « Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura le curé, je ne suis donc pas au bout. Ah ! çà, monsieur mon neveu, j'espère au moins que je ne serai pas contraint de danser avec vous tout à l'heure. — Allez, allez, mon oncle, le bon Dieu ne s'en plaindrait pas ; mais que vos jambes soient sans inquiétude. Pour vous prouver même ma bonne vo-

Digitized by Google

lonté, je vous céderai ma place, où vous pourrez tout à votre aise faire un sermon à nos jeunes filles ; ce sera une autre chanson et je ne réponds pas d'un grand nombre de convertis. En attendant, buvons un coup et saluons ce beau soleil couchant. »

La femme du joueur de violon venait d'apporter, avec une grâce charmante, une bouteille ensablée et des verres. Noé fit sauter le bouchon en homme qui s'y entend ; il versa à boire avec beaucoup de laisser-aller, et, bon gré, mal gré, il fallut bien que le vieux curé bût coup sur coup deux verres d'un petit vin clairet, plein de feu, digne d'un chanoine allemand. « N'est-ce pas, mon oncle, reprit Noé, que mon parrain avait bien ses raisons pour me baptiser du nom de Noé? Je n'ai pas planté la vigne, moi, mais je la cultive. Voyons, ce n'est point assez de vider son verre pour aujourd'hui, il faut jouer du violon. Mais où est donc Jean? — Tiens, dit la mère avec un sourire d'amour, le voilà qui revient avec une nichée d'oiseaux. »

Jean était un joli enfant de sept ans et demi, qui avait toute la gentillesse et toute l'espièglerie de son âge ; il sourit tout en caressant trois jeunes grives, sans avoir l'air de se soucier de monsieur le curé. « Allons, lui dit Noé, embrasse ton oncle ; mais avant tout laisse voler ces oiseaux au ciel ; ne t'ai-je pas dit assez de mal des oiseleurs ? » Et comme l'enfant résistait : « Si tu m'obéis, je te dispense d'une leçon de grammaire. » L'enfant résistait toujours. « Eh bien ! voyons, tu viendras avec moi jouer un air sur l'estrade. »

Cette fois l'enfant fut séduit ; il regarda les oiseaux d'un air pensif, et, tout d'un coup, il ouvrit la main :

Digitized by Google

deux jeunes grives s'envolèrent sur un vieux orme, l'autre voleta à grand'peine sur le chaume. « Que Dieu les conduise ! » dit Noé en retournant à son violon. L'enfant n'avait pas perdu de temps ; il grimpa comme un chat l'escalier de sa chambrette, il décrocha un vieux violon que son père avait trouvé dans un de ses voyages, il redescendit en préludant déjà. Le vieux curé l'arrêta au passage. « Comment ! s'écria-t-il, un violon dans des mains de sept ans ! Ah ! mon enfant, quelle fatale prédestination ! A ton âge, on ne doit avoir que l'encensoir dans la main, on ne doit chanter que les louanges du Seigneur. Est-ce que tu n'es pas enfant de chœur ? poursuivit l'oncle en secouant les touffes de cheveux de Jean. — Ah bien ! oui, dit Jean avec une moue charmante, enfant de chœur ! c'est bon pour un autre. — C'est un terrible enfant, dit la mère, nous ne savons qu'en faire, il ne veut entendre parler que du violon. — Mais ce n'est pas là un sort. Dis-moi, mon ami, reprit le curé, veux-tu me suivre à Presbourg ? Je t'y donnerai un bénéfice. — Quel joli petit chanoine ! dit la mère. — Moi, chanoine ! » s'écria l'enfant en prenant sa volée.

Le petit diable incarné alla en sautillant sur l'estrade où l'attendait son père, et là, les cheveux au vent et le regard déjà aguerri, il se mit à racler le mieux du monde une vieille danse du pays. Le bon chanoine ne put s'empêcher de sourire ; il prit la main de sa nièce et d'un air moitié sérieux, moitié comique, il lui dit : « Ah ! ma nièce, ma pauvre Jeanne ! quel enfant vous avez fait là ! Vous êtes dans un joli chemin : un joueur de violon par-ci, un joueur de violon par-là. — Allez, allez, mon oncle, tous les chemins vont à Rome, et on y arrive aussi bien après un coup d'archet qu'après un

Digitized by Google

beau sermon. N'est-ce pas un grand malheur, par hasard, que de réjouir un peu tous ces bons paysans une petite fois par semaine ? Mais n'en parlons plus, soyons tout à la joie de nous revoir. »

Le vieux curé entendit raison sans peine ; il se tourna un peu à son insu vers le tableau de la danse. Malgré la présence du chanoine, la fête allait toujours son train. Le souper fut digne de la fête. Le lendemain il partit fort content de l'hospitalité de son neveu, il partit en bénissant le chaume modeste où s'abritait la joyeuse famille. Jean le conduisit jusqu'au prochain village, tout en cueillant des bluets et en effarouchant les moineaux. « Adieu ! lui dit l'oncle en versant une larme ; que sainte Cécile te protége et que Dieu te conduise ! — Allons ! la famille Grétry, reprit le curé un peu plus loin, est prédestinée au violon. »

Quatre ans après, le jeune espiègle, qui n'avait pas douze ans, remportait le premier prix de violon à Liége; c'était là un vrai prodige, en ce temps-là où les prodiges n'étaient pas communs. Comme il n'y avait pas de journaux, ce triomphe ne dépassa pas la province de Liége ; Jean Grétry n'atteignit qu'à cette demi-célébrité qui fait le malheur des âmes ardentes, mais c'en fut assez pour captiver le cœur d'une jeune Liégeoise de haute naissance, qui fut sa gloire la plus belle et la plus sûre ; il l'épousa aux plus beaux jours de sa jeunesse, et de là nous vint André Grétry, dont je vais vous raconter l'histoire.

Ce n'est pas sans raison que j'ai débuté par ce petit tableau flamand ; j'ai voulu rechercher le vrai berceau de Grétry ; il y a certes de curieuses études à faire sur la filiation des poëtes et des musiciens. Qui sait s'il n'a pas fallu quatre générations pour mettre au monde

Digitized by Google

Mozard ou Molière? Qui sait si la poésie, qui est aussi la musique, n'est pas un trésor lentement amassé dans les familles, un héritage sacré dont Dieu seul désigne l'héritier? Tout poëte s'habille un peu de la défroque de son grand-père. Mais il est temps d'en venir à André Grétry.

Il naquit à Liége le 11 février 1741, il y a un siècle si je ne me trompe. Il entra fort jeune dans la vie ou plutôt dans la musique : il avait à peine quatre ans que déjà il était sensible au rhythme musical. Un jour qu'il était seul au coin du feu, une de ces bouilloires qu'ont si bien chantées les poëtes allemands fixa sa rêverie naissante par sa chanson monotone. En même temps le grillon chantait entre deux briques écaillées; le chat, sommeillant sur les cendres, faisait entendre son ronron cadencé. Cette symphonie familière amusa d'abord l'enfant; il regarda autour de lui pour s'assurer s'il était bien seul. Il promena son œil animé sur les plats d'étain de l'étagère, sur les rideaux jaunis de l'alcôve, sur deux vieux violons honoraires appendus en glorieux souvenirs au-dessus de la cheminée; se voyant seul en face de la musique, il se mit à danser de toutes ses forces. Après la contredanse, il voulut connaître à fond le secret de la musique, il renversa l'eau de la bouilloire dans un feu ardent de charbon de terre. L'explosion fut si violente, que le pauvre danseur tomba suffoqué et brûlé presque par tout le corps. On l'emmena à demi mort chez sa grand'mère maternelle, à une campagne voisine de Liége, où il passa deux belles années. Il était là, sans maître et sans soucis, en grande liberté, battant la campagne matin et soir, aimé de tous par ses gentillesses et sa jolie figure, et, faut-il le croire? aimant déjà, il ne dit pas qui, mais plusieurs

Digitized by Google

filles et fillettes à la fois, aimant déjà trop, c'est lui qui parle ici, pour le confier à aucune d'elles.

Jean Grétry, qui s'était si bien moqué des enfants de chœur, qui était un si bon philosophe à sept ans, eut plus tard toutes les faiblesses des philosophes. Ainsi il fit de son fils, bon gré, mal gré, un enfant de chœur à la collégiale où il était premier violon. Enfant de chœur! Grétry ne se rappelait cela qu'en frémissant. Ce n'était pas tout, le pauvre André fut bientôt abandonné au maître de musique le plus barbare qui fut jamais. Dans ses mémoires, Grétry raconte avec amertume toutes les tortures qu'il lui fallait subir, tortures tragi-comiques, écoutez-le plutôt : « Tantôt il nous mettait à genoux sur une bûche ronde, et, au plus léger mouvement, nous faisions la culbute. Je lui ai vu affubler la tête d'un enfant de six ans d'une vieille et énorme perruque, l'accrocher en cet état contre la muraille à plusieurs pieds de terre, et là il le forçait à coups de verges de chanter sa musique qu'il tenait d'une main, et de battre la mesure de l'autre. Ce pauvre enfant, quoique très-joli de figure, ressemblait à une chauve-souris clouée contre un mur, et perçait l'air de ses cris. » André Grétry passa quatre à cinq ans dans cette horrible inquisition. Grâce à son maître, c'était un assez mauvais écolier en musique; mais un autre maître, le maître de tous les grands artistes, le hasard, vint à son aide. Une troupe de chanteurs italiens, passant par Liége, y représenta des opéras de Pergolèse; Grétry assista à toutes les représentations et se passionna pour la musique italienne. Son père fut si charmé de ses progrès, qu'il voulut à toute force lui faire chanter un motet à l'église le dimanche suivant. C'est un air italien sur ces paroles de la Vierge : *Non*

Digitized by Google

semper super prata casta florescit rosa. Chacun de crier au miracle. Quel prodige! D'où vient qu'il chante ainsi? C'est digne de l'Opéra. L'ancien maître lui-même ne put s'empêcher de lui sourire. Il chanta ainsi tous les dimanches pendant plusieurs années. Mais il avait le cœur sensible; il devint éperdument amoureux de toutes les blondes Flamandes qui venaient l'écouter; il aimait surtout celles qu'il ne voyait pas; c'était l'espérance amoureuse plutôt que le souvenir, la rêverie plutôt que la passion. Il abandonna le chant et l'église pour la composition et pour la solitude. Je ne raconterai pas toutes les petites joies et toutes les petites mésaventures de notre musicien; je ne vous dirai pas comment il étudia en vrai poëte le bruit du vent, de la pluie, de l'orage et de la fontaine, le chant des oiseaux, et les battements de cœur d'une jeune Allemande de son voisinage qui, par amour pour la musique, aimait jusqu'au musicien. Il ne faut pas s'arrêter trop longtemps aux enfantillages de l'amour et du génie. Sa première œuvre sérieuse (il n'est plus ici question d'amour) fut une messe en musique. Ce fut là son triomphe à Liége; comme son père autrefois, il devint le prodige du pays. Pressentant qu'il n'irait pas plus loin s'il demeurait à Liége, il voulut partir pour Rome, pour ce soleil de feu où devaient s'épanouir les fleurs de son génie. Un dimanche de la Passion, au sortir de la messe, tous les Liégeois s'écriaient avec amour et avec regrets : Nous avons entendu les adieux du jeune Grétry. Il allait partir aux premiers jours d'avril, partir pour longtemps; il allait, pauvre oiseau voyageur, s'exiler loin de son pays, loin de sa famille. Mais un artiste est-il jamais exilé? Le printemps était venu, la bonne mère pleurait tout en préparant le chétif bagage

Digitized by Google

de son fils. L'insouciant voyageur était le seul qui répandît un peu de gaieté dans le doux et calme intérieur flamand. Le père jouait sur son violon fidèle les airs les plus tristes; le chien lui-même devenait inquiet. Au voisinage il y avait plus de tristesse encore : la jolie Allemande, presque toujours penchée à sa fenêtre, répandait une larme silencieuse qui venait du cœur; elle ne chantait plus, elle ne riait plus; en vain le printemps venait refleurir sa fenêtre, le printemps de son cœur était flétri.

Donc, à la fin de mars 1759, André Grétry partit à pied, la valise sur le dos, le bâton à la main, avec ses dix-huit années toutes fraîches, toutes pures, toutes couronnées d'espérances; avec les bénédictions de son père et les larmes de sa mère. Il avait quelques compagnons de voyage, deux pistolets qu'on lui avait donnés, en lui disant : *Rodrigue, as-tu du cœur?* un vieux contrebandier et deux étudiants dont l'un était abbé, celui-là n'alla pas loin. Le contrebandier s'appelait Remacle; c'était un vieil avare qui faisait, bon an, mal an, deux voyages de Liége à Rome, en compagnie de jeunes étudiants; il portait en Italie les plus fines dentelles de Flandres, il rapportait de Rome des reliques et de vieilles pantoufles du pape qui faisaient la joie de tous les couvents des Pays-Bas. Le vieux Remacle avait pour associé honoraire un gros garçon champenois qui faisait le métier de dépister et de battre les alguazils de la finance. Ce voyage ou plutôt ce pèlerinage de Grétry est presque un chapitre de Gil Blas. La caravane était des plus grotesques : un musicien rêveur, qui chantait des motets à tout bout de champ; un pauvre abbé piteux, qui se retournait à chaque minute vers le clocher de son village; un jeune étudiant

Digitized by Google

en médecine des plus allègres, s'amusant de tous ceux et surtout de toutes celles qui passaient sur son chemin; un gros ivrogne champenois, très-alléché des filles d'auberge après avoir vidé une pinte; enfin un vieux contrebandier avare, grave et silencieux comme un Flamand, toujours en guerre avec les alguazils. Le premier jour, l'arrière-garde, c'est-à-dire l'abbé, arriva au gîte longtemps après les autres; l'étudiant lui avait prédit qu'il n'arpenterait que vingt-cinq lieues de son pied mignon. Au bout de vingt-cinq lieues, le pauvre abbé tourna le dos à la caravane, pour reprendre le chemin de Liége. La caravane n'en fut pas moins gaie. Le vieux Remacle fut bientôt enchanté de ses jeunes compagnons à propos de deux petites aventures. Un jour, en entrant dans une auberge pour la dînée, une colossale Allemande, la maîtresse du logis, sauta au cou de Grétry, lui fit mille caresses et le servit comme un prince. Jamais Remacle n'avait si bien dîné. Au dessert, elle versa des liqueurs à tout le monde, tout en disant mille choses tendres à Grétry, qui n'entendait pas l'allemand. « C'est bien heureux qu'il ne faille pas comprendre, » disait-il. Remacle voulut payer l'écot, elle le repoussa, il ne se fit pas repousser une seconde fois. Enfin Grétry finit par comprendre : cette bonne hôtesse avait un fils de même âge et de pareille figure qui étudiait à Trèves, elle avait caressé Grétry en l'honneur de son fils, comme une bonne mère qui veut répandre son cœur à chaque souvenir. Voici l'autre aventure: quelques jours après, dans une autre auberge, nos voyageurs s'attablent pour le souper; les servantes sont en l'air, tous les fourneaux s'allument, on égorge les poulets, on décroche les jambons, on déterre les plus vieilles bouteilles de la cave, Grétry et les contreban-

Digitized by Google

diers ne savent que penser; enfin l'étudiant revient une lancette à la main. « Qu'as-tu fait, aventurier? — J'ai saigné le maître et la maîtresse de céans, après quoi je les ai endormis. — Imprudent! — Bah! dit-il avec un éclat de rire, ils sont vieux comme le temps. »

D'autres aventures encore vinrent convaincre Remacle que ses jeunes compagnons de voyage étaient dignes de lui. Toujours dans la crainte des alguazils en question, le vieux contrebandier leur fit faire un détour de quelques lieues aux environs des Alpes pour voir, leur dit-il d'un air désintéressé, un superbe monastère où l'on faisait l'aumône une fois par semaine à tous les pauvres du pays. En arrivant dans la grande salle, au milieu d'une cohue bruyante, Grétry vit un gros moine monté sur un escabeau, qui présidait avec colère à la charité chrétienne. Il avait bien l'air de vouloir exterminer son monde plutôt que de l'aider à vivre; il venait de malmener un pauvre vagabond français qui implorait son secours, quand il vit tout d'un coup la noble figure de Grétry; il vint au jeune musicien : « C'est la curiosité qui vous attire ici, lui dit-il avec dépit. — C'est vrai, dit Grétry en s'inclinant; la beauté de votre monastère, la grandeur du paysage et le désir de contempler l'asile où le malheureux voyageur est accueilli avec tant d'humanité, nous ont détournés de notre route. En vous voyant j'ai vu l'ange consolateur; toutes les victimes de la misère doivent bénir votre douceur si édifiante. Dites-moi, mon père, est-ce que vous faites tous les jours autant d'heureux que j'en vois là ? »

Le moine, courroucé de ce persiflage, pria Grétry de retourner d'où il venait. « Mon père, reprit Grétry, est-ce l'Évangile qui vous a enseigné cette façon de

Digitized by Google

faire l'aumône : secourir d'une main et souffleter de l'autre ? » Une rumeur sourde se répandit dans la grand'salle ; le moine, ne sachant que dire, se plaignit du mal de dents ; le malin étudiant ne perdit pas de temps, il courut à lui avec un air de touchante compassion : « Je suis chirurgien, lui dit-il en le renversant sur l'escabeau. » Le moine voulut le repousser, mais il tint bon. « C'est Dieu qui m'envoie vers vous, mon père. » Bon gré, mal gré, il fallut bien que le moine ouvrît la bouche. « Courage, mon père ; les grands saints ont tous été martyrs : Jésus a été crucifié, c'est bien le moins que je vous arrache une dent. » Le moine se débattit. « Jamais ! jamais ! » s'écria-t-il. L'étudiant se tourna avec beaucoup de sang-froid vers les assistants, qui riaient tous dans leur barbe : « Mes amis (il parlait à des voyageurs estropiés, à des brigands de la montagne, à des pauvres de toute espèce), mes amis, pour l'amour du Dieu qui a souffert, venez tenir ce bon père, je ne veux pas qu'il souffre plus longtemps. »

Les mendiants comprirent la plaisanterie ; quatre d'entre eux se détachèrent du groupe et vinrent en aide au chirurgien. Le moine se débattit avec fureur, mais il eut beau faire et beau crier, il fallut en passer par là. Grétry ne fut pas le dernier à venir en aide à son ami ; le malicieux étudiant saisit la première dent venue, il secoua à tour de bras la tête du moine à la grande joie des mendiants qui se voyaient venger fort à propos. « Eh bien ! mon père, qu'en dites-vous ? lui demanda Grétry après l'opération ; je suis bien sûr que vous ne souffrez plus du tout. » Le moine trépignait de fureur ; les autres moines arrivèrent bientôt attirés par ses cris, mais il était trop tard.

Digitized by Google

Je passe sous silence les amours de Grétry pour les belles Tyroliennes. Enfin il arriva en Italie : « Plus de neige, plus de montagnes, mais une prairie émaillée où chantaient les jeunes filles : ce fut la première leçon de musique que je reçus en Italie. Le chant de ces belles Milanaises a laissé d'éternels échos dans mon âme. » Il fit son entrée à Rome un beau dimanche de juin, au milieu d'une douzaine de carrosses de promenade, où s'épanouissaient et où chantaient de belles Romaines souriant à l'amour. Il était dans l'enchantement ; il parcourut jusqu'au soir les palais et les églises, dont la renommée avait depuis longtemps frappé son imagination ; cependant le soir, après avoir vu ces édifices qui sont les merveilles des arts, ces belles Romaines qui sont les merveilles de la nature, et ce beau ciel si pur et si bleu qui semble une des portes du paradis, Grétry songea avec un charme mélancolique au ciel nébuleux de son cher pays, aux blondes Flamandes de Liége, au doux et calme intérieur de son père, et aussi à cette jolie voisine qui lui avait dit un si tendre adieu avec une larme. Le plus beau pays du monde pour le voyageur est toujours le pays où son cœur a fleuri. Mais patience, le cœur de Grétry est à peine dans son printemps.

A Rome, Grétry débuta par la musique religieuse. Il s'inspira des maîtres sacrés, de l'aimable et gracieux Casali, du grave Orisicchio, du noble et austère Lustrini. C'était la seconde année du règne de Clément XIII. La musique religieuse avait pris des airs profanes sous le règne de Benoît XIV ; mais le nouveau pape, plein de zèle pour son église, avait rappelé la musique à l'ordre : la musique redevenait sévère, elle reprenait sa solennité triste et pieuse, lente et vague ; c'était

Digitized by Google

bien la musique qui va droit au ciel sur les ailes des archanges après avoir sanctifié le cœur des pécheurs. Grétry, comme le divin Pergolèse, fut initié au sentiment et à la mélodie de cette musique. Il commença un *De profundis* qui devait lutter de grandeur et de solennité avec le *Stabat;* mais, comme ce *De profundis* ne devait être chanté qu'à ses funérailles, il ne se pressa jamais trop de l'achever : il ne l'acheva pas.

Il existait à Rome un collége pour les étudiants, les peintres et les musiciens de Liége; Grétry avait pour camarade de chambre dans ce collége ce mauvais garnement d'étudiant qu'il avait eu pour compagnon de voyage. C'était un voisin très-agréable : ainsi Grétry tombe malade, après avoir batîu la campagne de Rome à la recherche des ruines antiques; le chirurgien, qui faisait de leur chambre un vrai cimetière, dit d'un air tendre en lui tâtant le pouls : « Ah ! mon pauvre ami, j'ai perdu un tibia, et, si tu meurs, tu voudras bien me permettre...» Grétry s'arrangea de manière à ne pas lui rendre ce service. Il fit la connaissance d'un organiste qui lui apprit à jouer du clavecin. C'était un fort mauvais maître; mais il avait une jolie femme, et toutes les leçons ne furent pas perdues. Grétry fit tant de progrès, qu'un jour le pauvre homme s'écria avec effusion, les yeux pleins de larmes : *O Dio! o Dio santissimo! questo è un prodiggio da vero!*

Quelque temps après, Grétry fut conduit par un abbé de ses amis chez Piccini, qui joua le grand seigneur de génie envers notre jeune Flamand. Il ne lui dit pas un mot, il continua de composer un oratorio comme s'il eût été tout seul. Après une heure de pareille audience, Grétry s'en alla, non pas comme il était venu, car il était venu tout radieux d'espérance. Il ne perdit pas

Digitized by Google

courage, il eut plus d'ardeur encore, mais il retomba malade. Voulant échapper à son affreux camarade de chambre, il s'éloigna au hasard dans la campagne de Rome, confiant son mal à Dieu et à la nature. Le lendemain, se trouvant sur la montagne de Millini, il entra chez un ermite assez bonhomme, quoique Italien (c'est Grétry qui parle). L'ermite l'accueillit comme un pèlerin et lui conseilla de s'établir dans son ermitage pour y respirer un air pur et pour reprendre des forces. Trois mois durant, Grétry devint son compagnon de retraite ; ce petit pèlerinage acheva ce que n'avait pu achever l'étude : au sortir de cette Thébaïde, Grétry se sentit tout d'un coup un vrai musicien. Le jour de son départ, voulant imaginer un air sur des paroles de Metastasio, il sentit qu'enfin il était maître de la musique, qu'il la dominait, qu'il en avait toutes les clefs. « *Ah! fra Mauro!* dit-il à son ermite, je me souviendrai de vous jusqu'à la mort.»

A son retour à Rome, il mit en musique, pour le carnaval et pour le théâtre d'Aliberti, *les Vendangeuses*. Les musiciens du pays crièrent au scandale. « Quoi! ce petit abbé de Liége (Grétry avait un costume d'abbé) est venu pour nous couper l'herbe! » Le triomphe de Grétry n'en fut que plus célèbre.

Il n'oubliait pas son pays et sa famille. Il avait envoyé, pour concourir à une place de maître de chapelle, le *Confitebor*. Il obtint la place, mais il ne partit pas; cependant il quitta bientôt l'Italie. Il partit de Rome pour Genève. Il voyagea avec un baron allemand des plus silencieux. Ils passèrent ensemble le mont Cenis; ils descendirent bravement en traîneau sur le dos de deux Savoyards de douze ans. Arrivé à Genève, Grétry courut au théâtre entendre la musique

Digitized by Google

française, qu'il n'aimait pas trop. A Ferney, Voltaire l'accueillit en frère. « Allez à Paris, lui dit-il, c'est de là que le génie vole à l'immortalité.—Vous en parlez bien à votre aise, dit Grétry; on voit bien que le mot vous est familier.—Moi! dit Voltaire d'un air engageant, je donnerais cent ans d'immortalité pour une bonne digestion. » Grétry partit pour Paris après avoir laissé un souvenir de passage aux Génevois, l'opéra de *Gertrude*. A Paris, il se trouva un peu dépaysé. Comme il était jeune, beau garçon et garçon d'esprit, il se fit bientôt des amis, entre autres, Greuze et Vernet. Malgré ces amis, qui en valaient bien d'autres, il désespéra d'un peuple qui tombait en pamoison à la musique de Rameau. Le prince de Conti le convia, grâce à Vernet, à lui donner quelque note de sa musique; mais, après l'avoir entendu, le prince parut fort ennuyé. Grétry rentra à son hôtel la mort dans le cœur; on lui remit fort à propos deux lettres anonymes, l'une de Liége : « Téméraire! ne vas-tu pas lutter contre les Philidor et les Monsigny? » l'autre de Paris : « Vous croyez donc, honnête Liégeois, venir enchanter les Parisiens? Désabusez-vous, mon cher; pliez bagage, retournez à Liége chanter votre musique de chat-huant. » Après une année tristement et pauvrement passée, Marmontel vint à lui avec l'opéra *le Huron;* Grétry, désespéré, fit un petit chef-d'œuvre musical sur les mauvais vers du poëte. L'opéra fut bientôt joué avec beau succès. Tout ou rien à Paris : la veille, Grétry était un aventurier sans ressources, le lendemain c'était un grand musicien partout recherché, partout applaudi. Son triomphe fut rapide; il ne dormit pas de la nuit; il pensait à son père; mais cette nuit même le pauvre joueur de violon s'endormait pour toujours. Le matin,

Digitized by Google

Greuze vint dire à Grétry : « Viens avec moi, je veux te montrer une peinture qui te fera grand plaisir. » Greuze conduisit Grétry près de la Comédie-Italienne, et lui indiqua du doigt une enseigne toute fraîche : *Au Huron, Nicolle, marchand de tabac*. Grétry, qui ne fumait pas, entra tout de suite chez le marchand, et demanda une livre de tabac. Quel bon tabac ! s'écriait-il plus tard.

Je ne veux pas vous conduire à tous les opéras de Grétry, qui sont au nombre de quarante-quatre. Vous savez aussi bien que moi que *le Tableau parlant, Zémire et Azor, la Caravane, Richard Cœur-de-lion, Colinette à la cour*, ont, durant un demi-siècle, retenti sur toutes les lèvres, sur tous les clavecins, dans tous les théâtres et dans tous les cœurs. Voltaire n'oublia pas le jeune pèlerin flamand, il écrivit pour lui un mauvais opéra qui n'inspira pas du tout le musicien. Voltaire prit son parti en grand homme d'esprit ; ayant appris qu'un opéra de Grétry, *le Jugement de Midas*, avait été applaudi aux Italiens après avoir été sifflé par les grands seigneurs sur le théâtre de madame de Montesson, il envoya ce joli quatrain au musicien :

Nos seigneurs ont sifflé tes chants
Dont Paris a dit des merveilles ;
Grétry, les oreilles des grands
Sont souvent de grandes oreilles.

Greuze avait un jour conduit Grétry dans l'atelier de Gromdon, son ancien maître. Dans cet atelier comme dans tous les autres il y avait des ébauches, mais il s'y trouvait aussi une ravissante figure comme n'en eût pas peint Murillo ou Van Dyck. C'était la fille du maî-

Digitized by Google

tre ; à coup sûr c'était son chef-d'œuvre. Dans l'atelier, notre cher musicien n'eut garde de voir un autre tableau ; il s'en alla en s'écriant : Quel grand peintre ! Il retourna à l'atelier ; Greuze y retourna aussi ; mais, le dirai-je, Greuze y était entraîné par un amour fatal qu'il renfermait en tremblant tout au fond de son cœur ; il aimait la femme de son maître ; mais ce n'est pas ici l'histoire de Greuze. Dans ce temps-là l'amour venu d'un cœur pur finissait par le mariage. Après les obstacles qui surviennent toujours, Grétry épousa sa chère Jeannette. Il arrangea à son gré un doux intérieur presque flamand ; il réalisa le rêve de ses fraîches années ; il saisit le bonheur à deux mains, et, par miracle sans doute, le bonheur vint de lui-même s'asseoir à son foyer, quoique la gloire y fût déjà. C'était un beau temps. Jeannette, comme l'oiseau au mois d'avril, chantait dès le matin les airs charmants du musicien ; elle peignait, avec d'aimables distractions, des amours et des bergères de Boucher ; l'amour c'était Grétry ; la bergère, c'était elle-même. Enfin, dans ce beau temps, ce n'était que roses et sourires, baisers et chansons !

Il leur vint bientôt trois filles, trois fleurs charmantes dans le jardin de la famille. Je dis trois fleurs, vous verrez pourquoi. Jeannette les allaita toutes, en vraie mère qu'elle était. Grétry les berça lui-même comme trois songes d'amour. Ce ne furent que des songes, hélas !

Cependant, si l'homme avait toutes les joies du mariage et de la famille, le musicien avait toutes les joies plus bruyantes de l'orgueil ; on le chantait dans les quatre parties chantantes de l'Europe. C'était l'homme à la mode dans tout Paris, même à la cour, où il trouva

Digitized by Google

un parrain et une marraine pour sa troisième fille. La reine aimait beaucoup la figure de Grétry, qui, selon Vernet, était le portrait fidèle de Pergolèse (1).

Grétry donc était heureux, heureux par sa femme et ses enfants, par sa vieille mère, qui était venue sanctifier sa maison par sa douce et vénérable figure; heureux par la fortune, heureux par la renommée. Les années passaient vite; il fut un jour tout étonné d'apprendre que sa fille Jenny avait quinze ans. Hélas! un an après, la pauvre enfant n'était plus dans la famille, ni le bonheur non plus. Mais pour cette triste histoire, retournons dans le passé. Grétry, durant son séjour à Rome, au printemps de sa vie, aimait à poursuivre l'inspiration religieuse dans le jardin d'un couvent presque désert; il entrevit un jour au pavillon un vieux religieux de vénérable figure, qui séparait des

(1) Ce fut vers ce temps qu'il rencontra Jean-Jacques Rousseau, qui était pour lui le plus grand homme de France et de Navarre. A une représentation de *la Fausse Magie*, il entendit ces mots à deux pas de lui : « Monsieur Rousseau, voilà Grétry que vous nous demandiez tout à l'heure. » Grétry s'élance vers Rousseau. « Que je suis aise de vous voir! lui dit le philosophe; je croyais mon cœur mort, votre musique l'a retrouvé vivant. Je veux vous connaître, ou, pour mieux dire, je vous connais déjà par vos opéras; je veux être votre ami. Êtes-vous marié! — Oui. — Une femme d'esprit? — Non. — Je m'en doutais. — C'est la fille d'un peintre, elle est simple comme la nature. — Je m'en doutais. J'aime les artistes; ils sont enfants de la nature. Je veux voir votre femme. » Jean-Jacques pressa plusieurs fois la main de Grétry. Ils sortirent ensemble; en passant par la rue Française, Rousseau voulut franchir un amas de grès; Grétry lui prit le bras. « Prenez garde, monsieur Rousseau. » Le philosophe, irrité, retira brusquement son bras. « Laissez-moi me servir de mes forces. » Là-dessus il prit son chemin sans s'inquiéter de Grétry, et Grétry ne le revit jamais.

Digitized by Google

graines d'un air méditatif tout en les observant avec le microscope. Le musicien distrait s'approche en silence. « Aimez-vous les fleurs ? lui demanda le religieux. — Beaucoup. — Mais à votre âge on ne cultive encore que les fleurs de la vie; la culture des fleurs de la terre n'est aimable que pour l'homme qui a rempli sa tâche. Alors c'est presque cultiver ses souvenirs : les fleurs rappellent la naissance, le pays natal, le jardin de la famille, quoi encore ? Vous le savez mieux que moi, qui ai mis en oubli toutes les joies profanes ! — Je ne vois pas bien, mon père, reprit Grétry, pourquoi vous séparez ces graines, qui me semblent toutes pareilles.— Voyez à travers ce microscope, voyez ce point noir sur celles que je mets de côté... Mais je veux pousser plus loin la leçon d'horticulture.» Il prit un pot de grès, il fit six trous, planta trois graines des meilleures et trois graines mouchetées. « Souvenez-vous bien que les mauvaises sont du côté de la brèche ; quand vous viendrez vous promener, n'oubliez pas de voir les tiges à mesure qu'elles pousseront. »

Grétry trouvait un charme mélancolique à revenir dans le jardin du couvent; à chaque promenade il jetait un regard sur le vieux pot; d'abord les six tiges s'élancèrent toutes aussi verdoyantes; bientôt les graines mouchetées prirent le dessus, à sa grande surprise; déjà il accusait le bon père d'avoir perdu la tête; mais quelle fut ensuite sa tristesse, quand il vit peu à peu ses trois tiges aimées se faner dans leur printemps! A chaque soleil couchant une feuille penchait et se desséchait, tandis que les feuilles des autres tiges se nourrissaient de mieux en mieux de tout vent, de tout rayon et de toute rosée. Il allait tous les jours rêver devant ses chères tiges avec une incroyable tristesse,

Digitized by Google

il vit bientôt se flétrir jusqu'à la dernière feuille. Ce jour-là, les autres tiges étaient en fleur.

Cet accident de la nature était un cruel horoscope. Trente ans plus tard le pauvre Grétry vit dans un autre climat se flétrir et tomber sous le vent amer de la mort trois autres fleurs aussi prédestinées. Il avait oublié le nom des fleurs du couvent romain, mais en mourant il disait encore le nom des autres. C'étaient ses trois filles, Jenny, Lucile, Antoinette. « Ah! s'écrie le pauvre musicien en racontant la mort de ses trois filles, j'ai violé les lois de la nature pour atteindre au génie; j'ai arrosé de mon sang le plus frivole de mes opéras, j'ai nourri ma vieille mère, j'ai saisi la renommée en épuisant mon cœur et mon âme : la nature s'est vengée sur mes enfants. Mes pauvres filles! je les ai tuées d'avance. »

Les filles de Grétry sont mortes toutes à seize ans. Dans leur vie et dans leur mort, il y a je ne sais quoi d'étrange qui frappe le rêveur et le poëte. Ce jeu de la destinée, cette distraction de la mort, cette vengeance de la nature apparaît ici avec toutes les séductions du roman. Voyez plutôt.

Jenny avait la pâle et douce figure d'une vierge; en la voyant, Greuze dit un jour : « Si jamais je peins la candeur, je peindrai Jenny. — Dépêchez-vous, » murmura Grétry déjà en proie aux tristes pressentiments. « Elle va donc se marier? » demanda Greuze. Grétry ne répondit pas. Mais bientôt cherchant à s'aveugler, il reprit : « Ce sera mon bâton de vieillesse; comme Antigone, elle conduira son père au soleil sur le déclin de sa vie. »

Le lendemain, Grétry surprit Jenny plus pâle et plus abattue; elle jouait au clavecin, mais doucement

Digitized by Google

et lentement; elle jouait en l'attristant un air de *Richard Cœur-de-lion*, le pauvre père s'imaginait entendre la musique des anges. Une de ses amies survint: « Eh bien! Jenny, tu viens ce soir au bal. — Oui, oui, au bal, » répondit la pauvre Jenny en regardant le ciel. Et tout d'un coup se reprenant : « Non, je n'irai pas, ma danse est finie. » Grétry prit sa fille sur son cœur : « Jenny, tu souffres? — C'est fini, dit-elle. »

Elle pencha la tête et mourut sans secousses au même instant. Le pauvre Grétry lui demanda si elle dormait; elle dormait avec les anges.

Lucile contrastait avec Jenny; c'était une belle fille gaie, ardente, folâtre, avec tous les caprices charmants de cette aimable nature; c'était presque le portrait du père, c'était en outre le même cœur et le même esprit. Qui sait, disait le pauvre Grétry, si la gaieté ne la sauvera pas? Par malheur, c'était un de ces génies précoces qui dévorent leur jeunesse; à treize ans, Lucile avait composé un opéra qu'on jouait partout, *le Mariage d'Antonio*. Un journaliste, ami de Grétry, qui se trouvait un jour dans la chambre de Lucile sans qu'elle s'en doutât, tant elle était toute à sa harpe, a raconté le délire et la colère qui la transportaient durant ses luttes avec l'inspiration souvent rebelle. « Elle pleurait, elle chantait, elle pinçait de la harpe avec une énergie incroyable; elle ne me vit point ou ne prit pas garde à moi, car moi-même je pleurais de joie et de surprise en voyant cette petite fille transportée d'un si beau zèle et d'un si noble enthousiasme pour la musique. »

Lucile avait appris à lire la musique avant l'alphabet; elle avait été bercée si longtemps par les airs de

Digitized by Google

Grétry, qu'à l'âge où tant d'autres petites filles jouent au cerceau ou à la poupée, elle avait trouvé assez d'harmonie dans son âme pour tout un charmant opéra; c'était un prodige; sans la mort, qui vint la prendre à seize ans comme sa sœur, le plus grand musicien du XVIIIe siècle serait peut-être une femme. Mais le rameau, à peine vert, cassa à l'heure où le pauvre oiseau commençait sa chanson.

Grétry maria Lucile sur la sollicitation de ses amis. Mariez-la, mariez-la, lui disait-on sans cesse; si l'amour devance la mort, Lucile est sauvée. Lucile se laissa marier avec la résignation d'un ange pressentant que le mariage ne serait pas long. Elle se laissa marier à un de ces artistes de la pire espèce, qui n'ont ni la religion de l'art, ni le feu du génie, et qui partant n'ont point de cœur, car le cœur est le foyer du génie. La pauvre Lucile vit tout d'un coup le désert où sa famille l'exilait; elle se consola avec sa harpe et son clavecin. mais son mari, qui avait été élevé en esclave, s'amusa cruellement, pour se venger en lâche, à lui faire subir toutes les chaînes de l'hymen. Elle serait morte comme Jenny sur le sein de son père, dans l'amour de la famille, après avoir chanté son air d'adieu; mais, grâce à ce barbare, elle mourut en face de lui, c'est-à-dire toute seule. A l'heure de la mort : « Apportez-moi ma harpe, lui dit-elle en se soulevant un peu. — Le médecin l'a défendu, » dit ce sauvage. Elle jeta un regard amer et encore suppliant : « Puisque je vais mourir, dit-elle. — Vous mourrez bien sans cela. » Elle retomba sur l'oreiller : « Mon pauvre père, murmura-t-elle, je voulais te dire adieu sur ma harpe; mais ici je ne suis pas libre, si ce n'est de mourir. » Tout d'un coup, c'est la garde-malade qui a rapporté cette scène, Lucile

Digitized by Google

tendit les bras dans le vide, appela Jenny d'une voix brisée et s'endormit comme elle pour jamais.

Antoinette avait seize ans, elle était belle et souriante comme l'aurore ; elle devait mourir comme les autres. Grétry priait et pleurait en la voyant pâlir, mais la mort ne s'arrête pas pour si peu : *la cruelle qu'elle est se bouche les oreilles, on a beau la prier!* Grétry espérait pourtant : Dieu, disait-il, sera touché de mes larmes trois fois amères. Il abandonna à peu près la musique, pour avoir plus de temps à consacrer à sa chère Antoinette. Il alla au-devant de toutes ses fantaisies, robes et parures, livres et promenades ; enfin, tous les plaisirs de ce monde, elle les connut à son gré. A chaque hochet nouveau, elle souriait de ce divin sourire qui semble fait pour le ciel. Grétry parvint à s'abuser ; mais un jour elle lui révéla tout son malheur par ces mots, surpris par hasard : « Ma marraine est morte sur l'échafaud, c'est une marraine de mauvais augure ; Jenny est morte à seize ans, Lucile est morte à seize ans, et voilà que j'ai seize ans, moi. » La marraine d'Antoinette, c'était la reine Marie-Antoinette.

Un autre jour, à la fenêtre, Antoinette consultait une marguerite. En la voyant, cette fleur à la main, Grétry s'imagina que la pauvre fille se laissait aller à un rêve d'amour. C'était le rêve de la mort. Il entendit bientôt Antoinette qui murmurait : *Je mourrai ce printemps, cet été, cet automne, cet hiver...* Elle était à la dernière feuille. « Tant pis, dit-elle, j'aimerais mieux l'automne. — Que dis-tu ? mon cher ange ! s'écria Grétry en l'appuyant sur son cœur. — Rien, rien ; je jouais avec la mort. Pourquoi ne laisses-tu pas jouer les enfants ? »

Grétry pensa qu'un voyage dans le midi serait une

Digitized by Google

distraction salutaire : il emmena sa fille à Lyon, où elle avait des amies. Durant quelque temps, elle redevint gaie et insouciante; Grétry se remit au travail, il acheva *Guillaume Tell*. Il allait tous les matins attendre l'inspiration dans la chambre de sa fille, qui lui dit un jour à son réveil : « Ta musique a toujours l'odeur du poëme, celle-ci sentira le serpolet. »

Vers l'automne, elle reperdit sa gaieté naturelle; Grétry prit sa femme à part : « Tu vois ta fille, » lui dit-il. A ce seul mot, un froid glacial saisit le père et la mère, ils répandirent un torrent de larmes. Le même jour, ils songèrent à revenir à Paris. « Nous retournons donc à Paris? demanda Antoinette; c'est bien, j'y rejoindrai ceux que j'aime. » Elle voulait parler de ses sœurs. Arrivée à Paris, la pauvre prédestinée cacha avec soin tous les ravages de la mort; son cœur était triste, mais sa bouche souriait; elle voulut jusqu'à la fin abuser son père. Un jour qu'il pleurait à la dérobée, elle lui dit d'un air de gaieté : « Tu sais que je vais au bal demain, mais j'y veux être belle par ma parure. Il me faut un collier de perles, je l'attends demain à mon réveil. »

Elle alla au bal. Comme elle partait avec sa mère, un musicien plus célèbre alors que Grétry, Rouget Delisle, qui se trouvait dans le salon, dit avec entraînement : « Ah! Grétry, que vous êtes heureux! Quelle charmante fille! quelle douceur et quelle grâce! — Oui, lui dit Grétry à l'oreille; elle est belle, plus aimable encore, elle va au bal, mais dans quelques semaines nous la conduirons ensemble au cimetière. — Quelle idée affreuse! Vous perdez la tête. — Que ne puis-je perdre le cœur! J'avais trois filles, c'est la seule qui me reste; mais je puis déjà la pleurer. »

Digitized by Google

Peu de jours après ce bal, elle s'alita et tomba dans un triste et charmant délire : elle avait retrouvé ses sœurs en ce monde, elle se promenait avec elles, les mains enlacées; elle valsait dans le même salon, elle dansait au même quadrille, elle les conduisait au spectacle tout en leur racontant ses amours imaginaires. Quel tableau pour Grétry! « Elle eut, dit-il dans ses mémoires, quelques instants de sérénité avant de mourir. Elle prit ma main, celle de sa mère, et, avec un doux sourire : « Je vois bien, murmura-t-elle, qu'il faut prendre son parti ; je ne crains pas la mort; mais vous deux, qu'allez-vous devenir? » Elle s'était soulevée sur son oreiller en nous parlant ainsi pour la dernière fois; elle se coucha, ferma ses beaux yeux, et alla rejoindre ses sœurs. »

Grétry est très-éloquent dans sa douleur; il y a, dans ce triste chapitre de ses mémoires, un cri parti de son cœur, qui vient déchirer le nôtre. « O mes amis! s'écrie-t-il en jetant la plume, une larme, une larme sur la tombe chérie de mes trois charmantes fleurs prédestinées à la mort, comme celles du bon moine italien. »

Pour mieux cultiver ses tristes souvenirs, le pauvre musicien jouait chaque jour au clavecin les vieux airs religieux qu'il entendait autrefois à Rome, tout en se promenant dans le jardin du couvent.

Madame Grétry reprit ses pinceaux, longtemps délaissés; elle passa tout son temps à rappeler les nobles et douces figures de ses trois filles. La révolution avait renversé la fortune de Grétry, madame Grétry peignit bientôt pour le premier venu. Après la première tourmente, on chanta de plus belle la musique de Grétry; il laissa faire la fortune, qui lui rendit peu à peu ce

Digitized by Google

qu'il avait perdu. Mais à quoi bon la fortune, quand le cœur est dévasté? Jusque-là cependant il n'avait pas bu le fond de la coupe; l'heure en était venue : il vit encore mourir sa chère Jeannette et sa vieille mère. Cette fois il était seul; il se souvint, dans sa douleur de plus en plus profonde, du vieil ermite du mont Millini. « Pour vivre seul, il faut se faire ermite, dit-il. Mais où aller? » Il y a, non loin de Paris, une jolie Thébaïde qu'un grand génie a illustrée par sa gloire et son malheur; cette Thébaïde s'appelle *l'Ermitage*. Grétry ira se réfugier à l'Ermitage; c'est là qu'il évoquera dans la nuit silencieuse toutes les ombres aimées de sa vie, c'est là qu'il attendra la mort avec une sombre volupté.

A l'Ermitage, Grétry trouva le rosier de Jean-Jacques : *Je l'ai planté, je l'ai vu naître;* il trouva une nature pleine de force et de luxe, qui le ranima peu à peu à la vie. Il abandonna la musique pour la philosophie. « Je suis dans le sanctuaire de la philosophie; Jean-Jacques a laissé ici le lit où il rêvait au *Contrat social,* la table qui était l'autel du génie, la lampe de cristal qui l'éclairait le soir dans son jardin quand il écrivait à Julie; je suis le sacristain de ces reliques précieuses. »

Grétry trouva en outre un ami dans sa solitude, un vieux meunier du voisinage, dont le jargon rustique et la naïveté picarde charmaient le musicien fatigué du monde.

J'oubliais de vous dire que Grétry n'avait pas perdu tous ses enfants. « Le destin m'a privé de mes trois filles, mais la mort de mon frère vient de me rendre sept enfants. » Ces sept enfants, Grétry les protégea de son nom et de sa fortune; par malheur la reconnaissance

Digitized by Google

inspira à un de ses héritiers un poëme épique sur *l'Ermitage* (1).

Il mourut en 1813, en automne, avec les fleurs de son jardin ; il mourut laissant des bienfaits et des chefs-d'œuvre, après avoir enchanté la France durant un demi-siècle. Demandez à nos aïeules avec quel charme, quel doux sourire et quelle gaieté de cœur elles l'ont écouté !

Fontenelle disait par distraction : « Il y a trois choses en ce monde que j'ai beaucoup aimées sans y rien comprendre : la musique, la peinture et la femme. » Je suis bien un peu de son avis : on aime d'autant plus qu'on comprend moins : les femmes le savent trop bien. Or, ce joli mot du poëte normand tombe à propos sous ma plume, qui ne veut pas faire de science sur une musique aimable, gaie et naïve avant tout. Grétry était presque un grand musicien, comme Watteau était presque un grand peintre. Il y a dans son inspiration un doux et tendre souvenir de la Flandre ; en même temps, il y a la grâce et la gaieté parisiennes. Il n'était d'aucune école, mais lui-même avait ouvert une école ; c'est grâce à lui que Dalayrac et Della Maria ont chanté. Il recherchait la vérité plutôt que l'éclat, le sentiment plutôt que le bruit, la grâce plutôt que la force ; il laissait la statue sur le théâtre et le piédestal à l'orchestre : tout savant qu'il était, il aimait mieux l'inspiration que la science : « Je veux faire des fautes, disait-il ; l'harmonie n'y perdra rien. » A cette heure bien des maîtres plus bruyants ont effarouché l'ombre aimable de Grétry ; ils ont un peu souri au souvenir de *la Rosière* ou de *Colinette*, mais qui sait

(1) Ces enfants en ont eu d'autres qui s'appellent aujourd'hui *de* Grétry.

Digitized by Google

si un beau soir, après tout le bruit qu'ils font, Grétry ne viendra pas encore ranimer notre plus doux sourire (1) ?

Grétry était musicien, poëte et philosophe; tout le monde l'a dit, ses mémoires l'ont prouvé, il écrivait sans façon, dans le déshabillé d'un bon bourgeois de Liége, mais avec l'esprit naïf des riches natures (2).

Devenu vieux, il s'imagina qu'il ne pourrait plus comme aux jours dorés écrire ses idées en musique; il les écrivit en assez mauvaise prose. Ne pouvant plus être poëte, il devint philosophe, non pas savant comme Condillac, mais rêveur, éloquent, paradoxal comme un disciple de Jean-Jacques et de Bernardin de Saint-Pierre. Il n'avait pas lu, il avait aimé; au lieu de chercher la science dans les livres, il la chercha en lui-même, évoquant ses souvenirs, étudiant les contradictions de son cœur. Il écrivit trois volumes sous ce titre effrayant : *De la vérité,* titre qui eût effrayé Diderot lui-même, le hardi navigateur dans les mers perdues. Grétry, qui a toute la témérité de l'ignorance, débute par ces lignes : « La musique dispose favorablement à toutes les sciences sentimentales ; les sciences exactes se trouvent encore comparativement dans les rapports qui existent

(1) Depuis que ces pages sont écrites on a repris à l'Opéra-Comique *Richard Cœur-de-lion*, et, à l'heure qu'il est, cette musique toujours fraîche, originale, charmante, égaye poétiquement notre souvenir musical.

(2) Quoique Flamand, il avait de l'à-propos. A l'Institut, David était presque toujours son voisin ; un jour le peintre, ennuyé des discours, s'amuse à faire le croquis d'une jeune Africaine : « Ce dessin va devenir précieux, lui dit Grétry. — Veux-tu qu'il le devienne ? dit David, écris au-dessous quelque idée analogue à ton art. » Grétry prend le crayon et écrit à l'instant : *Une blanche vaut deux noires.*

Digitized by Google

entre les sons. » Les philosophes anciens, en effet, faisaient presque de l'astronomie une science musicale ; ils disaient que les astres dans le ciel sont des sons harmoniquement calculés. Suivant Cicéron, il n'existe dans l'univers qu'une harmonie dont celle des sons est l'image. Grétry avoue en commençant son livre qu'il ne possède qu'une érudition bornée, mais « je possède une érudition de sensation. » Il ajoute : « Sans compter les hommes nuls, il est deux sortes de littérateurs comme deux sortes d'artistes : les créateurs et les ordonnateurs ; cela prouverait qu'il n'y a point d'unité dans l'homme ; qu'il pèche par ce qu'il a de trop comme par ce qui lui manque ; qu'il est pauvre de sa richesse comme de sa pauvreté. » Il ne s'arrête pas pour dire s'il est créateur ou ordonnateur. Chez lui une idée en amène une autre ; il marche sans se retourner ; la vérité l'attire, il la cherche toujours devant lui.

Un peu plus loin, il raconte l'origine de son livre. Il se promenait dans les Champs-Élysées ; la vue d'une file d'enfants qui paraissaient jouer gravement l'arrête surpris. Quel était donc leur jeu ? ils se mesuraient deux à deux en se collant les épaules les unes contre les autres ; tous s'élevaient sur la pointe des pieds en criant : C'est moi, c'est moi qui suis le plus grand ! Et Grétry se disait : « Ils grandiront, ces enfants ; néanmoins, toute leur vie ils joueront à ce même jeu ; et ce jeu qui les occupe est celui des hommes de tous les siècles. Oui, il est aisé de montrer que l'homme cherche sans cesse à s'élever sur la pointe des pieds : voilà d'où viennent tous nos malheurs. Il faut rétablir la *vérité* dans toute sa splendeur ; il faut répéter sans cesse que sans elle tout est désordre, que par elle tout est au mieux dans tous les points de la morale. Avant la révolution,

Digitized by Google

l'amour-propre de l'homme subjugué lui criait : *Relève-toi !* à présent qu'il est debout, il faut que ce même amour-propre l'avertisse d'être toujours à sa mesure naturelle. »

Mais nous ne suivrons pas Grétry dans ce rêve étrange et confus en trois volumes in-octavo. Grétry écrivait mieux en musique qu'en prose; poëte, il était jeune et naïf, léger, gracieux et spirituel, en un mot, charmant; philosophe, il est morose et sentencieux, il est ignorant et n'est plus guère naïf. Pourtant, comme la poussière des livres n'a pas toujours terni son esprit aimable, Grétry a encore ses bonnes heures, surtout lorsqu'il se met en scène. Chaque fois qu'il se contente de parler d'après ses souvenirs, il répand dans son livre un dernier air de jeunesse et de vie qui colore poétiquement ces pages un peu sombres : on dirait les rayons pâlis d'un soleil couchant. Mais, par malheur, Grétry, voulant à toute force être sérieux, amoncelle nuages sur nuages; si le soleil couchant se montre çà et là, c'est presque malgré lui.

Digitized by Google

XIII.

DIDEROT.

Qui oserait jamais entreprendre de raconter la vie de Jean-Jacques où celle de Diderot? Tous les deux ont écrit leurs confessions, Diderot avec plus de franchise encore, peut-être, parce qu'il se confessait sans le vouloir.

Buffon pensant à Diderot et à lui-même disait : Le style c'est l'homme. Il disait la vérité tout en créant un paradoxe. Oui, le caractère de Diderot est toujours dans son style, comme son cœur est dans ses livres.

Toujours sincère, toujours entraîné par le cœur, jamais par la réflexion patiente, Diderot écrivait comme il parlait, avec enthousiasme. Grand poëte moins la rime, grand historien plus la passion, toujours à l'avant-garde des idées, il a pourtant été un grand journaliste plutôt qu'un grand écrivain. On peut dire qu'il ne prenait pas le temps de tailler sa plume ni de préparer son pupitre. Son pupitre était partout, chez Grimm, chez d'Alembert, chez d'Holbach, sur les genoux de sa chère Sophie.

C'était là le plus souvent qu'il écrivait sur chaque chose, grande ou petite, sur Dieu et sur le monde, sur les arts et sur les femmes. Hardi jusqu'à l'insolence,

Digitized by Google

aventureux jusqu'à la folie, il allait toujours en avant, guidé par ses généreux instincts, jetant à pleines mains la vérité qui désenchante, la lumière qui dévore, le mensonge qui console.

Un des premiers, il peignit en écrivant. Sa riche palette est toute teinte de feu et de flammes. Sa couleur est franche, même dans ses plus délicates nuances ; ainsi, lorsqu'il peint les femmes. Et comme il sait peindre les femmes ! quelle touche fine, légère, ardente ! quelle belle lumière ! quel fond délicieux ! quel joli tableau de genre à propos d'un portrait. Il est tout à la fois peintre d'histoire et de fantaisie ; mais la couleur enivre son regard et l'aveugle sur les fautes du dessin.

Ce qui fait son charme c'est que le cœur, le sentiment, la poésie, anime chaque page de ses œuvres, qu'il soit sévère ou familier, qu'il écrive un discours ou qu'il écrive une lettre. Son style est vivant, il n'écrit pas, il parle. Il eût inventé Sterne tout entier, car il avait mieux que Sterne l'esprit du cœur. Pourquoi n'a-t-il pas eu le loisir de tenter quelques beaux vers, car il ne lui manquait que la rime ? Pourquoi ne s'est-il pas réveillé quelquefois Benvenuto Cellini devant son or et ses diamants ? Tant d'autres ont enchâssé des verroteries et ciselé de l'or faux !

Diderot a dépassé de si loin ses frères d'armes, qu'il pourrait sans surprise se réveiller aujourd'hui parmi nous, les poëtes, les rêveurs, les fous sublimes. Diderot est tout à la fois le commencement de Mirabeau, le premier cri de la révolution française et le dernier mot de tous nos beaux rêves. Il a été le vrai révolutionnaire ; à la tribune de 1789, il eût effacé Mirabeau et Danton ; car quand il se passionnait pour le culte des idées, il avait toutes les magnificences de la tempête. Nul de ses li-

Digitized by Google

vres ne peut donner une idée de son éloquence hardie et entraînante.

Il a passé sa vie à aimer et à combattre. Saint-Simon, Fourier, George Sand semblent avoir pris leur point de départ dans Diderot. En effet, ce philosophe hardi et aventureux qui s'élevait par la parole et par la plume contre la vieille société, avait des mœurs toutes révolutionnaires : il allait de sa femme à sa maîtresse, de sa maîtresse à sa femme, de sa femme à d'autres maîtresses. Il n'en demeurait pas moins un sage aimant la vertu, mais suivant toutes les fantaisies et tous les entraînements du cœur. Vivre selon son cœur, c'est pour ainsi dire l'épigraphe de sa vie ; il laissait à d'Alembert le compas, à Helvétius la galanterie, à Voltaire l'orgueil, à Grimm la vanité, à Buffon les airs magnifiques, à d'Holbach les sarcasmes ; pour lui, il ouvrait son cœur et vivait heureux.

C'était la plus riche nature du siècle par le cœur comme par la tête. Voyez, toutes les idées font orage dans ce front immense ; les autres chefs de la vaillante armée qui s'appelait l'Encyclopédie, ne sont là que pour tempérer son ardeur ou pour profiter de ses conquêtes. Tous, Jean-Jacques lui-même, sont plus préoccupés des lauriers que de la victoire. Diderot seul ne pense pas aux lauriers.

Homme digne de gloire dans tous les siècles, il est pourtant venu à temps ; Dieu l'avait marqué du sceau fatal, les armes qu'il avait saisies se fussent brisées dans ses mains un siècle plus tôt ou même un siècle plus tard.

Il fut le vrai philosophe du XVIIIe siècle ; lui seul a des accents dignes de Leibnitz ou de Malebranche. Pendant que Montesquieu et Raynal étudiaient la po-

Digitized by Google

litique, Voltaire les philosophes, sans s'étudier assez lui-même, Condillac la psychologie, d'Alembert la géométrie, Buffon la pompe des idées plutôt que les idées, d'Holbach la chimie, Diderot s'élevait plus haut, il osait créer tout un monde. Jean-Jacques seul le rencontrait par ses sublimes rêveries sur ces hauteurs escarpées.

J'ai dit que Diderot osait créer, il serait plus juste de dire qu'il osait détruire. En effet, son œuvre est une œuvre de destruction; mais non pas une œuvre stérile; après la triste moisson des préjugés, les bonnes semailles se sont faites.

Les idées sont des oiseaux voyageurs qui traversent le monde, emportés par une brise odorante ou chassés par les orages. Tantôt l'oiseau voyageur est un aigle qui va frapper du bout de son aile invisible le front d'un philosophe ou d'un héros; tantôt c'est une légère hirondelle qui va secouant sur les poëtes et les amants ses ailes toutes baignées de la rosée des prairies. Diderot a vu passer l'aigle et l'hirondelle; la grande aile a frappé son front, la goutte de rosée est tombée sur son cœur.

L'aigle avait passé pour lui un jour d'orage comme pour Voltaire, comme pour Jean-Jacques, comme pour tous les précurseurs.

S'il fallait rechercher l'origine de cette pensée ardente qui, sous le nom de Voltaire, de Jean-Jacques, de Diderot, a fait de la vieille France monarchique, dévote et ruinée, un nouveau pays qui sera libre, fort et riche, on irait interroger Vanini et Campanella. L'Italie a été la mère suprême avant la France. Dans le même siècle, elle a suspendu à ses fécondes mamelles tous les grands poëtes, tous les grands artistes. La pensée hu-

Digitized by Google

maine aussi nous est venue de cette terre enchantée. Vanini, ce spirituel cynique, celui-là qui a douté le premier, qui s'est moqué, qui a semé la vérité avec sa parole mordante, n'est-il pas le commencement de Voltaire ? Et Campanella, cette âme intrépide, cet esprit violent, n'est-il pas le précurseur de Diderot ? Mais pourquoi chercher ailleurs qu'en notre pays la source qui peu à peu est devenue un ruisseau, une rivière, un fleuve pour féconder la France libre ? Abeilard et Montaigne, Descartes et Rabelais, n'ont-ils pas fait jaillir l'eau salutaire du rocher ? Fénelon, ce panthéiste d'une si pieuse mélancolie qui rêvait pour son Éden une île de Calypso, était frère de Diderot, comme Bayle l'était de Voltaire.

La lumière dans les ténèbres est la seule que l'esprit puisse voir ici-bas. On va en avant, on cherche d'un œil hardi, un point lumineux frappe et on s'écrie : Voilà la vérité ! On avance encore tout ébloui, le cœur battant, l'âme dans les yeux ; tout d'un coup les ténèbres reviennent plus noires ; on a fait un pas, mais on reste en chemin. On désespère ; un autre rayon passe, on veut marcher encore, mais il semble que ce soit un jeu de celui qui sait tout. On manque bientôt de souffle dans cet âpre pays ; on rebrousse chemin jusqu'à ce point de départ où il est écrit : Le soleil de l'esprit ne se lèvera point pour toi.

Diderot a marché sans effroi dans les ténèbres. Il est allé loin ; mais pourquoi a-t-il dit à son retour : Au delà des traces visibles il n'y a rien ? La philosophie du XVIIIe siècle manque de grandeur et de poésie ; sa raison nous attache à la terre et nous amoindrit l'horizon ; son enthousiasme ne nous élève jamais jusqu'aux régions sacrées où l'âme s'épanouit au souffle de Dieu. Mais

Digitized by Google

quelle philosophie, sinon celle du Christ, est digne d'entraîner l'humanité; celle-là seule est la philosophie du cœur et de l'esprit, c'est le ciel qui sourit à la terre qui pleure, c'est l'horizon où point la divine lumière, c'est la science de la vie—aimer! C'est la science de la mort — espérer!

Pour me servir des images de l'Évangile, la terre, ce champ de Dieu où sa main généreuse a semé le bon grain : l'amour, la charité, l'espérance, était infidèle à son maître; l'ivraie poussait parmi le bon grain, l'ivraie, c'est-à-dire la domination, l'égoïsme, la division; le bon grain allait étouffer dans le champ sans air et sans soleil, quand le Christ vint et lui dit : Relève-toi, je te soutiendrai contre l'ivraie, et, au temps de la moisson, je te recueillerai, tandis que les faucheurs jetteront l'ivraie au feu. Voilà ce que le Christ vient dire à celui qui manquait d'air et de soleil, à Lazare. Que dit-il à celle qui manquait de l'amour divin, à Madeleine? Fatigué de la route, il s'était reposé sur la pierre d'une ville de Samarie. On était à la sixième heure. Vint une femme de Samarie puiser de l'eau. Jésus lui dit: « Donnez-moi à boire; tout homme qui boit de cette eau aura encore soif, mais celui qui aura bu de l'eau que je donnerai n'aura plus jamais soif, car l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une fontaine d'eau jaillissante dans la vie éternelle.» Et dans le cœur flétri de Madeleine le Christ versa une goutte d'eau vive du divin amour. Et Madeleine fut délivrée des chaînes impures de la volupté. Ses bras, qui n'étreignaient que le démon, s'élevèrent jusqu'à Dieu. Le Christ avait protégé et relevé Lazare, il pardonnait à Madeleine et lui rouvrait le ciel. Chaque pas qu'il faisait éloignait le démon du mal, chaque parole qu'il disait proclamait la justice divine; et,

Digitized by Google

sur ses pas, l'amour, ce souvenir du ciel, ce beau lis éclos d'un sourire et d'une larme de Dieu, refleurissait sur cette terre maudite comme aux premiers jours du monde.

La philosophie du XVIIIe siècle n'a-t-elle donc pas compris qu'avant elle un Dieu était venu en pèlerinage ici-bas pour parler d'amour à l'humanité dans un plus beau langage que l'Encyclopédie ?

Pourtant la philosophie de Diderot était celle de Platon. Selon Platon, Dieu nous a donné deux ailes pour aller à lui : l'amour et la raison ; selon Diderot, n'est-ce pas avec ces deux ailes qu'il faut traverser la vie? Voltaire, moins rêveur et moins tendre, place la raison avant l'amour.

Diderot était le plus passionné des combattants dans cette ardente armée de philosophes qui s'agitait si bruyamment vers 1760, qui voulait la liberté partout, la liberté de penser et d'écrire, la liberté en face du roi, la liberté en face de Dieu. D'un seul bond, Diderot allait au but, mais l'enthousiasme l'égarait souvent; pour un philosophe il avait trop de l'artiste ; la tête partait en avant, mais soudain le cœur suivait la tête et la dépassait bientôt. Tout en pensant il se laissait aller à la rêverie. Ce qui fait sa puissance, c'est sa hardiesse qui surprend les plus aguerris ; c'est sa fougue échevelée qui a toutes les majestés de l'orage.

On pourrait peindre d'Alembert un compas à la main, entre Diderot et Voltaire, apaisant la fougue de l'un, tempérant la passion de l'autre.

Voltaire avait la fougue du caprice, de la colère, de la vengeance; l'éclair fendait la nue, on croyait à l'orage, mais bientôt le ciel redevenait serein.

Comme frappant contraste, représentez-vous d'A-

Digitized by Google

lembert timide et discret, n'osant pas dire sa pensée, osant l'écrire à peine dans la solitude du cabinet. Fontenelle qui n'avait pas les mains pleines de vérités se gardait bien de les ouvrir; d'Alembert, écho agrandi de Fontenelle, ne répandait que le quart de la vérité. Diderot aimait mieux répandre une erreur que de garder une vérité dans le creux de sa main. On peut encore comparer d'Alembert à Montesquieu, c'est le même calme et la même quiétude. Le *Géomètre orateur* de Gilbert est plus un portrait qu'une satire. Homme toujours tempéré, même aux jours de la lutte, il est le génie de la patience; il loge la raison sur la carapace de la tortue : « Il ne faut jamais que la raison prenne le mors aux dents; pourvu qu'elle chemine, c'est assez.»

Diderot était rigoureusement panthéiste aimant Dieu en lui disant que la terre était un autel éclairé par le ciel. Fier comme un homme libre qui porte le souvenir de ses bonnes actions, il allait sans détour et sans peur disant que parmi les lâches et les coupables nul n'oserait le suivre.

Étrange nature! Dieu lui a tout donné, la grandeur, l'enthousiasme, la poésie, les idées qui jaillissent du front comme des éclairs, les sentiments qui fleurissent dans le cœur comme les lis du divin rivage; c'est l'homme fait à l'image de Dieu; le corps est digne de l'âme; la grâce accompagne la force, rien ne manque à cette créature, rien, si ce n'est Dieu lui-même. L'enfant prodigue a fui la maison paternelle sans en garder un souvenir — un pieux souvenir pour les mauvais jours.

Mais pourquoi l'accuser d'athéisme? Athée! aimer ici-bas n'est-ce pas aimer Dieu là-haut! Diderot a aimé toute sa vie l'œuvre de Dieu. Un homme doué comme

Digitized by Google

lui a pu tomber, en ses heures de doute, dans l'erreur d'un matérialisme sans danger, parce qu'il animait la matière de toute sa poésie. Pour lui, la matière avait une âme ; il disait avec les enfants : « Dieu est partout, sur la terre comme au ciel. » Il n'a jamais nié la divinité ; seulement, il s'en formait une image changeante. Son Dieu lui apparaissait en diverses métamorphoses. Il le voyait surtout sous la forme d'une belle femme, pure encore, aimant déjà, le pied sur la terre, le regard élevé au ciel. Tantôt il croyait l'entendre dans les mille voix de la forêt profonde. Il n'avait pas, comme Cabanis, le tort de vouloir tout expliquer. C'est là le tort de la science, et Diderot ne se donnait pas les torts d'un savant. Il désavouait le matérialisme impur de La Mettrie ; il avait dressé un autel à la morale publique et à la vertu privée. Il aimait sa famille ; il parlait avec effusion de son vieux père, le coutelier de Langres ; il pleurait en pensant à sa fille. S'il avait le cœur ouvert à toutes les passions bonnes et fatales, il avait aussi le cœur ouvert à toutes les charités. Il ne chantait pas la nature, l'œuvre de Dieu, comme tous les poëtes et philosophes de son temps, mais il l'aimait. Nul n'avait à un si haut degré le profond sentiment de la vie universelle. Cet homme qui savait tant, qui savait tout, moins l'origine et la fin, se surprenait, étonné comme un enfant, à la vue des bois qui pensent et qui s'agitent, des eaux qui vont toujours, des moissons qui, chaque année, viennent redorer la terre. Il cueillait un épi et un bluet, il regardait le ciel, il interrogeait son cœur : « Que faites-vous là, mon ami Diderot ? lui demanda Grimm un jour que le philosophe était pensif en pleine campagne. — J'écoute, répondit-il. — Qui est-ce qui vous parle ? — Dieu. — Eh bien ? — C'est

Digitized by Google

de l'hébreu ; le cœur comprend, mais l'esprit n'est pas assez haut placé. »

Un soir, tous les philosophes attendaient chez Helvétius l'heure du souper. Ils en revenaient, comme toujours, à cette fameuse question : Qu'est-ce que l'âme? Quand chacun eut gaiement ou gravement dit un beau mensonge, Helvétius frappa du pied pour obtenir un peu de silence. Il alla fermer la fenêtre. « Voilà qu'il fait nuit, dit-il, qu'on m'apporte du feu. » On lui apporta un charbon ardent. Il prit les pincettes, s'approcha d'une console et souffla sur le charbon. Une bougie s'alluma. « Remportez ce Dieu, dit-il en montrant le charbon, j'ai l'âme, j'ai la vie du premier homme. Or, le feu qui m'a servi est partout, dans la pierre, dans le bois, dans l'atmosphère. L'âme c'est le feu, le feu c'est la vie. La création du monde est une hypothèse beaucoup plus merveilleuse que celle que je cherche à vous expliquer. » Disant ces mots, Helvétius alluma une seconde bougie : « Vous voyez que mon premier homme a transmis la vie sans l'existence d'un Dieu. — Vous ne vous apercevez pas, lui dit alors Diderot, que vous avez prouvé l'existence de Dieu en la voulant nier, car je veux bien que la vie soit sur la terre, mais encore a-t-il fallu quelqu'un pour allumer le feu. J'imagine que le charbon ne se serait pas allumé tout seul. »

Diderot n'a jamais nié Dieu, car il l'a vu partout; tout au plus il a douté; or, on l'a dit, douter, c'est croire encore.

Mais comment l'étudier en ses mille contradictions? En homme de bonne foi, dans sa vie comme dans son œuvre, il se contredisait chaque jour et à chaque page.

Diderot est une des grandes figures qui rayonnent

Digitized by Google

dans le tableau d'un siècle. Il tient une belle place comme artiste et comme philosophe dans l'histoire des arts et des idées. Son souvenir a je ne sais quoi de grandiose et de charmant. C'est le génie du paradoxe, c'est l'héroïsme de l'audace et de la passion. Il porte le XVIIIe siècle sur ses épaules, comme le vieil Atlas portait le ciel. On ne songe pas à lui élever une statue, mais n'a-t-il pas un temple, un temple immortel, quoique déjà ruiné : l'Encyclopédie d'où la révolution est sortie tout armée?

Les ruines de l'Encyclopédie seront pieusement admirées dans l'avenir comme les débris sacrés du Parthénon. Quand l'architecte est un grand artiste, le temple survit au Dieu qu'on y adorait. La philosophie de Diderot est tombée de l'autel, mais son temple est toujours debout.

Digitized by Google

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

LA PEINTURE.

I

BOUCHER.

Dans l'histoire de la peinture en France aux XVIIe et XVIIIe siècles, on voit deux écoles ou plutôt deux familles de peintres se produire presque en même temps et régner tour à tour : l'une grande et forte, qui puise sa vie dans les saintes inspirations de Dieu et de la nature, qui embellit encore la beauté humaine par le souvenir du ciel et la lumière de l'idéal; l'autre gracieuse et coquette, qui n'attend pas l'inspiration, qui se contente d'être jolie, de sourire, de charmer même aux dépens de la vérité et de la grandeur. Ce qu'elle cherche, ce n'est pas la beauté pure et naïve où rayonne le divin sentiment : elle ne veut que séduire. La première représente l'art dans toute sa splendeur, la seconde n'est que le mensonge de l'art. Au XVIIe siècle, le Poussin et Mignard sont les chefs de ces deux familles; l'un a la beauté de la force et de la naïveté, l'autre

Digitized by Google

celle de la grâce et de l'esprit. Ce contraste si éclatant se reproduit au XVIIIe siècle, en s'affaiblissant, par les Vanloo et Boucher. Les Vanloo, soit qu'ils n'aient pas attendu l'heure de l'inspiration, soit qu'ils n'aient pu s'élever assez haut pour saisir la souveraine beauté, sont partis avec la noble ardeur du Poussin et n'ont abouti qu'à la grandeur théâtrale; ils sont restés à mi-chemin, mais au moins ils ont toujours gardé un souvenir du point de départ. Quand le talent a fait défaut, le but a sauvé l'œuvre. On ne peut oublier ces francs artistes venus de la Flandre avec la sève de leurs prairies. Malgré leurs nobles tentatives, l'art sérieux expira bientôt, vaincu par l'école profane de Watteau. Watteau, qui régnait sous la Régence, a donné pour ainsi dire la couleur à son temps. Cependant le peintre qui représente le plus fidèlement l'art au XVIIIe siècle, c'est Boucher. N'est-il pas curieux d'étudier dans Boucher le caprice qui règne en maître sans tradition et sans avenir? Boucher, quel que soit le dédain des uns ou la bienveillance des autres, tient à jamais une place dans l'histoire de l'art. On ne peut nier ce peintre qui régna quarante ans accablé de fortune et de renommée; ce peintre protestant, à force de licence, contre les maîtres reconnus, ouvrant une école fatale à tout ce qui est noblesse, grandeur et beauté, mais non pas dénuée d'une certaine grâce coquette, d'une certaine magie de couleur, enfin d'un certain charme inconnu jusque-là. David, qui fut son élève, se rappela toujours, au milieu de ses froids Romains, les souriantes images de Boucher; Girodet lui-même, qui recherchait la grandeur et le sentiment dans la simplicité, n'a jamais dédaigné ce peintre. Il recueillait avec sollicitude tous ses dessins, il s'y arrêtait en rêvant comme à des sou-

Digitized by Google

venirs de folle jeunesse. « Nous avons vieilli, disait-il à ce gracieux spectacle des bergères de cour; les retrouverons-nous jamais? Ce sont des maîtresses infidèles longtemps oubliées qui nous apparaissent dans les ennuis du mariage. » Il est de bon goût de nier Boucher, on accuse par là de grands airs sérieux; mais pour le critique de bonne foi, Boucher existe comme Louis XV existe pour l'historien.

Mignard, le premier en France, se laissa séduire par le mensonge de la grâce mondaine que proscrit l'art. L'art n'admet que le mensonge qui s'appelle l'idéal, c'est-à-dire tout ce qui ennoblit, tout ce qui élève, tout ce qui poétise la vérité. Ayant à faire le portrait des dames de la cour, Mignard ne les peignit pas comme elles étaient, mais comme elles voulaient être. De là tous ces sourires qui ne sont pas de ce monde et qui nous enchantent, de là tous ces regards levés au ciel, mais encore humides de volupté. On comprend qu'il fut le plus applaudi entre tous les peintres de portraits; il mentait, tout le monde le savait, ses modèles comme lui-même, mais personne n'était si malavisé que de lui reprocher ses galanteries : pas une de ses duchesses qui ne se trouvât d'une ressemblance frappante. Les peintres menteurs sont les peintres des femmes. Aussi celui-ci fit non-seulement une fortune brillante, il fit école, école charmante et dangereuse qui ne s'éteignit qu'à force d'abuser du mensonge. Sur les pas de Mignard, mais avec une allure plus piquante et plus fine, on vit briller Watteau. Mignard avait gâté ou embelli, selon qu'il vous plaira, les grandes dames de la cour; Watteau s'en prit aux comédiennes, aux bourgeoises, aux paysannes; on ne sait pas toutes les folles et ravissantes mascarades qu'il a créées en se jouant. Un autre

Digitized by Google

menteur vint qui s'appelait Lemoine ; celui-là fit des mensonges plus sérieux, des mensonges mythologiques ; son œuvre la plus curieuse et la plus célèbre fut François Boucher, son élève, le menteur par excellence, le portrait le plus fidèle de son temps.

Lemoine avait surtout étudié à l'école de Rubens ; comme ce grand maître, il avait sacrifié la pureté de la ligne à l'éclat de la couleur. Le plafond de la chapelle de la Vierge à Saint-Sulpice et le salon d'Hercule à Versailles forment l'œuvre capitale de Lemoine. Certes, à en juger par ces peintures, ce n'était pas là un artiste sans force et sans grâce, mais il alla droit au mauvais goût, en recherchant la richesse plutôt que la grandeur, la magie plutôt que la beauté.

Lafosse, Jouvenet, Lemoine, Coypel et de Troy étaient alors chefs d'école ; Watteau, plus franchement artiste qu'eux tous, ne passait à leurs yeux que pour un décorateur d'Opéra. Cependant il était plus vrai dans son mensonge charmant que tous ces chefs d'école qui saisissaient la vérité de travers. Depuis la mort de Lesueur, la France attendait un grand peintre. Lebrun avait attiré les regards qui se détournaient du Poussin et de Lesueur, dont on ne reconnaissait pas encore la sublime royauté. On étudiait au hasard, tantôt à Rome d'après Carle Marate et l'Albane, qu'on prenait pour de grands peintres, tantôt à Paris d'après Lebrun et Mignard, qu'on croyait plus grands que le Poussin et Lesueur. En 1750, avant les critiques de Diderot, le marquis d'Argens, qui était un homme d'esprit, jugeant d'après les idées de son temps, déclarait que Mignard égalait le Corrège, Lebrun Michel-Ange, et Lemoine Rubens.

Après la mort de Mignard et de Lebrun, Lemoine

Digitized by Google

prit la première place ; il en était plus digne que les de Troy et les Coypel. Lui seul laissa un élève reconnu, François Boucher, dont le marquis d'Argens parle ainsi : « Génie universel qui rassemble en lui les talents de Véronèse et du Gaspre, choisissant dans la nature ses plus gracieux airs de tête. »

Boucher est né à l'heure où mourait Bossuet; il ne restait plus que des vestiges du grand règne. Fontenelle seul, ce pressentiment du XVIIIe siècle, se montrait debout, grand comme un nain sur la tombe de Corneille, du Poussin, de Molière, de Lesueur et de La Fontaine. La France était épuisée par ses magnifiques enfantements; les saintes mamelles de la mère-patrie étaient presque desséchées, quand Boucher y suspendit ses lèvres. Qui le croirait cependant? Boucher fut une des plus saisissantes expressions de tout un siècle. En effet, durant cinquante ans, le XVIIIe siècle ne fut-il pas, comme Boucher, folâtre, riant de tout, courant du caprice à la moquerie, s'enivrant de légers mensonges, remplaçant l'art par l'artifice, vivant au jour le jour, sans souvenirs, sans espérances, dédaignant la force pour la grâce, éblouissant les autres et lui-même par des couleurs factices? Quand la poésie et le goût s'égaraient si volontiers avec l'abbé de Voisenon et Gentil-Bernard, quand la musique chantait par la voix de Philidor, qui s'étonnera que la peinture ait joué avec le pinceau de Boucher?

A voir un de ses tableaux, on sent tout de suite qu'il a habité les pierres et non les champs. Il n'a jamais pris le temps de regarder ni le ciel, ni la rivière, ni la prairie, ni la forêt; on se demande même s'il a jamais vu sans prisme un homme, une femme ou un enfant tel que Dieu les fait. Boucher a peint un nou-

Digitized by Google

veau monde, le monde des fées, où tout s'agite, aime, sourit d'une autre façon qu'ici-bas. C'est un enchanteur qui nous distrait et nous éblouit aux dépens de la raison, du goût et de l'art; il rappelle un peu ce vers de Bernis, digne poëte d'un tel peintre :

A force d'art, l'art lui-même est banni.

Il y avait eu des peintres du nom et de la famille de Boucher : un entre autres qui a laissé de merveilleux dessins à la sanguine sur des sujets mythologiques. Celui-là fut le maître de Mignard ; Mignard donna des leçons à Lemoine, Lemoine à Boucher, de sorte que ce peintre put recueillir les traditions de son bisaïeul. Par malheur, il eut le mauvais esprit de ne prendre à la tradition que ce qu'y avaient ajouté de faux Mignard et Lemoine.

Boucher n'a jamais eu la ferveur d'un artiste sérieux. Il est devenu peintre sans plus de façon que s'il fût devenu journaliste. C'était le beau temps où Voisenon se faisait prêtre en écrivant des opéras. La foi manquait à tout le monde, dans les arts, dans les lettres, au pied de l'autel, jusque sur le trône. Louis XV croyait-il à la royauté ? Mais comment accuser Boucher? Ne se fût-il pas couvert de ridicule s'il eût été un artiste sérieux, étudiant avec patience, pâlissant sous les grands rêves? Il aima mieux être de son siècle, de son temps et de son âge. Il commença par être jeune, par jeter au premier vent venu toutes les roses de ses vingt ans. Il eut deux ateliers : l'un, c'était celui de Lemoine; l'autre, le plus hanté, c'était l'Opéra. Boucher n'était-il pas là sur son vrai théâtre? N'était-ce pas à l'Opéra qu'il trouvait ses paysages et ses figures? Paysages d'opéra, figures d'opéra, sentiments d'opéra, voilà presque Bou-

Digitized by Google

cher. Les deux ateliers contrastaient singulièrement : dans le premier, Lemoine, grave, triste, dévoré d'envie et d'orgueil, mécontent de tout, de ses élèves et de lui-même; dans le second, tout le riant cortége de folies humaines, l'or et la soie, l'esprit et la volupté, la bouche qui sourit et la jupe qui vole au vent. C'était le beau temps où Camargo trouvait ses jupes trop longues pour danser la gargouillade. Pour voir de plus près toutes ces merveilles, Boucher demanda la grâce de peindre un décor. Il ramassa le pétillant pinceau de Watteau pour créer à grands traits des nymphes et des naïades. Carle Vanloo vint se joindre à lui ; en peu de temps ils se rendirent maîtres de tous les décors et de tous les espaliers (c'était le nom des figurantes du temps).

Il florissait alors, dans le monde, et hors du monde, un cercle de beaux esprits comme le comte de Caylus, Duclos, Pont-de-Veyle, Maurepas, Montcrif; Voisenon et Crébillon le gai, Collé et quelques enfants prodigues de la bourgeoisie y avaient leurs entrées, grâce à leur esprit ou à leur gaieté. On y faisait sur toutes choses des couplets et des complaintes en forme de gazette qui couraient la ville et la cour, des parades qui se jouaient dans les salons et en plein vent, des contes licencieux qu'on se passait comme des nouvelles à la main. C'était de la vraie littérature d'opéra ; aussi Boucher fut accueilli avec faveur dans la société de *ces messieurs ;* c'était le nom qu'ils prenaient. Plus tard, d'Alembert jugea *ces messieurs* un peu durement en disant de leurs œuvres communes : « C'est une crapule plutôt qu'une débauche d'esprit. » Duclos, le représentant de cette académie de mauvais goût, était peint ainsi par madame de Rochefort, en ce qui touchait les pas-

Digitized by Google

sions du cœur ; il parlait du paradis que chacun se fait ici-bas à sa manière : « Pour vous, Duclos, voici de quoi composer le vôtre quand vous êtes amoureux : la première venue. » Ce portrait pouvait s'appliquer à Boucher et à tous les membres du cercle.

Au lieu de suivre pas à pas une biographie toute parsemée d'anecdotes galantes, j'aime mieux reproduire une aventure qui montre Boucher au plus beau temps de sa vie, cherchant l'art et l'amour dans la vérité, les fuyant dès qu'il les a trouvés pour retomber plus avant dans le mensonge de l'art et de l'amour. Non, je ne vous raconterai pas toutes les folâtreries de Boucher à l'Opéra, ces épanouissements de gaieté licencieuse où le cœur n'était pour rien. C'est là un thème suranné ; tous les faiseurs de mémoires ont passé par là, cette raison seule doit m'en détourner. A quoi bon d'ailleurs évoquer l'ombre de ces amours sans feu ni lieu, sans foi ni loi, qui ne lançaient que des flèches émoussées ? Suivons donc Boucher dans ces jours rares où son cœur fut en jeu, où son talent devint presque sévère. Il est bon d'être jeune et de rire, mais quoi de plus triste qu'un homme qui rit toujours ?

Boucher se dégoûta lui-même assez vite de l'Opéra ; ces semblants de peinture qu'il créait comme par magie pour décorer *Castor et Pollux*, de Rameau et Gentil-Bernard ; ces semblants d'amour qu'il cueillait, — roses fanées sans épines : il ne savait pas tout ce que vaut une épine qui défend une rose ! — ces semblants de peinture et d'amour l'avaient égaré, ébloui, enchanté tant que la main blanche de la jeunesse sema avec une folle ardeur des primevères sur son chemin. Mais la jeunesse la plus riche et la plus prodigue est aussi la plus vite épuisée : Boucher s'éveilla un matin triste

Digitized by Google

et désenchanté, sans savoir pourquoi. Il finit par comprendre qu'il avait jusque-là profané son cœur et son art, qu'il venait de perdre ainsi toute l'aurore éblouissante de sa vie. Il releva la tête avec un reste de fierté native. « Il est toujours temps de bien faire, » dit-il un jour à son maître, dont il ne suivait plus les leçons que de loin en loin. De son boudoir il fit un atelier, il retoucha toutes les galantes ébauches appendues de toutes parts : *l'Amour oiseleur*, *l'Amour moissonneur*, *l'Amour vendangeur,* vous devinez tout ce gai et sémillant poëme où l'Amour n'a pas le temps de soupirer. Il ferma sa mythologie mille fois entr'ouverte ; il acheta une Bible ; mais, s'il avait lu la mythologie avec ferveur, il eut à peine la force de feuilleter la Bible et d'y promener un regard distrait. Par malheur pour lui, il savait la mythologie par cœur, Cupidon lui cachait l'enfant Jésus, les amours lui cachaient les anges, les nymphes de Vénus lui cachaient les vierges du paradis. Cependant il ne se découragea pas du premier coup. Il persista à feuilleter le livre des livres ; il vit Rachel à la fontaine : le malheureux peintre prédestiné ! il se rappela tout de suite Vénus au bain. Il ferma la Bible, se disant que, pour oublier les minois chiffonnés de l'Opéra, il fallait tout simplement voir des figures naïves ; mais où les trouver alors, à moins de les prendre au berceau ? Qui sait ? le travail est un noble préservateur ; peut-être, en descendant chez le peuple, il retrouvera quelque figure angélique où l'esprit ou plutôt le démon du siècle n'aura point passé, une figure digne de lui faire comprendre la majestueuse simplicité de la Bible. Boucher chercha donc des inspirations en plein vent, résolu de traverser la grande ville dans tous les sens, résolu même d'aller, s'il le fallait, étudier en pleine

Digitized by Google

campagne, sous le soleil de la prairie ou à l'ombre de quelque sainte église de village. Durant près de trois semaines, il vécut seul ; il finit par se délivrer peu à peu, lambeau par lambeau, de tous ses mordants souvenirs d'Opéra. « Que fais-tu donc ? lui demanda un jour le comte de Caylus. — Je fais pénitence, » répondit-il d'un air distrait.

La volonté est la souveraine maîtresse du monde. Un homme de bonne volonté peut tout conquérir : une vertu sauvage, une gloire inespérée, le génie même, cette échelle sans fin que Dieu ne tend çà et là que pour joindre le ciel à la terre, sauf à la briser quand l'homme monte trop vite ou trop lentement. A force de volonté, qui le croirait ? Boucher jeta un voile sur son passé, il brisa les prismes trompeurs qui l'aveuglaient sur ce monde, il découvrit un autre horizon, une nouvelle lumière. C'est qu'une fille de son voisinage, que jusque-là il avait à peine remarquée, tant sa candeur sublime lui semblait niaise et fade, lui apparut tout d'un coup belle de la souveraine beauté.

Son atelier ou son boudoir était rue Richelieu. Non loin de là, dans la rue Sainte-Anne, il passait presque tous les jours devant la boutique d'une fruitière ; sur le seuil de la porte, une jeune fille lui apparaissait souvent sans trop le frapper, quoiqu'elle fût belle, simple et touchante. Séduit par les mines de Camargo, pouvait-il être sensible à une si douce et si chaste beauté ? Un jour, après trois semaines d'austère solitude, il s'arrêta émerveillé devant la boutique de la fruitière. C'était au temps des cerises. Des paniers fraîchement cueillis alléchaient les passants par leurs couleurs charmantes ; des tresses de feuillage cachaient à moitié le fruit encore un peu vert. Mais ce ne fut pas pour les cerises

Digitized by Google

que s'arrêta Boucher. A son passage, la fille de la fruitière, bras nus, cheveux dénoués, servait une voisine. Il fallait la voir prendre délicatement des cerises d'une main délicate, les passer sans autre balance dans le giron de la voisine, accorder un divin sourire pour les quatre sous dont on la payait. Le peintre eût donné quatre louis pour les cerises, pour la main qui les servait et surtout pour le divin sourire. Quand la voisine se fut éloignée, il avança de quelques pas sans trop savoir ce qu'il allait dire. Il était passé maître en l'art de la galanterie; pas une femme qu'il ne sût attaquer par le bon côté, de face, de profil ou en lui tournant le dos; il avait été à bonne école; depuis longtemps il s'était dit, comme plus tard Danton à propos des ennemis : « De l'audace, de l'audace, et encore de l'audace. » Il avait raison; traiter une femme en ennemi, n'est-ce pas la vaincre? Cependant d'où vient que Boucher, ce jour-là, perdit toute sa force et toute son audace, à la vue de cette jeune fille si faible et si simple? C'est que la force ne s'éveille que devant la force. Le serpent qui perdit Ève ne vint la surprendre dans sa faiblesse que parce que l'esprit du mal ne connaissait pas encore les femmes.

Boucher, qui s'était avancé résolûment comme un homme qui est sûr du but, franchit, tout pâle et tout ému, le seuil de la fruitière, fort en peine de dire quelque chose de raisonnable. La jeune fille le regarda avec tant de calme et de sérénité, qu'il reprit un peu de raison. Il demanda des cerises, et, s'enhardissant bientôt, il pria la jeune fille de lui accorder la grâce de crayonner sa belle figure. Elle ne répondit pas; la mère survint. Comme Boucher était un homme à belles manières et que la mère était une coquette sur le retour,

Digitized by Google

il obtint d'elle qu'il ferait tout à son aise le portrait de sa fille. Elle la conduisit le lendemain à l'atelier du peintre. Boucher ne retint pas la mère ; il fit asseoir la fille sur un divan, tailla son crayon et se mit à l'œuvre avec joie.

Rosine avait la beauté qui s'ignore, celle qui touche plutôt qu'elle ne séduit. Il y avait dans la pureté de son profil un doux souvenir des lignes antiques. Elle était brune, mais sa chevelure prenait à la lumière ces belles teintes dorées qui charmaient le Titien. Ses yeux étaient d'une couleur vague, comme le ciel à certaines soirées d'automne; sa bouche, un peu grande peut-être, avait une divine expression de candeur, « une expression que Rosine, disait Boucher, gâtait en parlant, plutôt par les paroles que par le mouvement des lèvres. Aussi, les heures les plus douces que j'ai passées avec elle étaient les plus silencieuses ; j'aimais toujours ce qu'elle allait dire et presque jamais ce qu'elle disait. »

L'artiste avait été séduit avant l'homme. Boucher avait commencé par voir un divin modèle ; mais, tout épris de son art qu'il était alors, il finit bientôt par ne plus guère voir qu'une femme en Rosine. Son cœur, qui n'a jamais eu le loisir d'aimer dans la cohue des passions plus que profanes de l'Opéra, sentit qu'il n'était pas stérile; les fleurs de l'amour s'y montrèrent sous les flammes de la volupté. Boucher devint amoureux de Rosine, non pas en homme qui se fait un jeu de l'amour, mais en poëte qui aime avec des larmes dans les yeux ; amour tendre, pur, digne du ciel, où il s'élève et d'où il est descendu. Rosine aima Boucher. Comment ne l'eût-elle pas aimé, celui qui lui disait deux fois qu'elle était belle, une fois avec ses lèvres et une fois avec son talent? car Rosine ne se reconnut vrai-

Digitized by Google

ment belle qu'en voyant la tête de vierge que le peintre avait créée d'après celle de la jeune fille. Qu'arriva-t-il? Vous le devinez: ils s'aimaient, ils se le dirent. Un jour, après de trop tendres regards, le pinceau tomba des mains de l'artiste, la jeune fille baissa les yeux... « Ah! pauvre Rosine, s'écrie Diderot en y pensant plus tard, que ne vendiez-vous des cerises ce jour-là! »

La vierge qui devait être le chef-d'œuvre de Boucher n'était point achevée; la figure était belle, mais le peintre n'avait pas encore pu y répandre le divin sentiment qui fait le charme d'une telle œuvre. Il espérait, il désespérait, il se recueillait et regardait Rosine; enfin il était à cette barrière fatale, la barrière du génie, où s'arrêtent les talents sans force, et que çà et là le hasard fait franchir à ceux qui osent. Son amour pour l'art ou pour Rosine n'avait pu élever Boucher au delà; le sentiment biblique ne l'avait pas détaché des choses d'ici-bas; en adorant la Vierge Marie en Rosine, il adorait aussi, le profane! une nouvelle maîtresse. La conversion n'était pas sincère. Il hésitait entre l'amour divin qui espère et la volupté terrestre qui se souvient; entre l'art sévère qui touche par la grandeur et l'art souriant qui séduit par la grâce. Il en était là de son œuvre, quand une nouvelle figure vint changer le cours de ses idées.

Il y avait quinze jours que Rosine posait, il n'y en avait pas deux que, sur un regard de la jeune fille, le peintre avait laissé tomber son pinceau. C'était un matin vers onze heures; Boucher préparait sa palette, Rosine dénouait sa chevelure. On sonna à la porte de l'atelier; Rosine alla ouvrir, comme si elle eût été de la maison. « Monsieur Boucher? demanda une jeune fille ou une

Digitized by Google

jeune femme qui franchit en rougissant le seuil de la porte.—Qu'ai-je à faire pour vous? » dit Boucher en regardant dans une glace la nouvelle venue. Il fit un pas à sa rencontre. «Monsieur Boucher, je suis une pauvre fille sans pain. Si je n'avais pas ma mère malade et dénuée de tout, je parviendrais à vivre de mon aiguille; mais, pour ma mère, je me résigne à devenir modèle. On m'a dit que j'avais une jolie main et une figure passable; voyez, monsieur, croyez-vous que je puisse poser pour quelque chose? »

L'inconnue avait dit tout cela avec un air de trouble indéfinissable; mais ce qui frappa surtout le peintre pendant qu'elle parlait, ce fut sa beauté coquette et séduisante. Adieu la Bible, adieu Rosine, adieu l'amour simple et grand. La nouvelle venue venait d'apparaître aux yeux de Boucher comme la fantaisie qu'il avait rêvée jusque-là. C'était bien cette muse, moins belle que jolie, moins touchante que gracieuse, qu'il avait recherchée avec tant d'ardeur. Il y avait dans cette figure ce qu'on trouve au ciel et à l'Opéra, un souvenir de la Divinité transmis par le démon, ce qui agite du même coup le cœur et les lèvres, enfin ce je ne sais quoi qui charme et qui enivre sans élever l'âme dans les splendeurs du rêve. Elle était vêtue en simple fille du peuple, ce qui contrastait un peu avec la délicatesse de ses traits et de ses mouvements. Boucher, quoique assez bon physionomiste, ne découvrit ni art ni étude dans cette beauté; elle masquait l'art et l'étude par de grands airs d'innocence. Il s'y laissa prendre. Qui s'en étonnerait, en songeant qu'il avait cru trouver la nature à l'atelier de Lemoine ou à l'Opéra? Rosine était sa première leçon sérieuse, c'était la nature dans toute sa majesté naïve et vraie; mais

Digitized by Google

les instincts du peintre, instincts trompeurs ou viciés, ne pouvaient l'élever jusque-là. En voyant venir l'inconnue, il crut retrouver une figure de connaissance, une figure qu'il aurait vue dans un autre pays, ou même dans un autre monde. Aussi, quoiqu'elle fût vêtue en fille du peuple, il l'accueillit comme une amie. — « Quoi ! mademoiselle, lui dit-il d'un air d'admiration, vous dites que vous êtes passablement belle? dites donc passionnément. — Point du tout, dit-elle avec le plus joli sourire du monde.—En vérité, mademoiselle, vous venez à propos ; je cherchais un beau sentiment à répandre sur cette vierge ; peut-être vais-je le trouver chez vous. Inclinez un peu la tête sur le cœur, posez la main sur ce fauteuil. — Vous, Rosine, détournez le rideau rouge.»

Boucher ne vit pas le regard douloureux que lui lança la jeune fille ; elle obéit en silence, tout en se demandant si elle n'était plus bonne qu'*à détourner le rideau.* Elle alla s'asseoir dans un coin de l'atelier pour voir tout à son aise, et sans être vue, celle qui venait troubler son bonheur. Mais à peine était-elle sur le divan, que Boucher, qui aimait la solitude à deux, lui conseilla de retourner chez sa mère, tout en lui recommandant bien de venir le lendemain de bonne heure. Elle sortit sans dire un mot, la mort dans le cœur, pressentant qu'elle serait oubliée pour celle qui restait en tête-à-tête avec son amant. Elle essuya ses larmes au bas de l'escalier : « Hélas ! que va dire ma mère en me voyant si triste ? » Elle se promena dans la rue pour donner à sa tristesse le temps de s'évanouir : « D'ailleurs, reprit-elle, en attendant un peu, je la verrai descendre à son tour ; je pourrai découvrir ce qui se passe dans son cœur. »

Digitized by Google

Elle attendit. Plus d'une heure se passa; le modèle posait pour tout de bon. Boucher gâtait à plaisir sa belle figure de vierge en voulant y mêler deux types. Enfin l'inconnue sortit, avec un certain embarras, comme si elle eût commis une mauvaise action. Il avait plu dans la matinée, la rue était presque impraticable pour de jolis pieds. Elle s'enfuit légère comme une chatte du côté du Palais-Royal. Elle s'arrêta devant une maison de pauvre apparence, donna un écu de six livres à un pauvre, regarda autour d'elle avec défiance et disparut sous la porte d'entrée. Rosine l'avait suivie; la voyant disparaître, elle remarqua la maison, et, n'osant aller plus loin dans sa curiosité, elle se décida à retourner aussi au logis. Mais une main invisible la retenait malgré elle; il fallait qu'elle regardât à toutes les fenêtres de la maison : un pressentiment l'avertissait qu'elle reverrait l'inconnue. En effet, tout à coup, à sa grande surprise, elle crut la reconnaître qui sortait dans un tout autre costume. Cette fois, la jeune fille était vêtue en grande dame : robe de taffetas à queue qu'elle s'efforçait de mettre dans sa poche, mantelet, talons rouges, tous les accessoires. « Et où va-t-elle dans cet équipage? » se demanda Rosine qui la suivait presque pas à pas. La dame alla droit à un carrosse doré qui l'attendait devant le Palais-Royal. Un laquais se précipita au-devant d'elle pour ouvrir la portière. Elle s'élança dans le carrosse en femme habituée à y monter tous les jours. « Je l'avais deviné, murmura Rosine; il y avait dans ses manières, dans sa façon de parler, dans la fierté adoucie de son regard, je ne sais quoi qui m'étonnait. Elle avait beau prendre toutes sortes de masques, on finissait par la reconnaître. « Hélas! l'a-t-il reconnue, lui! »

Digitized by Google

Le lendemain, Rosine se fit un peu attendre; cependant il ne lui dit pas, en la revoyant, ce doux mot qui console les absents, absents du cœur ou de la maison : Je vous attendais. « Eh bien, lui dit-elle après un silence, vous ne me parlez pas de votre grande dame? — Ma grande dame? je ne comprends pas. — Vous ne l'avez donc pas deviné? Ce n'était pas une fille du peuple, comme elle le disait, mais une belle dame qui n'a pas grand'chose à faire. Je l'ai vue monter dans son carrosse : quel carrosse! quels chevaux! quels laquais! — Que dites-vous là? Vous voulez me tromper; c'est un mensonge.—C'est la vérité. Croyez donc maintenant à ces grands airs d'innocence! — Quelle singulière aventure! dit Boucher en se passant la main sur le front. Reviendra-t-elle? » A cet instant, Rosine vint appuyer ses mains jointes sur l'épaule du peintre. « Elle ne vous a rien demandé? » dit-elle avec une expression triste et charmante. Boucher baisa le front incliné de sa maîtresse. « Rien, dit-il, si ce n'est un écu pour le prix de la séance; c'est une énigme, je m'y perds.—Hélas! elle reviendra. — Qui sait? Elle devait revenir ce matin.—Aujourd'hui je n'aurai garde d'ouvrir la porte. — Pourquoi? quel enfantillage! seriez-vous jalouse? — Vous êtes bien cruel! Est-ce que vous irez ouvrir la porte, vous?—Oui.» Rosine s'éloigna en soupirant. « Alors, dit-elle avec des larmes dans les yeux, la porte se refermera sur moi. »

Rosine, pleurant d'amour et de jalousie, était d'une beauté adorable; mais Boucher, par malheur pour elle et pour lui-même, ne voyait que la mystérieuse inconnue. « Rosine, vous ne savez ce que vous dites; c'est de la folie. » Boucher avait parlé un peu durement; la pauvre fille, blessée au cœur, s'avança vers la porte,

Digitized by Google

et, d'une voix affaiblie, elle murmura un triste adieu. Sans doute elle espérait qu'il ne la laisserait point partir, qu'il viendrait à la porte, qu'il la prendrait dans ses bras et la consolerait par un baiser; mais il n'en fit rien : il oubliait, l'ingrat, que Rosine n'était pas une fille d'Opéra, il croyait qu'elle *faisait semblant*, comme toutes ces comédiennes sans cœur et sans foi. Rosine ne faisait pas semblant, elle écoutait sa naïve et simple nature; elle avait donné tout ce qu'elle pouvait donner, plus que son cœur, plus que son âme; il n'était pas étonnant qu'elle se révoltât d'être aimée si légèrement, comme par hasard. Elle ouvrit la porte, elle se tourna vers Boucher; un seul regard tendre l'eût ramenée à ses pieds; il se contenta de lui dire, comme il eût dit à la première venue : « Ne faites pas tant de façons. » Ces paroles indignèrent Rosine. « C'est fini, » dit-elle. Au même instant, elle ferma la porte. Le bruit de ses pas vint jusqu'au cœur de Boucher; il voulut s'élancer vers l'escalier, mais il s'arrêta à la pensée qu'elle reviendrait. Une autre serait revenue, Rosine ne revint pas. Avec elle, Boucher perdit tout espoir de vrai talent. La vérité était venue à lui dans toute sa force, sa grandeur et sa beauté; il ne put s'élever jusqu'à elle. Il se mit à la recherche de cette mystérieuse apparition qui personnifiait si poétiquement sa muse.

En vain il courut le beau monde en compagnie de Pont-de-Veyle et du comte de Caylus. Il fut de toutes les fêtes et de tous les spectacles, de toutes les promenades et de tous les soupers : il ne découvrit pas celle qu'il cherchait avec une si folle ardeur. Rosine n'était pas tout à fait bannie de sa pensée, mais dans ses souvenirs la pauvre fille n'apparaissait jamais seule, il voyait toujours son image en regard de celle de la dame

Digitized by Google

inconnue. Un jour cependant, comme il contemplait sa vierge inachevée, il sentit que Rosine était encore dans son cœur; il se reprocha l'abandon où il la laissait; il résolut d'aller sur-le-champ lui dire qu'il l'aimait et qu'il l'avait toujours aimée. Il descendit et s'avança vers la rue Sainte-Anne, malgré un encombrement de fiacres et d'équipages. Une jeune fille passait de l'autre côté de la rue, un panier à la main. Il reconnut Rosine. Hélas! ce n'était plus que l'ombre de Rosine, la douleur l'avait ravagée, l'abandon l'avait abattue sous ses mains glaciales. Il voulut traverser la rue pour la joindre; un carrosse l'arrêta au passage, une femme mit la tête à la portière. « C'est elle! » s'écria-t-il tout éperdu. Il oublia Rosine, il suivit le carrosse, résolu à toute aventure; le carrosse le conduisit à un hôtel de la rue Saint-Dominique. Le peintre se présenta bravement, une demi-heure après. Il fut reçu par le mari avec toutes sortes de bonnes grâces. — « Je crois, monsieur le comte, avoir ouï dire que madame la comtesse ne dédaignerait pas mon pinceau pour son portrait. — Elle ne m'en a pas dit un mot; mais je vais vous conduire dans son oratoire. » Tout aventureux qu'il était, Boucher voulut presque rebrousser chemin; mais, comme il était aussi embarrassant de battre en retraite sans raison que d'affronter le péril, il se laissa conduire à l'oratoire.

C'était elle, c'était la pauvre fille sans pain. Elle dit à Boucher que la curiosité jointe à un peu d'ennui l'avait conduite à son atelier pour faire juger sa beauté, une bonne fois pour toutes, par un homme compétent qui n'aurait pas de raisons pour mentir. « Je vous ai payé une séance autrefois, lui dit Boucher avec passion, maintenant, c'est à votre tour à m'en payer une. »

Digitized by Google

Il fut décidé qu'il ferait le portrait de la comtesse. Le portrait ne fut jamais achevé, tant Boucher prenait du plaisir à le faire.

Après l'ivresse de cette passion, la jeune fille délaissée revint flotter dans les souvenirs de Boucher. En voyant sa vierge où l'artiste profane avait mêlé l'impression de deux beautés, il vit bien que Rosine était la plus belle. La comtesse l'avait plus ardemment séduit, mais, une fois le charme passé, il comprit encore que Rosine avait la beauté idéale qui ravit les amants et donne du génie aux peintres. « Oui, dit-il avec regret, je me trompais comme un enfant; la beauté divine et humaine, la vraie lumière, le sentiment céleste, c'était Rosine; la séduction, le mensonge, l'expression qui ne vient ni du ciel ni du cœur, c'est la comtesse. J'ai gâté ma vierge comme un fou; mais il est temps encore... » Il n'était plus temps. Il courut chez la fruitière, il demanda Rosine. « Elle est morte, lui dit la mère. — Morte! s'écria Boucher pâle de désespoir. — Oui, monsieur le peintre, morte comme on meurt à dix-huit ans, des peines du cœur. Je ne parle que par ouï-dire, elle a confié à une tante qui la veillait à ses derniers jours qu'elle mourait pour avoir trop aimé. A propos, vous avez oublié de faire mon portrait? Et le sien? je n'y pensais plus. — Il n'est pas fini! » dit le peintre tout défaillant.

Rentré à l'atelier, il s'abandonna à sa douleur; il se jeta à genoux devant la vierge inachevée, il maudit cette fatale passion qui l'avait détourné de Rosine, il jura de vivre désormais dans le souvenir sanctifié de cette sœur des anges. Après avoir gémi durant une heure, il voulut, comme par inspiration soudaine, retoucher à sa figure de vierge. « Non! non! dit-il tout

Digitized by Google

à coup, en voulant effacer ce qu'il y a de la comtesse, n'effacerai-je point cette divine trace de ma pauvre Rosine? » Il descendit la toile du chevalet, la porta d'une main défaillante à l'autre bout de l'atelier, et l'appendit au-dessus du sofa où Rosine s'était assise pour la dernière fois devant ses yeux. Il ne confia son profond chagrin qu'à deux ou trois amis, comme le comte de Caylus, Pont-de-Veyle et Duclos. Quand on remarquait chez lui la vierge inachevée, il se contentait de dire : « Ne me parlez pas de cela, car vous me rappelleriez que l'heure du génie a sonné pour moi. »

En ce beau temps, à moins d'être Rosine, on ne mourait pas de chagrin, on se consolait de tout; Boucher se consola. Il se rejeta avec plus d'extravagance dans toutes les folies de la vie mondaine. Il avait passé à côté de la créature humaine telle que Dieu l'a faite, il passa à côté du paysage tel qu'il s'épanouit au soleil. Boucher passa à côté de la nature. Un jour qu'il redevenait raisonnable, — ce ne fut qu'une vaine lueur, — il sortit de Paris pour la première fois depuis son enfance. Où alla-t-il? Il ne l'a point dit; mais, selon une lettre à Lancret, il trouva la nature fort désagréable, trop verte, mal éclairée. N'est-il pas plaisant de voir un artiste de la force de Boucher trouver à redire à l'œuvre du plus grand artiste pour la couleur et pour la lumière? Raphaël et Michel-Ange étaient bien vengés d'avance, car vous verrez tout à l'heure que Boucher n'était pas au bout de ses critiques. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que Lancret répondait à Boucher : « Je suis de votre sentiment; la nature manque d'harmonie et de séduction. » J'aime à me représenter Boucher au milieu d'une bonne campagne un peu rude, cherchant à comprendre,

Digitized by Google

mais ne comprenant rien à ce grand spectacle digne de Dieu lui-même, n'entendant pas tous ces hymnes d'amour que la nature élève au ciel par la voix des fleuves, des forêts, des oiseaux, des fleurs et de la créature humaine; ne voyant pas cette sublime harmonie où se confondent la main de Dieu et la main des hommes, la main qui crée et la main qui travaille. Au milieu de toutes ces merveilles, Boucher devait continuer son chemin comme un exilé qui foule un sol étranger. Il cherchait ses dieux. Où est Pan? où est Narcisse? où est Diane chasseresse? Il appelait, nul ne lui répondait, pas même Écho. Il cherchait les mortels qui lui étaient familiers; mais où les trouver, ces fêtes galantes et champêtres? Il ne voyait pas même une bergère dans la prairie. Rentré dans son atelier, il se pâmait de joie sans doute en retrouvant ses jolis paysages roses, où l'enchantement des fées était répandu. On le surnommait le peintre des fées avec beaucoup de sens; il n'a vécu, il n'a aimé, il n'a peint que dans le monde des fées.

Après ces deux échecs décisifs, Boucher s'abandonna plus que jamais à la coquetterie espiègle et à la grâce maniérée de son talent. Son atelier redevint un boudoir très-hanté des comédiennes. Il n'avait pas vingt-six ans; il était recherché partout, d'abord pour son talent, ensuite pour sa bonne mine. Les académiciens seuls le repoussaient, parce qu'il avait les allures dédaigneuses d'un gentilhomme, parce qu'il se moquait un peu de leur gravité, peut-être aussi parce qu'il se moquait de l'art. Mais quels étaient alors les académiciens! Avaient-ils le droit, si ce n'est Jean-Baptiste Vanloo et Boulogne, de repousser Boucher? Aux yeux de tous les juges sensés, il remporta le prix de Rome : cepen-

Digitized by Google

dant l'Académie ne jugea pas ainsi. Il n'en partit pas moins pour Rome : troisième et dernière tentative pour trouver l'art et la nature ; mais il donna raison à l'Académie, car il perdit son temps dans la cité des arts. Il trouva Raphaël fade et Michel-Ange bossu ; il osa le dire tout haut : pardonnez-lui cette profanation ou cet aveuglement. Critiquer Dieu, passe encore ; mais Raphaël ! mais Michel-Ange !

Boucher était parti pour Rome avec Carle Vanloo ; il revint seul, sans argent, sans études, niant tous les chefs-d'œuvre. Que pouvait-on augurer alors d'un pareil peintre ? On ne désespéra pas de lui cependant. « Son esprit l'a perdu, son esprit le sauvera, » disait le comte de Caylus : mot juste et profond qui peint bien le talent de Boucher. En effet, à peine de retour, il redevint à la mode ; il n'eut qu'à peindre pour être applaudi ; il eut des commandes à la cour, à l'église, au théâtre ; tous les grands hôtels, tous les châteaux splendides, s'ouvrirent à son gracieux talent. Il travailla le jour et la nuit, se moquant de tout le monde et de lui-même, créant comme par magie des Vénus dans des chœurs d'anges et des anges armés de flèches. Il avait bien le temps d'y regarder de si près. Il allait, il allait, rapide comme le vent, achevant le même jour une *Visitation* pour Saint-Germain des Prés, une *Vénus à Cythère* pour Versailles, un dessin pour des décors d'opéra, un portrait de duchesse et un tableau de mauvais lieu, inspiré tour à tour par Dieu et par Satan, ne croyant plus à la gloire, se donnant corps et âme à la fortune. Durant tout le reste de sa vie, il ne se fit pas moins de cinquante mille livres de revenu, c'est-à-dire cent mille livres d'aujourd'hui. Il mena grand train. Outre son revenu, il fit des dettes ; il afficha la philo-

Digitized by Google

sophie du temps ; il se moqua de tout ce qui était noble, digne et grand ; il mit en doute Dieu et tout ce qui nous vient de Dieu, la vertu du cœur, les aspirations de l'âme. Il donna des fêtes royales, une entre autres qui lui coûta plus d'une année de travail, fête célèbre appelée la fête des dieux. Il avait voulu représenter l'Olympe et toutes les divinités païennes. Il s'était déguisé en Jupiter; sa maîtresse, déguisée en Hébé, c'est-à-dire très-court vêtue, avait passé la nuit à verser de l'ambroisie à tous les dieux et à toutes les déesses de contrebande. Les académiciens, surpris de ces hauts faits, se décidèrent à accueillir Boucher, dont l'école bruyante avait effacé l'Académie. Boucher, nommé, n'en devint pas davantage académicien. Il continua de vivre en enfant prodigue et de peindre en artiste sans foi.

Il ne se contentait pas de peindre, il gravait et sculptait ; il a gravé un grand nombre de sujets de Watteau ; il a sculpté en petit des groupes et des figurines pour Sèvres. Sa gravure et sa sculpture sont dignes de ses meilleurs tableaux ; c'est la même grâce, le même esprit et le même sourire. En se multipliant ainsi, Boucher se répandait partout : on voyait en même temps ses Amours joufflus sur les chenets, ses nymphes sur les pendules, ses gravures dans les livres, ses tableaux de toutes parts. Boucher, qui ne vendait pas ses œuvres à un très-haut prix, devait son grand revenu à sa prodigieuse facilité. Madame Geoffrin lui avait acheté deux de ses plus jolis tableaux moyennant deux mille écus ; ce ne furent pas d'ailleurs les plus mal payés. L'impératrice de Russie les racheta à madame Geoffrin moyennant trente mille livres. Madame Geoffrin alla au plus vite trouver Boucher et lui dit : « Je vous avais

Digitized by Google

bien dit que les tableaux sont placés chez moi à hauts intérêts; voilà vingt-quatre mille livres qui vous reviennent pour *l'Aurore* et *Thétis.* » Ce n'était pas la première fois que la bonne madame Geoffrin se livrait à ce commerce; elle avait commencé avec Carle Vanloo.

Peu de temps après son retour de Rome, il devint amoureux d'une jeune fille de la bourgeoisie, une des plus belles femmes de France, peut-être la plus belle. Son portrait est à Versailles. Raoux l'a représentée en vestale. Vous pouvez la voir entretenant le feu sacré, — le feu sacré de qui? — non pas de Boucher ni d'elle-même, car, s'il y a du feu sacré dans ce tableau, il est dans les regards de la vestale. Boucher l'aima si éperdument, que, n'espérant pas la séduire, il se résigna à en passer par le mariage, « quoique, disait-il plaisamment, le mariage ne fût pas dans ses habitudes. » Devenue sa femme, elle posa souvent pour ses Vierges et ses Vénus; on la reconnaît çà et là dans l'œuvre de Boucher. Mais ce qui était plus digne de lui et d'elle-même, elle lui donna deux filles charmantes, qui semblèrent se modeler sur les plus fraîches et les plus jolies images du peintre. Elle mourut à vingt-quatre ans, « trop belle, disait Boucher inconsolable, pour vivre longtemps sous le ciel de Paris. »

Moins de dix-sept ans après son mariage, Boucher maria ses filles à deux peintres qui n'étaient pas de son école, Deshays, qui eut presque du génie, et Baudouin, qui eût été le La Fontaine de la peinture, si la naïveté ne lui eût fait trop souvent défaut. Madame Boucher et ses deux filles passèrent leur vie dans l'éclat du monde et dans les larmes. Toutes belles et toutes charmantes qu'elles étaient, elles se virent souvent délaissées pour

Digitized by Google

des filles d'Opéra ou d'autres femmes de hasard. Boucher, Deshays et Baudouin avaient mordu à la grappe amère des mauvaises passions; ils ne furent qu'un instant sensibles à la grâce et à la vertu de l'épouse; le chaste parfum du foyer ne tint point leur cœur sous le charme; il fallait une plus folle ivresse à ces âmes perdues, il fallait une coupe moins pure à ces lèvres souillées. Ce n'était point assez des cheveux odorants de l'épouse pour enchaîner leur amour, ils recherchaient les bras lascifs, les étreintes mortelles, toutes les chaînes aiguës de la volupté. Ils en moururent tous les trois en même temps, en moins d'une année, le plus jeune le premier, Boucher le dernier, après avoir été témoin du désespoir de ses complices. Deshays était peut-être le seul vrai peintre venu après Lesueur; il avait en 1750 le sentiment de la beauté et de la grandeur. Aussi Boucher, homme de bon sens quelquefois, voyant un pareil élève dans son atelier, se garda bien de lui donner des leçons; il se contenta de lui donner sa fille, lui disant dans sa gaieté : « Étudie avec elle. » Pour Baudouin, c'était Greuze et Boucher en miniature, ou, selon Diderot, « du Fontenelle brouillé avec du Théocrite. »

Boucher poursuivit donc sa carrière dans la même voie fatale où il s'était perdu sur les pas de son maître. Malgré tout l'argent qu'il gagnait et toutes les glorioles de chaque jour, il ne fut jamais heureux : il lui a toujours manqué la conscience du cœur et celle du talent. Il avait trop bien le sentiment de ses fautes d'homme et de ses fautes de peintre; il comprenait qu'il gaspillait en vaines étincelles le peu de feu sacré que le ciel avait allumé dans son âme aux beaux jours de sa jeunesse; il pressentait que son œuvre périrait avec lui. Pour se distraire de ces désolantes idées, il épuisa toutes

Digitized by Google

les distractions. Sur la fin de sa vie, il se rapprocha un peu de la nature; il lui fit bâtir, comme pour faire amende honorable, une espèce de temple, c'est-à-dire un cabinet d'histoire naturelle, où Buffon a plus d'une fois étudié. A sa mort, ce cabinet fut vendu cent mille livres. Ce fut tout ce que Boucher laissa d'une grande fortune. C'était, disait-il, pour payer son enterrement.

Il ne cessait pas d'aller dans le monde. Madame Geoffrin, qui avait recueilli la société de madame de Tencin, donnait deux dîners par semaine, le lundi aux artistes, le mercredi aux gens de lettres. Marmontel, qui ne dînait guère alors qu'à la condition de dîner en ville, était à table chez madame Geoffrin le lundi et le mercredi. Dans ses mémoires, il passe en revue les convives: il dit à propos des artistes : « Je n'avais pas de peine à m'apercevoir qu'avec de l'esprit naturel ils manquaient presque tous d'instruction et de culture. Le bon Carle Wanloo possédait à un haut degré tout le talent qu'un peintre peut avoir sans génie; mais l'inspiration lui manquait, et, pour y suppléer, il avait fait peu de ces études qui élèvent l'âme et qui remplissent l'imagination de grands objets et de grandes pensées. Vernet, admirable dans l'art de peindre l'eau, l'air, la lumière et le jeu de ces éléments, avait tous les modèles de ces compositions très-vivement présents à la pensée; mais hors de là, quoique assez gai, c'était un homme du commun. Latour avait de l'enthousiasme; mais, le cerveau déjà brouillé de politique et de morale dont il croyait raisonner savamment, il se trouvait humilié lorsqu'on lui parlait peinture. S'il fit mon portrait, ce fut pour la complaisance avec laquelle je l'écoutais réglant les destins de l'Europe. Boucher

Digitized by Google

avait du feu dans l'imagination, mais peu de vérité, encore moins de noblesse; il n'avait pas vu les grâces en bon lieu; il peignait Vénus et la Vierge d'après les nymphes des coulisses, et son langage se ressentait, ainsi que ses tableaux, des mœurs de ses modèles et du ton de son atelier. »

Madame de Pompadour et madame Dubarry aimaient le talent de Boucher. Quoi de plus naturel? Ce talent ne semblait-il pas fait pour les peindre, ces reines de hasard? N'étaient-ce pas encore deux de ces muses à qui il demandait ses inspirations? N'avaient-elles pas la grâce coquette, l'œil pervers et la bouche souriante qui faisaient le charme des femmes de Boucher?

Il devint premier peintre du roi à la mort de Carle Vanloo; il fut élevé à cette dignité sans surprendre personne. On ne s'étonnait de rien alors que madame Dubarry était assise sur le trône de Blanche de Castille. D'ailleurs, tel roi, tel peintre. Louis XIV et Lebrun, Louis XV et Boucher n'avaient-ils pas la même majesté?

De toute cette génération couronnée de roses fanées, Boucher mourut le premier, au printemps de 1770, le pinceau à la main, quoiqu'il fût malade depuis longtemps. Il était seul dans son atelier; un de ses élèves voulut entrer : « N'entrez pas, » dit Boucher, qui peut-être se sentait mourir. L'élève referma la porte et s'éloigna. Une heure après, on trouva le peintre François Boucher expirant devant un tableau de Vénus à sa toilette.

Il donna le branle : tous les peintres galants, tous les abbés galants, tous les poëtes galants, le suivirent bientôt chez les morts, le roi de France à leur tête, appuyé sur son lecteur ordinaire, Moncrif, qui ne lui avait jamais rien lu, et sur son fameux bibliothécaire, Gentil-

Digitized by Google

Bernard, qui ne feuilletait que les jupes de l'Opéra. J'aime à me représenter ce tableau moitié funèbre et moitié bouffon de tous ces hommes d'esprit qui partaient gaiement, mais qui s'obstinaient à dire un bon mot avant de mourir, pour mourir comme ils avaient vécu. En peu d'années, on vit descendre dans la tombe tout ce qui avait été l'esprit, la joie, l'ivresse, la folie du XVIIIe siècle. Sans parler de madame de Pompadour, de Boucher, de Louis XV et des comédiennes célèbres, comme madame Favart et mademoiselle Gaussin, ne voit-on pas dans le lugubre cortége Crébillon et ses contes libertins, Marivaux et ses fines comédies, l'abbé Prévost et sa chère Manon, Panart et ses vaudevilles, Piron et ses saillies, Dorat et ses madrigaux, l'abbé de Voisenon et les enfants de Favart, son œuvre la plus certaine? Qui encore? Rameau, Helvétius, Duclos, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau; est-ce assez? Que va-t-il donc rester pour finir le siècle? Il restera la reine Marie-Antoinette, qui a aussi vécu de cette folle vie, qui a souri comme les femmes de Boucher, qui sera punie pour tout ce beau monde, qui mourra sur la guillotine, autre calvaire, entre une fille de joie, madame Dubarry, et un roi de la populace, Hébert, qui mourra avec la dignité du Christ, couronnée de cheveux blanchis durant une nuit d'héroïque pénitence.

L'histoire de Boucher a sa logique, la vie du peintre concorde avec son œuvre; il n'y a pas plus de vérité dans cette passion que dans cette peinture : il faut pourtant prendre l'une et l'autre comme l'expression d'une époque. C'est par là, d'ailleurs, que Boucher a survécu; il a cela pour lui qu'il fut bien de son temps, qu'il nous en montre un côté très-vrai dans son mensonge. Cette peinture n'a pas une valeur absolue dans

Digitized by Google

les annales de l'art ; c'est à peine un épisode d'un intérêt restreint ; c'est une dégénérescence. Entre deux époques sérieuses, cette frivole période s'efface. Le XVIIIe siècle est l'enfant prodigue d'un âge digne et grave. Boucher est à Lesueur ce que Fontenelle est à Corneille. L'afféterie a tourmenté les types, l'esprit a gâté le naturel ; et la beauté, cette loi éternelle de l'art, n'est plus désormais qu'un gracieux caprice.

Boucher semble-t-il réclamer un jugement approfondi ? En disant qu'il fut le peintre des grâces coquettes, n'a-t-on pas tout dit ? En consultant plus familièrement sa personne et son œuvre, on n'ose prononcer ainsi d'un seul mot. Plus d'une grande inspiration a passé dans son âme, plus d'une fois le souvenir de Rosine a tressailli dans son cœur. La nature a sur nous des droits éternels ; nous avons beau la fuir, elle nous ressaisit toujours. Ne jugeons donc pas Boucher au passage, feuilletons son œuvre d'une main patiente. N'y a-t-il donc rien de grand ni rien de beau sous ces séductions mensongères ? La lumière du soleil et la lumière de l'art n'ont-elles jamais éclairé ces paysages et ces figures ? Boucher n'a-t-il pas une seule fois saisi la vérité ?

La grande galerie du Louvre n'a pas un seul de ses tableaux. Il me semble cependant qu'il a bien mérité une petite place en belle lumière entre ses amis Watteau et Greuze. Qui donc se plaindrait de voir comment peignait il y a cent ans celui qui devint premier peintre du roi, directeur de l'Académie et des Gobelins ? Pour ceux qui étudient, il y aurait à faire de curieuses comparaisons ; pour ceux qui ne cherchent qu'une distraction de l'esprit, il y aurait de jolis horizons de plus. On a en France une singulière façon d'être national.

Digitized by Google

On fait si bien l'hospitalité aux étrangers, qu'il ne reste plus de place pour les gens du pays. Depuis quelques années, il est vrai, on a daigné accorder un asile à Boucher dans une galerie mal éclairée, celle du bord de l'eau, qui ressemble fort au cimetière de l'art, à en juger par le silence et la solitude qui y règnent. Il y a donc là deux tableaux du peintre de Louis XIV, les premiers chapitres de ses *Amours pastorales*. Rien n'est plus doux au regard; on s'avance émerveillé, l'œil se perd dans le mystère voluptueux du paysage, on sourit à ces reines déguisées en bergères, on se détache du présent, on suit au vol ces colombes amoureuses, on s'égare tout ému dans ces bosquets odorants. Où va-t-on? sur les bords du Lignon ou dans les sentiers de Cythère? De quel Éden rose et fleuri foule-t-on l'herbe naissante? Le rêve ne dure qu'un instant; ce paradis terrestre n'a jamais existé nulle part; ces bergers n'ont jamais vécu; ce sont de pâles ombres de Watteau que Boucher a ranimées avec des roses. On s'en éloigne bientôt sans garder le charme qui vous avait saisi à la première vue; mais en souriant à cet air de magie que Boucher avait l'art de répandre sur toutes ses fautes.

J'ai sous les yeux quelques autres de ses tableaux : *Le sommeil des Bacchantes, l'Ivresse des Amours, Jupiter enlevant Europe, l'Escarpolette, Mercure enseignant à lire à Cupidon* et *le Panier fleuri*. Ce dernier tableau est le plus joli : la bergère Astrée sommeille pieds nus, cheveux au vent, à deux pas d'une fontaine, contre une haie touffue et sans épines, du moins les épines sont cachées; les jolis moutons blancs ruminent ou bondissent sur la prairie, où il y a plus de fleurs que de brins d'herbe; le chien, tout enrubané, veille sur le

Digitized by Google

troupeau et en même temps sur l'imprudente bergère; le ciel est d'une sérénité divine. Cependant quelques nuages çà et là, les nuages de l'amour. Il se fait un silence presque nocturne, à peine si on entend sourire la brise; mais n'entend-on pas battre le cœur d'Astrée? Elle sommeille, mais elle rêve; on voit, au frémissement de ses jolis pieds, que c'est un rêve d'amour. Patience, le tableau s'anime: le berger Aminthe vient du bosquet voisin, vrai bosquet de Cythère; il porte à la main un beau panier de fleurs, des fleurs de toutes les saisons; le peintre les a cueillies sans ouvrir son almanach. Il y a même dans ce bouquet une fleur de nouvelle espèce à demi cachée par les autres; cette fleur, qui gâte un peu le bouquet, mais qui ne gâte rien à l'affaire, c'est un billet doux. Le berger s'avance avec mystère, il sourit au chien vigilant, il suspend son panier fleuri à la haie touffue, contre le bras de la dormeuse qui ne dort plus, mais qui fait semblant. — Que celle qui n'a pas fait semblant de dormir lui jette la première pierre. — Astrée écoute donc, les yeux fermés; elle entend le vent qui passe dans les roseaux, le murmure rafraîchissant de la fontaine; quoi encore? Vous le devinez : elle entend les roucoulements du ramier et les soupirs du berger Aminthe; elle respire un doux parfum de verdure, mais surtout l'enivrant parfum du panier fleuri. O pauvre innocente! prends garde à l'amour, il est là qui saisit une flèche! Le berger Aminthe s'est avancé d'un pas, sa bouche en a fait deux; ici le chien jappe malgré les caresses du traître, mais le chien avertit trop tard la dormeuse, le baiser est surpris. Presque tout Boucher se retrouve dans ce seul tableau; c'est là son esprit amoureux, sa grâce factice, son paysage qui soupire et qui sourit.

Digitized by Google

Au Cabinet des estampes, les deux volumes de Boucher ne renferment pas le quart de son œuvre. Il faut encore chercher ailleurs les meilleures gravures faites d'après lui et quelquefois par lui-même ; ainsi il a gravé de main de maître le seul bon portrait de Watteau qui nous reste. En voyant ces deux hommes, Watteau et Boucher, on ne découvre pas du tout le caractère de leur talent ; ils sont sans grâce et presque sans esprit : Watteau est dur et lourd, Boucher a un certain air romain. En les voyant et en voyant leur œuvre, Lavater serait fort embarrassé. Pour Boucher, le physionomiste donnerait raison à son système en se rejetant sur le costume ; en effet, Boucher était vêtu comme Dorat, avec la même grâce et la même recherche.

S'il vous prend la fantaisie ou la curiosité de consulter l'œuvre de Boucher au Cabinet des estampes, vous trouverez d'abord une *Rachel* qui rappelle un peu sa chère Rosine ; à l'autre page un *Christ* théâtral des plus drôles ; à la suite une *Descente de Croix* qui a bien le sentiment des descentes de la Courtille ; des *Saints* qui n'iront jamais dans le paradis ; des *Éléments* et des *Saisons* représentés par des Amours joufflus, avec des vers du même goût ; des *Muses* qui ne vous inspirent pas ; un *Enlèvement d'Europe* qui rappelle madame Boucher ; Vénus à tous les âges ; d'assez curieuses imitations de David Téniers ; un portrait de Boucher au temps où il se faisait peintre flamand : il est dans tout l'attirail champêtre, vêtu d'une pelisse et coiffé d'un bonnet de coton. Après avoir échoué dans la vérité, il revient à la grâce. Après ces imitations de David Téniers, vous trouverez les *Amours pastorales*, qui sont les chefs-d'œuvre de Boucher. Il y a là de l'imagination, de la volupté, de la grâce, de la magie et même du

Digitized by Google

paysage. Saluez ensuite *Babet la bouquetière ;* une *Érato*, celle qui inspirait Boucher et non pas la muse des Grecs ; des vendangeuses, des jardinières, des mendiantes, des moissonneuses, silhouettes piquantes presque dignes de Callot ; saluez ces Chinoises qui semblent se détacher de votre paravent, de votre éventail ou de vos porcelaines orientales. Revenons en France. Par malheur, Boucher resta toujours un peu chinois. Mais patience, voilà de la vraie comédie, la comédie de Molière : toutes les scènes sont là saisies d'une manière piquante et presque naturelle. Les derniers Valères ne sont pas morts, ni les dernières Célimènes. Messieurs les comédiens ordinaires du roi trouveront beaucoup à étudier là, s'ils ne l'ont pas fait. Pour mon compte, je me contenterais assez de la façon dont Boucher joue les comédies de Molière.

Le second volume s'ouvre par les *Grâces,* les Grâces au bain, les Grâces partout ; revient *Cupidon,* toujours Cupidon, cette fois enchaîné par les Grâces, avec ces vers du cardinal de Bernis :

> Que de volages enchaînés
> Avec la ceinture des Grâces !

La ceinture des Grâces est une guirlande de fleurs. Vient ensuite, on ne pouvait pas mieux la placer, madame de Pompadour ; mais le peintre l'a prise trop vieille pour en faire une Grâce. La scène change. Nous trouvons des gravures allemandes d'après Boucher. Boucher gravé par des Allemands sérieux : quelle traduction grotesque ! Ici le peintre nous montre son écriture ; c'est l'écriture claire et gracieuse de Jean-Jacques Rousseau. Nous passons aux sujets religieux ; mais ne

Digitized by Google

craignez rien, Boucher saura rire encore. Ce sont les dessins du bréviaire de Paris, faits sans doute après des dessins de Petites-Maisons ; c'est une assez jolie satire : ainsi il fait planer la Foi sur les Invalides et l'Espérance sur le Louvre et les Tuileries. L'archevêque et le roi n'ont pas compris. Il y a encore une belle foire de campagne, de jolis dessins de romans, des cris de Paris assez franchement jetés, une poétique composition d'une séance de bonne aventure en plein champ, un Olympe où tous les dieux sont hardiment trouvés.

Toutes ces créations ne font pas un grand peintre, mais ne protestent-elles pas avec raison contre certains airs dédaigneux dont on accable Boucher? Pour bien juger un artiste de second ordre, il faut le voir dans son siècle, en face de son œuvre et de ses contemporains, après l'avoir vu à distance. Il faut l'entendre, pour ainsi dire, et non prononcer comme par défaut. Si Boucher pouvait nous parler, il nous dirait : « J'ai vu ce qui se passait autour de moi; j'ai vu que la religion, la royauté, le génie, toutes les grandes choses s'altéraient, succombaient, s'effaçaient. Pouvais-je devenir un homme de génie au milieu de tous ces nains? d'ailleurs, en avais-je l'étoffe? Je me suis mis à la taille de tout le monde. On riait, on faisait l'amour, on se grisait après souper. J'ai ri, j'ai fait l'amour, je me suis grisé : vous pouvez le voir à mes tableaux. Les prêtres se jouaient de la religion, les rois de la royauté, les poëtes de la poésie; ne trouvez pas étonnant que je me sois joué de la peinture. Je n'ai fait de mal à personne, du moins par ma volonté. J'ai gagné deux millions à coups de pinceau, c'était autant de pris sur les riches; j'en ai fait si bon usage, que j'ai laissé à peine de quoi me faire enterrer.

Digitized by Google

Maintenant, si vous voulez savoir à qui je dois mon mauvais talent, je vous répondrai que je n'en sais rien; j'ai aimé Watteau, j'ai aimé Rubens, j'ai aimé Coustou. »

Watteau, Rubens, Coustou, voilà les trois maîtres de Boucher; mais il n'a jamais eu l'esprit étincelant du peintre des *Fêtes galantes*, ni la touche splendide du grand coloriste flamand, ni la noblesse adorable du sculpteur français (il faut dire que le marbre ennoblit). A côté de ces trois maîtres, Boucher peut encore se montrer çà et là; plus d'un homme épris du passé sourira à sa grâce coquette, à son imagination follement enjouée, à la vapeur bleuâtre de ses paysages, aux mystères voluptueux de ses bosquets, à ses figures si fraîches, qu'elles semblent nourries de roses, selon l'expression d'un ancien. Diderot, qui fondait une encyclopédie, qui inventait le drame bourgeois, qui ouvrait une école de mœurs, ne voulait rien comprendre au peintre de madame de Pompadour et de madame Dubarry, d'autant plus qu'il se laissait un peu guider dans ses idées sur la peinture par Greuze, ennemi né de Boucher. Voici d'ailleurs comme Diderot juge ce peintre avec tout son franc parler : « J'ose dire que Boucher n'a pas vu un instant la nature, du moins celle qui est faite pour intéresser mon âme, la vôtre, celle d'un enfant bien né, celle d'une femme qui sent; entre une infinité de preuves que j'en donnerais, une seule suffira : c'est que, dans la multitude de figures d'hommes et de femmes qu'il a peintes, je défie qu'on en trouve quatre propres au bas-relief, encore moins à la statue. Il y a trop de mines, de petites mines, de manières, d'afféterie, pour un œil sévère. Il a beau me les montrer nues, je vois toujours le rouge, les mouches, les

Digitized by Google

pompons et toutes les fanfioles de la toilette. Croyez-vous qu'il ait jamais eu dans sa tête quelque chose de cette image honnête et charmaute de Pétrarque :

E 'l riso, e 'l canto, e 'l parler dolce, umano?

Ces analogies fines et délicates qui appellent sur la toile les objets et qui les lient par des fils imperceptibles, sur mon Dieu ! il ne sait ce que c'est. Toutes ces compositions font aux yeux un tapage insupportable, c'est le plus mortel ennemi du silence que je connaisse. Quand il fait des enfants, il les groupe bien ; mais qu'ils restent à folâtrer sur les nuages ; dans toute cette innombrable famille, vous n'en trouverez pas un à employer aux actions réelles de la vie, à étudier sa leçon, à lire, à écrire, à tisser du chanvre. Ce sont des natures romanesques, idéales, de petits bâtards de Bacchus et de Silène. Ces enfants-là, la sculpture s'en accommoderait assez sur le tour d'un vase antique. Ils sont gras, joufflus, potelés. Si l'artiste sait pétrir le marbre, on le verra. Ce n'est pas un sot pourtant ; c'est un faux bon peintre, comme on est un faux bel esprit. Il n'a pas la pensée de l'art, il n'en a que le concetti. » Après ce préambule, Diderot daigne pourtant déclarer, à propos de quatre pastorales, que « Boucher a des moments de raison, qu'il a créé là un poëme charmant. » Plus tard il revient un peu de sa sévérité. « J'ai dit trop de mal de Boucher, je me rétracte ; j'ai vu de lui des enfants bien naïvement enfants. Boucher est gracieux et n'est pas sévère, mais il est difficile d'allier la grâce à la sévérité. »

Boucher, qui a eu plus de cent élèves, n'a pas laissé

Digitized by Google

d'école. Fragonard seul, parmi ses élèves, a rappelé souvent la façon du maître ; aussi Fragonard s'est-il perdu plus avant avec une nature mieux douée. Greuze, tout en dédaignant Boucher avec son ami Diderot, a rappelé aussi la fraîcheur et le sourire de ce peintre. En effet, Boucher n'est-il pour rien dans *la Cruche cassée?*

David fut aussi élève de Boucher, sans doute parce qu'il était son cousin; mais là les leçons du maître n'ont pas laissé de traces dans le disciple. Tout en aimant Boucher, David craignit de suivre son exemple. Telle est la funeste condition d'un excès dans les arts que la réaction qui le suit ramène de prime abord l'excès opposé. Pour les esprits sérieux, Boucher qui s'en va explique peut-être David qui vient; l'un roidira la grandeur après que l'autre aura maniéré la grâce. Boucher n'aura été qu'un peintre de fantaisie pour avoir enjolivé la nature ; David ne sera le plus souvent qu'un peintre de convention, parce qu'il cherchera la vérité dans les types d'une statuaire idéale. Ainsi tous les deux, l'un dans les vallons presque oubliés, l'autre près des fiers sommets, auront manqué le but et combattu sans triompher. La nature était là, toujours là, qui prodiguait ses merveilles sous leurs pieds, qui leur ouvrait par delà les montagnes ses horizons infinis. Mais ils ont passé devant elle sans la regarder.

Et pourtant Boucher vivra dans l'histoire de la peinture française. Il n'a point élevé son front jusqu'à cette couronne d'or que le génie a posée sur la tête de Poussin et de Lesueur; il n'a pu saisir dans sa main profane la chaîne du divin sentiment qui a inspiré tous les grands peintres, qui part en France de Poussin pour aboutir à Géricault après avoir touché le front de

Digitized by Google

Lesueur et de quelques autres moins sévères; mais, comme un autre Anacréon, Boucher s'est couronné de pampre avec ses maîtresses, et, d'une main distraite, il a effeuillé cette guirlande de fleurs qui est la ceinture des Grâces, cette guirlande qui était, il y a un siècle, la ceinture de la France.

Digitized by Google

II.

LANTARA.

Le cabaret a été presque toujours l'atelier, le château en Espagne, l'horizon de Lantara, semblable en cela à deux peintres flamands : Brauwer et Craesbeke. Je ne cherche pas à faire un cours de morale en peinture. Comme les poëtes, comme tous les disciples de l'art, les peintres ont le privilége de descendre dans les ténèbres du vice et de reprendre leur vol dans les splendeurs de l'art ; on a vu des contrastes frappants ; plus l'âme descend bas, plus elle prend de force pour s'élancer aux divines régions. Saint Augustin l'a dit : « Pendant que l'ange des ténèbres étend sur nous les rameaux touffus et enivrants des voluptés terrestres, l'ange gardien, loin de nous abandonner, répand sur notre cœur brûlé la chaste rosée du rivage céleste, il vole au-dessus et tout alentour de nous comme pour nous couvrir de ses blanches ailes. » Cependant, à force de passer dans la forêt des voluptés, on finit par y laisser sa robe de lin, on s'y déchire peu à peu ; dès que l'âme a subi la première atteinte, le mal est fait, le mal est pour longtemps irréparable ; le ciel se trouble, l'imagination perd sa fraîcheur matinale, la pensée

Digitized by Google

ne jette plus qu'un pâle rayon çà et là, rayon sans feu et sans lumière.

On ne sait rien de l'origine de Simon-Mathurin Lantara; on a dit qu'il était né à Fontainebleau ou près de Montargis. Son père était un pauvre peintre d'enseignes venu du Piémont, sa mère une marchande à la toilette. Il paraît que le mariage fut accompli sans l'assistance du curé. Le peintre et la marchande n'en devinrent pas plus heureux pour cela. Cependant, selon le langage consacré, le ciel bénit leur union, puisqu'ils eurent des enfants en grand nombre. Mathurin vit de bonne heure le triste spectacle d'un père qui s'enivre et qui bat sa femme quand il a le vin mauvais; Mathurin se promit, s'il buvait un jour, d'avoir le vin bon; il tint parole, comme vous verrez. Dans la maison paternelle, Mathurin connut de bonne heure les tristesses de la misère. Il vit pleurer sa mère, il pleura avec elle; elle finit par se consoler, il n'ose pas dire comment; il se consola aussi; peut-être aurait-il dû pleurer encore, mais il n'était pas venu au monde pour pleurer toujours. Pour se consoler, lui, il se promena. Il avait douze à treize ans à peine que déjà le grand spectacle de la nature s'animait pour lui. Fuyant l'école et les jeux, il allait s'égarer nonchalamment dans la forêt, tout émerveillé des vieux arbres moussus, des roches sauvages, des riantes échappées, des montagnes entrecoupées d'où le sable coule en fontaines brillantes. Il suivait d'un regard ravi les mille teintes changeantes de lumière que le soleil prodiguait çà et là. Le soleil vu à travers le feuillage était pour lui un tableau magique. A force d'assister à toutes les métamorphoses de la nature, il en surprit les mystères; il ne tarda pas à comprendre l'harmonie du ciel et de la terre, le fré-

Digitized by Google

missement amoureux des plantes quand l'orage s'amoncelle, l'épanouissement des arbres, des buissons et des fleurs quand la pluie et le vent d'orage ont passé sur la nature, la gaieté du matin quand le soleil déchire la brume des coteaux, quand la brise secoue la rosée et le parfum des herbes, la mélancolie pieuse du soir quand le soleil n'a plus qu'un rayon, un rayon pour le clocher si bleu parmi les arbres verts, pour le laboureur qui arrive au bout du dernier sillon, pour la glaneuse qui soupire sous ses bouquets d'épis. Ce spectacle devint une passion pour Mathurin Lantara. Bientôt le jour ne fut plus assez long pour ses vagabondes et poétiques promenades, il passa quelquefois la nuit dans les champs par les beaux clairs de lune ; il allait s'asseoir au bord d'un étang ou d'un abreuvoir, et là, écoutant le prophétique oiseau de nuit, la tête inclinée sur la main, il contemplait la lune qui se mirait dans l'eau à travers le feuillage. Il s'était pris d'un si grand amour pour la nature, qu'il parlait tout haut aux plantes et aux arbres.

Lantara parlait aux plantes, jamais aux hommes. S'il rencontrait un pâtre ou un chasseur, il se détournait bien vite, comme s'il eût craint d'être surpris en mauvaise action. Cependant un vieux chanoine de Fontainebleau, qui aimait aussi la promenade, parvint peu à peu à apprivoiser ce jeune sauvage. Il le suivit, il fut un jour témoin de ses tendres apostrophes aux marguerites et aux violettes, au soleil et aux nuages ; il lui parla avec tant de douceur et de raison, que Lantara l'écouta avec curiosité sans songer à prendre la fuite. Le lendemain, pareille rencontre. Le chanoine avait en main les fables de La Fontaine. « Sais-tu lire, mon enfant ? — Oui, dit Lantara, mais cela m'ennuie. — Je te

Digitized by Google

donne ce livre qui ne t'ennuiera pas. » Ils se promenèrent ensemble; au pied d'un banc de sable gigantesque, le chanoine se reposa; Lantara, sans s'inquiéter de son vieil ami, coupa un bâton et se mit à dessiner à ses pieds. Le chanoine qui a rapporté cet épisode ne dit pas quel était le sujet du dessin; il se contente de raconter comment Lantara, plus amoureux de la couleur que de la ligne, trouvait des ressources dans les variétés du sable blanc, gris, rouge, jaune, bleu. Il y en avait de tous les tons pour composer cette mosaïque d'un nouveau genre.

L'automne et ses feuilles jaunies, l'hiver et son givre brillant, avaient aussi du charme pour Lantara. Il suivait la nature pas à pas dans toutes ses œuvres, œuvres de vie, œuvres de mort. En automne, il allait dans un ravin désert voir rouler les feuilles dans le torrent; en hiver, par les jours de neige, il allait s'attrister devant le solennel tableau de la mort.

De quinze à vingt-cinq ans, on perd la trace des pas de Lantara. On a dit qu'à son arrivée à Paris il était tombé dans l'atelier d'un barbouilleur, qui, frappé de ce jeune talent, aurait nourri et logé Lantara pour prix de son travail, se réservant le droit de signer à son gré les meilleurs paysages. C'est là mot à mot une copie de l'histoire de Brauwer, cet autre peintre de cabaret. On a dit aussi que Lantara avait étudié dans un mauvais atelier de Versailles, chez un peintre de pacotille, qui, moyennant quarante sous par jour, l'obligeait à peindre le fond de ses tableaux. Ce sont là de bien vagues indices. J'aime mieux croire que Lantara n'a eu pour tout maître que son père, le peintre d'enseignes; son instinct lui a enseigné le reste.

Nous le retrouvons à Paris, toujours seul, toujours

Digitized by Google

pauvre; il peint des clairs de lune, il crayonne des forêts, mais il ignore son talent. Comment y croirait-il ? tout le monde vante devant lui les paysages roses de Boucher; il ne veut pas se résigner à imiter ce mauvais maître, qui ne voit la nature que dans la mythologie. Lantara a été à une meilleure école; il a vu la nature telle qu'elle est, avec toutes ses magies, sans périphrase et sans hyperbole. Il ne sait pas dessiner le moins du monde; mais d'où vient qu'en trois coups de crayon il détache un arbre du flanc de la montagne, il fait jaillir un torrent sur les roches aiguës ? C'est qu'il a été son maître à lui-même; il a deviné la peinture comme le Giotto, comme tant d'artistes prédestinés.

Voulez-vous savoir ce qu'il fait de son talent ?

Dans une maison noire et chancelante, au voisinage du Louvre, au-dessus d'une fruitière, au-dessus d'une danseuse oubliée, au-dessus d'un sacristain, Lantara a bâti son nid. Cette demeure du peintre est si nue et si désolée, qu'un huissier ne voudrait pas y faire une saisie ; un grabat, une table, un chevalet, voilà à peu près tout l'ameublement. On se demande comment le pauvre Lantara a délaissé les doux paysages de Fontainebleau pour un pareil refuge. Encore si la fenêtre s'ouvrait sur une échappée quelconque, mais point. De la fenêtre on n'a pour tout spectacle que des lucarnes et des cheminées, un peu de soleil dans la fumée. Lantara ne voit jamais ce triste tableau; son souvenir est grand; il n'a qu'à descendre en lui-même pour retrouver dans toute leur fraîcheur matinale, dans toute leur grâce printanière, les paysages où il a bercé ses quinze ans. Voyez, il a inscrit çà et là, sur le papier bleu de sa chambre, des pages de ses souvenirs; il ne lui faut pour cela qu'un peu de charbon et un peu de

Digitized by Google

craie. Du reste, il ne travaille presque jamais dans cette chambre, à moins que l'inspiration ne l'emporte sur la paresse, ce qui n'arrive guère, puisque l'inspiration ne vient le saisir qu'à la vue d'un verre de vieux vin. Dès qu'il est sur pied, il descend au prochain cabaret ou au prochain café ; de part et d'autre il y a un grand livre à son usage qu'on lui présente aussitôt son arrivée ; durant les apprêts du déjeuner, il ouvre le grand livre et y fait un dessin en moins d'un quart d'heure. Il appelle cela le quart d'heure de Rabelais. Les dessins ne restent pas longtemps dans le grand livre, des amateurs les payent d'avance. Quand Lantara a déjeuné, il va se promener en bon bourgeois de Paris qui n'a rien à faire. C'est un grand enfant naïf comme La Fontaine. s'amusant de tout, oubliant l'heure et le chemin ; c'est l'insouciance proverbiale des artistes. Il rentre pour dîner, tantôt à son café, tantôt à son cabaret, selon le caprice du moment ; c'est la même histoire que le matin : le grand livre est sur la table. Pour enflammer le talent du dessinateur, le cabaretier étale sous ses yeux les plus vieilles bouteilles de sa cave. Après dîner, Lantara va encore se promener comme un oisif insouciant qui a tout son temps à perdre. Le soir, ne pouvant plus se promener, il boit pour se distraire. C'est bien le plus aimable ivrogne de tous les cabarets de la terre ; il a le vin généreux ; chaque verre produit quelque naïveté piquante, quelque saillie originale. Vers minuit, il rentre à son triste gîte et dort à merveille en son mauvais lit. On comprend à grand'peine comment, avec un vrai talent, il reste dans cette triste atmosphère, n'ayant pour compagne que la pauvreté.

Incapable de se conduire dans la vie, il lui a manqué une autre madame de La Sablière. La rêverie oisive

Digitized by Google

l'avait envahi, son esprit s'égarait en mille détours trompeurs : pour ainsi parler, il n'habitait la terre qu'à l'heure du repas. Il n'avait d'amour que pour le soleil et les forêts : l'homme ne lui semblait qu'un hors-d'œuvre de la création ; aussi n'avait-il aucune des vanités d'ici-bas. Il cachait son nom et sa vie ; il ne voulait presque jamais signer ses dessins ou ses tableaux ; il aurait pu devenir riche, mais à quoi bon l'argent dans ses mains? Un jour le comte de Caylus lui paye un tableau cent écus; c'était un clair de lune. Voilà Lantara très-inquiet, qui ne sait que faire de la somme : il s'imagine que tous les fripons de Paris sont à ses trousses, chaque passant a des regards louches, il n'ose se promener, il n'ose s'arrêter, il ne rêve plus; c'en est fait de Lantara. Il entre au cabaret, il lui semble que les ivrognes eux-mêmes le regardent avec convoitise. Il n'ose plus s'enivrer; c'en est fait de lui. Enfin, il rentre à sa chambre pâle et tremblant; où déposer les cent écus? sous son oreiller. Il se couche, il ne peut s'endormir, son oreiller est plus dur que de coutume; les cent écus lui roulent dans la tête ; la porte n'est close qu'à demi : si un voleur passait dans l'escalier! mille autres chimères aussi malencontreuses. Il prend un parti violent, il transporte la somme dans le tiroir de sa vieille table. Il se recouche et ferme les yeux; à peine est-il la proie d'un demi-sommeil, qu'il croit entendre ces diables d'écus qui dansent une sarabande; c'est une musique claire et perçante qui l'agite au plus haut point; il se réveille en bondissant comme un chevreau; il s'endort enfin pour tout de bon, mais il n'est pas au bout de ses rêves; voilà les écus qui se métamorphosent : Lantara voit passer devant lui une solennelle procession de bouteilles ensablées, il veut

Digitized by Google

en saisir quelque chose, mais il ne saisit que l'ombre. Enfin il dormit mal, comme un mauvais riche. Le matin, Lantara prit son argent tout en maudissant les richesses, il descendit au cabaret raconter son infortune; d'honnêtes gens le plaignirent et l'aidèrent, par de belles rasades, à se délivrer de ses écus. Il reprit avec joie son train de vie, sa misère insouciante, sa rêverie vagabonde.

La pauvreté était sa véritable muse inspiratrice; dès qu'il possédait un écu, il ne pouvait plus rien faire. On raconte qu'un grand seigneur, on ne dit pas son nom, appela le paysagiste et le voulut loger dans son hôtel. N'osant pas refuser un grand seigneur si dévoué aux arts, Lantara vint s'installer à l'hôtel avec son mince bagage; il s'y trouva très-mal à l'aise, comme un homme tout à fait dépaysé. Vainement il y voulut peindre ou dessiner; il n'était plus dans l'atmosphère de son talent; comme Béranger, il avait laissé ses sabots et son luth à la porte. Il s'enfuit sans mot dire, et rentra au cabaret en s'écriant : — Enfin, j'ai secoué mon manteau d'or!

Lantara se trouvait à merveille sous le toit de l'artisan, devant l'âtre misérable égayé par les enfants deminus. Là il disait tout ce qu'il pensait; il parlait de son père qui était pauvre, il se complaisait à raconter d'une façon bizarre ses aventures de cabaret. Cet horizon triste et borné était le sien pour la vie. Que lui importaient, en effet, les dorures des palais, à lui qui n'appréciait que les richesses de la nature?

Lantara n'était pas de son siècle; le bruit et l'éclat du règne de Louis XV n'avaient pas séduit ni atteint le naïf poëte de la forêt de Fontainebleau. Il n'y avait d'ailleurs pour lui de réel, comme l'a dit madame Bel-

Digitized by Google

loc, que ce qui n'existait pas. Il était né pour vivre dans l'insouciance des champs : forcé de vivre à Paris, il cherchait à s'abuser en peignant des paysages; s'il buvait, c'était pour s'abuser encore. Pour lui, le vin créait presque les rêves de l'opium, car son ivresse était sereine, assoupie, rêveuse, sinon poétique comme celle d'Hoffmann, du moins douce et souriante. La Fontaine ivre vous eût bien représenté Lantara. Cet homme singulier ne vivait pas seulement en dehors de son temps, il vivait, on peut le dire, en dehors de lui-même. Son corps n'était qu'une guenille grossière dont son âme se couvrait, faute de mieux; mais entre le corps et l'âme, la prison et la prisonnière, il n'y eut presque jamais d'harmonie. Que de fois, dans le même jour, l'âme s'envolait dans les bois et dans les montagnes pour respirer l'arome des herbes ou s'épanouir sur le buisson avec l'oiseau et la fleur, tandis que le corps restait sur son grabat ou se traînait morne et désolé dans la salle du cabaret ou dans l'arrière-boutique de la fruitière !

La fruitière s'appelait Jacqueline. C'était une jeune Picarde dont la bonne mine avait séduit Lantara. Elle était fraîche et gaie, deux trésors pour les femmes. Elle chantait du matin au soir; sa voix perçante montait jusqu'à la chambre du peintre. Dans la belle saison, il ouvrait sa fenêtre; son âme, qui voyageait au loin, revenait aux chansons de Jacqueline; il fermait les yeux et croyait entendre chanter dans les vallées perdues, tant la voix avait de fraîcheur agreste. Jacqueline, de son côté, était sensible aux œillades de Lantara; quand elle le voyait ivre, elle le plaignait du fond du cœur. Plus d'une fois il arrivait que le peintre, ne pouvant monter, s'arrêtait au rez-de-chaussée, grâce à

Digitized by Google

la charité plus ou moins orthodoxe de la fruitière. Lantara, n'ayant plus de famille, avait trouvé là une sœur en même temps qu'une maîtresse; il lui a dû souvent de ne pas mourir de faim, abandonné sur son grabat. Quand il n'avait pas de quoi dîner, elle trouvait mille raisons aimables pour le décider à dîner avec elle. D'ailleurs il ne se faisait pas prier longtemps. Dans ses jours de misère, il descendait chez Jacqueline à l'heure du repas; à sa seule façon d'entrer, elle voyait bien qu'il fallait mettre son couvert, car il soupirait en se tournant vers l'âtre. En toute chose elle était sa providence : s'il était un peu malade, elle voulait veiller; l'hiver, elle partageait son peu de bois, et Lantara avait le bon lot; le meilleur fruit de sa boutique, la pêche la plus rose et la plus veloutée, la grappe la plus dorée, était toujours pour lui. Jacqueline valait mieux que Thérèse Levasseur; elle était plus fraîche et plus naïve : on ne doit pas s'étonner de l'amour que Lantara eut pour elle. Peut-être serait-elle parvenue, dans sa sollicitude, à lui fermer à jamais la porte du cabaret, mais elle mourut trop tôt pour accomplir cette bonne œuvre. Lantara fut frappé au cœur par cette mort presque soudaine; il se retrouvait seul et déjà vieillissant; il perdit courage, et retourna au cabaret avec plus d'abandon que jamais. Il ne se consola qu'à grand'peine; six mois après ce malheur, quand on lui parlait de Jacqueline, il soupirait et pleurait encore, ivre ou non. Il ne voulut jamais vendre un joli paysage qu'il avait peint au temps heureux où Jacqueline chantait. Un jour que sa voisine, la danseuse oubliée, lui demandait pourquoi il tenait tant à ce paysage, il lui répondit : « Vous n'entendez donc pas chanter Jacqueline dans ce paysage? »

Si je voulais parler des autres amours de Lantara, je

Digitized by Google

serais forcé de descendre trop bas; j'aime mieux passer outre. On a dit qu'il avait rencontré madame Dubarry. En effet, ils ont traversé le même chemin, lui pauvre amoureux de hasard, elle folle pécheresse de vingt ans. D'ailleurs Lantara connaissait je ne sais comment, peut-être par sa mère, une tante de madame Dubarry, la Cantini, célèbre marchande à la toilette.

Avec son genre de vie, Lantara devait mourir à l'hôpital; tout le monde lui prédisait ce dernier refuge. Loin de s'effrayer de cet horizon, il en parlait avec complaisance; aussi, étant tombé malade, il se fit conduire à la Charité tout naturellement. Il ne mourut pas à ce premier voyage. Le supérieur, sachant à qui il avait affaire, le garda le plus longtemps possible en convalescence, lui persuadant qu'il y aurait du danger à sortir trop tôt. On comprend bien que le supérieur y trouvait son compte : Lantara lui faisait des dessins sur des cartes moyennant la clef de la cave. « Voilà donc la carte à payer, » disait-il en se mettant au travail. Il promit bien de revenir en si bon lieu; il y retourna bientôt, mais, cette fois, en compagnie de la mort.

Lantara se sentit mourir; quand un jour le verre et le crayon lui tombèrent des mains, il comprit qu'il était au bord de la tombe. Il ne s'effraya point, il se résigna de bonne grâce. Si l'âme est immortelle, devait penser Lantara, la mienne ne risque pas d'habiter un plus mauvais gîte; les cabarets et les paysages d'outre-tombe sont curieux à connaître. Si l'âme n'est point immortelle, il restera bien quelque chose de moi dans cette vie, une touffe d'herbe, une petite fleur sur ma fosse, qui se balancera tout à son aise au soleil.

Avant de reprendre le chemin de l'hospice, il voulut encore une fois revoir la nature, sa première et dernière

Digitized by Google

amie ici-bas. Où aller ? il n'a plus que la force d'arriver à la tombe; mais, pour ce rendez-vous d'adieu, il va retrouver ses jambes de vingt ans. Il suivit le cours de la Seine jusqu'à Meudon, il monta dans les bois, foula avec délices les feuilles jaunies, s'égara avec ivresse dans les sentiers, jusque dans les broussailles. Il descendit le versant du château de Meudon du côté de Valaisy, et se trouva, comme par enchantement, dans une petite vallée déserte et silencieuse entourée de bois, coupée de quelques étangs, où de toute trace humaine on ne voyait alors qu'une chaumière. Vous dire la joie du paysagiste, je ne l'essayerai point. Il se promena jusqu'au soir, heureux du silence, respirant l'odeur des regains fanés et des pommes tombées sur l'herbe, cueillant comme un enfant le fruit de l'églantier, les grappes violettes de la bruyère, la dernière campanule des prés, admirant les jeux du soleil sur les étangs et dans les feuilles d'automne, enfin heureux comme Jean-Jacques dans l'île de Saint-Pierre.

Au retour, le soir, Lantara frappa à la porte de la Charité.

A l'heure suprême, le confesseur de l'hospice lui donna l'absolution; après quoi, il lui fit un discours sur les bienfaits de la mort. Le confesseur termina par ces mots : « Vous êtes heureux, mon fils, vous allez passer à l'éternité, vous verrez Dieu face à face. — Quoi ! mon père, murmura le moribond d'une voix éteinte, toujours de face, et jamais de profil ? »

C'est là son dernier mot. Il mourut en même temps que Gilbert, jeune comme lui. Gilbert et Lantara étaient un peu frères en dehors de la pauvreté (1); ils aimaient

(1) On a gravé d'après quelques tableaux de Lantara. Daret a

Digitized by Google

du même amour la forêt et la montagne, la prairie en fleurs et le chemin perdu. Un autre rêveur de la même famille est venu depuis souffrir sur la couche de Gilbert et mourir sur celle de Lantara ; j'ai nommé Hégésippe Moreau. Celui-là aussi avait été à l'école de la nature. Comme Lantara, il dédaignait les entraves des vanités humaines. Pendant que son pied s'égarait à la poursuite des grossières voluptés, son âme fuyait en toute liberté dans les verts bocages ou dans le bleu des nues. Aussi bien qu'Hégésippe, Lantara pouvait dire à son âme prête à quitter la terre : Fuis sans trembler !

> De mes erreurs, toi, colombe endormie,
> Tu n'as été complice ni témoin !

Comme Greuze, Lantara a été la proie du vaudeville. Ils se sont mis quatre, Picard, Barré, Radet et Desfontaines, pour gâter sans façon cette physionomie originale. Savez-vous ce qu'ils ont fait de Lantara ? un peintre d'histoire. Ils l'ont représenté peignant Bélisaire ! Est-ce que Lantara a jamais connu Bélisaire ! Il n'a jamais entendu parler des Grecs ni des Romains. Sous les mains maladroites des vaudevillistes, ce charmant ivrogne n'est plus qu'un buveur vulgaire qui philosophaille au lieu de boire. En outre, ils ont augmenté ses œuvres d'une fille posthume, qui est à marier. Vous comprenez que tous ces dialogues sans verve et sans

gravé *la Rencontre fâcheuse, le Berger amoureux, l'heureux Baigneur, le Pêcheur amoureux ;* Piquenot, *la Nappe d'eau* et *les Chasse-marée ;* Lebas, le premier livre des *Vues des environs de Paris.* Mais la gravure n'a pu reproduire cette fraîcheur de coloris et cette vapeur aérienne que Lantara trouvait sans chercher.

Digitized by Google

raison, toutes ces bouteilles de vin bleu, tous ces couplets sans trait, aboutissent à un mariage, sur quoi Lantara se met à chanter qu'il va peindre *pour la gloire et pour la nature!*

Lantara a laissé quelques jolis paysages, mais surtout des dessins en grand nombre. Ses dessins, encore recherchés, sont à la pierre noire sur papier blanc, le plus souvent sur papier bleu rehaussé de blanc ; ses clairs de lune, pour la plupart admirables, sont toujours sur papier bleu. Une grande vérité de site, un ciel merveilleusement nuagé, un feuillé agréable, des lointains légèrement touchés, un heureux effet de lumière, voilà ce qui distingue ses dessins. Dans ses tableaux, on voit que nul ne s'était mieux pénétré des jeux bizarres de la nature. Il exprimait, à ne s'y pouvoir tromper, le caractère de toutes les heures du jour. Ses matinées respirent une fraîcheur ravissante qui vous remplit de jeunesse ; ses après-midi, une agitation amoureuse qui vous va au cœur ; ses soirées, une mélancolie sereine qui éveille la rêverie ; ses soleils levants, ses soleils couchants, ses clairs de lune, portent l'empreinte d'un génie original. Il excellait dans la perspective aérienne ; la vapeur de ses paysages approche beaucoup de celle de Claude Lorrain. Il aime mieux la poésie que le pittoresque ; sa nature n'a ni déserts ni précipices ; à peine çà et là un ravin sauvage, une roche alpestre, pour donner plus de charme encore à ses bois touffus, à ses chemins verts, à ses doux horizons. Lantara n'avait jamais voyagé, si ce n'est de Montargis à Paris. Il n'avait pas jugé à propos d'aller plus loin chercher la nature. Avant lui, que de paysagistes flamands ont créé des chefs-d'œuvre sans faire tant de chemin et sous un ciel avare !

Digitized by Google

Un paysage assez remarquable de la galerie du Palais-Royal prouve que ce peintre souriait malgré lui dans la nature la plus sauvage. Des ânes, des chèvres, des vaches, traversent un marais bordé de roches gigantesques, de monuments en ruine et d'arbres à demi brisés. Vous croyez que l'effet est attristant : point. Ces roches ne sont pas désertes ; le framboisier y traîne ses rameaux rampants, l'aubépine y fleurit ; quelques bouquets d'arbres frémissent au sommet ; ces eaux vous charment plutôt qu'elles ne vous glacent : on y mouillerait son pied avec plaisir à la suite de l'âne rêveur et de la petite chèvre surprise. Ces monuments en ruine vous invitent presque à les habiter, vous qui n'êtes ni ermite ni cénobite. Ces arbres à demi brisés n'attendent qu'un printemps réparateur ; en un mot, ce sombre paysage est des plus souriants. Le ciel y fait bonne figure, comme tous les ciels de Lantara.

On s'étonne à bon droit que cet homme étrange ait trouvé l'art de peindre seul en face de la nature. A peine eut-il la palette en main, qu'il fut maître de la couleur. Ses premiers paysages sont les plus francs et les plus beaux. Il peignait de souvenir dans son triste logis, mal éclairé, sans feu, sans livres, sans amis. Sans Jacqueline, jamais une jolie bouche n'eût souri à son talent ou à son cœur. La pâle misère, la solitude désolée, le cabaret bruyant, rien n'a pu étouffer en lui le grain de génie que le Créateur y avait semé. Il était né paysagiste, il fut paysagiste toute sa vie aussi facilement qu'un autre est tailleur de pierres. On a dit qu'il devait son talent au cabaret. Si Lantara eût passé à étudier le temps qu'il a perdu à boire, il fût devenu un autre Claude Lorrain.

Lantara trouvait souvent du premier coup la lumière

Digitized by Google

et l'ombre, le rayon de soleil qui passe dans le bois, l'image brisée de la lune dans les flots agités. Il arrivait tout naturellement à des effets surprenants. Il a créé des bocages que l'imagination traverse dans le parfum des fraises ou des mûres, dans le gazouillis des oiseaux qui jouent. Comme ses eaux sont claires! comme ses rives sont mouillées! comme ses horizons se perdent bien dans le ciel! Son côté faible, c'est la figure. Fallait-il peindre une figure, sa touche si légère devenait lourde et niaise. Ses hommes respirent moins que ses arbres; point d'expression, point de mouvement; il ne peint pas la figure, il la pétrifie. Aussi ne voulait-il jamais mettre personne sur la scène. Mais, comme un paysage en France ne piquait guère la curiosité que par les figures, le premier barbouilleur venu, croyant donner du prix aux paysages de Lantara, y répandait des chevaux, des vaches, des pêcheurs, des bergers. C'était presque un sacrilége. La créature n'est pas déplacée sur la terre; un cavalier qui fuit au coin d'un bois, un pâtre qui tresse une corbeille de joncs sur le bord du ruisseau, un mendiant qui boit à la fontaine, une paysanne qui passe le gué sur son âne, un troupeau de vaches rousses éparpillé sur la prairie, sont d'un grand secours pour le relief et la perspective; mais quand le paysagiste ne sait pas faire les figures, qu'il s'appelle Claude Lorrain, Ruysdaël ou même Lantara, il faut le prendre tel qu'il est, il faut respecter son œuvre. Un marquis avait commandé un paysage à Lantara : « Un paysage de votre façon, monsieur Lantara; allez au gré de votre fantaisie, mais n'oubliez pas une église et une échappée. » Lantara ne fait pas attendre longtemps le paysage. Le marquis, émerveillé de la beauté du site, de la fraîcheur du coloris, de la simpli-

Digitized by Google

cité de la touche, de la vérité de l'église, mais ne voyant pas de figures, lui dit : « Monsieur Lantara, vous avez oublié les figures dans votre paysage. — Monsieur le marquis, répondit le peintre avec naïveté, elles sont à la messe. » Le marquis eut l'esprit barbare de répliquer : « Eh bien, je prendrai votre tableau quand elles sortiront. » Or, Lantara, sans s'en douter, a formulé une bonne maxime pour les paysagistes qui ne savent pas peindre les figures. Que de paysagistes feraient bien de toujours laisser leurs figures à la messe !

Digitized by Google

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

LA COUR ET LE THÉATRE.

I.

LOUIS XV.

Louis XIV fut à peine enseveli sous les débris de sa majesté, que toutes les joyeuses passions relevèrent gaiement la tête avec Philippe d'Orléans. La régence fut le hardi prologue du règne de Louis XV. Il faudrait une touche fière et lumineuse pour bien peindre ces saturnales de l'esprit français. Ce qu'il y avait de beau sous la Régence, c'était la franchise; on marchait le front haut dans un cortége de vices ; on déchirait gaiement et on foulait aux pieds ce masque d'hypocrisie qui avait couvert toutes les figures de la cour sous madame de Maintenon; on s'appuyait nonchalamment sur l'épaule frémissante de la débauche, tout en la couronnant de roses et tout en chantant avec elle des grivoiseries de cabaret; on était brave sans l'écrire sur son chapeau ; les confesseurs et les dévotes avaient abandonné la place aux roués et aux coquines. Qui oserait le dire ? nous autres, enfants des sans-culottes de 1792

Digitized by Google

et des soldats de Napoléon, nous serions dignes de vivre sous la Régence. C'est le même cœur, ce serait le même esprit si nous en avions assez, mais ce n'est plus le même masque. Voyez plutôt, même pour les idées : à la mort de Louis XIV ne crut-on pas un moment à une rénovation sociale? Le peuple ne fit-il pas à Louis XIV mort ce que nous avons fait à Charles X vivant? Louis XIV fut chassé, pour ainsi dire, à coups de pied et jusque dans l'église de Saint-Denis ; la France, après avoir payé assez cher ses années de victoire, s'abandonnait aux prêtres toute humiliée et toute garrottée par ses voisins; le roi mort, une révolution éclata dans l'esprit du peuple ; les Saint-Simon et les Fourier du temps voulurent relever la France, mais ce ne fut qu'un rêve, un enthousiasme d'un instant. La France demeura couchée dans ses fers, le peuple dans sa misère, l'esprit humain dans ses langes. Le duc d'Orléans apparut alors, se moquant de la nation, lui riant au nez sans vergogne, l'enivrant des fumées de ses orgies. Les plus franches figures qui se détachent avec la sienne de ce vif tableau de la Régence, sont celles du cardinal Dubois, du duc de Richelieu, de la Phalaris et de la Parabère. On aurait toute l'histoire du temps en étudiant ces portraits.

La mère du duc d'Orléans avait imaginé une bien jolie histoire pour peindre, par pressentiment sans doute, la vie de son fils : elle contait que toutes les fées avaient été conviées à ses couches, qu'elles y étaient venues secouer sur le berceau la baguette enchantée, qu'elles avaient chacune doué son fils d'un talent, si bien qu'il les avait tous. Mais, par malheur, comme il arrive toujours dans les contes, on avait oublié une vieille fée, depuis longtemps disparue du monde qui ne se souve-

Digitized by Google

nait plus d'elle. Piquée de l'oubli, elle vint appuyée sur son petit bâton ; mais quand elle arriva, toutes les fées avaient fait chacune leur don à l'enfant. Dépitée de plus en plus et voulant se venger, elle le doua du fâcheux privilége de rendre nuls tous les talents qu'il avait reçus des autres fées. Elle fit plus, ajouta un jour madame de Parabère après avoir écouté l'histoire maternelle, elle accola un vice à chaque vertu : voilà pourquoi le duc fut plus tard si aimable dans ses vices.

Quel charmant maître d'école pour Louis XV, que ce régent plein d'esprit et de gaieté, surnommé Philippe le Débonnaire, qui était né, suivant Voltaire, *pour les beaux-arts et pour la volupté ;* qui donnait au poëte Dufresny dix mille louis, parce qu'il descendait comme lui de Henri IV ; qui gouvernait le soir à la fin du souper avec ses amis et ses maîtresses quand il n'avait plus rien à dire ni rien à faire ; ce joyeux régent, dont toute la vie fut un éclat de rire, qui mourut sans souci de la mort, dans les bras de la belle Phalaris, « son confesseur ordinaire, » disent les chansons du temps.

L'amour surprit Louis XV, un matin d'avril, sur le cœur attiédi de madame de Parabère, amour presque maternel, amour presque filial, mais pourtant traversé d'un rayon trop ardent. L'amour des adolescents est comme le ciel d'avril : tantôt c'est le ciel le plus pur, tantôt les giboulées s'étendent partout. L'amour des femmes à leur déclin a, comme la rose qui se fane, comme le soleil qui se couche, un parfum plus attrayant, un regard plus tendre : le roi de treize ans s'enivra au déclin de madame de Parabère qui l'accueillait sans crainte, en soupirant un peu sur son cœur apaisé, mais plein de souvenirs.

Cet amour n'empêcha pas Louis XV de pleurer d'ef-

Digitized by Google

froi en apprenant l'arrivée d'une princesse qu'il lui fallait épouser. C'était aller trop vite pour un adolescent. Le vieux cardinal de Fleury fut si inquiet pour l'honneur de son roi, qu'il imagina (le cardinal de Fleury pouvait seul imaginer cela) d'accrocher dans la chambre du jeune prince douze jolis tableaux dans le goût du temps : comme *l'Amour naissant, la Recherche, la Fleur ravie,* le tout orné de vers à l'avenant de l'abbé de Chaulieu :

J'ai savouré la fraîcheur
De ses lèvres demi-closes ;
Sa bouche avait la couleur
Et le doux parfum des roses.

Voyez à quoi s'amusaient alors les abbés et les cardinaux !

Je ne raconterai pas toutes les folles amours de Louis XV. Les jolies histoires galantes de la dynastie des cotillons ont été mille fois dévoilées. Pourquoi redire encore comment madame de Mailly, madame de Vintimile, la duchesse de Châteauroux, la marquise de Pompadour, la comtesse Dubarry ont fait fleurir et refleurir tous les âges de ce poëte aimable qui leur abandonnait son hochet royal avec tant de bonheur et d'insouciance ? Pourquoi retracer dans ce tableau si connu, autour de ces charmantes figures, ces mille femmes des plus belles, complaisamment groupées pour les plaisirs de Louis XV, pour les distractions du roi de France ? On a trop abusé des chroniques scandaleuses des résidences royales ; je résiste à l'attrait du récit des soupers de Choisy et des matinées de Trianon.

Au milieu de tous ces plaisirs, le roi s'ennuyait. Il

Digitized by Google

semble que Louis XV n'ait eu rien autre chose à faire qu'à s'ennuyer. Un jour, le duc de Choiseul lui dit après une longue divagation politique : « Le peuple souffre, sire. » Il répondit nonchalamment : « *Je m'ennuie.* »

Louis XV a trouvé de nobles distractions dans ses guerres d'Alsace et de Flandres. La gloire avait tenté de l'arracher à la volupté. A Fontenoy, la gloire marchait à côté de lui ; mais madame de Pompadour marchait de l'autre côté : bientôt la gloire fut vaincue à jamais. A la guerre comme à la cour, c'était un poëte qui s'amusait gaiement du spectacle à côté de sa maîtresse ; il regardait faire tout en baisant la main de madame de Châteauroux ou de madame de Pompadour. Il manquait d'ardeur, mais il ne manquait pas de bravoure ; il eut même des mouvements de grandeur. Ainsi à Metz, presque mourant, il dit au comte d'Argenson : « Écrivez de ma part au maréchal de Noailles que pendant qu'on portait Louis XIII au tombeau, le prince de Condé gagna une bataille. »

Après la paix d'Aix-la-Chapelle, les gazettes commençaient leurs divagations, l'Encyclopédie s'élevait à grand bruit, le parlement et le clergé s'agitaient de toutes leurs forces. Que de brochures et que d'épigrammes ! Au milieu de tous ces bruits, la politique commençait à bégayer, la liberté parlait de temps en temps. Aussi le roi disait-il : « Mieux vaut encore les éclats du tonnerre (il voulait parler de la guerre) que tous ces grincements de plumes. » C'est mal à propos qu'on l'a accusé de ne pas aimer les gens de lettres, il n'aima pas les raisonneurs qui voulaient gouverner la France, mais il fit du bien à tous ceux qui se contentaient de chanter. A propos des raisonneurs, il s'écriait : « Ah ! que je prends en pitié ces menteurs de bonne foi. »

Digitized by Google

Pour consoler Louis XV de son ignorance, le régent lui avait dit souvent qu'une demi-douzaine de vérités surnageaient depuis le déluge sur une mer de mensonges.

Il fut bien l'image de son temps : il se reposait du labeur de Louis XIV, la poésie se reposa des chefs-d'œuvre du grand siècle. Louis XV jouait avec la royauté, les poëtes jouaient avec la poésie. L'Académie française était pour la première fois dans l'ombre. Comme disait Piron, ils sont là quarante qui ont de l'esprit comme quatre.

Alors, au lieu de s'indigner, on chantait. Il n'y avait plus de satire, ou plutôt la satire ne sachant où aller, s'était réfugiée dans la chanson. Que de chansons contre les jansénistes, les convulsionnaires, les jésuites, les *ministres de la folie, la dynastie des cotillons, le roi bien aimé!* Enfin, comme dit plus tard Camille Desmoulins, la France se lassa de chanter.

Sous Louis XV, rien n'était pris au sérieux, pas même la mort, en dépit des récollets, des mandements et de l'extrême-onction. Un exemple entre mille : Rameau, à ses derniers moments, ennuyé des péroraisons du curé de Saint-Eustache, s'écria tout en colère : « Que diable venez-vous me chanter là, monsieur le curé ? vous avez la voix fausse. »

Dès les premiers jours, ou plutôt les premières nuits de la Régence, l'esprit français ne brillait plus qu'aux dépens du cœur et du bon sens. Tout le monde avait de cet esprit-là ; c'était l'épidémie des Abdérites ; grandes dames, bourgeoises, soubrettes, toutes étaient des femmes d'esprit ; demandez aux comédies de Marivaux. Or, quand les femmes se mêlent d'avoir de l'esprit, le royaume est en danger ; les beaux sentiments s'effacent sous les beaux mots : celle-ci donnerait sa candeur

Digitized by Google

pour une saillie ; celle-là donnerait sa vertu pour une épigramme. L'esprit qui ne va pas au cœur est un hôte terrible qui nous ravage et qui nous perd : Dieu sait les dégâts qu'il faisait en ce beau temps. La galanterie toute délicate qui avait fleuri à la cour de Diane de Poitiers s'était flétrie dans les feuillets délaissés des *Cyrus* et des *Clélies*. La galanterie qui fleurissait sous les regards de la Parabère et de la Pompadour était digne des amours de Crébillon le gai. Le mot amour ne voulait plus dire passion, espérance, souvenir ; il devenait tout au plus le synonyme d'intrigue. Pas un madrigal où il n'y eût un trait malin sous la louange ; on riait de tout, mais surtout des derniers accents du cœur ; à peine si l'on était de bonne foi avec soi-même. J'oubliais : les plus délicats avaient gardé quelque ressouvenir du vieux temps ; comme les chevaliers qui portaient la livrée de leur dame, certains petits-maîtres se poudraient au même parfum que leur beauté ; aussi les curieuses découvraient les nouvelles intrigues à tel ou tel parfum. Une confidence amoureuse débutait souvent par : Vous ne savez pas? le duc a mis de la poudre de Chypre ; la marquise aime l'ambre ; l'abbé se poudre à la maréchale. Pour se donner des grands airs d'hommes à bonnes fortunes, on voyait des petits-maîtres varier chaque jour de parfum. Ils n'avaient pas toujours les maîtresses qu'ils affichaient ainsi ; en amour le rêve est déjà beaucoup. Pour ce seul rêve, que de comédies ridicules on jouait ! L'un faisait atteler ses chevaux pour un rendez-vous mystérieux ; une heure après, il rentrait à pied, en silence, par la petite porte ; il regagnait sa chambre à coucher par l'escalier dérobé ; il mangeait paisiblement un poulet à son petit couvert, pendant que son équipage scandalisait tout

Digitized by Google

le quartier, au coin d'une rue où demeurait une beauté à la mode. Un autre allait souper seul à sa petite maison et y faisait tirer des fusées pour annoncer à ses voisins sa bonne fortune. Pour les femmes, faut-il le dire, elles cherchaient aussi de ces tristes mensonges; elles se vantaient naïvement d'*attacher à leur char* tel étourdi charmant qui passait pour n'aimer que les belles femmes. Celle qui avait eu trois amants se piquait de philosophie; c'était pousser la philosophie un peu loin. Un disciple de Newton écrivait à un lord de ses amis, en 1745 : « Je retourne avec joie dans un pays où le bel air et le bel usage n'obligent pas un homme de quitter une femme qui a le défaut d'être la sienne, pour vivre avec une autre dont l'unique mérite est d'avoir été celle de tout le monde. »

Cette singulière galanterie avait donc endormi les cœurs; on babillait avec éclat, on parait son esprit de toute espèce de clinquant, on ornait sa parole d'un jargon étranger, mais on oubliait son cœur. Je vous le demande, les romans de Crébillon le gai et de ses écoliers étaient-ils faits pour cultiver le cœur? Aussi le diable sait comment les femmes passaient leur temps. Si on allait à l'église, ce n'était pas pour Dieu. Le plus souvent on se levait sur le soir, on mettait des paniers — quelquefois on avait sa raison pour cela; — on se barbouillait de rouge et de mouches — dans ce temps-là on ne laissait plus de place pour la honte; — enfin on portait des robes ouvertes et des robes à queue. Et après avoir perdu trois heures à se poudrer et à rire de son mari, on allait voir quelque prédicateur ou quelque parade *à la mode*. Des deux côtés on s'écriait : « Ah! zevalier, que c'est zoli! » (la lettre z s'employait à tout propos : en la gazouillant, la bouche

Digitized by Google

fait une si jolie moue souriante!); on allait ensuite à quelque drame lugubre comme l'exécution de Damiens, et on s'écriait — témoin madame de Préandeau — pendant qu'on écartelait le criminel : « Ah ! les pauvres zevaux, que ze les plains ! »

On allait souper par-dessus tout cela dans les petites maisons. Écoutez un Larochefoucault du temps : « Rien de plus délicieux aujourd'hui que les petits soupers dans les petites maisons. Tout ce que les poëtes se plaisent à raconter des lieux consacrés à l'Amour et sa mère, n'approche pas des plaisirs qu'offrent ces lieux enchanteurs. Ce n'est plus dans les bosquets de Paphos ou d'Idalie qu'on doit chercher la volupté. Nos petites maisons, voilà les temples de la déesse d'Amathonte ! c'est là qu'elle a des autels, des prêtresses et des victimes. »

Alors pour être un homme à la mode, il fallait commencer par être ridicule. Les modes changent en France, les ridicules demeurent. Que de jeunes incroyables de 1850 qui se reconnaîtront dans la vie d'un incroyable de 1750 ! « *Du 1er novembre :* Je suis à la campagne parce qu'il n'est pas de bon air de rester à la ville pendant les fêtes. On me croit en partie avec la jeune *Géliante ;* la vérité est que je suis seul dans un donjon où je m'ennuie à périr. » « *Du 3 novembre :* Je reviens à Paris et je répands le bruit que je me suis délicieusement amusé. La présidente m'a fait des *mines ;* j'ai fait sa partie ; j'ai perdu, en dépit du plus beau jeu du monde ; je lui ai baisé la main, elle a souri. » « *Du 11 novembre :* J'ai rencontré au Palais-Royal le petit conseiller*** ; il fallait soutenir ma réputation vis-à-vis de lui, je l'ai fait aux dépens de toutes les femmes qui décoraient cette délicieuse promenade. Célise passa en se

Digitized by Google

cachant le visage de son éventail. Voyez-vous, dis-je, elle se cache; c'est par souvenir. Je suis heureux de voir que les femmes n'ont point encore étouffé la voix de la pudeur. »

Quoi qu'en disent les héroïdes de Dorat et de Colardeau, les épîtres amoureuses n'étaient rien moins qu'élégiaques. Le duc de Richelieu répondait en consolation à une jeune vicomtesse qu'il avait délaissée : « Madame, ne pleurez pas tant, vous êtes faite pour égayer quelque marmiton de votre hôtel; je vous conseille de ne pas perdre de temps, car l'amour passe avec le temps. »

L'amour se métamorphose souvent en France : tantôt c'est un rêveur — il y a rêveur et rêveur, le rêveur des bords du Lignon et le rêveur des bords du lac Léman —; tantôt c'est un petit-maître comme Boufflers ou Dorat ; c'est un berger qui joue de la cornemuse ; c'est une précieuse ridicule, comme mademoiselle de Scudéry, qui ouvre aux désœuvrés *son cercle* (le salon), *son alcôve* (la chambre à coucher), *son réduit* (le boudoir) ; enfin il ne se passe pas un demi-siècle, sans que l'amour change de caractère. Or, jamais l'amour ne fut si loin de lui-même qu'en 1750 ; c'était à faire regretter les bureaux d'esprit et bureaux de modes de mademoiselle de Scudéry; ces assauts d'épigrammes précieuses et de madrigaux alambiqués où l'on finissait toujours par ne pas s'entendre, mais où les choses se passaient en tout bien, tout honneur, le long de la *carte de Tendre*.

L'art, en 1750, n'était plus qu'un jeu comme l'amour; c'était un ramage et un gazouillement. Demandez aux faiseurs d'ariettes, que de ragoût il leur fallait; aux faiseurs de pastels, que de roses sur les joues ; aux faiseurs de petits vers, que de bouquets artificiels, que

Digitized by Google

de rimes à Cypris et que de voyages à Cythère. L'art, sacrifiant ses majestueuses beautés, s'était, à la queue de madame de Parabère, fardé, musqué, moucheté, dentellé, enrubané. De là tous ces bouquets à Chloris, ces Grâces, en blancs déshabillés, ces madrigaux licencieux, ces petits airs sans façon de petits opéras, ces Cupidons qui ont des roses jusque sur leurs flambeaux. Un jour cependant on fut si loin, en France, de la nature et de toutes les vertus, que la poésie et la peinture, comme par un chaste souvenir du premier âge, ou peut-être pour voiler un peu dans l'histoire les jolis scandales du temps, chantèrent et peignirent le beau ciel de l'innocence : l'idylle refleurit; mais, malgré les purs rayons et les fraîches rosées qui lui vinrent d'Allemagne, elle refleurit mal. Le souffle dépensé dans le plaisir manquait pour la poésie.

Je ne parle ni de Voltaire, ni des philosophes ; ceux-là appartiennent au XVIIIe siècle, mais non au règne de Louis XV ; ceux-là n'ont point vécu dans le climat de la cour ; ils appartiennent à la France de tous les temps, ils sont en dehors de la France de Louis XV. Dans la France de Louis XV, quand un poëte venu des champs avec la grandeur et la force, trop fier pour se faire le bouffon des petites débauches de boudoir, s'élevait sur son indignation, comme sur une montagne, au-dessus de toute cette génération malade, il n'avait pour asile que la misère ou l'exil, s'appelât-il Gilbert ou Jean-Jacques.

La France de Louis XV c'était Versailles. Versailles! c'était un carnaval sans fin : les évêques s'y déguisaient en mousquetaires, les grandes dames en filles de joie, les grands seigneurs en laquais ; mais était-ce bien là des déguisements? Ce carnaval de la royauté et de la

Digitized by Google

noblesse a eu son carême comme tous les carnavals de la terre : le 14 juillet 1789, royauté et noblesse se sont couverts le front de cendres.

L'atmosphère de Versailles en chassait toutes les grandes choses. En franchissant le seuil du château, les hommes déposaient leurs dignités, les femmes leurs vertus. Louis XV, suivant la maxime du duc de Richelieu, son moraliste en matière de galanterie, était le plus gaiement du monde « le mari de toutes les femmes, hormis de la sienne. » Voilà à ce propos des petits vers du roi, dignes en tous points des petits vers de Voltaire. On chantait d'Adam dans un souper, Louis XV tourna ainsi son couplet :

Il n'eut qu'une femme avec lui,
Encor c'était la sienne !
Ici je vois celles d'autrui
Et ne vois pas la mienne !

Que de reines d'un jour et que de reines d'une nuit ! La France n'avait point assez de duchesses et de marquises pour ces profanations. Il fallait que le ministre des plaisirs du roi, — il se trouvait alors un pareil ministère, — descendît au fond du bourbier pour y pêcher des perles.

Le château de Versailles avait de l'écho. Le scandale étant la mode du règne, le scandale éclatait dans les châteaux, jusqu'au fond des couvents. Que de jeunes seigneurs qui avaient leur Parc-aux-Cerfs ! que de jeunes religieuses qui copiaient la charmante et romanesque Louise d'Orléans ! Dans la chapelle, l'orgue, accoutumé aux chants tristes et graves, ne résonnait plus que pour Armide ou Orphée ; un bouffe italien mêlait

Digitized by Google

sa voix toute mondaine aux voix des jeunes vierges. Dans l'oratoire, la peinture venait sans façon s'installer avec armes et bagages mythologiques ; l'abbé de Chaulieu coudoyait, avec tout son laisser-aller, *la Bible* et l'*Imitation de Jésus-Christ*.

Le souffle fatal, parti de Versailles, passait en France sur tous les beaux sentiments, comme l'orage sur les fleurs et sur les moissons : héroïsme, grandeur, vertu, religion, tout s'altérait, tout succombait, tout s'effaçait. La religion expirait dans les débats de l'Église et dans les sanglantes parades des convulsionnaires. La vertu n'était plus qu'un vêtement ridicule dont les nobles dames craignaient de s'affubler. La grandeur, chassée de la cour, des châteaux et des églises, la grandeur qui ne peut mourir en France, s'était cachée, en attendant des temps meilleurs, au fond des provinces, dans la boutique de l'artisan, sous le chaume du laboureur, d'où, plus tard, à l'heure du danger, on la vit tant de fois sortir pour dominer à la tribune et commander aux armées. Enfin l'héroïsme, le vieil héroïsme français, descendu du champ de bataille dans les boudoirs musqués, s'énervait en frivoles distractions et en frivoles estocades. Les colonels faisaient de la tapisserie. « Tous ces guerriers-là sont des brins de muguet, » disait M. de Coigny. L'épée servait, non plus à venger l'honneur offensé, mais à défendre le petit sourire et le petit chien d'une marquise. Et pendant qu'on vengeait un chien à coups d'épée, on se vengeait dans les camps à coups de bâton. Les héritiers de Turenne et de Condé s'en allaient à la guerre par distraction, non plus animés du noble amour de la France. Aussi les ennemis qui battaient les Français trouvaient sur le camp de bataille, à défaut de ces braves capitaines qui ont reparu plus

Digitized by Google

tard, des comédiens, des perroquets, des parasols, des perruques, de la poudre, des parfums et tout l'attirail des petites-maîtresses. Voilà pourquoi le roi de Prusse nous battait à Rosbach ; voilà pourquoi la guerre de sept ans fut si humiliante pour la France.

La cour de France avait été jusque-là le grand théâtre du pays ; c'était là surtout que se représentait le drame politique et humain. Mais sous Louis XV, le drame se transforme en parades : autant valent celles de la foire. Les spectateurs, jusque-là silencieux, commencent à siffler et à s'agiter. Le lieu de la scène se déplace, le drame continue parmi les spectateurs ; l'ancien théâtre devient une antichambre et une garde-robe ; sans le cardinal de Bernis et le duc de Richelieu, madame de Pompadour et madame Dubarry, on n'en parlerait plus.

On respectait moins que jamais le caractère national, on s'efforçait d'être Anglais à la cour, Prussien à l'armée ; on ne voulait être Français nulle part. Tout le monde changeait de rôle : les hommes d'État faisaient des petits vers, les poëtes faisaient de la politique, l'aristocratie descendait chez les banquiers et les fermiers généraux, les grands seigneurs se métamorphosaient en petits abbés et en laboureurs. Tout se décomposait : la chimie que le XVIIIe siècle a créée est le symbole du XVIIIe siècle. Les prêtres prêchaient au nom du législateur des chrétiens, les magistrats riaient de la majesté bourgeoise de leurs aïeux, les ministres jouaient comme des écoliers avec le pouvoir, et le pouvoir tomba, de main en main, jusqu'à celle du peuple.

Dans son oisiveté insouciante, Louis XV laissa aux idées le temps de faire leur chemin. On écoutait en paix venir la liberté. La liberté qui avait tant de fois en

Digitized by Google

vain mis un pied en France, trouvait enfin les avenues favorables. Ainsi Louis XV faisait autant pour la liberté que toute l'armée des philosophes.

Il était majestueux, mais il n'aimait point la majesté. Rien ne l'importunait comme les grandes fêtes de la cour où il lui fallait jouer encore la comédie de la royauté. Il aimait la solitude et le silence. « Enfin, disait-il à chaque retour à Trianon, me voilà retiré du monde. » A peine s'il voulait savoir ce qui se passait au delà du parc. « Que messieurs les ministres se battent à coups de clergé et de parlement, que les Parisiens fassent des chansons sur toutes choses, même sur la marquise, cela m'est égal en vérité ; j'ai déposé le sceptre à la porte ou plutôt à vos pieds, n'est-ce pas, marquise? que votre volonté soit faite. » Et madame de Pompadour, ramassant le sceptre, s'amusait à en tourmenter, au gré de son caprice, le clergé ou le parlement, les Prussiens ou les faiseurs de chansons. Dans l'éclat des fêtes, Louis XV qui s'ennuyait toujours, était froid, sec, taciturne, silencieux ; dans la vie privée, c'était le poëte aimable, amoureusement égayé, animé de cet heureux sourire que La Tour a si bien reproduit. Assez souvent il se laissait aller à faire de l'esprit. Ainsi un jour, ce peintre si grâcieux s'avisa, en faisant le portrait du roi, de parler des affaires de l'État : « Il faut bien le dire, sire, nous n'avons pas de marine. » Louis XV ramena l'artiste à son pastel par cette réponse : « N'avez-vous pas Vernet, monsieur La Tour? » Un autre jour, le comte de Lauraguais parlait devant lui, comme d'une chose des plus graves, de son voyage en Angleterre. « Et qu'avez-vous appris par là, s'il vous plaît? dit le roi. — Sire, j'y ai appris à penser. — Des chevaux, » reprit le roi importuné de cette

Digitized by Google

ostentation. Alors l'esprit français, ne sachant plus que faire, était tombé jusque dans le jeu de mots. M. le marquis de Bièvre écrivait une tragédie, toute en calembours, sur Vercingétorix.

On sait trop qu'à Versailles le roi avait un sérail : *le Parc-aux-Cerfs*. Les chroniqueurs ont écrit là-dessus des histoires scandaleuses où la vérité est perdue sous mille romans. On sait à peu près que les pauvres prisonnières apprenaient à lire dans les contes de La Fontaine et dans les poésies de Chaulieu. Leur chambre était ornée des images les plus profanes, à commencer par celle du roi.

Ainsi Louis XV passait son temps; il ne sortait pas de cette forêt touffue des voluptés terrestres dont parle saint Augustin. On pardonne ces ivresses à Louis XV poëte, mais à Louis XV roi de France ! Quand Bouchardon a fait la statue de Louis XV, il s'est abusé ou il a voulu abuser les spectateurs, en lui jetant sur l'épaule un manteau romain, en posant sur ce front sans pensée la couronne de lauriers, en armant cette main sans force du bâton de l'empire. Il fallait couronner Louis XV avec des roses, armer sa main d'un verre ou d'une ceinture, animer ses lèvres d'un sourire insouciant, lui laisser pour costume sa veste brodée et sa culotte de soie. A coup sûr, si l'artiste eût fait ainsi, les héros de 1792 n'eussent point renversé la statue : ils se fussent contentés de rire.

Mais pourquoi tant médire aujourd'hui de ce règne irréligieux avec tant d'esprit, prodigue avec tant d'insouciance, débraillé avec tant de grâce, de ce joyeux règne habillé de roses fanées et profanées ? Le sang de 1793 n'a-t-il pas lavé tout cela ? Pourquoi s'armer encore contre ce joli demi-siècle où l'on jetait si gaie-

Digitized by Google

ment, si follement et si dédaigneusement son cœur à toutes les voluptés, sa tête à toutes les ivresses, son nom à tous les scandales ! Pourquoi combattre sérieusement ces orgies de grands seigneurs ennuyés, de petits poëtes insouciants, de grandes dames éperdues, de petits abbés désœuvrés ? C'est que, pendant que ces heureux roués s'amusaient si bien, la France, courbée sous le joug et sous la débauche, serait tombée ivre aux pieds des étrangers, si ses enfants les plus obscurs, ceux qu'elle avait épuisés par l'esclavage et par la misère, ne se fussent levés un jour d'indignation pour la sauver de la main égarée des rois et du pied flétrissant des ennemis.

Avant la France d'ailleurs, cette royauté de femmes et de courtisans serait tombée d'elle-même devant le peuple, si le peuple fatigué n'eût, aux clameurs des philosophes, levé son bras de fer pour lui donner le dernier coup. Insultée par les nations voisines, tremblante devant la France qu'elle avait ruinée, sa dernière heure était venue ; la liberté frappait à la porte du Louvre. « N'ouvrez pas », disait cette royauté caduque, endormie dans la volupté. Mais la liberté brisait la porte, la liberté, renversant à son passage toute la cohue des courtisans, jetait sans pitié par les fenêtres le trône de France qui n'était plus qu'un trône d'impures amours.

En recueillant la royauté pleine d'orages, Louis XVI en fut le martyr. Il fallait de la force, il eut de la vertu. A quoi bon la vertu dans la tempête, si ce n'est à bien mourir ! Louis XVI mourut bien : voilà toute sa vie.

Cependant le siècle vieillissait ; il avait commencé comme un joyeux fils de famille qui jette son argent par la fenêtre et son cœur à tout venant. Il rougissait

Digitized by Google

des folies de sa jeunesse, il lui fallait un abri contre le plaisir. Trop rieur encore pour se faire religieux, il aborda la philosophie comme la terre promise ; il balaya du pied ses paillettes et ses oripeaux ; la vérité fut élevée sur l'autel ; elle eut pour temple le théâtre, le roman, l'encyclopédie ; elle eut pour grands prêtres Voltaire, Jean-Jacques, Diderot. Louis XV, qui allait bientôt mourir, survivait à son règne. Il n'était plus même roi par la grâce de Dieu, puisqu'il avait vu succomber la religion sans la défendre. La France, que Louis XIV avait si bien réunie pour mieux dominer, se redispersa en faveur de tous ; il ne resta à Louis XV que le Parc-aux-Cerfs, « l'oreiller de ses débauches, » a dit Châteaubriand. Le peuple, plus que jamais souffrant et misérable, commençait à se plaindre en menaçant ; mais Louis XV n'entendait que les chansons de Versailles. Le commerce succombait sous les entraves ; les impôts dévoraient l'agriculture ; l'industrie naissante, repoussée, cherchait des pays meilleurs ; les courtisans et les prêtres s'abattaient sur la France comme des corbeaux toujours croassants ; l'armée était chassée sur terre et sur mer ; à l'intrigue et à la lâcheté, les titres déshonorants ; au génie et au courage, les honneurs de l'exil et de la Bastille ; enfin, au dehors le mépris, au dedans le mépris, la misère et l'esclavage : voilà le triste fond du tableau de ce joli règne si joyeux et si rose au premier plan. Et que faisait à Louis XV ce dépérissement de la France et cette agonie de la royauté ? il allait mourir et il ne voyait pas au delà de la mort. « Après moi le déluge, » disait Louis XV. Ce fut un déluge de sang.

Digitized by Google

II

MADEMOISELLE DE CAMARGO.

Mademoiselle de Camargo vint au monde presque en dansant. On raconte que Grétry, à peine âgé de quatre ans, était déjà sensible au rhythme musical. Mademoiselle de Camargo dansa beaucoup plus jeune ; elle était dans les bras de sa nourrice, quand les airs mariés d'un violon et d'un hautbois vinrent frapper son oreille. Elle bondit vivement, et, durant tout le temps de la musique, elle dansa, il n'y a pas d'autre mot, en mesure avec beaucoup de gaieté. Il faut dire qu'elle était d'origine espagnole. Elle est née à Bruxelles, le 15 avril 1710, d'une famille noble qui a donné plusieurs cardinaux au sacré collége et qui marque avec éclat dans l'histoire d'Espagne, soit dans l'histoire ecclésiastique, soit dans l'histoire nationale. Elle s'appelait Marie-Anne ; sa mère avait dansé, mais avec les dames de la cour, pour son plaisir et non pour celui des autres. Son père, Ferdinand de Cupis de Camargo, était un franc gentilhomme espagnol, c'est-à-dire pauvre ; il vivait à Bruxelles des miettes de la table du prince de Ligne, sans compter les dettes qu'il faisait. Sa famille, assez nombreuse, s'éleva par la grâce de Dieu ; le père courait les cabarets, se

Digitized by Google

reposant sur cette vérité, qu'il y a un Dieu pour les enfants.

Marianne était si jolie que la princesse de Ligne l'appelait la fille des fées. Légère comme un oiseau, on la voyait bondir et s'envoler dans les charmilles : jamais biche, en matinale gaieté, n'eut des mouvements plus doux et plus capricieux ; jamais daim blessé par le chasseur ne bondit avec plus de force et de grâce. Quand elle eut dix ans, la princesse de Ligne jugea que cette jolie merveille revenait de droit à Paris, Paris, la ville des merveilles, Paris où l'Opéra prodiguait alors mille et mille enchantements. Il fut décidé que mademoiselle de Camargo serait danseuse à l'Opéra ; son père se récria beaucoup. « Danseuse ! la fille d'un gentilhomme, d'un grand d'Espagne ! — Déesse de la danse si vous voulez, » dit, pour l'apaiser, la princesse de Ligne. Il se résigna à faire le voyage de Paris dans un carrosse du prince ; il arriva en grand seigneur chez mademoiselle Prévost que les poëtes du temps chantaient sous le nom de Terpsichore. Elle consentit à donner des leçons à Marianne de Camargo. Trois mois après le départ, M. de Camargo rentrait à Bruxelles avec l'air d'un conquérant : mademoiselle Prévost lui avait prédit que sa fille serait sa gloire et sa fortune.

Après avoir dansé à une fête du prince de Ligne, Marianne de Camargo débuta au théâtre de Bruxelles où, durant plus de trois années, elle régna comme première danseuse. Son vrai théâtre n'était pas là ; malgré son triomphe à Bruxelles, son imagination l'entraînait toujours à Paris ; cependant elle quitta Bruxelles pour Rouen. Enfin, après un assez long séjour dans cette ville, il lui fut permis de débuter à l'Opéra. Ce fut le 5 mai 1726, car le jour fameux de son début n'a

Digitized by Google

point été oublié, qu'elle apparut dans tout l'éclat de ses seize ans sur la première scène du monde. Mademoiselle Prévost, jalouse déjà, peut-être par pressentiment, lui avait conseillé de débuter *dans les Caractères de la Danse,* ce pas presque impossible que les virtuoses renommées osaient à peine aborder dans leurs plus heureux jours. Mademoiselle de Camargo, qui dansait comme une fée, surpassa toutes ses devancières; son triomphe fut si éclatant, que dès le lendemain toutes les modes prirent son nom : coiffures à la Camargo, robes à la Camargo, manchettes à la Camargo. Toutes les dames de la cour imitèrent ses grâces; il en est bien peu qui n'eussent voulu copier jusqu'à sa figure !

Je ne l'ai point dit encore : mademoiselle de Camargo était faite par l'amour et pour l'amour. Elle était belle et jolie tout à la fois. Rien de doux et de passionné comme ses yeux noirs, rien d'enchanteur comme son doux sourire. Lancret, Pater, J. B. Vanloo, tous les peintres alors célèbres, ont voulu reproduire cette tête charmante.

Le second jour où mademoiselle de Camargo parut sur la scène, il y eut vingt duels et des luttes sans nombre aux portes de l'Opéra ; tout le monde voulait entrer. Mademoiselle Prévost, effrayée d'un pareil triomphe, intrigua si bien, que mademoiselle de Camargo fut bientôt contrainte au rôle de figurante. Elle eut beau s'indigner avec ses admirateurs, il fallut qu'elle se résignât à danser dans les espaliers. Mais elle ne tarda pas à se venger avec éclat : un jour qu'elle figurait dans une entrée de démons, Dumoulin, surnommé le diable, ne parut pas pour danser son solo quand les musiciens attaquèrent son entrée. Une inspiration saisit mademoiselle de Camargo : elle quitte les figurantes,

Digitized by Google

s'élance au milieu du théâtre et improvise le pas de Dumoulin, mais avec plus de verve et de caprice. Les applaudissements retentirent dans toute la salle. Mademoiselle Prévost jura de perdre sa jeune rivale; mais, c'en était fait, Terpsichore était détrônée. Mademoiselle de Camargo fut ce jour-là couronnée pour longtemps reine de l'Opéra. Reine absolue, dont le pouvoir était sans bornes, elle osa la première trouver ses jupes trop longues. Ici je laisse parler Grimm : « Cette invention utile, qui met les amateurs en état de juger avec connaissance de cause les jambes des danseuses, pensa alors occasionner un schisme très-dangereux. Les jansénistes du parterre criaient à l'hérésie et au scandale, et ne voulaient pas souffrir les jupes raccourcies; les molinistes, au contraire, soutenaient que cette innovation nous rapprochait de l'esprit de la primitive Église, qui répugnait à voir des gargouillades et des pirouettes embarrassées par la longueur des cotillons. La Sorbonne de l'Opéra fut longtemps en peine d'établir la saine doctrine sur ce point de discipline qui partageait les fidèles. »

M. Ferdinand de Camargo veillait avec une austère sollicitude sur la vertu et sur les appointements de sa fille : il ne sauvait que les appointements. Enivrée par son triomphe, mademoiselle de Camargo écoutait trop volontiers tous les seigneurs de la cour qui envahissaient alors la scène de l'Opéra; il aurait fallu que le roi nommât un historiographe pour raconter toutes les passions de la danseuse. Il fut un temps où tout le monde était amoureux d'elle. On ne jurait que par la Camargo, on ne chantait que la Camargo, on ne rêvait qu'à la Camargo. On n'a pas oublié les madrigaux de Voltaire et des poëtes galants de cette époque galante.

Digitized by Google

Cependant la gloire de mademoiselle de Camargo s'éteignit peu à peu ; comme la mode qui l'avait protégée, elle passa pour ne plus revenir. Quand elle demanda sa retraite, quoiqu'elle n'eût pas quarante ans, nul ne songea à la retenir ; à peine fut-elle regrettée. On ne se demanda même pas où elle était retirée, on ne parla plus d'elle que de loin en loin ; et encore n'en parlait-on que comme d'un souvenir. Elle était devenue un peu dévote et très-charitable. Elle connaissait par leur nom tous les pauvres de son quartier. Elle voyait de temps en temps quelques célébrités d'un autre temps oubliées comme elle.

Dans *les Amusements du Cœur et de l'Esprit*, recueil destiné, comme on sait, à former l'esprit et le cœur, mademoiselle de Camargo est accusée d'avoir eu mille et un amants. Sans m'inscrire en faux contre cette accusation, ne puis-je la combattre en reproduisant dans toute sa simplicité cette histoire, qui dévoile une passion profonde ? On a beau danser à l'Opéra, sourire à des adorateurs sans nombre, vivre follement au jour le jour dans toutes les bruyantes agitations du monde, il est des heures bénies où le cœur, souvent dévasté, refleurit tout d'un coup. L'amour est comme le ciel, qu'on voit bleu jusque dans le ruisseau formé par l'orage ; c'est ainsi que çà et là l'amour se retrouve pur dans un cœur troublé. Mais d'ailleurs, cette passion sérieuse de mademoiselle de Camargo lui est venue dans toute la fraîcheur de la jeunesse.

Un matin, Grimm, Pont-de-Veyle, Duclos, Helvétius, se présentèrent gaiement à l'humble logis de la célèbre danseuse. Elle demeurait alors dans une vieille maison de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Une servante centenaire vint ouvrir. « Nous désirons parler à

Digitized by Google

mademoiselle de Camargo, » dit Helvétius, qui avait beaucoup de peine à tenir son sérieux. La gouvernante les fit tous entrer dans un salon d'un ameublement original et grotesque. Les boiseries étaient couvertes de pastels représentant mademoiselle de Camargo dans toutes ses grâces et dans tous ses rôles. Cependant elle n'ornait point à elle seule le salon : on y voyait un Christ au mont des Oliviers, une Madeleine au Tombeau, une Vierge au Voile, une Vénus à Cythère, les Trois Grâces, des Amours à demi cachés sous les chapelets et les buis bénits, des Madones couvertes de trophées d'opéra.

La déesse du lieu ne se fit pas longtemps attendre : une porte s'ouvrit, une demi-douzaine de chiens de toute espèce se précipitèrent dans le salon ; il faut dire à la louange de mademoiselle de Camargo que ce n'étaient pas des petits chiens. Elle apparut à leur suite portant dans ses bras, en guise de manchon, un chat angora de la plus belle venue. Comme elle ne suivait plus la mode depuis dix ans, elle avait l'air de revenir de l'autre monde. « Vous le voyez, messieurs, dit-elle en montrant ses chiens, voilà toute ma cour aujourd'hui ; mais, en vérité, ces courtisans-là en valent bien d'autres. — Tout beau ! Marquis — A bas ! Duc — Couchez là ! Chevalier — Ne trouvez-vous pas mauvais, messieurs, que je vous reçoive en cette compagnie ? Mais puis-je savoir ?... » Grimm prit la parole. « Vous nous pardonnerez, mademoiselle, cette visite inattendue, quand vous saurez la raison sérieuse qui nous amène. — Me voilà curieuse comme si j'avais vingt ans. Mais hélas ! quand j'avais vingt ans, c'était mon cœur qui était curieux. Aujourd'hui, que l'hiver est venu pour moi, je n'ai plus rien à apprendre de ce côté-là. — Le

Digitized by Google

cœur ne vieillit pas, dit Helvétius en s'inclinant. — C'est une hérésie, monsieur, il n'y a que ceux qui n'ont point aimé qui osent avancer de pareilles maximes. C'est l'amour qui ne vieillit pas, il meurt enfant. Mais le cœur ! — Vous voyez bien, madame, reprit Helvétius, que votre cœur est jeune encore ; ce que vous venez de dire nous prouve assez que vous êtes encore toute pleine de feu et d'inspiration. — Oui, oui, murmura mademoiselle de Camargo en soupirant, vous avez peut-être raison ; mais quand on a des cheveux blancs et des rides profondes, le cœur est un trésor perdu ; c'est une monnaie qui n'a plus cours. » Tout en disant ces mots, elle souleva Marquis par ses deux pattes et le baisa sur la tête. Marquis était un beau chien couchant, porteur d'une belle robe tigrée. « Au moins ceux-là m'aimeront jusqu'à la fin. Mais, à ce qu'il me semble, nous commençons par déraisonner ; est-ce là tout ce que nous avons à dire? Voyons, messieurs, je vous écoute. »

Les visiteurs se regardèrent avec un peu d'embarras, ils semblèrent tous se demander qui d'entre eux prendrait la parole en cette grave circonstance. Pont-de-Veyle se recueillit et débuta par ces mots : « Mademoiselle, tout à l'heure nous déjeunions ; nous déjeunions gaiement, comme font les gens d'esprit ; au lieu de faire passer devant nous, comme autrefois les Égyptiens, des momies, pour nous montrer que la chose du monde la plus précieuse est le temps, nous évoquions toutes les folles images qui ont enchanté notre jeunesse ; ai-je besoin de vous dire que vous ne fûtes pas là moins charmante de ces apparitions ? Qui ne vous a aimée ! qui n'eût voulu vivre une heure avec vous, au prix d'un coup d'épée ? Le bonheur ne se paye jamais

Digitized by Google

trop cher. » Mademoiselle de Camargo interrompit l'orateur. « Ah! de grâce, messieurs, ne m'aveuglez pas par le souvenir de mon temps, ne réveillez pas des passions ensevelies; laissez-moi mourir en paix. Voyez, j'ai des larmes dans les yeux. » Les visiteurs, touchés, regardèrent tous avec une certaine émotion cette pauvre vieille qui avait tant aimé. « C'est étrange, dit Helvétius à son voisin, nous sommes venus ici pour rire, mais nous n'en prenons pas le chemin; et pourtant, rien ne serait plaisant comme cette caricature, s'il n'y avait pas une femme là-dessous. — Continuez, monsieur, dit mademoiselle de Camargo à Pont-de-Veyle. — Il faut bien vous le dire, mademoiselle, l'un de nous, la plus mauvaise tête de la compagnie, on plutôt celui qui avait bu davantage, déclara que de tous vos amants, il était celui que vous aviez le plus aimé. « Propos d'homme qui a trop bu, » lui dit l'un de nous. Mais notre fat vida son verre et soutint son paradoxe. La discussion fut très-animée. On parlait, on buvait, on parlait encore. Quand on eut vidé la dernière bouteille, ne sachant plus ce qu'on disait, sans doute, comme la dispute menaçait de finir par un duel, les plus raisonnables de la compagnie proposèrent de venir vous demander à vous-même lequel de vos amants vous aviez le plus aimé. Est-ce le comte de Melun? Est-ce le duc de Richelieu? Est-ce le marquis de Croismare, le baron de Viomesnil, le vicomte de Jumilhac? Est-ce M. de Beaumont ou M. d'Aubigny? Est-ce un poëte? Est-ce un soldat? Est-ce un abbé? — Chut! chut! dit en souriant mademoiselle de Camargo, ou plutôt prenez le calendrier de la cour. — Ce qui nous importe de savoir n'est pas le nom de ceux qui vous ont aimée; mais, je vous le dis encore, le nom de celui que vous

Digitized by Google

avez le plus aimé. — Vous êtes des fous, dit mademoiselle de Camargo, d'un air triste et d'une voix émue; je ne veux pas vous répondre. Laissons en paix dans leur tombeau nos passions éteintes. Pourquoi exhumer toutes ces charmantes folies, qui ont eu leur jour de fête? — Voyons, dit Grimm à Duclos, ne nous laissons pas attendrir, cela deviendrait un peu trop ridicule. — Mademoiselle de Camargo, dit-il en caressant deux chiens à la fois, quelle est donc l'époque des jupes raccourcies? car c'est encore là un des points de notre dispute philosophique. »

La vieille danseuse ne répondit pas. Tout à coup prenant la main de Pont-de-Veyle : « Monsieur, lui dit-elle en se levant, suivez-moi. » Il obéit avec quelque surprise. Elle le conduisit dans sa chambre à coucher; c'était une vraie chiffonnière qui ressemblait fort à la boutique d'une marchande à la toilette; tout y était en désordre; on voyait bien que les chiens y tenaient beaucoup de place. Mademoiselle de Camargo s'arrêta devant une petite commode en bois de rose, couverte de porcelaines de Saxe plus ou moins ébréchées. Elle ouvrit un petit coffre d'ébène tout en le présentant sous les yeux de Pont-de-Veyle. « Voyez-vous? » dit-elle avec un soupir. Pont-de-Veyle vit une lettre en lambeaux et un bouquet desséché depuis plus d'un demi-siècle; à peine si on pouvait y reconnaître l'espèce des fleurs qui le composaient. « Eh bien? demanda Pont-de-Veyle. — Eh bien! vous ne comprenez pas? — Pas du tout. — Voyez ce portrait. » Elle indiqua du doigt un mauvais portrait à l'huile, couvert de poussière et de toiles d'araignée. « Je commence à comprendre. — Oui, dit-elle, c'est son portrait. Pour moi, je ne le regarde jamais. Il est là bien plus ressemblant, poursui-

Digitized by Google

vit-elle en se frappant le cœur. Un portrait! c'est bon pour ceux qui ne prennent pas le temps de se souvenir. »

Pont-de-Veyle regardait tour à tour, avec beaucoup d'intérêt, la lettre, le bouquet fané et le mauvais portrait. « Avez-vous jamais rencontré cette figure-là? — Jamais. — Mais retournons de l'autre côté. — Non, de grâce, je vous écoute. — N'est-ce pas assez de vous avoir montré le portrait? Vous pouvez maintenant d'un seul mot terminer la dispute, puisque vous avez vu si celui que j'ai le plus aimé ressemble à votre ami... qui avait bu. — Il ne lui ressemble pas le moins du monde. — Eh bien, tout est dit. Je vous pardonne votre visite. Adieu; quand vous déjeunerez avec vos amis, vous prendrez un peu ma défense; vous leur direz, à tous ces libertins sans pitié, que je me suis sauvée par le cœur, si on peut se sauver par là... Oui, oui, c'est la planche de salut dans le naufrage. »

Disant ces mots, mademoiselle de Camargo s'avança vers la porte du salon. Pont-de-Veyle la suivit en emportant le coffre d'ébène. « Messieurs, dit-il à ses joyeux amis, notre buveur n'était qu'un fat; j'ai vu le portrait du plus aimé de la déesse de céans; maintenant vous allez joindre vos prières aux miennes pour décider mademoiselle de Camargo à nous raconter le roman de son cœur; je n'en connais que la préface, qui est triste et charmante : j'ai vu une lettre, un bouquet et un portrait. — Je ne dirai pas un mot, murmura-t-elle; les femmes sont accusées de ne pouvoir garder un secret; il en est pourtant plus d'un qu'elles ne confient jamais. Un secret amoureux, c'est une rose qui vous embaume le cœur; si on le confie, la rose perd son parfum. — Moi qui vous parle, poursuivit mademoi-

Digitized by Google

selle de Camargo en s'animant, je n'ai gardé cet amour dans toute sa fraîcheur, que parce que je n'en ai jamais rien dit. Il n'y a guère que la Carton et ce vieux malin de Fontenelle qui aient surpris mon secret. Fontenelle dînait souvent chez moi; un jour, me voyant pleurer, il fut si étonné de mes larmes, lui qui ne pleurait jamais, par philosophie, sans doute, qu'il me tourmenta durant plus d'une heure pour avoir le mot de l'énigme. C'était presque une femme, il m'arracha par ses chatteries l'histoire de cette passion. Le croiriez-vous? j'espérais le toucher au cœur, mais c'était parler à un sourd. Après m'avoir écouté sans mot dire jusqu'à la fin, il murmura de sa petite voix éteinte : *C'est joli.* Au moins la Carton pleurait avec moi! C'est bien la peine d'être un poëte et un philosophe, pour ne rien comprendre à ces histoires-là! »

Mademoiselle de Camargo se tut; un profond silence suivit ses paroles, tous les regards s'arrêtaient sur elle. « Parlez, parlez, nous écoutons, dit Helvétius, nous sommes plus dignes de vous entendre que le vieux philosophe qui n'aima que lui-même. — Après tout, reprit-elle, emportée par le charme des souvenirs, c'est une bonne heure à passer; — je parle pour moi, — et les heures bonnes ou mauvaises, il n'en sonnera plus beaucoup dans ma vie; car je sens bien que je m'en vais. Mais je ne sais plus mon commencement; il me passe du feu sous les yeux, je n'y vois plus, tant je suis éblouie : Voyons, j'avais vingt ans... Mais je n'oserai jamais lire à livre ouvert devant tant de monde. — Figurez-vous, mademoiselle de Camargo, dit Helvétius, que vous lisez un roman. — Eh bien, dit-elle, je commence sans plus de façon :

« J'avais vingt ans. Vous savez tous, car cette aven-

Digitized by Google

ture a été un grand scandale, vous savez comment le comte de Melun m'enleva un matin avec ma sœur Sophie. Cette petite folle, qui avait beaucoup d'imagination, m'ayant surprise lisant une lettre du comte où il parlait de son dessein, elle jura sur ses treize ans qu'il faudrait bien qu'on l'enlevât aussi. J'étais loin de croire à une pareille prétention. On se figure toujours que les enfants ne comprennent rien ; mais à l'Opéra et en amour, il n'y a pas d'enfants. Le comte de Melun avait, à force d'argent, gagné notre femme de chambre. J'étais bien coupable ; je savais tout, et je n'avais pas averti mon père ; mais mon père m'ennuyait un peu ; il prêchait dans le désert, c'est-à-dire qu'il me prêchait la vertu. Il me parlait sans cesse de notre gentilhommerie, de notre cousin qui était cardinal, de notre oncle qui était grand inquisiteur. Vanité des vanités ! tout n'était que vanité chez lui, quand, chez moi, tout n'était qu'amour. Je me souciais bien d'être d'une famille illustre ; j'étais belle, on m'adorait, et, ce qui vaut mieux peut-être, j'étais jeune !

« Au milieu de la nuit, voilà que j'entends ma porte qui s'ouvre : c'était le comte de Melun ; je ne dormais pas ; je l'attendais. N'est pas enlevée qui veut. J'allais être enlevée !

« L'amour n'est pas seulement charmant par lui-même, il l'est encore par ses extravagances romanesques. Une passion sans aventures, c'est une maîtresse sans caprices. J'étais assise sur mon lit. — Est-ce toi, Jacqueline ? dis-je, en jouant l'effroi. — C'est moi, dit le comte, en tombant à genoux. — Vous ! monsieur ! Votre lettre n'était donc pas un jeu ? — Mes chevaux sont à deux pas ; il n'y a pas de temps à perdre ; quittez cette triste prison ; mon hôtel, ma fortune, mon

Digitized by Google

cœur, tout cela est à vous ! A cet instant, une lumière brilla à la porte ! — Mon père ! m'écriai-je avec terreur, en me cachant dans mes rideaux. — Tout est perdu ! murmura le comte. C'était Sophie. Je la reconnus bientôt à son pied léger ; elle s'avança, la lumière à la main et en silence, devant le comte. — Ma sœur, me dit-elle, avec un peu de trouble, mais sans trop se déconcerter, me voilà toute prête. Je ne comprenais pas, je la regardais avec surprise, elle était habillée des pieds à la tête. — Que veux-tu dire ? tu es folle ! — Pas du tout, ma sœur, je veux être enlevée comme vous. Le comte de Melun ne put s'empêcher de rire. — Mademoiselle, lui dit-il, vous oubliez vos poupées et vos polichinelles. — Monsieur, répondit-elle avec dignité, j'ai treize ans, ce n'est pas d'hier que j'ai débuté à l'Opéra, je joue mon rôle dans l'enlèvement de Psyché. — A merveille, dit le comte, nous allons vous enlever. Aussi bien, me dit-il à l'oreille, il n'y a que ce moyen de nous délivrer d'elle.

« J'étais fort ennuyée de ce contre-temps qui compliquait trop l'aventure. Mon père pouvait pardonner mon enlèvement, mais celui de Sophie ! J'essayai de la détourner de cette folle tentative : je lui offris mes parures ; elle ne voulut pas entendre raison ; elle déclara que si on ne l'enlevait pas avec moi elle allait avertir mon père et, par là, empêcher l'aventure. — Ne la contrariez pas, dit le comte : avec ces dispositions-là, un peu plus tôt, un peu plus tard, elle sera enlevée. — Eh bien ! partons tous ensemble. » La femme de chambre, qui s'était avancée à pas de loup, nous dit de nous dépêcher, parce qu'elle craignait que le bruit des chevaux, qui piaffaient dans le voisinage, ne réveillât M. de Camargo. Nous partîmes ; le carrosse nous conduisit à

Digitized by Google

l'hôtel du comte, rue de la Culture-Saint-Gervais. Sophie riait et chantait. Le lendemain, j'écrivis à l'Opéra que, par ordonnance du médecin, je ne pouvais danser avant trois semaines. Vous le dirai-je, messieurs, huit jours après, j'allai moi-même avertir mon directeur que je danserais le soir. Ceci, vous le voyez, ne fait pas l'éloge du comte de Melun; mais il est si peu d'hommes, en ce monde, qui soient amusants huit jours de suite! J'aimais le comte, sans doute, mais j'avais besoin de respirer un peu sans lui. Mes yeux cherchaient l'éclat du théâtre; j'ouvrais sans cesse les fenêtres, comme si je devais m'envoler par là.

« Dès que je reparus à l'Opéra, mon père me suivit à la piste et découvrit la retraite de ses filles. Un soir, dans les coulisses, il alla droit au comte et le provoqua. Le comte lui dit avec beaucoup de déférence qu'il n'avait garde de s'exposer à tuer le galant homme qui avait donné le jour à une fille comme moi. Mon pauvre père eut beau établir et prouver seize quartiers, le comte ne se voulut point battre. C'est de ce temps-là que date la fameuse requête que mon père adressa au cardinal de Fleury. Je n'ai point oublié la teneur de cette requête: « Le suppliant expose à monseigneur le cardi-
« nal que le comte de Melun ayant enlevé ses deux fil-
« les la nuit du dix au onze de ce mois de mai 1728, il
« les tient emprisonnées en son hôtel, rue de la Cul-
« ture-Saint-Gervais. Le suppliant ayant pour partie
« une personne de rang, est obligé de recourir aux lé-
« gislateurs; il espère de la bonté du roi qu'il lui fera
« rendre justice et qu'il ordonnera à monseigneur le
« comte de Melun d'épouser la fille aînée du suppliant
« et de doter la cadette. »

« Un père ne pouvait mieux parler. Le cardinal de

Digitized by Google

Fleury s'amusa beaucoup de la requête, et me conseilla pour toute pénitence, un jour que nous soupions ensemble, d'abandonner à mon père mes appointements de l'Opéra. Mais je m'aperçois que je n'avance guère dans mon récit : que voulez-vous ? le commencement est le chapitre où on revient toujours avec le plus de plaisir. Il y avait un an que j'habitais l'hôtel du comte de Melun ; Sophie était retournée chez mon père pour n'y pas rester longtemps ; mais ce n'est pas son histoire que je raconte. Un matin, un cousin du comte arriva à l'hôtel avec beaucoup de fracas : c'était M. de Marteille qui était lieutenant aux armées du roi. Il venait de la guerre ; il s'était distingué à la campagne de Flandre par des actions d'éclat ; il devait passer une saison à Paris dans toutes les folies de son âge. Il nous surprit à déjeuner ; il se mit à table sans façon, sur la prière du comte.

« Au premier abord il ne me séduisit pas ; je lui trouvai l'air un peu fanfaron. Il caressait beaucoup ses moustaches, les plus belles moustaches du monde, et parlait passablement de ses prouesses guerrières. Une visite nous ayant interrompus, le comte passa dans son cabinet et nous laissa en tête-à-tête. La voix de M. de Marteille, jusque-là haute et fière, s'adoucit un peu ; il m'avait regardée en soldat, il me regarda en écolier : — Pardonnez-moi, madame, me dit-il d'une voix troublée, mes allures cavalières ; je n'entends rien aux belles manières, je n'ai point passé à l'école de la galanterie. Ne vous offensez pas de tout ce que je puis dire. — Mais, monsieur, lui dis-je en souriant, vous ne me dites rien. — Ah ! si je savais parler ! mais, en vérité, je serais plus à mon aise en face de toute une armée que devant vos beaux yeux. Le comte est bien

Digitized by Google

heureux d'avoir à combattre une si belle ennemie. Disant ces mots, il me regarda avec une tendresse suppliante, qui contrastait singulièrement avec ses airs de héros. Je ne sais ce que mes yeux lui répondirent. Le comte rentra alors, et la conversation prit un autre tour.

« M. de Marteille accepta, sur les instances de son cousin, un appartement à l'hôtel. Il sortit; je ne le revis que le soir à souper. Il ne savait pas qui j'étais; le comte m'appelait Marianne, et, par hasard peut-être, il ne dit pas un mot à son cousin, de l'Opéra, ni de mes grâces à danser. Au souper, M. de Marteille n'avait plus sa franche gaieté du matin; une légère inquiétude passait sur son front; plus d'une fois je rencontrai son regard attristé. — Égayez donc votre cousin, dis-je au comte. — Je sais bien ce qu'il lui faut, me répondit M. de Melun; je veux demain le conduire à l'Opéra. Vous verrez que dans ce pays perdu il retrouvera sa belle humeur. Je me sentis jalouse sans chercher à me dire pourquoi.

« Le lendemain on représentait le *Triomphe de Bacchus*. J'apparus sur la scène en Ariane, toute couverte de pampre et de fleurs. Je n'ai jamais si mal dansé : j'avais reconnu M. de Marteille parmi les gentilshommes de la maison du roi. Il me regardait avec une sombre attitude. J'espérais lui parler avant la fin du ballet, mais déjà il était parti. Je fus offensée de ce brusque départ. — Quoi! me disais-je, il me voit danser, et voilà de quelle façon il me fait ses compliments. Le lendemain matin, il déjeuna avec nous; il ne me disait pas un mot de la veille; à la fin, ne pouvant réprimer mon impatience : — Eh bien, monsieur de Marteille, lui dis-je d'une voix aigre-douce, vous êtes

Digitized by Google

parti hier de bien bonne heure ; ce n'était guère galant. — Ah! si vous ne dansiez pas! dit-il avec un soupir. C'était la première fois qu'on me parlait ainsi. Craignant d'en avoir trop dit, et pour donner le change à M. de Melun, qui le regardait d'un air étonné, il se mit à parler d'une petite chanteuse sans figure, dont la voix avait beaucoup de fraîcheur.

« Dans l'après-midi, le comte, retenu je ne sais pourquoi, pria son cousin de me conduire au bois en carrosse : il devait nous rejoindre à cheval. L'idée de cette promenade me fit battre le cœur avec violence ; c'était la première fois que j'écoutais battre mon cœur avec plaisir.

« Nous montâmes en carrosse par un beau soleil d'été ; tout me semblait en fête : le ciel, les maisons, les arbres, les chevaux et les passants. Un voile était tombé de mes yeux. Durant quelques minutes, nous gardâmes le plus profond silence : ne sachant quelle figure faire, je m'amusai à faire briller un diamant sous un rayon de soleil qui pénétrait dans le carrosse. M. de Marteille me saisit la main. Nous gardions toujours le silence ; je voulus dégager ma main, il la pressa davantage ; je rougis, il devint pâle. Un cahot vint à propos nous tirer d'embarras ; le cahot m'avait soulevée ; lui me fit tomber sur son cœur. « Monsieur ! lui dis-je en tressaillant. — Ah ! madame, si vous saviez comme je vous aime. » Il me dit ces mots avec une tendresse inexprimable ; c'était l'amour lui-même qui parlait. Je n'eus pas la force de me fâcher ; il reprit ma main et la couvrit de baisers ; il ne me dit plus rien. Je voulais parler, mais je ne savais que dire moi-même. De temps en temps, nos regards se rencontraient ; c'est alors que nous étions éloquents. Que

Digitized by Google

de serments éternels! que de promesses de bonheur!

« Cependant nous arrivâmes au bois; tout à coup, comme saisi d'une idée soudaine, il mit la tête à la portière, et dit quelques mots au cocher. Je compris par la réponse de La Violette qu'il ne voulait pas obéir; mais M. de Marteille ayant parlé de coups de bâton et de cinquante pistoles, le cocher ne répliqua pas. Je ne comprenais guère où il en voulait venir. Après une demi-heure de course rapide, comme je regardais avec une certaine inquiétude de quel côté de la promenade nous étions, il chercha à me distraire en parlant de quelques épisodes de sa vie. Quoique je n'écoutasse pas avec beaucoup de recueillement, je compris que jusque-là j'étais la seule femme qu'il eût aimée. Ils disent tous cela; mais lui, disait la vérité; car lui, parlait avec ses yeux et avec son cœur. Je m'aperçus bientôt que nous n'étions plus dans notre chemin; mais voyez jusqu'où va la faiblesse d'une femme amoureuse : je n'eus point le courage de lui demander pourquoi nous avions changé de route. Nous traversâmes la Seine en bateau entre Sèvres et Saint-Cloud, nous regagnâmes les bois, et, après une heure de traversée, nous arrivâmes à la grille d'un petit parc au bout du village de Velaisy.

« M. de Marteille avait compté sans son hôte. Il croyait ne trouver âme qui vive dans le petit château de son frère; mais depuis la veille son frère était de retour d'un voyage sur les côtes de France. Voyant que le château était habité, M. de Marteille me pria de l'attendre un peu dans le carrosse. Dès qu'il se fut éloigné, le cocher vint à la portière. — Eh bien, madame, me dit-il, nous respirons enfin; m'est avis que nous ferions bien de nous éclipser : comptez sur La Violette, avant

Digitized by Google

deux heures nous serons à l'hôtel. — La Violette, lui dis-je, ouvrez la portière. Je courais un grand danger! La Violette obéit. Maintenant, lui dis-je, quand je fus sur le gazon, vous pouvez partir. Il me regarda avec les yeux d'un vieux philosophe, remonta sur son siége et fit claquer son fouet, mais à peine en route il jugea à propos de rebrousser chemin. —Je ne retourne pas sans madame, car si je retourne seul, je suis bien sûr d'être battu et chassé.— Ma foi ! La Violette, comme il te plaira. A cet instant, je vis revenir le comte. — Tout va pour le mieux, me cria-t-il de loin ; mon frère n'a que deux jours à passer à Paris ; il s'est arrêté ici pour donner des ordres, il veut à toute force voir la Camargo danser ses loures et ses musettes; je lui ai dit qu'elle dansait aujourd'hui ; il va partir à l'instant. Vous allez attendre dans le parc le moment de son départ. Je retourne près de lui, car il faut que je l'embrasse et lui souhaite un bon voyage.

« Une heure après, nous étions installés au château. La Violette demeura à nos ordres avec son carrosse et ses chevaux. Le soir, grande rumeur à l'Opéra. On annonça solennellement au public que mademoiselle de Camargo avait été enlevée. Le comte de Melun, surpris de ne pas nous rencontrer au bois, était allé au théâtre. On le persifla, il jura de se venger ; il chercha partout, il ne retrouva ni ses chevaux, ni son carrosse, ni sa maîtresse. Durant trois mois, l'Opéra fut en deuil ; on mit vingt huissiers sur mes traces; mais nous faisions si peu de bruit dans ce petit château, perdu là-bas dans les bois, que nous n'y fûmes pas découverts. »

Mademoiselle de Camargo était devenue pâle : elle se tut et regarda ses auditeurs comme pour leur dire, par ses regards rallumés à cette flamme céleste qui

Digitized by Google

avait passé sur sa vie : Ah ! comme nous nous sommes aimés pendant ces trois mois !

Elle reprit ainsi : « Cette saison a tenu plus de place dans ma vie que tout le reste du temps. Quand je songe au passé, c'est tout de suite là que je vais. Comment vous raconter tous les détails de notre bonheur ? Quand la destinée nous protége, le bonheur se compose de mille riens charmants, que des cœurs étrangers ne peuvent comprendre. Durant ces trois mois, j'étais heureuse de tout, je voulais vivre à jamais dans cette retraite charmante pour celui que j'aimais mille fois plus que moi-même. Je voulais renoncer à l'Opéra, l'Opéra que M. le comte de Melun n'avait pu me faire oublier pendant huit jours !

« M. de Marteille avait tous les attraits de la vraie passion ; il m'aimait avec une naïveté charmante ; il mettait en jeu sans y penser toutes les séductions de l'amour. Que de paroles tendres ! que de regards passionnés ! que de propos enchanteurs ! Chaque jour était une fête, chaque heure un ravissement. Je n'avais pas le temps de songer au lendemain.

« Nos journées se passaient en promenades, au fond des bois, dans les mille détours du parc. Le soir, je jouais du clavecin et je chantais. Plusieurs fois il m'arriva de danser, mais de danser pour lui. Au milieu d'un pas qui eût fait fureur à l'Opéra, je tombais tout éperdue à ses pieds ; il me relevait, m'appuyait sur son cœur et me pardonnait d'avoir dansé. J'entends toujours sa belle voix qui était de la musique, mais de la musique comme j'en rêve et comme n'en fait pas Rameau... Mais voilà que je ne sais plus ce que je dis. »

Mademoiselle de Camargo se tourna vers Pont-de-Veyle. « Monsieur, lui dit-elle, ouvrez ce coffre, ou

Digitized by Google

plutôt passez-le-moi. » Elle prit le coffre, l'ouvrit et y prit le bouquet. « Mais avant tout, messieurs, il faut que je vous explique pourquoi j'ai gardé ce bouquet. » Disant ces mots elle chercha à respirer l'odeur évanouie du bouquet.

« Un matin, reprit-elle, M. de Marteille m'éveilla de bonne heure. — Adieu ! me dit-il, pâle et tremblant. — Que dites-vous ? m'écriai-je avec effroi. — Hélas ! reprit-il en m'embrassant, je n'ai pas voulu vous avertir plus tôt, mais depuis quinze jours j'ai reçu l'ordre du départ. On va reprendre les hostilités dans les Pays-Bas ; je n'ai plus une heure pour moi ni pour vous ; il faut que je fasse près de quarante lieues aujourd'hui. — Ah ! mon Dieu ! que deviendrai-je ? dis-je en pleurant. Je veux vous suivre. — Mais, ma chère Marianne, je reviendrai. — Vous reviendrez dans un siècle ! Allez, cruel, je serai morte quand vous reviendrez.

« Une heure se passa dans les adieux et dans les larmes ; il fallait partir : il partit.

« Je retournai pleurer dans cette retraite, si charmante la veille. Deux jours après son départ il m'écrivit une lettre bien tendre où il me disait que le lendemain il aurait la consolation de se battre. « J'espère, ajoutait-il, que la campagne ne sera pas longue ; quelques jours de bonne guerre et je retourne à tes pieds. » Que vous dirai-je encore ? Il m'écrivit une seconde fois. »

Mademoiselle de Camargo déploya lentement la lettre en lambeaux. « Cette seconde lettre, la voici :

« Ce 17 octobre.

« Non, je ne reviendrai pas, ma chère maîtresse, je

Digitized by Google

« vais mourir, mais sans peur et sans reproches. Ah! « si vous étiez là, Marianne! Quelle folie! dans un hô- « pital, où, tous tant que nous sommes, nous nous « voyons défigurés et mourants! Quelle idée aussi de « m'élancer en avant quand je ne songeais qu'à te re- « voir. Aussitôt blessé, j'ai demandé au médecin si « j'aurais le temps d'aller jusqu'à Paris : vous n'avez « qu'une heure! m'a-t-il dit sans pitié... On m'a trans- « porté ici avec les autres. Enfin, il faut savoir prendre « tout ce qui vient d'en haut. Je meurs content de t'a- « voir aimée; console-toi; retourne à l'Opéra. Je ne « suis pas jaloux de ceux qui viendront, car t'aimeront- « ils comme moi? Adieu, Marianne, la mort passe et « n'attend pas; je la remercie de m'avoir laissé le « temps de vous dire adieu. A présent, c'est moi qui « vais t'attendre.

« Adieu, adieu, je te sens encore sur mon cœur qui « cesse de battre. »

Après avoir essuyé ses yeux, mademoiselle de Camargo continua ainsi : « Vous dirai-je toute ma douleur, toutes mes larmes, toutes mes angoisses? Hélas! comme il l'avait dit, je retournai à l'Opéra. Je n'ai point oublié M. de Marteille dans le tourbillon de mes folies. Les autres m'ont aimée, je n'ai aimé que M. de Marteille; son souvenir a passé sur mes années comme une bénédiction du ciel. Quand j'ai reparu à l'Opéra, on m'a vue aller à la messe; on s'est amusé de ma dévotion. Ils n'ont pas compris, les philosophes, que j'allais prier Dieu à cause de ce mot de M. de Marteille : « A présent, c'est moi qui vais t'attendre. »

« Quand j'ai quitté le petit château, j'ai cueilli un bouquet dans le parc, croyant cueillir des fleurs qui

Digitized by Google

étaient venues pour lui; avec le bouquet, j'ai emporté le portrait qui est par là. J'avais juré, en sortant de notre chère retraite, d'aller chaque année, à la même saison, cueillir un bouquet dans le parc. Le croiriez-vous? je n'y suis jamais retournée! »

Mademoiselle de Camargo acheva ainsi son histoire.

« Eh bien! mon cher philosophe, dit Helvétius à Duclos en descendant l'escalier, vous venez de lire un livre assez curieux. — Un mauvais livre, répondit Duclos, mais ceux-là seuls font plaisir. »

En avril 1770, le bruit se répandit que mademoiselle Marie-Anne de Camargo venait de mourir en bonne catholique. Ce fut, dit un journal du temps, une grande surprise dans la république des lettres, car depuis plus de vingt ans, on la croyait morte. Son dernier admirateur et son dernier ami, à qui elle avait légué ses chiens et ses chats, la fit enterrer avec une magnificence sans exemple à l'Opéra. « Tout le monde, dit Grimm, admirait cette tenture blanche, symbole de candeur dont les personnes non mariées sont en droit de se servir dans leur cérémonie funèbre. »

Digitized by Google

SOPHIE ARNOULD.

Le XVIIIe siècle a vu s'épanouir en France une folle guirlande de belles filles presque toutes dignes par leur esprit de rappeler les courtisanes de la Grèce. Il s'est trouvé une Aspasie qui a donné des leçons de politique, sinon d'éloquence, à Louis XV, lequel n'était pas tout à fait Socrate ni Périclès; une Laïs, une Léontium, une Phryné, une Thaïs, une Thargélie, qui, sous les noms de Dubarry, de Guimard, de Laguerre, de Gaussin, de Sophie Arnould, enchantaient Versailles et Paris, la cour et le théâtre. Et comme dans l'ancienne Grèce Thaïs trouvait son Aristippe, Léontium son Épicure; — je ne parle pas des disciples, — Phryné son Praxitèle, Thargélie son Xercès; en France, hormis Marion Delorme ou Ninon de Lenclos, la Pompadour ou la Dubarry, toutes ces folles et belles créatures se sont formées sur le théâtre, le théâtre, *l'école des mœurs!*

Les esprits moroses condamnent du même coup, sans les entendre, toutes ces femmes si joyeuses et si tristes, « créatures perverses, indignes du souvenir des hommes; pécheresses sans repentir, mortes dans le péché. » Voilà ce qu'ils disent dans leur indignation, sans une larme de charité pour ces sœurs perdues. Ils ont tort.

Digitized by Google

Je ne viens pas ici me faire le mauvais avocat d'une mauvaise cause. Grâce à Dieu, l'autel de Bacchus est renversé, Cythère est noyée sous les larmes ; le culte du sentiment l'emporte à jamais. La grappe rougit toujours sur la colline ; mais plus que jamais l'âme a des ailes qui l'élèvent dans les splendeurs des cieux. Cependant je ne puis me défendre d'une compassion toute religieuse pour quelques-unes de ces femmes que je rencontre souvent sur mon chemin tout en cherchant l'histoire plus sérieuse du XVIIIe siècle. Comme elles ont pris beaucoup de place au soleil dans leur temps, l'histoire familière, celle qui se complaît aux lettres et aux arts, qui étudie sur la même page les idées et les folies, les figures et les passions, le vrai caractère en un mot, doit un regard à ces figures trop dédaignées. L'historien de bonne foi doit oser aller partout. Rien de ce qui fleurit ou se fane sous le soleil n'est indigne de ses études ; la muse est une vierge éternelle qui traverse le monde sans salir ses pieds blancs. Du reste, ceci n'est rien autre chose qu'un simple portrait au pastel, avec un sourire sur les lèvres, un nuage sur le front, un bouquet de roses sur le corsage.

Sophie Arnould est née à Paris, en plein carnaval de 1740 ; elle est née en l'ancien hôtel Ponthieu, rue Béthisy, dans la chambre à coucher où fut assassiné l'amiral de Coligny et où mourut la belle duchesse de Montbazon. « Je suis venue au monde par une porte célèbre, » disait Sophie Arnould. Très-jeune encore, son esprit, au souvenir des amours de madame de Montbazon et de M. de Rancé, avait pris une certaine teinte romanesque.

Cet ancien hôtel de Ponthieu était devenu un hôtel garni sous la direction du père et de la mère de Sophie

Digitized by Google

Arnould. Ces braves gens avaient cinq enfants; mais grâce à leur bonne volonté et aux revenus de l'hôtel, ces enfants furent élevés avec une sollicitude pieuse et touchante. Sophie Arnould eut des maîtres comme une fille de bonne maison : maître de musique, maître de danse, maître de chant. Elle annonça de bonne heure qu'elle chanterait à séduire tout le monde; jamais sirène antique vantée par les poëtes n'eut dans la voix plus de mélodie et de fraîcheur. Sa mère comprit que cette voix était un trésor. « Nous serons riches comme des princes, disait Sophie Arnould encore enfant; une bonne fée est venue à mon berceau, qui m'a douée de la magie de changer au son de ma voix toute chose en or et en diamants; d'autres vomissent des serpents et des couleuvres, moi je verserai des flots de perles, de rubis et de topazes. »

Sa mère la conduisit dans quelques communautés religieuses, pour chanter les ténèbres. Un jour, au Val-de-Grâce, la princesse de Modène, qui y faisait sa retraite, ayant entendu la voix charmante de Sophie, lui ordonna de venir en son hôtel; la jeune fille avait déjà de la saillie, elle babillait avec la grâce d'un oiseau; elle acheva de séduire la duchesse, qui lui dit en lui donnant un collier : « Allez, allez, belle fille, vous chantez comme un ange, vous avez plus d'esprit qu'un ange : votre fortune est faite. »

Dès ce jour, le nom de Sophie Arnould courut par le monde; on parla de sa grâce, de ses beaux yeux, de ses reparties, mais surtout de sa voix enchanteresse. M. de Fondpertuis, intendant des menus-plaisirs, vint un jour la prendre dans son carrosse pour la conduire chez madame de Pompadour. « Je vous défends de dire un mot, dit la noble courtisane; ne parlez pas, mais

Digitized by Google

chantez. » Sophie chanta, sans se faire prier, des triolets de Philidor ; jamais rossignol ne secoua tant de perles de son gosier, jamais chant printanier ne traversa le bocage avec plus de fraîcheur ; c'était la rosée qui brille au matin sous un rayon de soleil. Madame de Pompadour applaudit avec enthousiasme. « Jeune fille, vous ferez quelque jour une charmante princesse. » Madame Arnould, qui était présente, craignant que sa fille ne jouât un trop grand rôle ici-bas, répondit à la marquise : « Je ne sais, madame, comment vous l'entendez. Ma fille n'a point assez de fortune pour épouser un prince ; d'un autre côté, elle est trop bien élevée pour devenir une princesse de théâtre. »

Cependant, dès ce jour, Sophie Arnould fut dans le chemin de l'Opéra. Pour ne pas trop effrayer la mère, on lui dit d'abord que sa fille n'était inscrite que pour la musique du roi ; mais bientôt Francœur, surintendant de la musique du roi, sollicita Sophie d'entrer à l'Opéra, lui disant qu'elle se devait à la France comme au roi, que tous les cœurs du royaume battraient de plaisir à son chant divin. « Aller à l'Opéra, dit-elle, c'est aller au diable, mais enfin c'est ma destinée. » Nous sommes tous ainsi, nous mettons nos torts, quels qu'ils soient, sur le compte de la destinée. Madame Arnould voulut résister de tout son pouvoir maternel. « Ce n'est point à l'Opéra, c'est au couvent que vous irez, » dit-elle à Sophie en l'enfermant dans sa chambre. Heureusement pour le diable, qui ne perd jamais son droit, que le roi de France daignait alors se mêler des plaisirs du public ; il signa l'ordre de conduire Sophie à l'Opéra par autorité de justice. La pauvre mère ne désespéra point encore de sauver cette vertu déjà si apprivoisée ; elle veilla sur sa vie avec la

Digitized by Google

plus grande sollicitude ; elle l'accompagnait à l'Opéra jusque dans les coulisses : les roués de 1757 avaient beau papillonner autour de la chanteuse, ils n'obtenaient pour toute faveur qu'un regard foudroyant de la mère.

Sophie Arnould débuta à dix-sept ans. Voici comment un gazetier du temps raconte son apparition à l'Opéra : « C'est la comédienne la plus naturelle, la plus onctueuse, la plus charmante qu'on ait encore vue. Elle n'est pas belle, mais elle a tous les attraits de la beauté. Celle-là n'a pas été gâtée par les maîtres ; elle est sortie telle qu'elle est des mains de la nature, aussi son début a été un triomphe. » Le gazetier se trompait : Sophie Arnould avait eu des maîtres, elle en prit d'autres encore. Mademoiselle Fel lui enseigna l'art du chant, mademoiselle Clairon lui enseigna l'art de la comédie.

Quinze jours après son début, Sophie Arnould était adorée de tout Paris ; quand elle devait paraître sur la scène, l'Opéra était envahi. « Je doute, disait Fréron, qu'on se donne tant de peine pour entrer au paradis. » Tous les gentilshommes du temps se disputaient la gloire de jeter à son passage, dans la coulisse, des bouquets à ses pieds. Elle passait avec nonchalance comme si elle eût déjà été habituée à ne marcher que sur des fleurs. Madame Arnould, qui était elle-même une femme d'esprit, disait à ces charmants importuns : « Ne jetez donc pas des épines sur son chemin. » Mais la mère eut beau faire, elle eut beau ouvrir de grands yeux ; l'amour, qui ne voit goutte, se glissa entre elle et sa fille. Parmi les jeunes seigneurs qui s'obstinaient à folâtrer sur les pas de Sophie, le comte de Lauraguais était le plus amoureux ; il voulut que la victoire fût à lui. Il tenta d'a-

Digitized by Google

bord d'enlever la belle dans la coulisse; cette première tentative échoua; comme il avait de l'esprit et qu'il aimait les aventures, il imagina un moyen plus piquant : un soir qu'il soupait avec ses amis, il leur déclara qu'avant quinze jours madame Arnould ne conduirait plus sa fille à l'Opéra. Le lendemain, un jeune poëte de province débarqua sous le nom de Dorval à l'hôtel de Lisieux. Ses bonnes façons et son air timide frappèrent madame Arnould; il lui raconta d'un grand air de naïveté le but de son voyage; il avait laissé en Normandie une mère « qui vous ressemble, madame, » et une sœur « qui ressemble à mademoiselle Sophie, » pour venir chercher fortune à Paris dans les lettres. « Pauvre enfant! s'écria madame Arnould, que n'êtes-vous resté là-bas auprès de votre mère et de votre sœur! — Ne désespérez pas encore, reprit Dorval, j'ai là une tragédie digne d'être jouée par Lekain et Clairon. Ah! que de nuits j'ai passées avec délices autour de cette œuvre de mes vingt ans! Il faut bien vous le dire, madame, ce n'était pas seulement la gloire qui me souriait, c'était aussi l'amour. » Tout en parlant ainsi, Dorval jetait un regard de serpent à Sophie, qui écoutait avec la curiosité du cœur. « Oui, madame, il y a dans mon pays une belle fille brune, piquante, enjouée, faite par l'amour et pour l'amour; je l'aime à la folie. — C'est là une belle folie, murmura la chanteuse, séduite par l'air passionné du nouveau débarqué. — Une belle folie! dit la mère en prenant sa mine sévère; ma fille, je ne vous conseille pas d'y tomber. Pour vous, monsieur, vous êtes bien à plaindre de venir chercher fortune à Paris en compagnie de la poésie et de l'amour : amoureux et poëte, c'est être ruiné deux fois. — Je ne suis pas de votre avis, dit Dorval en regardant Sophie avec pas-

Digitized by Google

sion, n'ai-je pas tous les trésors du cœur sous la main? — C'est assez déraisonner pour aujourd'hui, interrompit madame Arnould. M. Dorval, d'ailleurs, est sans doute fatigué. Voici la clef de sa chambre. — Hélas! pensa Sophie, qui aimait déjà à jouer sur les mots, il emporte la clef de mon cœur. »

L'amour est éternellement condamné à jouer la comédie, à rechercher les masques, les surprises, les mensonges. L'amour qui va droit devant soi, sur la grande route commune, n'arrive jamais, il meurt à moitié chemin; mais l'amour qui va par les sentiers couverts ne manque jamais son coup; il surprend et c'est fini. Les femmes cherchent autre chose que de l'amour dans le cœur des hommes, elles y cherchent de l'esprit. Elles tiennent toujours compte du roman qu'on prépare pour les vaincre; car, pour elles, l'amour est un roman; plus il est embrouillé, plus il les séduit. Le comte de Lauraguais connaissait bien les femmes. Débarquer de Normandie en poëte naïf et spirituel, qui vient chercher la gloire à Paris pour en couronner sa maîtresse, n'était-ce pas débarquer en vrai don Juan auprès d'une comédienne qui voulait d'abord donner son cœur? Il faut le dire à la louange de Sophie Arnould, elle ne remarqua pas le comte de Lauraguais dans les coulisses de l'Opéra, où il arrivait toujours avec le fracas d'un prince héréditaire; elle aima du premier coup Dorval, qui lui apparaissait dans le triste équipage d'un poëte de province.

La conquête fut rapide; au bout d'une semaine, le poëte Dorval enlevait Sophie de l'hôtel de Lisieux. Jamais enlèvement ne fut plus doux et plus passionné: il la porta dans ses bras une demi-heure durant. Il avait donné rendez-vous à son laquais, mais cet homme

Digitized by Google

s'était trompé de rue. Un demi-siècle après, devenu pair de France et duc de Brancas, le comte de Lauraguais racontait avec tout le feu de la jeunesse cet enlèvement romanesque : « C'était Psyché, j'étais Zéphyr; j'avais des ailes, les ailes de l'Amour. Pauvre tourterelle effarée ! elle était si légère sur mon cœur que je craignais de la voir s'envoler. Elle se mit à pleurer. — Que dira ma mère ? — J'ai pour vous une belle rivière de diamants. — Ma pauvre mère ! — J'ai aussi un collier de perles fines. — Qui la consolera ? — A propos, j'oubliais de vous dire que j'ai loué pour vous un petit hôtel, un peu mieux garni que celui de Lisieux. » A cet instant, le comte retrouva son carrosse : le reste va sans dire : voilà pourquoi je ne le dis pas.

Cet événement mit en émoi la cour et la ville ; on plaignit à la fois madame de Lauraguais et Sophie Arnould. On sait que le comte de Lauraguais se moquait de l'opinion comme d'une belle fille en carnaval qui change tous les jours de déguisements. Sophie était déjà à la mode dans le monde des passions profanes. Sa renommée resplendit d'un vif éclat ; on ne l'avait comparée qu'à Orphée, on la compara à Sapho et à Ninon. Comme elle avait de l'à-propos, une grande liberté d'esprit, des grâces folâtres dans le langage, il fut bientôt décidé qu'elle avait recueilli l'héritage de Fontenelle et de Piron ; chacune de ses reparties passa de bouche en bouche depuis Versailles jusqu'à la Courtille. Elle fut célébrée par toute la pléiade des poëtes gazouilleurs du temps. Ce ne fut pas tout pour sa gloire : l'Encyclopédie se donna rendez-vous chez elle pour faire de la philosophie en toute liberté ; il faut dire qu'on soupait chez Sophie Arnould mieux que partout ailleurs. Toute fière de ses succès du monde, elle

Digitized by Google

n'oubliait pas l'Opéra, le vrai théâtre de sa gloire ; elle chantait toujours d'une voix fraîche et mélodieuse, elle jouait, en outre, avec toute la grâce et tout le sentiment d'une grande comédienne. Garrick, dans son voyage à Paris, déclara que mademoiselle Arnould était la seule actrice de l'Opéra qui frappât ses yeux et son cœur.

Malgré toutes les remontrances de la cour, le comte de Lauraguais continuait à vivre avec elle sous le même toit. Madame de Lauraguais, qui était le modèle des femmes sacrifiées, vendait ses diamants pour que son mari fît honneur à sa maison ; mais Dieu sait les diamants qu'il aurait fallu vendre pour soutenir longtemps le luxe de Sophie Arnould ! son hôtel était un palais, son salon un musée, sa toilette une féerie. Au milieu de cette vie si folle et si fastueuse, le croira-t-on? le comte de Lauraguais et mademoiselle Arnould s'aimaient toujours de l'amour le plus tendre.

Quatre années se passèrent ainsi, à la grande surprise des amis du comte et des amies de la chanteuse. Jamais pareil amour ne s'était allumé sur les planches de l'Opéra. Sophie Arnould, on le devine, s'ennuya la première ; pendant une absence du comte, elle décida qu'il était temps de rompre ; elle ne voulut rien garder de lui, elle fit atteler le carrosse, y mit ses bijoux, ses dentelles, ses lettres, tout ce qui lui rappelait son bonheur avec lui : « Va, dit-elle à son laquais, conduis ce carrosse chez madame de Lauraguais; tout ce qui est dedans lui appartient. » Comme le laquais s'en allait, elle le rappela : « Attends, j'oubliais une chose importante. » Elle appela ses femmes : « Qu'on m'apporte les deux enfants du comte. — Ils sont bien à lui, » se dit-elle en se promenant. On apporta les deux enfants,

Digitized by Google

l'un encore au berceau, l'autre bégayant à peine. Elle les embrassa et leur dit adieu. « Tiens, La Prairie, porte ces enfants dans le carrosse et mène-les avec tout le reste. » La Prairie obéit sans mot dire ; il alla tout droit à l'hôtel de Lauraguais, où la comtesse était seule. La pauvre femme accepta les enfants et renvoya les bijoux. On a souvent médit des femmes du XVIIIe siècle ; ce trait ne doit-il pas en absoudre beaucoup ? n'y a-t-il pas bien des femmes aujourd'hui qui garderaient les bijoux et renverraient les enfants ?

Là ne finit point l'amour des deux amants. Après quelques infidélités, ils en revinrent au même point. Le scandale avait été grand dans Paris, il fut plus grand encore à la nouvelle de ce raccommodement. Le comte fit plusieurs voyages; il est entendu que pendant ces absences Sophie Arnould laissa voyager son cœur. « Ah ! cruelle, lui dit le comte au retour, vous avez voyagé plus loin que moi. — Pierre qui roule n'amasse pas de mousse, répondit-elle ; mais, hélas ! mon cœur a amassé bien de l'ennui. Le prince d'Hénin me fera mourir avec ses bouquets, ses madrigaux et ses écus. C'est une vraie pluie d'amour. — Attendez, lui dit le comte, je vais vous délivrer d'un prince si ennuyeux. » Le même jour, — 11 février 1774, — il assembla quatre docteurs de la Faculté de Paris. « C'est une question importante, leur dit-il gravement ; il faut savoir si l'on peut mourir d'ennui. » Après de mûres réflexions, les quatre docteurs se déclarèrent pour l'affirmative. Ils motivèrent leur jugement dans un long préambule; après quoi ils signèrent de la meilleure foi du monde. « Et le remède ? » demanda le comte. Ils décidèrent qu'il fallait distraire le malade, changer son horizon et le délivrer des gens qui l'entouraient. Cette pièce en

Digitized by Google

main, le comte s'en va droit chez un commissaire porter plainte contre le prince d'Hénin, sous prétexte qu'il obsédait mademoiselle Arnould au point de la faire mourir d'ennui. « Je requiers, en conséquence, qu'il soit enjoint au prince de s'abstenir de toute visite chez la chanteuse, jusqu'à ce qu'elle soit hors de la maladie d'ennui dont elle était atteinte, maladie qui la tuerait, selon la décision de la Faculté, ce qui serait un malheur public et un malheur privé. » On devine que cette plaisanterie se termina par un duel. Le prince et le comte se battirent si bien — ou si mal — que le soir même du duel, ils se rencontrèrent ensemble chez Sophie Arnould.

Peu de temps avant la révolution, elle quitta le théâtre, les passions de l'Opéra et les passions du monde pour se retirer à la campagne. Elle imita Voltaire, Choiseul, Boufflers; elle se passionna pour l'agriculture comme la reine Marie-Antoinette; elle eut des vaches et des moutons; elle fit du beurre et du fromage; elle fana son foin et cueillit ses pois.

En pleine révolution, elle vendit sa petite terre pour acheter à Luzarches la maison des pénitents du tiers-ordre de saint François. Comme elle avait toujours de l'esprit, elle fit graver cette inscription sur la porte : *Ite, missa est*. Elle s'occupa de sa mort et de son salut. Cette femme, qui avait, comme Madeleine, jeté son cœur à tous les vents printaniers, profané son âme dans toutes les folles amours, se prépara à la mort avec une certaine volupté claustrale. Au bout du parc, dans le couvent en ruine, elle disposa son tombeau et fit inscrire sur la pierre ce verset de l'Écriture :

Multa remittuntur ei peccata, quia dilexit multum.

Le croirait-on ? les sans-culottes de Luzarches vin-

Digitized by Google

rent la troubler dans sa retraite, la prenant pour une religieuse et pour une ci-devant. Ils firent un matin une visite domiciliaire dans la maison des pénitents : « Mes amis, leur dit-elle, je suis née femme libre, j'ai toujours été une citoyenne très-active et je connais par cœur les droits de l'homme. » Les sans-culottes ne voulurent pas la croire sur parole ; ils allaient la mener en prison, lorsque l'un d'eux aperçut sur une console un buste de marbre : c'était Sophie Arnould dans le rôle d'Iphigénie ; cet homme, trompé sans doute par l'écharpe de la prêtresse, s'imagina que c'était le buste de Marat : C'est une bonne citoyenne, dit-il en saluant le marbre.

Il restait alors à Sophie Arnould trente mille livres de rente et des amis sans nombre. En moins de deux ans, elle perdit sa fortune et ses amis. Elle revint à Paris avec quelques débris sauvés du naufrage ; un mauvais avocat, qui gouvernait son bien, acheva de la ruiner. Elle tomba donc dans uue misère absolue et dans une solitude profonde. Elle alla vainement frapper à la porte de tous ceux qui l'avaient aimée ; elle frappa à bien des portes, mais c'était frapper sur la pierre des tombeaux ; ceux qui l'avaient aimée n'étaient plus là. La prison, l'exil, l'échafaud, les avaient dispersés pour jamais. Elle fut réduite à aller demander assistance chez un perruquier qui l'avait coiffée en ses beaux jours. Cet homme demeurait dans la rue du Petit-Lion. Il lui donna asile, mais dans un triste réduit sans lumière et sans cheminée où la pauvre femme grelottait et s'éteignait. Elle payait cher les grandeurs passées ; certes, Madeleine ne traversa pas une pénitence si austère. Cependant elle chantait encore. « On a entendu, dit un biographe, mêlée aux concerts mystiques des obscurs

Digitized by Google

théophilanthropes, cette voix qui tonnait dans *Armide* et qui soupirait dans *Psyché ;* on a gémi en pensant à l'incertitude des événements et aux mystères de la fatalité. »

Un jour qu'elle était, comme de coutume seule dans sa chambre, grelottant sans se plaindre, ne désespérant pas de son étoile, rebâtissant pour la millième fois le château écroulé des fêtes de sa vie, le perruquier entra chez elle. « Eh bien ! lui dit-elle avec humeur, est-ce qu'on entre ainsi sans se faire annoncer ? — Il est bien l'heure de plaisanter ! dit le perruquier d'un air fâcheux : savez-vous ce qui m'arrive ? Décidément on prend ma perruque pour une enseigne d'auberge ; le comte de T.... est descendu chez moi. — Le pauvre homme ! s'écria Sophie Arnould. — Il arrive incognito d'Allemagne sans un sou vaillant. Dieu merci ! si tous les gens que j'ai coiffés viennent me demander un gîte et du pain, me voilà bien loti. »

Sophie Arnould descendit dans la boutique. « C'est toi ? s'écria le comte de T... en se jetant à son cou. — En vérité, dit-elle, il me semble que je lis un roman. L'exil est donc bien dur, que vous vous résignez à venir dans cette ville toute sanglante où vous n'avez plus d'amis. Croyez-moi, vous allez être plus exilé à Paris que chez le roi de Prusse. — Qu'importe ? dit le comte de T...., n'ai-je pas trouvé un cœur qui se souvient de moi ? » Ils s'embrassèrent encore et jurèrent de ne pas se séparer. Le perruquier logea son nouvel hôte dans un galetas du cinquième étage. Dès que le jour était venu, Sophie Arnould montait chez lui avec une tasse de café à la main ; ils partageaient fraternellement, après quoi ils devisaient du temps passé pour oublier un peu les angoisses du présent. A l'heure du dîner, le perru-

Digitized by Google

quier les priait de descendre dans l'arrière-boutique, où l'on dînait tant bien que mal à la même table. « Je n'ai qu'une table et qu'une soupière, disait ce brave homme, sans quoi je ne prendrais pas la liberté de dîner avec vous ; mais, ajoutait-il avec un certain air malin, autres temps, autres mœurs. »

Il y aurait un curieux chapitre à faire sur cet intérieur de perruquier hébergeant des hôtes illustres. Il y aurait à recueillir plus d'un mot piquant, plus d'une pensée philosophique, plus d'un tableau profondément humain. Il est bien regrettable que Sophie Arnould, qui écrivait des lettres charmantes, n'ait pas raconté en détail son séjour dans la rue du Petit-Lion. On ne sait ce que devint le comte de T..., je n'ai même pu découvrir son vrai nom. Les mémoires disent qu'il avait été dans sa jeunesse « un des plus jolis grapilleurs des espaliers de l'Opéra. »

Sophie Arnould retrouva son étoile avant de mourir. Fouché l'avait aimée ; devenu ministre en 1798, il reçut un matin en audience extraordinaire une femme qui disait avoir de précieuses confidences à lui faire touchant la sûreté de l'État. Il reconnut Sophie Arnould, écouta son histoire avec émotion et décida, séance tenante, qu'une femme qui avait enchanté par sa voix et ses yeux tous les cœurs pendant plus de vingt ans, avait droit à une récompense nationale ; en conséquence, il signa le brevet d'une pension de 2,400 livres et ordonna qu'un appartement lui fût donné à l'hôtel d'Angevilliers. Sophie Arnould, qui, la veille, n'avait plus un seul ami, en vit venir un grand nombre à son nouveau domicile. Tous les poëtes du temps, qui étaient de mauvais poëtes, tous les comédiens, tous les habitués du Caveau, se réunirent chez elle comme dans un autre hôtel

Digitized by Google

Rambouillet. Seulement, au lieu des préciosités du beau langage, on y répandait à pleins verres la gaieté gauloise.

On pourrait, à l'exemple des biographes, citer quelques bons mots de Sophie Arnould ; mais cet esprit n'a pas cours aujourd'hui parmi les honnêtes gens : c'est de l'esprit entre deux vins, comme on disait de l'esprit de Dancourt. Parmi les mots qu'on peut citer à la gloire de cet esprit si gai, si franc et si original, n'oublions pas celui-ci : mademoiselle Guimard avait écrit à Sophie Arnould une lettre d'injures où celle-ci était accusée d'avoir commis sept fois par jour les sept péchés capitaux : elle répliqua ainsi : *Fait double entre nous*. Et elle signa.

Elle a eu pour amants Rulhières et Beaumarchais ; on l'accuse d'avoir souvent emprunté de l'esprit à ses amants ; pourquoi n'accuse-t-on pas aussi ses amants d'avoir quelquefois brillé avec son esprit ?

En 1802, dans la même saison, on enterra sans bruit, sans pompe, sans éclat, trois femmes qui durant près d'un demi-siècle avaient rempli la France de l'éclat de leur beauté, des pompes de leur talent ou du bruit de leurs amours, Sophie Arnould, mademoiselle Clairon et madame Dumesnil. Sophie Arnould se confessant à l'heure de la mort raconta au curé de Saint-Germain-l'Auxerrois toutes ses passions profanes. Comme elle lui parlait des fureurs jalouses du comte de Lauraguais, celui qu'elle avait le plus aimé, le curé lui dit : « Ma pauvre fille, quels mauvais temps vous avez traversés ! — Ah ! s'écria-t-elle avec des larmes dans les yeux, c'était le bon temps ! J'étais si malheureuse ! » Ce trait du cœur, qu'un poëte a recueilli dans ses vers, me console de tous les traits d'esprit de Sophie Arnould.

Digitized by Google

IV

MARIE-ANTOINETTE A TRIANON.

MASCARADE CHAMPÊTRE EN UN ACTE.

AU PETIT TRIANON AU BORD DU LAC.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA REINE MARIE-ANTOINETTE.

Enfin je ne suis plus la reine ; me voilà redevenue une simple femme, la moins orgueilleuse du royaume. Dieu soit béni ! Petits oiseaux, chantez ma joie comme la vôtre. Que vos gazouillements s'élèvent jusqu'au ciel sur le parfum des roses ! Dites à Dieu que les plus beaux jours de ma vie se sont passés dans ce parc, à l'ombre des marronniers touffus, sur ces verdoyantes pelouses, au fond de ces humbles chaumières, dans ces nacelles indolentes ! C'est là seulement que j'ai eu ma part des joies bénies du ciel et de la terre, ma part de soleil et d'amour.

(Elle s'assied au bord de l'eau et penche son front sur sa main.)

Digitized by Google

SCÈNE II.

LA REINE, MADAME DE POLIGNAC.

MADAME DE POLIGNAC. Vous voilà bien pensive, madame!

LA REINE. Ah! c'est vous! A merveille! Savez-vous à quoi je songeais?

MADAME DE POLIGNAC. Au bonheur de vos sujets.

LA REINE. Vous n'y êtes pas; est-ce que j'ai des sujets quand je suis ici? J'étais en train de faire de vieilles déclamations contre le trône.

MADAME DE POLIGNAC. Non pas contre le trône de la beauté et de la grâce.

LA REINE. Contre le trône des rois, la plus triste prison que l'âme puisse rencontrer sur la terre. Autrefois, à Vienne, j'étais libre comme ces bouvreuils qui chantent, aussi je chantais alors! Pourquoi, dans mon aveuglement, me suis-je laissée prendre au trébuchet? Voyez-vous, ma belle duchesse, vous ne saurez jamais dans quelles chaînes je passe ma vie.

MADAME DE POLIGNAC. Des chaînes de fleurs.

LA REINE. Des chaînes de fleurs! Hélas! le premier chaînon est Louis XVI; qui sait comment s'appellera le dernier! Mille fois heureuses sont celles qui viennent au monde dans un berceau d'osier; elles n'ont pas un royaume, mais elles ont leur vie à elles.

MADAME DE POLIGNAC. Nulle n'est maîtresse de sa vie, Dieu seul a la main assez grande pour tout conduire ici-bas.

LA REINE. Ah! si je n'étais pas reine de France, vous

Digitized by Google

verriez comme je vivrais à mon gré. Est-ce que Dieu m'empêcherait de respirer au grand air, de courir sur les montagnes, de cueillir la marguerite et la primevère? Quelle joie d'emporter au ravin son pain de seigle, de boire à la fontaine, de s'asseoir sur la roche! Le pain, l'eau de la fontaine, la roche alpestre, l'air sauvage de la montagne, tout cela serait à moi, tandis que, reine de France, vous le savez, à les entendre tous ces philosophes babillards, le pain que je mange, c'est le pain de mes sujets; l'eau que je bois, c'est la sueur du peuple. Si on me voit sourire, on crie au scandale, sous prétexte qu'il y a de la misère en France. Que me reste-t-il donc, à moi? Croyez-le, je suis plus pauvre que la femme du pâtre; sa misère est bénie du ciel; sa cabane est délabrée, mais n'habite-t-elle pas tout le vallon? n'a-t-elle pas des tentes de verdure que Dieu lui-même entretient? Pour boire au ruisseau, elle n'a pas une coupe d'or, mais il est bien plus doux de boire dans sa main. D'ailleurs le peu qu'elle a est bien à elle, ses plats d'étain, ses rideaux de serge, sa jupe de toile; c'est le fruit de son travail; et moi, je vous le demande, qu'ai-je à moi?

SCÈNE III.

LA REINE, MADAME DE POLIGNAC, LE COMTE D'ARTOIS, puis MADAME DE COIGNY et MADAME D'ADHÉMAR.

LE COMTE D'ARTOIS. Tous les cœurs du royaume, depuis le cœur du roi...

LA REINE. Je vous arrête: où il n'y a rien, la reine perd ses droits.

MADAME DE COIGNY, *survenant*. Eh bien, comment pas-

Digitized by Google

sera-t-on cet après-midi? Serons-nous reçues par Sa Majesté la reine de France et de Navarre, ou par Sa Majesté Jeannette la laitière aux manches retroussées? Aurons-nous la joie de voir ces blanches mains suspendues aux beaux pis des vaches là-bas éparpillées?

LE COMTE D'ARTOIS. Voyons, je suis prêt à tout. Que la reine ordonne et je suis aux pieds de Jeannette.

LA REINE, *souriant*. Relevez-vous, comte.

LE COMTE D'ARTOIS, *qui était resté debout, tombe agenouillé*. J'obéis.

LA REINE, *se tournant vers madame de Coigny*. Que portez-vous donc là, duchesse?

MADAME DE COIGNY. Un cachet; ne voyez-vous pas? C'est une rose accablée de papillons, d'abeilles, de frelons et de demoiselles.

LA REINE, *lisant la devise*. «Voilà ce que c'est que d'être rose.» Donnez-moi ce cachet; de la rose nous ferons une reine.

MADAME DE POLIGNAC. Enfin quelle comédie jouons-nous aujourd'hui? *Les Précieuses ridicules?* Qui est-ce qui sera le public? le roi n'est pas là.

LA COMTESSE D'ADHÉMAR, *bas à la reine*. Le voilà qui vient; c'est bien lui. L'abbé de Vermont l'a reconnu.

LA REINE, *un peu agitée*. En vérité, mesdames, je ne suis pas en train de jouer la comédie à cette heure; je suis en fureur de solitude aujourd'hui. Ce soir peut-être reviendrai-je à nos chères distractions. En attendant, je vais rêver là-bas sous mon saule, le seul arbre que j'aie planté. Ne semblerait-il que j'aie préparé l'ombre de mon tombeau!

LE COMTE D'ARTOIS. La reine a mis un crêpe, je ne dirai pas sur sa couronne, mais sur son cœur. La beauté n'est-elle pas faite pour sourire?

Digitized by Google

MADAME DE POLIGNAC. Il y a des larmes qui sont plus belles que des sourires, n'est-ce pas, madame de Coigny? Vous le savez, vous qui pleurez avec tant d'à-propos!

MADAME DE COIGNY, *d'un air piqué*. Moi, je ne me cache pas pour pleurer.

LA REINE, *avec impatience*. Battez des ailes, jolis oiseaux, allez répandre ailleurs votre gai babil, faites-moi la grâce d'une heure de solitude. La solitude est la conseillère des rois.

LE COMTE D'ARTOIS. La solitude est bonne pour les rois, mais non pour les reines.

LA REINE, *à madame d'Adhémar*. Vous, demeurez là; j'ai à vous parler.

(Le comte, après un profond salut, entraîne madame de Polignac et madame de Coigny vers le grand Trianon.)

SCÈNE IV.

LA REINE, MADAME D'ADHÉMAR.

MADAME D'ADHÉMAR. Enfin! je n'espérais pas vous voir sitôt seule.

LA REINE. Vous dites donc qu'il est là-bas?

MADAME D'ADHÉMAR. Oui, là-bas, avec les jardiniers, à qui il donne une bonne leçon, à ce que dit l'abbé. Voilà toute une semaine qu'il vient passer ici ses heures de promenade. J'étais bien loin de m'en douter, moi qui le croyais toujours en exil. Le pauvre homme! il n'a pas l'air d'un grand seigneur.

LA REINE. C'est pourtant un grand seigneur à sa manière. La plupart des grands seigneurs ne représentent

Digitized by Google

qu'un nom, lui, il représente un homme. Quel homme! Il a grandi dans les passions bonnes et mauvaises : les passions sont les combats du philosophe. Au moins son génie ne sent pas le collége, c'est la fraîcheur d'une vallée perdue. Qu'il est éloquent en face de la nature! si Dieu est son maître, la nature est son école. Il écoute et il chante. C'est la voix des bois et des fontaines; c'est un cœur qui parle et non l'écho d'un livre. Les écrivains du grand siècle sentent tous un peu la poussière stérile de la bibliothèque; dans celui-ci c'est une bonne odeur rustique. Les autres ont des échos d'une jeunesse passée dans les livres, Rousseau a des échos d'une jeunesse passée dans les montagnes. Il rappelle le pâtre, la neige, la pervenche; il vous fait respirer l'air des forêts. Les autres ne vous promènent que dans un jardin royal, sur des allées sablées et tirées au cordeau; au lieu d'entendre les concerts sauvages de la tempête, les hymnes matinales, les chansons du soir, on entend avec eux les sons de la harpe.

MADAME D'ADHÉMAR. J'ai passé et repassé devant lui pour le voir tout à mon aise; il n'est guère apprivoisé; ces jours-ci le chien de M. de Saint-Fargeau se jeta dans ses jambes, et le renvoya sur le bord du chemin; M. de Saint-Fargeau courut à lui tout consterné : « Que puis-je faire pour vous? — Enchaînez votre chien, » ce fut toute sa réponse; ne dirait-on pas Diogène? Quand il m'a vue, il a pris la mine d'un hibou.

LA REINE. D'un hibou qui voit le soleil. C'est votre beauté qui l'a ébloui.

MADAME D'ADHÉMAR. Il me regardait à la dérobée, tout en cherchant à s'éclipser dans les branches.

LA REINE. J'y songe! S'il allait me reconnaître? Heureusement, il ne m'a jamais vue.

Digitized by Google

MADAME D'ADHÉMAR. Mais en vous voyant, madame, comment ne pas reconnaître la reine?

LA REINE. C'est un sauvage, il ne doit regarder les femmes qu'à moitié. Mon costume d'ailleurs n'a rien qui me puisse trahir. Je prendrai un grand air d'insouciance. Vous croyez que les jardiniers parviendront à nous l'amener dans l'enceinte du petit Trianon?

MADAME D'ADHÉMAR. L'abbé de Vermont s'y est pris à merveille : le voyant à la porte, rêvant, sans franchir le seuil, il a demandé aux jardiniers, tout en leur faisant des signes, si le petit Trianon était ouvert aujourd'hui aux étrangers. « Dans une demi-heure, ont répondu les jardiniers. — J'attendrai, a repris l'abbé. — Et moi aussi, a dit le sauvage. » Là-dessus, il s'est approché des jardiniers pour deviser sans façon avec eux. Dans quelques minutes l'abbé va venir; il le suivra sans doute, n'ayant garde toutefois de prendre le même chemin.

LA REINE. Il ne voudra pas venir de ce côté s'il nous voit.

MADAME D'ADHÉMAR. Qui sait? Il ne fuit que les hommes. S'il n'y avait que des femmes ici-bas.— Dieu nous en préserve ! — peut-être serait-il plus sociable.

LA REINE. Mais n'est-ce pas lui que j'entrevois à travers la grille?

MADAME D'ADHÉMAR. Oui, c'est bien là l'homme de la nature et de la vérité.

LA REINE. Vous le voyez? il vient tout en herborisant. Mais voilà que je pâlis et que je rougis!

MADAME D'ADHÉMAR. Vous, devant qui tout le monde pâlit et rougit !

LA REINE. Je ne croyais qu'à la majesté des titres, et je tremble devant la majesté du génie!

MADAME D'ADHÉMAR. Vous voyez qu'il n'a pas peur de

Digitized by Google

nous. On a dû lui dire qu'il rencontrerait peut-être des Génevoises ou des Flamandes.

LA REINE. A merveille. Allons sans façon à sa rencontre et prions-le de nous dire ce qui se fait à Trianon.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTES, JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

MADAME D'ADHÉMAR, *avec un accent allemand*. Voulez-vous, monsieur, nous conduire dans cette retraite? Nous sommes étrangères : qu'est-ce que ce village?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *s'inclinant*. Je suis un étranger moi-même, vivant loin de la cour. Je viens ici pour la nature, qui se montre un peu çà et là, quoi qu'on fasse pour la cacher. Je vous dirais mal ce qui se passe à Trianon.

LA REINE. Les murs de la cour ne sont pas si hauts qu'on ne puisse à loisir regarder par-dessus.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Je passe toujours sans regarder de ce côté-là. Est-ce la peine de lever la tête pour voir la folie des cours, quand on assiste de gré ou de force à la folie des villes? Habillée de soie ou de lin, n'est-ce pas toujours la même folie?

LA REINE. Vous voyez le monde d'un regard désenchanté.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Je vois le monde tel qu'il est. N'est-ce pas notre folie qui nous fait tous aller au dénoûment? Dieu a compté sur notre folie en créant le monde. Aussi, que voit le spectateur? le spectacle de la folie.

LA REINE (*à part*). Il est fou. (*Haut*). Folie, si vous

Digitized by Google

voulez. Qu'importe, si elle nous plaît? Enfin, vous savez sans doute par ouï-dire ce qui se passe ici, à quoi servent ces chaumières, pourquoi ces vaches se pavanent si bien sur les promenoirs de la reine? Tout cela n'est pas un mystère à Paris.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Je vous dirai mal ce que je sais à peine.

LA REINE. Quelle est l'origine...

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Louis XIV avait imaginé le Grand-Trianon pour échapper à Versailles dans ses jours de promenades amoureuses; Louis XV imagina le Petit-Trianon pour échapper au Grand. C'est ici que madame la comtesse Dubarry venait faire porter la queue de sa jupe par un nègre, en attendant *le bon plaisir du roi*. Ce lieu est charmant; pourquoi faut-il y secouer du pied de pareils souvenirs! Heureusement que la reine Marie-Antoinette a répandu ici un parfum de sa grâce et de sa vertu.

LA REINE, *respirant*. Vous avez vu la reine?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Non, je ne l'ai pas vue, mais je l'ai devinée. Elle a eu pour maîtres Marie-Thérèse, Métastase et Gluck; elle sait que le sang des Césars coule dans son cœur. Comment n'aurait-elle pas la noblesse et la dignité, je ne dirai pas d'une reine, mais d'une femme?

LA REINE. Oui, l'abbé Métastase a donné des leçons à Marie-Antoinette. (*Cherchant ses souvenirs d'enfance :*)

Io perdei : l'augusta figlia...

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Grâce à Dieu, la reine n'imite pas madame Dubarry; elle ne traîne pas un nègre à la

Digitized by Google

queue de sa robe ; ce n'est pas pour un amant ennuyé qu'elle vient ici.

LA REINE. Et que vient-elle y faire ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Elle y vient réveiller ses souvenirs d'enfance ; elle y vient oublier les ennuis dorés du trône. Ces mœurs champêtres ont toujours été du goût de la cour : la bergère rêve au bonheur des reines, les reines recherchent le bonheur des bergères. Sous Louis XIV, on avait le même caprice ; lisez les Mémoires de mademoiselle de Montpensier. Pour la Régence, voyez les mascarades champêtres de Watteau.

LA REINE. Ces chaumières sont tout un village; à quoi bon ce village ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. C'est une école de bonne politique. (*Souriant avec malice.*) Malheureusement pour la royauté, le roi est toujours de trop dans ce village. Le roi absent, tout y est pour le mieux ; le roi présent, tout est fini : on ne rit plus, on ne chante plus, on ne vit plus. Aussi il y a là-bas la tour de Marlborough ; mais quand *madame monte à sa tour*, c'est pour voir si le roi ne vient pas.

LA REINE, *un peu troublée.* N'y a-t-il pas un théâtre ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Oui, comme si la comédie n'était pas assez curieuse sur le théâtre de la cour ! On est si ennuyée de son rôle, quand on a le malheur d'être reine, qu'on veut se déguiser sans cesse, tantôt en bergère, tantôt en comédienne ; mais on a beau faire, c'est toujours le même cœur qui s'ennuie et qui cherche.

LA REINE. Qui cherche ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Qui cherche ce qui n'est pas à la cour : la liberté, l'amour, la solitude, tout ce qui est l'image du bonheur ici-bas, ou plutôt l'ombre du bonheur.

Digitized by Google

LA REINE. Le bonheur n'est-il pas à la cour comme ailleurs ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. A la cour, on ne trouve que le plaisir : or, comme l'a dit le sage, si le bonheur est un diamant, le plaisir n'est qu'une goutte d'eau. (*Se retournant pour voir la prairie.*) En vérité, on dirait pourtant que le bonheur habite ici. Trianon est un Éden où il ne manque rien, si ce n'est la pomme à cueillir. Ce lieu me console un peu du parc de Le Nôtre.

LA REINE. Quoi ! vous n'aimez pas la splendeur du parc de Versailles ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Je m'y trouve fort mal à mon aise ; ces magnificences régulières, ces arbres taillés au cordeau, ces eaux emprisonnées dans le marbre, toutes ces recherches merveilleuses m'annoncent que cela n'a pas été fait pour moi. Je n'ose y respirer en pleine liberté, moi qui ne suis pas habillé de pourpre. J'ai toujours peur d'y rencontrer une cour folâtre qui rirait de mon habit râpé et de ma mine pensive, ou plutôt j'ai peur d'y rencontrer quelque jardinier dressé par Le Nôtre, tout prêt à me couper les cheveux et la barbe comme si j'étais un arbre sauvage. Au moins, les jardins anglais m'abusent ; la liberté des arbres qui poussent comme il leur plaît, sans être soumis au ciseau sacrilége, me fait croire à ma liberté. Je vais, je viens, comme un baron sur ses terres, car dès que je vois la nature telle que Dieu l'a faite, je crois être chez moi. C'est là que je bâtis mes derniers châteaux en Espagne.

LA REINE. Je vous comprends ; mais pourquoi craignez-vous et fuyez-vous tout ce qui s'habille de pourpre ? Les rois sont à plaindre plutôt qu'à craindre.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. On les craint, on les fuit, c'est

Digitized by Google

tout simple. Pourquoi les plaindrait-on ? On ne plaint pas les infortunes dorées.

LA REINE. Vous êtes républicain, monsieur ; voilà d'où vient votre haine pour les rois.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Ah ! madame ! je n'ai pas de haine, pas même pour mes ennemis ! pourtant ils m'ont fait tant de mal.

LA REINE, *d'un air surpris*. A vous, monsieur ? Vous êtes donc un roi ? (*Se reprenant*). Des ennemis ! n'en a pas qui veut. C'est une gloire. Permettez-moi de m'incliner devant vous ; permettez-moi en même temps de vous demander votre nom.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *avec un mouvement d'orgueil*. Mon nom n'est pas un mystère ; peut-être avez-vous entendu parler de moi, je suis Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève.

LA REINE. Jean-Jacques Rousseau ! dites citoyen du monde.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Un peu de bruit, un peu de fumée, un peu de poussière, voilà tout.

LA REINE. C'est l'histoire des rois.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Vous parlez trop de rois pour n'être pas de la cour. (*Regardant la reine et tressaillant.*) Je croyais que la reine n'était pas ici...

LA REINE. Elle ne veut pas y être.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Je suis loin de me plaindre, me voilà revenu d'un préjugé...

LA REINE. Vous aimerez les rois.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. J'aimerai la reine.

LA REINE. Comme on l'aime à la cour.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Mieux. Sérieusement, profondément, jusqu'au jour où les philosophes auront donné le dernier coup de bêche à ma tombe. Comme

Digitized by Google

les trappistes, ils ne m'ont jeté que ce cri d'amitié : Frère, il faut mourir. Aussi, je ne vois pas, comme Pascal, un abîme devant mes pas, je vois une tombe ouverte. Je n'ai plus la moindre place au soleil. Les prêtres, les parlements, les philosophes, ne m'ont-ils pas dit comme à un autre juif errant : Va, et ne t'arrête pas ! Proscrit, exilé, chassé, voilà le prix de mes œuvres. Et Dieu m'est témoin que je croyais enseigner aux hommes l'amour et la vérité. Pauvre aveugle que j'étais ! je combattais les grandeurs et les mensonges sans prendre le temps de combattre mes misères. Pauvre astrologue, qui se laisse choir dans le puits ! Je songeais à la vie des autres, sans songer à la mienne. Aussi, comment ai-je vécu ? Qu'ai-je fait de mon cœur et de ma raison ? Je prêchais la grande famille humaine, où est ma famille à moi ? Folie ! folie ! folie !

LA REINE, *à madame d'Adhémar*. Il me fait peur. Quel orgueil et quelle misère !

JEAN-JACQUES ROUSSEAU, *voyant passer des promeneurs*. Les voilà.

LA REINE. Qui vient donc ?

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. Ah ! vous ne savez pas ? ceux qui me proscrivent, m'exilent, me chassent ou m'insultent ! Voyez-vous Grimm ?

LA REINE. C'est l'abbé de Vermont.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU. C'est Grimm ! c'est Grimm ! je le vois bien ; je le sens bien : il vient souffler sa haine dans l'air que je respire. (*S'inclinant avec un profond respect.*) Dieu protége la France et la reine !

MADAME D'ADHÉMAR. Dieu protége la reine ! Ces philosophes sont des oiseaux de mauvais augure...

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LA REINE, MADAME D'ADHÉMAR.

LA REINE, *voyant Jean-Jacques Rousseau s'éloigner d'un pas rapide.* Le voilà parti! Qu'ils sont désespérants, tous ces hommes de génie ! J'aime encore mieux mon sceptre que le leur. Au moins il y a des roses à ma couronne qui en cachent les épines. (*S'interrompant.*) A propos, notre mascarade! Appelez donc les fugitifs. Moi je cours à la laiterie.

C'est le sultan Saladin
Qui garde dans son jardin....

Vous dites que je ne suis pas trop mal en jupe rayée?

MADAME D'ADHÉMAR. Vous êtes adorable en manches retroussées.

LA REINE. A merveille. Voilà le comte d'Artois qui vient faire tourner son moulin. Quel charmant garde-moulin! On a beau faire pour se rendre grotesque, on est toujours un grand seigneur.

SCÈNE VII.

LA REINE, MADAME D'ADHÉMAR, LE COMTE D'ARTOIS.

LA REINE. Vous êtes seul, comte ?

LE COMTE D'ARTOIS. Le comte de Provence répète son rôle : il doit souffler ce soir.

LA REINE. La tempête ?

Digitized by Google

LE COMTE D'ARTOIS. Peut-être. Pour le roi, il s'amuse : il s'est renfermé avec une serrure de sa façon.

LA REINE. A la bonne heure ; il va être heureux.

LE COMTE D'ARTOIS. Et nous aussi. Ne trouvez-vous pas qu'il est assez curieux de voir le restaurateur de la liberté, à ce qu'ils disent, passer son temps à faire des serrures ? C'est un mari dangereux ; il n'y a point de porte qui tienne avec lui.

(Le comte va au moulin, la reine va à la laiterie.)

SCÈNE VIII.

MADAME D'ADHÉMAR, L'ABBÉ DE VERMONT.

MADAME D'ADHÉMAR. Monsieur l'abbé va-t-il monter en chaire ? Voilà son bercail qui bat la campagne.

L'ABBÉ. Qu'on joue la comédie de la royauté, passe encore ; mais la comédie du ciel, ce serait une profanation.

SCÈNE IX.

L'ABBÉ, MADAME D'ADHÉMAR, MADAME DE POLIGNAC déguisée en rosière.

MADAME DE POLIGNAC. J'en suis fâchée, monsieur l'abbé, mais mon innocence doit être proclamée ; vous me couronnerez rosière, avec le bailli.

L'ABBÉ. Je suis fier de cette mission ; en vous couronnant, j'imiterai le Seigneur, qui vous a mis sur le front la couronne de la gloire et de la beauté.

MADAME DE POLIGNAC. On n'est pas plus galant. — Quelle surprise !

Digitized by Google

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, LE COMTE DE PROVENCE en berger, LA PRINCESSE DE LAMBALLE en bergère.

LE COMTE DE PROVENCE.

Mon sceptre est une houlette;
J'ai jeté les fleurs de lis
Pour la fraiche violette
Qui tremble sur le sein de Philis.

MADAME DE POLIGNAC. Vous avez raison, comte, la violette est adorable...

LE COMTE DE PROVENCE. Comme l'amour qui se cache.

MADAME DE POLIGNAC. Je ne fais pas de comparaison. Je ne suis pas un poëte, moi; je n'improvise pas, je n'ai pas à loisir la rime et la raison.

LE COMTE DE PROVENCE.

Si vous voulez que je m'escrime
Au jeu des vers, belle Suzon,
Vous serez la fleur et la rime,
Et moi l'amour et la raison.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTS, LA REINE, LE COMTE D'ARTOIS.

LA REINE, *une trompe à la main, au comte d'Artois.* Berger, il n'est pas encore temps de conter fleurette; voici votre trompe, que vous avez perdue, je ne dirai pas où.

LE COMTE D'ARTOIS. Dans le boudoir de la belle duchesse.

LA REINE. Appelez les vaches, il est temps de les traire; voyez, j'attends; Jeanneton me suit avec les jattes.

Digitized by Google

LE COMTE DE PROVENCE. Venez, filles d'Io, les plus blanches mains du monde (*à la duchesse de Polignac et à la princesse de Lamballe*), je parle aussi des vôtres, vont se suspendre à vos flancs.

LA REINE. Soyez donc tout simplement berger, et non poëte. Est-ce que les vaches entendent cette langue-là? Appelez la Rousse, appelez la Brune, appelez Jeanne, appelez Margot. Les voyez-vous qui viennent déjà! Meunier, votre farine est-elle faite? Allons, allons, il y aura goûter sur l'herbe et bal dans la prairie. L'abbé, allez chercher le violon et la cornemuse; envoyez-nous le comte de Vaudreuil et la duchesse de Coigny. Pour danser une pastourelle un peu gaie, il faut plus de figurants. (*Voyant venir le roi.*) Mon Dieu! le roi qui vient. (*Elle pâlit et laisse tomber ses bras.*)

LE COMTE D'ARTOIS. C'est l'ennui qui vient; je cours au moulin.

LA PRINCESSE DE LAMBALLE. Je vais lâcher mon troupeau.

MADAME DE POLIGNAC. Je cours chercher un bailli pour me couronner rosière.

LA REINE, *à madame d'Adhémar*. Dépêchons-nous, Jeanneton, nous n'avons pas de temps à perdre. (*Au comte de Provence.*) Berger, laissons passer le roi; dans une demi-heure, nous reviendrons goûter sur l'herbe. Allez préparer des couplets.

LE COMTE DE PROVENCE.

Je vais, suivant ma bergère,
Chanter son teint florissant;
Que ne suis-je la fougère
Que son pied foule en passant!

(Tous s'enfuient.)

Digitized by Google

SCÈNE DERNIÈRE.

LE ROI, LA REINE cachée.

LE ROI. Je croyais qu'ils étaient là tous, les grands enfants. (*Il s'assied.*) Qu'ai-je donc à faire ce soir?

LA REINE, *bas*. Rien.

LE ROI. Qu'ai-je donc fait ce matin?

LA REINE, *bas*. Rien.

LE ROI. J'ai bien faim; mais à Trianon il n'y a que du lait et du fromage, du beurre et des fraises; autant boire de l'eau. (*Voyant les moutons éparpillés autour de lui.*) Il y a pourtant là de bonnes côtelettes qui se promènent.

LA REINE. Ah! Jean-Jacques! Jean-Jacques! Je suis toute soucieuse aujourd'hui.

LE ROI. Les ministres m'ont-ils parlé longtemps à ce dernier conseil! La France, la Prusse, l'Autriche... (*Un silence.*) La France, l'Espagne, l'Angleterre... (*Un silence.*) Pour bien gouverner ce beau royaume... (*Le roi s'endort.*)

LA REINE, *s'éloignant*. Dieu protége la France!

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DE LA PREMIÈRE SÉRIE.

PRÉFACE. 1

§ I. LES POÈTES ET LES PHILOSOPHES.

I. Dufresny. 5
II. Fontenelle. 38
III. Marivaux. 66
IV. Piron. 78
V. L'abbé Prévost. 109
VI. Gentil Bernard. 125
VII. Voltaire. 137
VIII. Florian. 205
IX. Boufflers. 226
X. Rivarol. 249
XI. La Clos. 275
XII. Grétry. 293
XIII. Diderot. 326

Digitized by Google

§ II. LA PEINTURE.

Pages.
I. Boucher 337
II. Lantara 376

§ III. LA COUR ET LE THÉATRE.

I. Louis XV 393
II. Mademoiselle de Camargo 411
III. Sophie Arnould 434
IV. Marie-Antoinette 449

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google